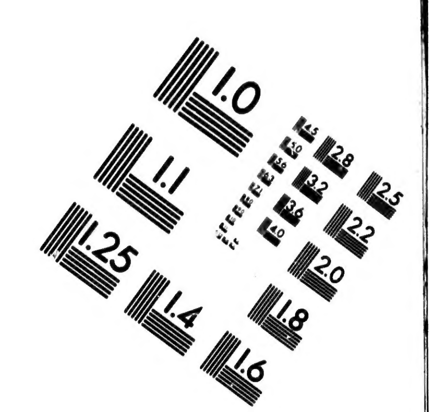
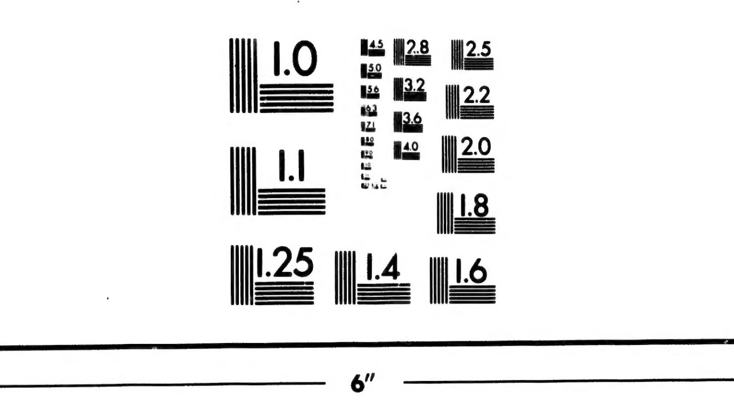
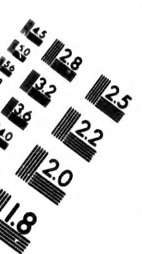


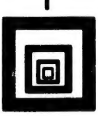
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



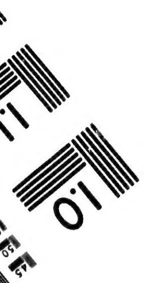


CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

L'HI

D

T

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME QUATRIÈME.

L

Ce
d
o
le
M
&

Pa

HÔTE

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.
ASIE.
LIVRE PREMIER.
Iles de la mer des Indes.

CHAPITRE PREMIER.
Voyages & infortunes de François Pyrard.

L'ÉMULATION, source de tant de vertus & de grandes entreprises, paraît avoir été le premier sentiment qui porta les marchands de Bretagne, Pyrard.

Pyrard.

à marcher ſur les traces des Portugais & des Eſpagnols. Depuis près d'un ſiècle l'Europe avait retenti des exploits de ces deux nations. Les Indes orientales étaient devenues leur proie, & l'on ne parlait qu'avec admiration des richeſſes qu'ils tiraient continuellement de ce fond inépuiſable, ſans que les Français, leurs plus proches voiſins, aſpiraſſent encore à les partager. Une compagnie formée à Saint-Malo, à Laval, à Vitré, entreprit, ſuivant les termes de l'auteur (1), *de ſonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiſer à la ſource.* Elle équipa, dans cette vue, deux navires, dont l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croiſſant*, était ſous la conduite de *la Bardelière*; l'autre nommé le *Corbin* de deux cens, ſous celle de François *Grout du Clos-Neuf. Pyrard*, qui s'embarqua ſur le ſecond, ne s'attribue pas d'autre motif que le déſir de voir des choſes nouvelles & d'acquérir du bien. Ce déſir lui coûta cher. Jamais voyage n'offrit une plus grande variété d'infortunes, & jamais le malheur ne parut s'attacher à un homme avec plus d'obſtination.

On arriva le 17 novembre 1601 à Sainte-Hélène. Cette île eſt au ſeizième degré du ſud, à ſix cens lieues du cap de Bonne-Eſpérance. Son air & ſes

(1) Le voyageur Pyrard dont on ſuit ici la relation.

Pyrard.

eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux rétablirent la santé de tous les malades. On partit pour s'avancer vers le cap de Bonne-Espérance. Trois jours après on doubla les *Abrolhos*, qui sont des bancs & des écueils vers la côte du Brésil, auxquels les Portugais ont donné ce nom, pour tenir les voyageurs en garde contre le danger. Ce nom signifie *ouvre les yeux*; conseil nécessaire à ceux qui seraient tentés de s'y engager, parce qu'il leur serait fort difficile d'en sortir.

On croyait s'avancer vers le cap de Bonne-Espérance, & l'on voyait déjà sur les flots cette espèce de roseaux, qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied; sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *manches de velours*, & qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du cap; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur était redoublée par la pluie & par un grand vent, le *Corbin* se trouva fort près de terre, & n'aurait pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançaient dans la mer, si quelques matelots ne s'étaient apperçus du danger. On se hâta de reprendre le large, & d'avertir le général par un coup de canon. Le jour suivant fit remarquer qu'on avait passé le cap de Bonne-Espérance, & qu'on avait devant le yeux le cap des *Aiguilles*.

Pyrard.

Pyrard observe qu'il porte ce nom, parce que vis-à-vis le cap, les aiguilles ou compas de mer demeurent fixes & regardent directement le nord, sans décliner vers l'est ni l'ouest, & qu'après l'avoir doublé, elles commencent à décliner au nord-est.

L'intention du général était de prendre sa route par le dehors de l'île *Madagascar*. Mais l'ignorance de son pilote lui fit suivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur, à la vérité, de passer sans tempête, quoiqu'elles y soient très-fréquentes depuis les 33e degrés jusqu'au 28e. Mais le 7 février s'étant apperçu qu'il s'était trompé, & s'obstinant à vouloir repasser la même côte pour retourner sur ses traces, il exposa les deux vaisseaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer. Une tempête, qui dura quatre jours, présenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne cessa que pour jeter les gens du *Corbin* dans une autre inquiétude. Non-seulement ils avaient perdu de vue le général, mais appercevant un grand mât qui flottait autour d'eux, ils ne doutèrent pas que ce ne fut celui du *Croissant*, & que ce malheureux vaisseau n'eût été submergé. Ils étaient épuisés de fatigues, & la plupart accablés de maladies. Grout du Clos-Neuf, leur capitaine, proposa de prendre terre, parce que son pilote,

Pyrard.

qui était Anglais, n'avait jamais fait le voyage des Indes. On le supplia d'aller au plus près. C'était apparemment l'île de Madagascar. Mais cette entreprise même n'était pas sans danger, parce que dans tout l'équipage, il n'y avait qu'un canonier flamand qui eut quelques connaissances des côtes, & qu'on avait peu de confiance en ses lumières. A trente ou quarante lieues de l'île la mer parut changer. Elle était jaunâtre & fort écumeuse, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roseaux & d'autres herbes flotantes. Ce spectacle ne cessa point jusqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 février, & le 19 au matin on jeta l'ancre dans la baie de Saint-Augustin. Pyrard met sa situation à vingt-trois degrés & demi au sud, sous le tropique du Capricorne.

Vers le milieu du même jour, on vit paraître un grand vaisseau, qui fut bientôt reconnu pour le *Croissant*. Il avait été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de son équipage était malade. Pendant qu'on travaillait à réparer les vaisseaux, il ne fut pas difficile de lier connaissance avec les habitans de l'île & de se procurer des vivres. Après quelques incertitudes qui venaient de leur défiance, ils convinrent, par divers signes, de fournir toutes sortes de provisions pour de petits cizeaux, des

Pyrard.

couteaux & d'autres bagatelles, dont ils paraiſſaient faire beaucoup de cas. Ainſi l'on ſe trouva bientôt dans une grande abondance de beſtiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jetons ou pour une cuillière de cuivre ou d'étain, on obtenait d'eux une vache ou un taureau; mais leur induſtrie n'allant pas juſqu'à châtrer les animaux, il ne fallait eſpérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordait la rivière, ſervait de promenade, pendant le jour, à ceux qui avaient la force de marcher. Ils trouvaient quantité de petits ſinges, un nombre ſurprenant de toute ſorte d'oiſeaux, ſur tout des perroquets de divers plumages, & diverſes eſpèces de fruits, dont quelques-uns étaient fort bons à manger. Malgré tous ces ſecours, on avait à combattre une chaleur ſi ardente, qu'avec des bas & des ſouliers on ne laiſſait pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés : ce qui non-ſeulement empêchait de marcher, mais cauſait ſouvent des ulcères difficiles à guérir. Les mouches & d'autres inſectes volans étaient une incommodité dont il fallait ſe défendre nuit & jour. D'un autre côté, les matelots, après avoir jeûné ſur la mer, ſe livraient à leur appétit ſans diſcrétion, & ſe rempliſſaient de viandes, dont l'excès de la chaleur rendait la digeſtion difficile. Auſſi, loin de ſe rétablir, la plupart furent

attaqués d'une fièvre chaude, qui les emportait dans l'eſpace de deux ou trois jours. Quarante-un Français moururent de leur intempérance ou du ſcorbut. On avait employé ſix ſemaines au travail, & les vaiſſeaux ſe trouvèrent en état de remettre à la voile. Pyrard.

On leva l'ancre le 15 mai, avec ſi peu de confiance ſur l'état des deux vaiſſeaux, qu'au lieu de penſer au terme du voyage, on ſe propoſa de gagner les îles de Comorre, où les rafraîchiſſemens ſont plus ſains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élévation du ſud, entre l'île de Madagaſcar & la terre-ferme d'Afrique. Ces îles ſont peuplées de différentes nations de la côte d'Éthiopie, de Cafres, de Mulâtres, d'Arabes & de Perſans, qui ſont tous profeſſion de la religion mahométane, & qui ſont en commerce avec les Portugais de Mozambique, dont elles ne ſont éloignées que d'environ ſoixante-dix lieues.

Grout du Clos-Neuf, capitaine du *Corbin*, ne s'était pas rétabli ſi parfaitement aux îles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuſe pour la ſûreté de ſon vaiſſeau. Après avoir repaſſé la ligne, le 21 de juin, on eut un tems aſſez favorable juſqu'au 5[e] degré du nord. Le 2 de juillet, on reconnut de fort loin de grands bancs, qui entouraient quantité de

Pyrard.

petites îles. Le général & son pilote prirent ces îles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laissées quatre-vingt lieues à l'ouest. En vain les gens du *Corbin* soutinrent que c'étaient les Maldives, & qu'il fallait s'armer de précaution. Cette dispute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le géneral eut dans son opinion, lui fit négliger indiscrétement d'attendre de petites barques, qui venaient, comme on en fut informé depuis, pour lui servir de guides. Son intention était de passer par le nord des Maldives, entre la côte de l'Inde & la tête des îles; mais, en suivant ses ordres, on allait au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témérité, chacun passa la nuit dans un profond sommeil, sans en excepter ceux mêmes qui devaient veiller pour les autres. Le maître & le contre-maître étaient ensevelis dans l'ivresse d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la boussole, s'éteignit, parce que celui qui tenait le gouvernail eut aussi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde était dans un fatal assoupissement, lorsque le navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveillait au bruit, il toucha une troisième fois & se renversa sur le banc.

Quels furent les cris & les gémissemens d'une troupe de malheureux, qui se voyaient échoués

Pyrard.

au milieu de la mer & dans les ténèbres, ſur un rocher où la mort devait leur paraître inévitable ! L'auteur repréſente les uns pleurant & criant de toute leur force, les autres en prières, & d'autres ſe confeſſant à leurs compagnons. Au lieu d'être ſecourus par leur chef, ils en avaient un qui ne faiſait qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois ſa langueur le retenait au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en ſortir, mais ce fut pour pleurer avec les autres. Les plus hardis ſe hâtèrent de couper les mâts, dans la vue d'empêcher que le vaiſſeau ne ſe renversât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croiſſant* du malheur où l'on était tombé. Tout le reſte de la nuit ſe paſſa dans la crainte continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, pluſieurs îles voiſines à cinq ou ſix lieues de diſtance, & le *Croiſſant* qui paſſait à la vue des écueils, ſans pouvoir donner le moindre ſecours à ceux qu'il voyait périr. Cependant le navire tenait ferme ſur le côté, & ſemblait promettre de réſiſter quelque tems aux flots dans cette ſituation, parce que le banc était de pierre. Pyrard & ſes compagnons en conçurent l'eſpérance de ſauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une eſpèce de claie, ou de radeau, d'un grand nombre de pièces de bois, ſur leſquelles ils

Pyrard.

clouèrent plusieurs planches tirées de l'intérieur du navire. Cette machine était suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvaient dans le vaisseau. On avait employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eut achevé la machine, il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçut une barque qui venait des îles ; & qui semblait s'avancer droit au vaisseau pour le reconnaître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demi-lieue. Ce spectacle jeta tant d'amertume dans le cœur d'un matelot français, que s'étant jeté à la nage, il alla au-devant elle, en suppliant par des cris & des signes, ceux qui la conduisaient, d'accorder leur assistance à de malheureux étrangers, dont ils ne pouvaient attendre qu'une reconnaissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejeter sa prière, il fut obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit dans la suite qu'il était rigoureusement défendu à tous les insulaires d'approcher des navires qui faisaient naufrage, s'ils n'en n'avaient reçu l'ordre exprès du roi. Cependant plusieurs matelots, malgré la présence de la mort, ne laissaient

pas de boire & de manger avec excès, ſous prétexte qu'étant à l'extrêmité de leur vie, ils aimaient mieux mourir à force de boire qu'en ſe noyant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés, ils ſe querellèrent avec d'affreux juremens. Quelques-uns pillèrent les coffres de ceux qu'ils voyaient en prières pour ſe diſpoſer à la mort; & ne reconnaiſſant plus l'autorité du capitaine, ils lui diſaient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étaient plus obligés de lui obéir. Enfin la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une ſi étrange ſituation, on ſe crut trop heureux, après avoir vu la mort ſous mille formes, de venir échouer avec un navire briſé dans une des îles qui ſe nomme *Pulodou*.

Pyrard.

Les habitans étaient aſſemblés ſur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeſte, ils firent connaître par des ſignes qu'ils ne permettraient de deſcendre qu'à ceux qui ſe laiſſeraient déſarmer. Il fallut s'abandonner à leur diſcrétion. On s'apperçut bientôt qu'on s'était trop hâté de prendre ce parti. L'île n'avait pas une lieue de tour, & le nombre des habitans n'était que de vingt-cinq. Il aurait été facile à des gens armés, qui étaient au nombre de quarante, de leur faire la loi, & de ſe ſaiſir de leurs bâteaux.

Les priſonniers, car l'auteur ne ſe donne

Pyrard.

plus d'autre nom, furent conduits dans une loge au milieu de l'île, où ils reçurent quelques rafraîchissemens de cocos & de limons. Un vieux seigneur nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague*, qui était le maître de l'île, & qui savait quelques mots portugais, leur fit diverses questions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ses gens, qui leur ôtèrent tout ce qu'ils portaient comme appartenant au roi des Maldives, depuis que leur navire était perdu sur ses côtes. Le capitaine avait sauvé une pièce d'écarlate. On lui demanda ce que c'était; il répondit que c'était un présent qu'il voulait faire au roi, & qu'il n'avait tiré cette pièce du vaisseau que pour l'offrir plus entière, dans la crainte qu'elle ne fut altérée par les flots. Cette déclaration inspira tant de respect aux insulaires, qu'ils n'osaient y porter la main, ni même y tourner leurs regards. Le capitaine & ses compagnons résolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire présent au seigneur de l'île, pour lui inspirer quelques sentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bientôt qu'on voyait venir les officiers du roi, il rendit l'écarlate au capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eut touché.

Quelques officiers, qui arrivèrent effectivement, prirent le maître du *Corbin* avec deux

matelots, & les menèrent à quarante lieues de Pulodou dans l'île de *Malé*, qui eſt la capitale de toutes les Maldives, & le ſéjour ordinaire du roi. Le maître ayant porté avec lui la pièce d'écarlate, & l'ayant préſentée à ce prince, reçut un traitement fort civil & fut logé dans le palais. Un prince, nommé *Ranabaadery Talourou*, beau-frère du roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du navire échoué. Il en tira non-ſeulement les marchandiſes, mais le canon même, & ce qu'il y avait de plus peſant. Delà paſſant dans l'île de *Pulodou*, il prit avec lui le capitaine Français & cinq ou ſix de ſes compagnons, qui furent fort bien reçus du roi. Ce monarque promit au capitaine de faire équiper une barque pour le conduire dans l'île de Sumatra, où le Croiſſant devait être arrivé. L'auteur doute s'il aurait tenu parole; mais le malheureux *Grout* du Clos-Neuf mourut ſix ſemaines après, dans l'île de Malé.

Pyrard.

Les autres captifs ayant été diſtribués dans pluſieurs îles, Pyrard fut conduit avec deux de ſes compagnons dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de *Pulodou*, & qui n'en n'eſt éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que, dans le partage qui s'était fait de l'argent qu'on avait pu ſauver du vaiſſeau, ceux qui s'en étaient chargés, avaient mis leur fardeau dans

Pyrard.

des ceintures de toile, qu'ils s'étaient liées autour du corps. L'usage de cet argent devait être pour les nécessités communes, & dès la première nuit on avait eu soin de l'enterrer de concert dans l'île de Pulodou, pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrard & ses deux compagnons n'avaient pas eu le tems de reprendre leurs ceintures, lorsqu'on leur avait fait quitter cette île; & comme on ignorait encore ce qu'ils avaient sauvé de leur naufrage, ils reçurent d'abord assez d'assistance dans celle de Pandoué. Mais les autres qui étaient demeurés à *Pulodou*, ne se trouvant pas dans l'abondance qu'ils auraient desirée, furent obligés de déterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Aussitôt que les habitans leur connurent cette ressource, ils prirent le parti de ne plus leur accorder aucun secours qu'en payant, & le bruit s'en étant répandu dans les autres îles, ceux qui étaient partis, comme Pyrard, sans avoir pris leur ceinture, se trouvèrent réduits à la dernière nécessité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'usage des Indes, où l'argent de toute marque est reçu, lorsqu'il est de bon aloi, & où il peut être coupé en petites parties, qu'on donne au poids à mesure qu'on a besoin de l'employer, ils offraient leurs piastres aux insulaires, qui ne leur donnaient jamais de retour; de sorte qu'une marchandise du plus vil

Pyrard.

prix leur coûtant toujours une pièce d'argent*, ceux qui en avaient le plus épuisèrent bientôt leur ceinture, & ne se virent pas moins exposés que les plus pauvres à toutes sortes de misères. Pyrard fait une triste peinture de la sienne. Il allait chercher sur le sable, avec ses compagnons, des limaçons de mer ou quelque poisson mort qui avait été jeté par les flots. Pour assaisonnement, ils les faisaient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenait lieu de sel. Ce qui leur arrivait de plus heureux, était de trouver quelque citron dont ils y mêlaient le jus. Ils vécurent assez long-temps dans cette extrémité; mais les insulaires reconnaissant enfin qu'ils étaient sans argent, recommencèrent à leur donner quelques marques de compassion. Ils les employèrent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour lesquels ils leur offraient des cocos, du miel & du millet. Pour logement, Pyrard n'eut pendant l'hiver du pays, qui est le mois de juillet & d'août, qu'une loge de bois qu'on avait dressée sur le bord du rivage pour y construire un bâteau, couverte à la vérité par-dessus, mais toute ouverte par les côtés; de sorte qu'y étant exposé pendant toute la nuit aux vents, à la pluie qui est continuelle dans cette saison, & souvent aux flots mêmes de la mer, il ne dut la conservation de sa santé qu'à une faveur extraor-

Pyrard.

dinaire du ciel. Ses deux compagnons, que leur métier de matelots devait rendre moins ſenſibles à la fatigue, tombèrent dangereuſement malades.

Pendant ſon travail, il s'efforçait de retenir quelques mots de la langue du pays. Ce ſoin, auquel il apportait toute ſon attention, le mit en état de ſe faire entendre. Le ſeigneur de l'île, qui ſe nommait *Aly Pandio Acatourou*, & qui avait épouſé une parente du roi, conçut de l'affection pour lui, & prit plaiſir à ſon entretien. C'était un homme d'eſprit, & verſé même dans les ſciences, qui avait eu en partage les bouſſoles & les cartes marines du vaiſſeau. Comme elles ne reſſemblaient point à celles du pays, la curioſité lui faiſait ſouhaiter des explications. Il n'en n'avait pas moins pour ſe faire inſtruire des mœurs & des uſages de l'Europe. Cette converſation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'eſtime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres ſecours qui lui rendirent ſa ſituation plus ſupportable.

Aly Pandio était parent d'*Ibrahim*, ſeigneur de Pulodou, & l'amitié jointe aux liens du ſang le portait à lui rendre de fréquentes viſites. Les compagnons de Pyrard qui étaient reſtés dans l'île de Pulodou, mouraient les uns après les autres.

Pyrard.

tres. Le capitaine, le premier commis, le ntre-maître & quantité de matelots étaient jà morts. Le maître qui après avoir été con- it dans l'île de Malé, était revenu à Pulodou, yant que depuis la mort du capitaine le roi parlait plus de la barque qu'il lui avait promis quiper pour l'île de Sumatra, forma l'entre- fe de fe fauver. Il ne communiqua fon ffein qu'à douze de fes compagnons, qui fe nduifirent avec tant d'adreffe, qu'enfin ils fur- irent la barque d'Aly Pandio, dans une vifite e ce feigneur rendit à Ibrahim. Ils fe fournirent au douce & de cocos, qu'ils avaient fecréte- ent cachés dans un bois voifin, & s'embarquè- nt en plein midi, c'eft-à-dire, dans le temps 'on s'en défiait le moins. Cependant les infu- res s'en apperçurent bientôt; mais n'ayant pas utres barques pour les pourfuivre, ils tournè- nt leurs reffentimens contre les infortunés qui taient entre leurs mains, au nombre de huit, atre fains & quatre malades; ils les maltraitè- t avec tant de cruauté, que les malades en ururent, & furent jetés à la mer. Le lieute- t du vaiffeau était de ce nombre.

l s'était paffé trois mois & demi depuis leur frage, lorfqu'on vit arriver dans l'île de ndoué un des premiers feigneurs de la cour, rgé des ordres du roi pour achever de faire

Pyrard.

tirer du vaisseau tout ce qui pouvait y être de-meuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les insulaires de Pulodou avaient arraché de leurs captifs.

Pyrard ayant été présenté à l'Envoyé par Al Pandio, eut le bonheur de lui plaire. Sa physionomie qui était heureuse, le faisait prendre pour quelque seigneur de l'Europe. Cette opinion lui était si avantageuse, qu'il se gardait bien de détromper ses maîtres. Mais rien ne lui fut utile que d'avoir appris la langue du pays. L'Envoyé, charmé de son entretien, ne lui permettait pas un moment de le quitter. Il le mena dans une île éloignée de dix lieues, qui se nomme *Pulado*, où il avait alors une de ses femmes. Lorsqu'il partit pour retourner à la cour, non-seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres captifs avec lequel il était lié d'une amitié particulière ; & la considération qu'il eut pour lui, s'étendit jusqu'à ses autres compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort.

Le jour du départ, on relâcha vers le soir dans une petite île nommée *Macconodou*, parce que l'usage des Maldives est de ne jamais tenir la mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son palais, &

rendit d'abord à la cour pour rendre compte au roi de sa commission. Ce prince à qui il ne manqua pas de parler de son captif, eut aussi-tôt la curiosité de le voir. Pyrard fut appellé; mais on le fit attendre trois heures dans une salle du palais, & le soir on le fit entrer dans une cour, où le roi était occupé à voir ce qu'on avait apporté du navire. C'étaient des canons, des boulets, des armes, & divers instrumens de guerre & de marine, qui furent renfermés dans le magasin de l'île. Pyrard.

Pyrard s'étant approché, fit son compliment au roi, non-seulement dans la langue, mais encore selon les usages du pays. Un spectacle si nouveau causa tant de satisfaction à ce monarque, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui, il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du navire dont il ne pouvait pas comprendre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au palais avec les autres courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode, & de le bien traiter. Les jours suivans, Pyrard eut peine à répondre aux empressemens du roi, qui voulait être informé des mœurs & des usages de la France. Son étonnement parut extrême, lorsqu'il eut appris la grande supériorité d'étendue & de force que la France a sur le Portugal. Il demanda pourquoi les Français avaient abandonné la con-

Pyrard.

quête des Indes à d'autres nations de l'Europe ; & comment les Portugais avaient la hardieſſe de faire paſſer leur roi pour le plus puiſſant de tous les chrétiens. Pyrard fut préſenté aux reines des Maldives, qui l'occupèrent pendant pluſieurs jours à ſatisfaire auſſi leur curioſité. Elles lui firent mille queſtions ſur la figure, les habits, les mariages & le caractère des dames de France. Souvent elles le faiſaient appeller ſans la participation du roi, & ces entretiens ne finiſſaient pas.

De quinze ou ſeize captifs, qui avaient été conduits avant lui dans cete île, il ne reſtait que deux Flamands ; ce qui faiſait le nombre de quatre avec Pyrard & le compagnon qu'il avait amené ; tous les autres étaient morts ou de maladie, ou par de funeſtes accidens. Enfin des quarante qui étaient échappés à la fureur des flots, il n'en reſtait que cinq dans les autres îles, & les quatre de Malé. Pyrard employa toute ſa faveur pour obtenir du moins qu'ils fuſſent tous raſſemblés dans la même île. Cette grace lui fut accordée. Ils ſe trouvèrent ainſi au nombre de neuf, quatre Français & cinq Flamands, tous aſſez humainement traités du roi & des ſeigneurs.

Cependant l'abondance & la liberté dont Pyrard jouiſſait, ne l'empêchèrent pas de tomber dans une fièvre ardente qui eſt la plus dangereuſe maladie du pays. Elle eſt connue dans toute l'Inde

Pyrard.

ſous le nom de *Maléons* ou *fièvre des Maldives*. Un étranger qui échappe à ſa malignité, paſſe pour naturaliſé dans ces îles, & reçoit le nom de *Dive*, qui eſt celui des habitans. La fièvre ne l'eut pas plutôt quitté que ſes jambes & ſes cuiſſes s'enflèrent, comme dans l'hydropiſie. Ses yeux s'affaiblirent juſqu'à lui faire craindre de perdre entièrement la vue. Il lui reſta une opilation de rate, qui lui rendait la reſpiration difficile, & dont il ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout ſon ſéjour aux Maldives. Ce mal eſt commun parmi les habitans qui le nomment *out covi*. Les médecins & les remèdes ne manquaient pas à Pyrard; mais il n'en reçut aucun ſoulagement, juſqu'à ce que ſes jambes s'étant crevées, les eaux qui en cauſaient l'enflure, s'évacuèrent d'elles-mêmes, & ſes yeux reprirent leur ancienne force. Il ſe forma néanmoins dans ſes jambes des ulcères ſi profonds & ſi douloureux, qu'il en perdit le ſommeil. Il paſſa quatre mois dans cette ſituation.

Le roi ne ceſſait pas de s'intéreſſer à ſa ſanté, & de le faire traiter avec beaucoup de ſoin. Il fit venir d'une petite île, nommée *Bandou*, qui eſt à la vue de celle de Malé, un homme célèbre pour la guériſon de cette maladie, par le conſeil duquel Pyrard fut tranſporté dans cette île, où l'air eſt plus favorable aux malades. Son abſence devint funeſte à quatre des cinq Flamands qu'il laiſſait derrière

Pyrard.

lui. L'embarras de ſe trouver ſans interprête, & le retranchement des ſecours qu'ils recevaient de lui, leur rendirent le ſéjour de Malé ſi inſupportable, qu'ayant fait ſecrètement quelques proviſions pour leur fuite, & s'étant ſaiſis d'une petite barque deſtinée à la pêche, ils s'embarquèrent à l'entrée de la nuit. Malheureuſement pour eux, il s'éleva une furieuſe tempête, qui briſa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnut le lendemain quelques pièces, qui firent juger que les quatre fugitifs avaient péri dans les flots. Deux jours après, le compagnon de Pyrard, qui était de Bretagne comme lui, & qui lui avait toujours rendu les devoirs d'une fidelle amitié, mourut d'une maladie dont il était affligé depuis long-temps. Sa douleur en fut ſi vive qu'elle retarda encore ſa guériſon de deux mois, ſur-tout lorſqu'il eut appris que le roi faiſait un crime aux autres de l'évaſion des quatre Flamands, & le ſoupçonnait lui-même d'y avoir contribué par ſes conſeils. Les deux Français & le ſeul Flamand qui reſtait à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur; & quoiqu'ils ne fuſſent pas reconnus coupables, on leur retrancha les proviſions qu'ils recevaient de la cour, en leur permettant ſeulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudraient leur en donner. Pyrard après ſon rétabliſſement, prit la réſolution de demeurer dans l'île de Ban-

ou, pour y cacher ſa triſteſſe & ſe mettre à couvert de la colère du roi. Mais on lui conſeilla de retourner à la cour, comme le ſeul moyen de ſe juſtifier. A ſon arrivée, il ſe préſenta au palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le roi qui ſortait, dans une de ſes cours, il eut la hardieſſe de le ſaluer ſans aucune marque d'embarras. Ce prince en tira une concluſion favorable pour ſon innocence. Il lui demanda s'il était bien guéri. Il voulut même s'en aſſurer en regardant les traces de ſes plaies. Cependant, loin de lui rendre ſon ancienne faveur, il donna ordre qu'il fut traité comme ſes compagnons; ce qui était d'autant plus humiliant, que les plus grands ſeigneurs du royaume ſe croyant honorés de recevoir de la cour du riz & d'autres proviſions, c'était une eſpèce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de ſa diſgrace, & lorſque ſes amis lui repréſentaient, pour le conſoler, non ſeulement qu'elle ne ſerait pas de longue durée, mais qu'il ne devait pas ceſſer de ſe rendre au palais, ſuivant l'uſage du pays, où les ſeigneurs diſgraciés ſe préſentent ſans ceſſe au roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler; le bruit ſe répandit qu'il avait formé le deſſein de prendre la fuite avec ſes compagnons. Il fut appellé au palais par les ſix principaux *moſcoulis* ou officiers du roi, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres captifs, & même de leur

Pyrard.

Pyrard.

parler français. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étaient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois compagnons de Pyrard en portèrent la peine. Ils furent conduits dans une île nommée *Sonadou*, à quatre-vingt lieues de Malé, vers le sud. Le troisième aurait eu le même sort, si les services qu'il rendait à quelques moscoulis en qualité de tailleur & de trompette, ne les eussent portés à solliciter pour lui. Le roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de sa désobéissance; mais ayant ajouté, avec plus de douceur, qu'il aurait ète fâché d'apprendre qu'il se fût noyé comme les quatre Flamands, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette aventure servit à le remettre en grace. Il fut logé au palais & servi avec abondance. On lui donna un esclave pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui était Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'était un petit navire à la manière de Flandres, qui n'avait qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquait ni voiles, ni cordages, ni le moindre des ustensiles, comme dans un navire de cinq cens tonneaux. Le roi charmé de son industrie consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son compagnon.

Pyrard.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce, qu'il n'avait, dit-il, à regretter que l'exercice de sa religion. Il voyait tous les jours le roi qui le comblait de bienfaits. Il était caressé des grands, & plusieurs d'entr'eux lui portaient une sincère affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui sont une des richesses du pays, & trafiquant avec les Nègres étrangers, que le commerce amenait souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les marchands avaient pris tant de confiance en sa bonne foi, qu'ils lui laissaient dans leur absence des marchandises à vendre pour leur retour. Il se conformait d'ailleurs aux usages & aux manières des habitans. Jamais personne n'avait dû les mieux connaître, & son dessein dans cette étude n'était pas moins de plaire à la nation, que de se mettre en état de donner quelque jour une fidelle relation des Maldives, lorsqu'il plairait au ciel de lui accorder la liberté. C'est de cette relation que nous tirerons bientôt quelques détails sur ces îles.

Il y avait cinq ans qu'il était dans le pays, lorsque des pirates du Malabar, conduits par un pilote des Maldives, qui connaissait parfaitement les passages, & qui s'était laissé corrompre par argent, vinrent piller Malé, en emportèrent toutes les richesses, tuèrent le roi, & emmenè-

Pyrard.

rent ſes femmes captives. Pyrard ſe trouva néanmoins dans une haute faveur auprès du général des pirates. La meilleure artillerie de l'île était celle qu'on avait ſauvée du naufrage des Français. Les ennemis, charmés de ſe voir maîtres de ces belles pièces, mais fort embarraſſés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoraient. D'ailleurs, étant informés de la conſidération que le roi & toute la cour avaient eue pour lui, ils ſe flattaient d'en tirer diverſes lumières pour la connaiſſance de ces îles.

Pyrard fut conduit vers le golfe de Bengale. En paſſant par la dernière des îles Maldives, qui ſe nomme *Ouſtimé*, les pirates y mouillèrent; parce que le roi qu'ils venaient de maſſacrer y était né, & faiſant main baſſe ſur tous les habitans, ils y laiſsèrent d'horribles traces de leur barbarie. Enſuite ils employèrent trois jours pour gagner une petite île nommée *Malicut*, où ils jetèrent l'ancre pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette île, qui n'a que quatre lieues de tour, eſt d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & en quantité d'autres fruits. La pêche y eſt excellente, & l'air beaucoup plus tempéré qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y ſont les mêmes. Elle avait été ſoumiſe au même gouvernement; mais le roi l'ayant donnée en partage à un de ſes frères, elle était paſſée dans

Pyrard.

s mains d'une princesse qui relevait du roi de Cananor. Cette reine reçut Pyrard avec beaucoup e caresses. Elle l'avait vu plusieurs fois à la cour u roi des Maldives, dont elle était proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste récit. Les pirates ayant remis à la voile, s'avancèrent vers les îles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut, vers le nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la côte de Malabar, & sous l'obéissance du roi de Cananor. Leurs habitans sont des Mahométans Malabares, la plupart fort riches par le trafic qu'ils ont dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives, d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des facteurs. Les coutumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calicut, & de toute la côte de Malabar. Le terroir y est fertile, & l'air extrêmement sain. Ces îles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la Terre-Ferme, des Maldives, & de Malicut. Delà, tirant vers le sud, on alla doubler le cap *de Galle*, qui fait la pointe de l'île de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les galères en danger, & que les pirates furent obligés d'employer leurs

Pyrard.

tambours, leurs poëles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Après un mois de navigation, on arriva au port de *Chatigan*, dans le royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au gouverneur de la province, qui prend le titre de roi, suivant l'usage de toutes ces contrées. Il se trouvait à Chatigan un navire de Calicut, dont le maître assura Pyrard qu'on voyait souvent des navires hollandais à Calicut, & lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du gouverneur ne l'empêchèrent pas de l'accepter. Il partit, & rejoignit deux de ses compagnons dans la route.

Le séjour de Calicut fut d'environ huit mois. On était à la fin de février; les trois Français firent marché avec quelques matelots, pour se faire transporter dans une *almadie* jusqu'au port de Cochin, qui n'est qu'à vingt lieues de Calicut. Mais ils reconnurent bientôt que leurs guides étaient des traîtres, & leurs infortunes allaient recommencer. Pyrard était convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit, & lui laissant le tems de faire ses derniers préparatifs avec ses compagnons, ils feignirent d'aller attendre dans le lieu où ils devaient s'embarquer. La lune était fort claire. Il se mit en chemin avec les deux autres Français, chargés

ıus trois de leur bagage ; & ſuivant le bord de la er, ils marchèrent quelque tems ſans obſtacle : ais lorſqu'ils furent proche de l'almadie, ils ſe rent environnés tout d'un coup de chrétiens du ys, amis des Portugais, qui s'étaient mis en nbuſcade pour les attendre, & qui fondirent r eux, en criant *matao*, *matao* ; c'eſt-à-dire, *, tue*, & leur donnant même quelques coups our augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il ait catholique, & les ſupplia de ne pas le tuer u moins ſans confeſſion. Ils parurent peu ſen-bles à ſa prière, & le traitèrent de *luthérien*. nſuite l'ayant ſaiſi au collet, lui & ſes com-agnons, ils leur lièrent étroitement les mains errière le dos, & les menacèrent de la mort, s'ils uvraient la bouche pour parler. Ils leur tinrent 'épée ſur la gorge pendant plus d'une heure, pour e donner le tems de rendre compte aux facteurs ortugais, du ſuccès de leur entrepriſe. Le chef e ces brigands était un métif de Cochin, nommé ean *Furtado*, qui était depuis quelque tems à alicut pour ſe faire reſtituer un navire que les orſaires voiſins lui avaient enlevé. Auſſi-tôt que on meſſager fut revenu, il fit dépouiller les trois rançais de tout ce qu'ils avaient apporté, & les t jeter nuds & liés dans une almadie preſque emplie d'eau, où ils s'imaginèrent d'abord qu'on oulait les noyer. Cependant il leur promit, avec

Pyrard.

Pyrard.

ferment, de ne leur faire aucun mal. L'almadie fut mise en mer. On s'avança jusqu'à la côte de Chaly, où l'on prit terre. Peu de tems après ils arrivèrent à Cochin.

Pendant qu'ils furent gardés sur le rivage, pour attendre le retour d'un des guides qui était allé porter au gouverneur la lettre de Furtado, ils admirèrent la foule du peuple, que la curiosité amenait pour les voir. Chacun leur disait qu'ils seraient pendus le lendemain, & leur montrait une grande place, à droite de la rivière en entrant dans la ville, où l'on voyait encore au gibet deux ou trois Hollandais qui avaient eu depuis peu le même sort. Leurs habits n'étaient qu'une simple pièce de coton; car en les congédiant, Furtado leur avait ôté ceux qu'il leur avait fait prendre à Chaly. Bientôt ils virent paraître un seigneur portugais, accompagné de sept ou huit esclaves armés de pertuisanes, qui les conduisit chez le gouverneur. Ils y furent interrogés, & leurs réponses furent regardées comme autant d'impostures. Cependant la femme & les filles du gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir, & dont Pyrard admira la beauté, parurent touchées de quelques sentimens de compassion, qui les aurait portées, dit-il, à leur faire du bien, si la crainte ne les eut arrêtées. Ils furent menés de-là chez *l'oydor de cidade*, ou le juge criminel,

Pyrard.

pour être traités comme des voleurs ; mais heureusement cet officier refusa d'être leur juge, parce qu'ils étaient prisonniers de guerre. Enfin le gouverneur les fit conduire dans la prison publique, pour attendre l'occasion de les envoyer à Goa, devant le tribunal du viceroi des Indes. C'est par ces traitemens atroces que les Portugais s'efforçaient d'épouvanter les négocians d'Europe, que la curiosité ou l'intérêt pouvait attirer dans les Indes.

La prison de Cochin se nomme le *tronco*. C'est une grande & haute tour quarrée, sous le toît de laquelle est un plancher, avec une espèce de trappe qui ferme à clef, & par où l'on descend les prisonniers sur une planche soutenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette espèce de puits est de six à sept toises. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit de jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui est d'une brasse & demie d'épaisseur, & fermée par de gros barreaux de fer, au travers desquels on peut passer un pain de la grosseur de deux livres. C'est par cette ouverture que le geolier fournit aux captifs, avec une sorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer est triple ; c'est à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors, & une au milieu. Pyrard ne peut

Pyrard.

s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable prison dans le reste du monde. Lorsqu'on l'eût fait monter au sommet de la tour, avec ses compagnons, on écrivit leurs noms sur le registre commun. Ils observèrent que ce sommet était une autre prison; & leur espérance, pendant quelques momens, fût de n'être pas menés plus loin. Ils y trouvèrent un Hollandais qu'ils avaient vu aux Maldives, où il avait perdu son vaisseau, & qui avait été tiré depuis peu de la prison d'en bas, à l'occasion d'une violente maladie, & sur-tout à la recommandation des Jésuites. Mais ils furent beaucoup plus surpris d'y voir un gentilhomme qui avait été à Marseille, & qui parlant bien la langue française, leur demanda des nouvelles de M. le duc de Guise, au service duquel il avait été. Il leur fit présent d'une pièce d'or de la valeur d'une *cruzade*. Enfin le geolier les fit descendre dans la prison inférieure, qui contenait alors cent vingt ou cent trente prisonniers, Portugais, Métifs, Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'usage, entre ces malheureux, est de choisir parmi eux un Ancien auquel ils obéissent. Chacun lui paie un droit d'entrée, dont il donne la moitié au geolier, & sur lequel il est obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La messe se dit tous les jours de fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu est le plus sale

Pyrard.

e & le plus infect qu'on puisse se représenter, a besoin d'une force extraordinaire pour ister long-tems aux vapeurs empoisonnées 'on y respire. La lampe qu'on y entretient umée pendant toute la nuit, s'éteint souvent e d'air. On est forcé, par l'excès de la chaleur, d'être nu jour & nuit. A la vérité, quelques claves, payés par l'Ancien, rafraîchissent l'air c un grand éventail; mais le principal soulement, sans lequel on périrait dès les premiers jours, vient d'une confrérie portugaise la Miséricorde, qui donne tous les jours à aque prisonnier chrétien une *demi-tengue*, st-à-dire la valeur de cinq sols, & aux autres, e fois le jour, du riz cuit & du poisson. On urnit aussi de l'eau pour se laver. Pyrard & ses ux compagnons, n'eurent pas demeuré neuf à x jours dans cet horrible cachot, qu'ils se trourent le corps enflé & couvert de bubes fort ulouteux.

Quelques prisonniers portugais leur conseillènt d'écrire aux PP. Jésuites du collége de Coin. Le supérieur ne tarda pas à les venir visiter; les ayant reconnus français & catholiques, entreprit d'obtenir leur liberté. Le gouverur lui répondit qu'ayant déjà écrit au viceroi, n'en était plus le maître, mais que son dessein ait de les envoyer à Goa, & que dans l'inter-

Pyrard.

valle il conſentait qu'ils fuſſent élargis, à condi-tion que les Jéſuites s'obligeraient à les repré-ſenter. Ainſi, quittant leurs chaînes, ils furen[t] aſſez bien traités juſqu'à leur départ; & l'uſag[e] que Pyrard fit de ſa liberté, fût pour obſerver c[e] qu'il y a de remarquable à Cochin.

Une flotte portugaiſe devait retourner à Goa, qui n'eſt qu'à cent lieues de Cochin, au nord. Pyrard ayant employé les Jéſuites pour obteni[r] d'y être embarqué avec ſes compagnons, cett[e] grace leur fût accordée; mais le gouverneu[r] de Cochin commença par leur remettre aux pieds des fers qui peſaient trente ou quarante livres, & les livra, dans cet état, au Général. Pyrar[d] eût le malheur d'être mis dans la galiote d'u[n] capitaine barbare, qui ſe nommoit *Pedr[o] Doderoſo*, & qui le prenant pour Hollandais, l[e] traita pendant toute ſa navigation avec la der-nière cruauté. D'autres incidens le jetèrent dan[s] une dangereuſe maladie, à laquelle il eût mill[e] fois ſuccombé, ſans le ſecours d'un religieux Do-minicain, dont il reçut tous les bons offices de l[a] charité. Les Portugais mouillèrent à Cananor qui eſt éloigné de Cochin d'environ quarant[e] lieues; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, il[s] arrivèrent à Goa au commencement de juin.

Tant d'infortunes & de maladies avaient ré-duit Pyrard, & l'un de ſes compagnons, dan[s]

un si triste état, que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fût impossible de marcher : un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'hôpital du roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des siéges, pour attendre les officiers qui devaient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un hôpital que pour un vaste palais. Cependant ils remarquèrent au-dessus de la porte, l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphère. On les fit bientôt entrer dans un grand portique, où des médecins vinrent les visiter. De-là ils furent transportés par un grand escalier de pierre, dans la chambre où ils devaient être traités ; & le directeur général, qui était un jésuite, ordonna qu'on leur fournit promptement toutes les commodités qui étaient convenables à leur situation.

Pyrard.

Ce n'est pas sans raison que l'auteur s'attache à ces légères circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un hôpital comparable à celui de Goa, il en donne une description, dont il espère que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les nations où son ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue, & situé sur le bord de la rivière. C'est une fon-

Pyrard.

dation des rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt sols de notre monnoie, & trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers seigneurs. D'ailleurs le seul fonds royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très-bon marché; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernent (1), sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoient jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres officiers sont des Portugais, & des esclaves chrétiens. Il y a quantité de médecins, de chirurgiens & d'apothicaires, qui sont obligés deux fois le jour, de visiter les malades; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un hôpital à part, ni les femmes qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrard y fut admis, on en comptait quinze cens, tous Portugais, & la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelas de coton & de tafetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs.

(1) On sait que les Jésuites depuis leur expulsion de l'Espagne & du Portugal, n'ont plus aucune administration dans les Indes; mais on se conforme ici au tems où écrivait l'auteur.

Pyrard.

Chaque espèce de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton très-fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneusement, après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit, forme un détail surprenant, & tout est changé de trois jours en trois jours. Les étrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis; & quand les serviteurs s'apperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apportent quelque chose de plus qu'à l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins qu'un poulet entier, rôti ou bouilli; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poissons, confitures, & toute sorte de chairs & de fruits, à moins que le médecin ne lui en ait interdit l'usage. Les plats & les assiètes sont de porcelaine de la Chine. Après le repas, un officier

Pyrard.

portugais demande tout haut, dans chaque chambre, si chacun a sa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, des portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir, ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, & chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mêlange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verres, les lanternes sont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vîtres des églises & des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'histoire sainte. L'hôpital a deux églises, éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de propreté & d'abondance qui règne dans cette belle fondation, forme un spectacle si magnifique, que le viceroi, l'archevêque & les principaux seigneurs vont souvent s'y promener. Cet établissement fait honneur sans doute au gouvernement de Goa : mais ce n'est pas assez de son hô-

pital, fût-il encore plus beau, pour faire pardonner son inquisition.

Pyrard.

Dans l'espace de vingt jours, Pyrard & son compagnon se trouvèrent si parfaitement rétablis, qu'osant se promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne doutèrent pas que de si heureux commencemens ne fussent comme le prélude de leur liberté. On leur avait même envoyé le troisième Français, qui ne se louait pas moins des soins qu'on avait eus de sa santé, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois, pour demander au directeur la permission de se retirer. Loin de paraître empressé à les satisfaire, le directeur employa pendant trois mois divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignorait pas apparemment de quelle manière ils devaient être traités. Enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre, puisqu'ils désiraient si ardemment de sortir. Il les mena dans un magasin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *pardo*, ou trente-deux sols du pays. Il les pressa de déjeûner, malgré l'impatience qu'ils avaient de le quitter; & paraissant s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux, qu'ils se virent rudement saisis par deux sergens, accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & sans écouter leurs plaintes, on les con-

Pyrard.

duisit dans une prison de la ville. Le geolier & sa femme étaient métifs. Ayant appris que ces trois étrangers étaient Français & Catholiques, ils les traitèrent avec assez de douceur ; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celles de Cochin. L'ordonnance du roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les étrangers ; mais une partie de l'argent qu'on leur destine, est volée par les officiers. Cependant les confrères de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y était attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fut reconnu pour Français par un Jésuite qui venait visiter les prisonniers, & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il apprit qu'il y avait au collège de S. Paul de Goa un Jésuite Français qui se nommait le père Étienne *de la Croix*. Il ne balança point à lui écrire, & dès le lendemain cet honnête missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par le partage de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au viceroi sa liberté & celle de ses compagnons. Il était de Rouen : son zèle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le viceroi & l'archevêque. On lui répondit long-tems que les trois Français méritaient

la mort; qu'ils étaient venus aux Indes contre l'intention de leur propre roi, & depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne & la France. Le viceroi paroissait résolu de les envoyer en Espagne, pour y être jugés par le roi même: mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances, qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers. Pyrard

Ils se crurent sortis du tombeau. Cependant leur sort, en revoyant la lumière, fut d'être réduits à la qualité de soldats dans les troupes portugaises, & de vivre deux ans à Goa de la paie commune. Ils trouvaient à la vérité beaucoup de secours dans les maisons des seigneurs, où l'usage du pays n'est pas d'épargner les vivres. Mais ils furent obligés de suivre leurs corps dans diverses expéditions jusqu'à Diu & Cambaye, & du côté opposé jusqu'au cap de Comorin & jusqu'à l'île de Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courses, que Pyrard s'attacha souvent à recueillir ce qu'il observait de plus remarquable dans la capitale des Indes Portugaises. Il confesse néanmoins que s'il lui était resté quelque espérance de revoir jamais sa patrie, il aurait apporté beaucoup plus de soins à ce travail. Mais depuis le jour de son naufrage, il avait vu si peu d'apparence à son retour, qu'il ne s'était jamais flatté sérieusement d'une si douce idée. D'ailleurs les Portugais sont si jaloux de tout ce qui appartient à leurs établissemens, que s'ils

Pyrard.

euſſent pu le ſoupçonner d'y porter un coup-d'œil curieux, il devait s'attendre à périr miſérablement dans les horreurs d'une éternelle priſon. Divers exemples lui ſervaient de leçons. Il ſavait qu'ayant pris vers la côte de Mélinde la chaloupe d'un navire anglais, dans laquelle ils avaient trouvé un matelot de cette nation la ſonde à la main, ils avaient ôté la vie à ce malheureux par un cruel ſupplice. Ainſi, loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de ſon eſprit, il affectait d'en marquer peu, juſqu'à feindre de ne ſavoir lire ni écrire, & de ne pas entendre la langue portugaiſe. Il exécutait leurs ordres avec une ſoumiſſion aveugle, & s'il découvrait quelques marques de haine ou de mauvaiſes diſpoſitions pour lui, il ne dormait tranquillement qu'après avoir obtenu par ſes ſervices l'amitié de ceux qu'il redoutait. Malgré toutes ſes précautions, il lui eſt impoſſible, dit-il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il eſſuya dans une ſi longue captivité.

Pendant ſon ſéjour à Goa, il apprit de quelques Anglais qui avaient été faits priſonniers dans la rivière de Surate, que *le Croiſſant*, l'un des deux vaiſſeaux avec leſquels il était parti de Saint-Malo, avait mouillé dans l'île de Sainte-Hélène à ſon retour, & que ſe trouvant en fort mauvais état, il avait tenté de ſurprendre un navire Anglais qui avait relâché dans la même rade. Les

Anglais plus faibles d'hommes, se dérobèrent pendant la nuit. *Le Croissant*, qui faisait eau de toutes parts, ne put arriver en France, & ne sauva ses marchandises que par un événement dont l'auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit aussi à Goa que le maître de son propre vaisseau & les onze matelots qui s'étaient échappés des Maldives, étaient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le maître y était mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui restaient, les uns s'étaient embarqués pour le Portugal, & les autres avaient pris parti dans les troupes de la même nation. Pyrard.

Le général satisfait des services de Pyrard dans l'île de Ceylan, lui avait promis sa recommandation auprès du viceroi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des caraques. Ses compagnons étant compris dans cette promesse, ils formaient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuse navigation de la flotte, & le moindre vent qui pouvait l'éloigner de Goa, leur causait de mortelles alarmes. Ils y arrivèrent enfin; mais tandis qu'ils se repaissaient de leurs espérances, le viceroi, sur quelques défiances qu'il conçut des étrangers qui se trouvaient dans la ville, fit arrêter tous ceux qui n'étaient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglais arrivés nouvellement furent conduits les premiers dans une étroite prison, &

Pyrard. les trois Français ne furent pas exempts du mêm ſort. Il fallut encore avoir recours aux Jéſuite qui recommencèrent leurs ſollicitations à la co du viceroi. Pyrard nomme le P. Gaſpar *Aléma* qu'on honorait du titre de Père des Chrétien le P. Thomas *Stevens*, Anglais de nation; P. Jean *de Cènes*, de Verdun; le P. Nico *Trigault*, de Douay; le P. Étienne *de la Croix* de Rouen. Leur zèle fut ſi actif & ſi preſſan que dans l'eſpace de ſix ſemaines il fit ouvrir a trois Français les portes de leur priſon.

Avant la fin de l'hiver, on vit arriver au po de Goa quatre grandes caraques, chacune du po d'environ deux mille tonneaux. Quatre mo furent employés à les réparer. Elles furent équi pées pour le retour, & chargées de poivre. Do Antoine Furtado de Mendoza, qui ſortait de l'ad miniſtration, en devait prendre le commande ment juſqu'à Lisbonne. On était perſuadé qu ce ſeigneur, qui était malade depuis long-tems avait été empoiſonné par la main d'une femme l'uſage des poiſons lents eſt commun dans le Indes. C'était néanmoins un des plus grand hommes que le Portugal eût employés dans l dignité de viceroi. Il était venu fort jeune à Goa & la fortune l'avait accompagné dans toutes ſe guerres. Le roi d'Eſpagne ne l'avait rappellé qu ſur ſa réputation, & par le deſir de voir un ſuje dont il avait reçu d'importans ſervices. Auſſi pro

Pyrard.

tait-il au peuple, dont il était adoré, de re-
ir aux Indes, lorsqu'il aurait satisfait aux ordres
roi; mais il n'acheva pas son voyage; la mort
surprit sur mer, à la vue des îles Açores.

Le passeport de Pyrard & de ses compagnons
tenait seulement un ordre aux officiers de la
trième caraque de les faire embarquer avec
r bagage, & de leur donner une certaine me-
e d'eau & de biscuit, telle qu'elle est réglée
ur les mariniers. Le roi fournissait toutes les
mmodités à ceux qui allaient aux Indes; mais
n'accordait que du biscuit & de l'eau à ceux qui
revenaient, dans la crainte que trop de facilité
ur le retour ne fît perdre à quantité de Portu-
s l'envie d'y demeurer.

Pyrard observa d'abord avec étonnement la
ndeur du navire. Il le compare à un château,
n-seulement pour son étendue, mais encore
le nombre d'hommes qu'il portait, & par
quantité incroyable de ses marchandises. Il en
it si chargé, qu'elles s'élevaient presque à la
itié du mât, & qu'il restait à peine des pas-
es pour marcher. Quatre jours se passèrent
nt qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle,
n'entendit que le bruit des instrumens de
sique, de la mousqueterie & du canon, d'une
finité de barques où les Portugais de la ville
naient dire adieu à leurs amis; d'autant plus

Pyrard.

qu'une flotte, qui allait faire la conquête de Coësme, entre Sofala & Mozambique, était prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un officier voyant Pyrard oisif, tandis qu'on travaillait au navire, lui donna un soufflet & le traita de *luthérien*, avec menace de le jetter dans la mer, s'il ne se rendait pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens personnes qui étaient sur la caraque, en y comprenant les esclaves & soixante femmes Indiennes ou Portugaises, il y en avait peu qui ne paruffent empressés pour la sûreté commune.

En sortant de la barre de Goa, on apperçoit à douze lieues vers le nord, des îles fort sèches & comme brûlées, que les Portugais nomment *Islas-quimadas*, écueils dangereux pour la navigation. C'est la première terre qu'on découvre en venant de Lisbonne à Goa. Lorsqu'on fut à la voile, Pyrard & ses compagnons, qui s'étaient attendus d'être traités comme sur des vaisseaux français, furent extrêmement surpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté jusqu'alors qu'on leur fournirait des vivres, ils n'avaient pris qu'une petite quantité de rafraîchissemens, qui ne leur devait pas durer plus de quatre jours. Ils se présentèrent au capitaine & à l'écrivain, &

Pyrard.

leur montrèrent leur passeport, qu'ils n'avaient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le capitaine parut étonné d'avoir trois Français sur son bord ; mais il le fut beaucoup plus de trouver que le passeport n'était pas dans la forme qui ordonne les vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du roi ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les Français de n'avoir pas mieux pourvu à leurs besoins, & s'emportant contre le viceroi & les officiers, il les traita de voleurs, qui ne manqueraient pas de mettre sur leurs comptes la nourriture des trois étrangers, comme s'ils l'avaient reçue. Il ajouta que le pain & l'eau qu'on leur donnerait pendant la route, serait une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement plus doux. Leur misère fut respectée, mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnait par mois trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau ; & comme ils n'avaient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivait souvent qu'on leur en dérobait quelques parties, sur-tout pendant la nuit ; ils n'avaient pas même de quoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'était pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, était la

Pyrard.

multitude d'une forte d'infectes aîlés, fort femblables aux hannetons, qui font un tourment continuel dans le retour des Indes, & qu'on apporte de cette contrée. Ils jettent une puanteur infupportable lorfqu'on les écrafe: ils mangent le bifcuit, ils percent les coffres & les tonneaux; ce qui caufe fouvent la perte du vin & des autres liqueurs. La caraque était remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvait d'ailleurs le bifcuit portugais de très-bon goût. Il eft auffi blanc, dit-il, que notre pain de chapitre. Auffi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le faire cuire. Tout le monde avait la même portion d'eau que les officiers du navire. L'épargne eft recommandée fur cet article, parce que les provifions générales ne devant durer que trois mois, on fe trouve réduit à de terribles extrémités, lorfque le voyage eft beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitaient quelquefois les trois Français à manger avec eux, ou leur envoyaient ce qui fortait de leur table; mais les vivres étant falés, Pyrard ne mangeait qu'avec précaution, parce qu'avec fi peu d'eau par jour, il craignait la foif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on fouffrait continuellement.

Après neuf ou dix jours de navigation, l'alarme fe

répandit sur la caraque, à la vue de trois vaisaux qui venaient des côtes de l'Arabie vers les aldives. On les prit pour des Hollandais, & plupart des gens de l'équipage se souvenant avoir été maltraités par cette nation, le ressennent & la crainte les faisaient déja penser à urner leur vengeance sur les trois Français, i'ils regardaient comme les amis des Hollandais, que, dans leur prévention ordinaire, ils comenaient avec eux sous le nom de *Lutheranos*. uelques-uns proposaient de les jetter dans la er. Mais cette petite escadre ayant suivi tranuillement sa route, on jugea que c'étaient des rabes, qui allaient aux Maldives ou à Sumatra.

Pyrard.

On passa la terre de Natal sans essuyer aucun trage de la mer & des vents; mais les grandes flictions étaient réservées au passage du cap. Pyrdobserve qu'on était parti trop tard de Goa. L'uge est de se mettre en mer à la fin de décembre au commencement de janvier, & ceux qui s'en artent ne manquent pas d'être exposés à tout ce e la mer a de plus redoutable. Il serait inutile s'étendre avec l'auteur, sur tous les obstacles i retinrent deux mois la caraque à la vue du p de Bonne-Espérance, & qui la rendirent le uet pitoyable des vents & des flots. Elle était si verte, que dans un si long espace de tems les ux pompes ne furent abandonnées ni nuit, ni

Pyrard.

jour. Quoique tout le monde y travaillât jusqu'a capitaine, on ne pouvait suffire à vuider l'eau qu entrait de toutes parts. La grande vergue se romp deux fois dans le milieu, & les voiles furent mis plusieurs fois en pièces. Trois matelots & deu esclaves furent emportés au loin dans la mer. L péril devint si pressant, qu'on résolut de soulag le vaisseau en jetant toutes les marchandises; ma cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre d sordre. Comme il fallait commencer par les coffr & les ballots qui s'offraient les premiers, il s'élev une si furieuse querelle qu'on en vint aux coup d'épée. Le capitaine, quoiqu'appellé par d'autr soins, fut contraint d'employer tous ses effor pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mett les fers aux pieds. Ce qui augmentait la douleur les regrets, c'est qu'en arrivant à la vue du cap, o n'aurait eu besoin du même vent que six heur de plus, pour le doubler.

Dans cette extrêmité, qui paraissait sans r méde, le capitaine ayant tenu conseil avec l gentilhommes & les marchands, tout le mon penchait à retourner aux Indes; d'autant plus qu était défendu par le roi d'Espagne, de s'efforc dans cette saison de doubler le cap de Bonne-E pérance, & qu'en supposant même qu'on y p arriver, il était impossible à un bâtiment tel q la caraque, d'y aborder & d'y prendre port. Ma

Les pilotes combattirent cet avis, parce que la caraque n'était pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la terre de Natal, où il fallait s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvait assez près de la terre pendant ce conseil. A peine fut-il fini, qu'on y fut pris d'un calme qui rendit les voiles inutiles pour se retirer au large. La caraque fut portée par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande baie, dont il était impossible de sortir sans le secours du vent. Cependant on voyait sur les côtes un prodigieux nombre de sauvages qui paraissaient l'attendre pour profiter des débris du vaisseau. Le capitaine exhortait déjà tout le monde à prendre les armes, & l'on était également occupé de la crainte de se briser contre la côte, & de celle de tomber entre les mains de ces barbares; mais le ciel permit dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui sauva la caraque en la jetant hors de la baie.

Pyrard.

Ce ne fut que le dernier jour de mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le cap. Les pilotes reconnurent le lendemain qu'on l'avait passé, & la joie commença aussitôt à renaître dans l'équipage avec l'espérance d'arriver heureusement à Lisbonne. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir passé le cap, & se croient toujours menacés jusques-

Pyrard.

là de retourner ſur leurs traces. On aborda le juin dans l'île de Sainte-Hélène.

Cette île, qui n'a que cinq ou ſix lieues de cir-cuit, eſt entourée de grands rochers contre leſquel la mer bat ſans ceſſe avec furie, & qui retiennen dans leurs concavités l'eau que la chaleur d ſoleil épaiſſit & change en un fort beau ſel. L'ai y eſt pur & les eaux ſont fort ſaines. Elles deſcen dent des montagnes en pluſieurs gros ruiſſeaux, qu n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour ſe jete dans la mer. On trouve dans un ſi petit eſpace des chèvres, des ſangliers, des perdrix blanche & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, de faiſans, & d'autres animaux. Mais ce qu'il pro duit de plus utile à la navigation, eſt une quan tité extraordinaire de citrons, d'oranges & d figues, qui, avec la pureté de l'air & la fraîcheu des eaux, ſervent de reméde certain à ceux qu viennent y chercher du ſoulagement pour le ſco but. Pyrard eſt perſuadé que l'île doit tous ce fruits, & même ces animaux, aux premiers Por tugais qui la découvrirent. Ils y laiſſaient autrefoi leurs malades, & les autres nations imitèren leur exemple; mais depuis neuf ans les Ho landais y avaient commis tant de ravages, qu ne fallait plus faire de fond ſur les fruits. L nature y prenait ſoin de la rade, qui eſt bonn dans toutes les ſaiſons, & ſi profonde que le

Pyrard.

araques mêmes peuvent s'approcher juſqu'au ivage.

Avec quelque ſoin que la caraque eût été répaée, un nouvel accident fit douter ſi elle était capable d'achever le voyage. On avait levé une des eux ancres vers la terre; mais lorſqu'on voulut ever la ſeconde, elle ſe trouva priſe dans un ros cable qui était demeuré depuis long-tems u fond de la mer, & qui la faiſant couler à meure qu'on s'efforçait de la tirer, fit approcher le avire fort près du rivage. Le capitaine qui s'en pperçut fit couper auſſi-tôt le cable de l'ancre, & onna ordre qu'on mît à la voile. Malheureuſement le vent changea tout-à-coup; & venant de a mer il pouſſa la caraque avec tant de violence, u'elle demeura couchée l'eſpace de cinq heures vec fort peu d'eau. On vit même ſortir quelques lanches du fond. Chacun ſe crut perdu. On ne alança point à décharger les eaux douces qu'on enait de prendre dans l'île, & les marchandiſes le moindre prix. On fit porter les ancres bien loin n mer, pour tirer le navire à force de bras. Enfin l recommença heureuſement à flotter; mais il faiſait beaucoup d'eau, & le capitaine jugeant, après un long travail, qu'on avait beſoin de quelqu'un qui ſût plonger, promit cent *cruzades* à celui qui rendrait un ſi important ſervice. Un des campagnons de Pyrard, ancien charpentier du

Pyrard.

Corbin, fut le seul qui s'offrit ; quoiqu'il doutâ lui-même du succès, parce qu'il fallait demeurer très-long-tems sous l'eau & visiter entièrement le dessous du navire. D'ailleurs il faisait assez froid; car le soleil était alors au tropique du Cancer, ce qui est l'hiver de l'île. Cependant excité par les promesses de tout le monde & par ses propres offres, il alla plusieurs fois sous le vaisseau, & rapporta même quelques planches brisées ; mais il jugea que la quille n'était point endommagée, & son témoignage rassura le capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvait tirer des Français, & leur situation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du charpentier, & le capitaine l'assura d'une grosse récompense, s'il voulait aller jusqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remédier à ce mal, on n'en prit pas moins la résolution d'aller se radouber au Brésil. Pyrard admire ici la bonté du ciel. Sans ce favorable accident, on aurait continué la navigation vers le Portugal, & la caraque ne pouvait manquer de périr. On s'apperçut en la visitant, que le gouvernail ne tenait presque plus, & la moindre tempête l'aurait précipité dans les flots.

On commença le 8 d'août à découvrir la terre du Brésil qui paraît blanche de loin, comme des toiles tendues pour sécher, ou comme un

grand amas de neige. Aussi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9, on jetta l'ancre à quatre lieues de la baie *de tous les Saints*, où le Pilote n'osa s'engager sans guide. Trois caravelles qui arrivèrent bientôt chargées de rafraîchissemens, jetèrent la joie dans tout l'équipage. Il y était mort deux cens cinquante personnes depuis Goa, & tous les autres se ressentaient de la fatigue d'un voyage de six mois. On entra le 10 au matin, dans la baie du côté du nord, où l'on voit une fort belle église & un couvent de l'ordre de saint Antoine. L'entrée de cette baie est large d'environ dix lieues de tour, dont les deux côtes offrent un passage également sûr aux navires. Cependant en approchant de la ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avait deux bons pilotes du pays, que la caraque toucha sur un banc de sable, & qu'elle s'y renversa. Les caravelles & les barques s'y présentèrent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandises. Lorsque le bâtiment fut soulagé, il se remit à flot, & l'on alla mouiller sous le canon de la ville qui se nomme *Saint-Salvador*. Le viceroi dépêcha aussi-tôt une caravelle à Lisbonne, pour donner avis de l'arrivée & du triste état de la caraque. Elle fut jugée incapable de servir plus long-tems à la navigation, & tout le reste des marchandises fut déchargé.

Pyrard.

Pyrard.

Pyrard avait passé deux mois au Brésil, dans l'attente d'une occasion pour retourner en Europe, lorsque trois gentilhommes portugais, qui avaient conçu pour lui beaucoup d'affection, lui proposèrent de s'embarquer avec eux. C'était don Fernando de Sylva, qui avait été général de la flotte du nord à Goa, & deux de ses beaux-frères. Il accepta leurs offres, & le vaisseau était prêt à partir; mais le capitaine refusa de recevoir Pyrard, sous prétexte qu'ayant une fois porté un Français qui lui avait causé plus d'embarras que tout le reste de l'équipage, il avait fait serment de n'en jamais porter d'autre. Ce refus devint une faveur du ciel pour l'auteur. Il apprit en arrivant à Lisbonne, que le navire de ce farouche capitaine Portugais avait été pris par les corsaires. Ses regrets ne tombèrent que sur les trois gentilshommes auxquels il devait de la reconnaissance, & qui furent menés en Barbarie.

Deux Flamands, naturalisés Portugais, & liés par une société de commerce, dont l'un devait retourner à Lisbonne dans une hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenait, s'estimèrent fort heureux de trouver Pyrard & ses deux camarades pour les servir dans ce voyage. On convint de part & d'autre, que les trois Français ne payeraient rien pour leur passage; mais qu'ils travailleraient dans le vaisseau sans être

Pyrard.

payés. Ils regardèrent aussi comme un bonheur de pouvoir gagner leur passage & leur dépense par leur travail ; car il en coûtait ordinairement plus de 120 livres. La hourque était chargée de sucre, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des passagers d'environ soixante. Pyrard ne pouvant éviter de descendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un passeport du viceroi du Brésil.

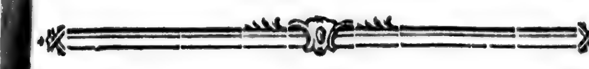
On mit à la voile le 7 d'octobre avec un vent si contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le cap de Saint-Augustin, quoiqu'il ne soit qu'à cent lieues de Saint-Salvador. Mais le reste de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit dès le 15 de janvier, le canton de Portugal qui se nomme *la Brelingue*, à huit lieues de Lisbonne, au nord. Le capitaine s'était proposé d'entrer dans le Tage ; mais le vent devint contraire, & il fallut tourner vers les îles de Bayonne. La tempête fut bientôt si violente, qu'on employa cinq jours à gagner les îles. Le navire faisait eau de toutes parts, & le vent qui était de mer le jetait sans cesse vers la côte. Pyrard assure qu'il se fit plus de quinze cens écus de vœux. Le principal marchand en fit un de huit cens cruzades ; la moitié pour marier une orpheline, & le reste pour donner une lampe à *Notre-Dame*. Il s'acquitta de ces deux engagemens aussi-tôt qu'il eut

Pyrard.

pris terre. C'eſt le caractère des Portugais de penſer plutôt à faire des vœux, qu'à réſiſter au danger par l'induſtrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux îles, Pyrard ſe crut dix fois enſeveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eût eſſuyé depuis dix ans, dans toutes ſes courſes.

Après avoir heureuſement pris terre, il ſe ſouvint que pendant ſa priſon de Goa, il avait promis au ciel que ſi le cours de ſes aventures le conduiſait jamais en Eſpagne, il ferait le voyage de Saint-Jacques en Galice. Ses deux compagnons l'ayant quitté, il ſe rendit à Compoſtelle, dont il n'était éloigné que d'environ dix lieues. Delà il prit le chemin de la Corogne, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de retourner en France. Elle ne ſe préſenta qu'à deux lieues de ce port, dans une petite rade où il s'embarqua ſur une barque de la Rochelle, dont le maître, charmé du récit de ſes aventures, lui accorda libéralement ſon paſſage. Il fut regardé avec admiration des principaux habitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs careſſes; mais n'aſpirant qu'à revoir Laval, ſa chère patrie, il y arriva le 16 février 1611.





CHAPITRE II.

Iles Maldives.

Maldives.

CES îles, qui portent parmi leurs habitans le nom de *Malé-Raqué*, & qui ſont nommées Maldives, & leurs peuples *Dives* par les autres peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du nord & finiſſent à quatre degrés du ſud ; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur diſtance de la terre ferme, c'eſt-à-dire, du cap de *Comorin*, de Ceylan, & de Cochin, eſt de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux bancs des Maldives.

Elles ſont diviſées en treize provinces, qui ſe nomment *atollons*, diviſion qui eſt l'ouvrage de la nature ; car chaque atollon eſt ſéparé des autres, & contient quantité de petites îles. C'eſt un ſpectacle ſingulier que de voir chacun de ces atollons environnés d'un grand banc de pierre. Ils ſont preſque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues, &

Maldives.

s'entresuivant du nord au sud sans se toucher ; ils sont séparés par des canaux de plus ou moins de largeur. Du centre d'un atollon, on voit autour de soi le banc de pierre qui l'environne, & qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Les vagues s'y brisent avec tant de fureur, que le pilote le plus hardi n'en approche pas sans effroi. On assure entre les habitans, que le nombre des îles, dans les treize atollons, monte jusqu'à douze mille ; & le roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize provinces, & des douze mille îles.* Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'îles n'offre que des petites mottes de sable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent & emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites îles, & la mer qui les sépare ne sont qu'un banc continuel, si l'on n'aime mieux penser, que c'était anciennement une seule île que la violence des flots a coupée comme en pièces. Les canaux intérieurs sont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt brasses dans sa plus grande profondeur. On voit presque par-tout le fond qui est de pierre de roche & de sable blanc. Dans la basse marée, on passerait d'une île, & même d'un atollon à l'autre, sans être mouillé plus

Maldives.

haut que la ceinture, & les habitans n'auraient pas besoin de bateaux pour se visiter, si deux raisons ne les obligeaient de s'en servir; l'une est la crainte des *paimons*, espèce de grands poissons qui brisent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre est le danger de se briser entre des rochers aigus & fort tranchans.

La plupart des îles sont entièrement désertes, & ne produisent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & sont de pur sable mouvant, dont une partie est sous l'eau dans les grandes marées. On y trouve dans tous les tems, quantité de grosses crabes & d'écrevisses de mer, avec un si prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied sans écraser leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiseaux soit fort bonne, les habitans n'en font aucun usage. Il n'y a d'eau douce que dans les îles habitées, non qu'elles aient aucune rivière, mais on y creuse facilement des puits, & l'eau se présente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La nature n'en refuse pas jusqu'au bord de la mer, & dans les lieux même qu'elle inonde. Ces eaux sont froides le jour, particulièrement à midi, & la nuit fort chaudes.

Quoique les atollons soient séparés entr'eux par des canaux, on n'en compte que quatre où

Maldives.

les grands navires puiſſent paſſer, & le péril ne laiſſe pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connaiſſent pas les écueils. Les habitans ont des cartes marines, où les rochers & les baſſes ſont exactement marqués. Ils ſe ſervent auſſi de bouſſoles dans ces grands canaux. Le premier eſt au côté du nord, & ce fut à l'entrée que le vaiſſeau de Pyrard fit naufrage ſur le banc de l'atollon de *Malos-Madou*. Le ſecond eſt entre Pulodou & Malé, d'environ ſept lieues, & l'eau de la mer y paraît auſſi noire que de l'encre, quoique puiſée dans un vaſe, elle ne diffère pas de toute autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui ſerait ſur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger, ce ſpectacle cauſe une ſorte d'horreur aux inſulaires même. Le troiſième canal eſt au-delà de Malé, mais vers le ſud. Le quatrième, qui eſt celui de Sonadou, & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, eſt directement ſous la ligne. En général le plus sûr de ces quatre paſſages a ſes dangers. Auſſi s'efforce-t-on de fuir les Maldives, lorſqu'on n'y eſt pas appellé néceſſairement; mais elles ſont ſi longues, & leur ſituation eſt telle, qu'il eſt difficile de les éviter, ſur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles, y ſont entraînés par les courans.

Maldives.

A l'égard des canaux de chaque atollon, quoique la mer y soit toujours tranquille, les basses & les rochers y rendent la navigation si dangereuse, que les habitans même ne s'y exposent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y est infini pendant le jour; mais l'usage est de prendre terre le soir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y soient fréquens, malgré l'habileté des insulaires, qui sont peut-être la nation du monde la plus exercée aux fatigues de la mer. Les ouvertures des atollons ont peu de largeur, & chacune est bordée de deux îles, qui pourraient être aisément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une disposition admirable de la nature, chaque atollon a quatre ouvertures, qui répondent presque directement à celles des atollons voisins, d'où il arrive qu'on peut entrer & sortir par les unes ou les autres, de toutes sortes de vents, & malgré l'impétuosité ordinaire des courans.

La situation des Maldives étant si proche de la ligne, on doit juger que la chaleur y est excessive & l'air fort mal-sain. Cependant, comme le jour & la nuit y sont toujours égaux, la longueur des nuits y amène d'abondantes rosées, qui les rendent très-fraîches. Aussi les grandes îles ne manquent-elles ni d'herbes ni d'arbres, malgré

Maldives.

l'ardeur du ſoleil. L'hiver commence au mois d'avril, & dure ſix mois. Il eſt ſans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents ſont alors d'une extrême impétuoſité du côté de l'oueſt. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les ſix mois de l'été, & les vents ſont de l'eſt.

Mœurs.

Ceux qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'île de Ceylan, ne ſe fondent pas ſur d'aſſez fortes raiſons, pour nous perſuader que deux nations qui n'ont aucune reſſemblance entr'elles, quoique ſituées à-peu-près ſous le même climat, puiſſent venir d'une ſource commune. Les inſulaires de Ceylan ſont noirs & mal formés. Les Maldivois ſont olivâtres & d'une ſi belle taille, qu'à l'exception de la couleur, ils diffèrent peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtés de l'Inde, quoiqu'ils en ſoient plus éloignés que de Ceylan; & l'on trouverait le fond d'une comparaiſon plus juſte, non-ſeulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractère & leurs uſages, ſurtout dans ceux qui habitent depuis Malé juſqu'à la pointe du nord. Les Maldivois du ſud ont plus de groſſièreté dans leurs manières & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nues, avec une ſeule petite toile dont elles ſe couvrent le milieu du corps; au

Maldives.

lieu que du côté du nord les uſages diffèrent
ı de ceux des Indes, & la civilité n'y eſt pas
oins établie. C'eſt là que toute la nobleſſe fait
demeure, & que le roi lève ordinairement
milice. Il eſt vrai qu'indépendamment de l'ori-
ne, on peut en apporter pour raiſon le com-
erce avec les étrangers, qui a toujours été plus
quent dans cette partie, & le paſſage de tous
navires qui enrichit & civiliſe tout à la fois
pays. Mais en général le peuple des Maldives
ſpirituel, induſtrieux, porté à l'exercice des
s, capable même des ſciences dont il fait
aucoup de cas, ſur-tout de l'aſtronomie, qu'il
ltive ſoigneuſement. Il eſt courageux, exercé
x armes, ami de l'ordre & de la police. Les
mmes ſont belles; & quoique le plus grand
mbre ſoit de couleur olivâtre, il s'en trouve
auſſi blanches qu'en Europe.

Tous les habitans de l'un & de l'autre ſexe
t les cheveux noirs, & regardent cette couleur
mme une beauté. Les filles ne portent juſqu'à
ge de huit ou neuf ans qu'un petit pagne qui
et l'honnêteté à couvert; & les garçons ne
mmencent auſſi à ſe vêtir qu'à l'âge de ſept ans,
eſt-à-dire après qu'ils ont été circoncis. L'habil-
ment commun des Maldivois eſt une ſorte de
autechauſſe, ou de caleçon de toile, qui leur
end depuis la ceinture juſqu'au deſſous des

Maldives.

genoux, & par-dessus lequel ils portent un pagne de soie ou d'autre étoffe, orné diversement suivant les degrés du rang ou de la richesse. Le reste du corps est nu. L'habit des femmes est fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robes d'une étoffe légère de soie ou de coton, & la bienséance établie les oblige à se couvrir soigneusement le sein. Il n'y a point de barbiers publics aux Maldives. Chacun se fait le poil avec des rasoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns se rendent mutuellement ce service. Le roi & les principaux seigneurs se font raser par des gens de qualité, qui se font un honneur de cette fonction sans en tirer aucun salaire. Mais leur superstition est extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetières avec beaucoup de soin pour n'en rien perdre. C'est une partie d'eux-mêmes, qui demande, disent-ils, la sépulture comme le corps. La plupart vont se raser à la porte des mosquées.

La langue commune des Maldives est particulière à ces îles, mais plus grossière & plus rude dans les atollons du sud, quoiqu'elle y soit la même. L'arabe s'apprend dès l'enfance, comme le latin en Europe. Ceux qui ont des liaisons de commerce avec les étrangers, parlent les lan-

Maldives.

gues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

L'île principale qui se nomme *Malé*, & dont outes les autres tirent leur nom, auquel on oint *dives*, qui signifie *amas de petites îles*, est à-peu-près au centre de cet archipel. Son circuit est d'environ une lieue & demie. Le séjour du roi qui y tient sa cour, y attire tant de monde, que c'est la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle est aussi la plus malsaine. La raison que les insulaires en apportent, est qu'il s'élève des vapeurs fâcheuses de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y sont aussi fort mauvaises. Le roi & les seigneurs s'en font apporter de quelques autres îles où l'on n'accorde la sépulture à personne. Dans toutes les Maldives, sans en excepter l'île de Malé, il n'y a pas de villes qui soient environnées de murs. Chaque île habitée est remplie de maisons, dont les unes sont séparées par des rues, & les autres dispersées. Celles du peuple sont composées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, cousues en double les unes dans les autres. Les seigneur & les riches marchands en font bâtir d'une sorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à scier, qui se trouve en abondance au fond des canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-temps mouillée de la pluie, ou de toute

Maldives.

autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer, mérite d'être observée. Il croît dans les îles une sorte d'arbre qui se nomme *candou*, de la grosseur du noyer, semblable au tremble par les feuilles & aussi blanc, mais extrêmement mou. Il ne porte aucun fruit, & n'est pas même propre à brûler. Lorsqu'il est sec, on le scie en planches, qui sont aussi légères que le liège. Si on a quelques grosses pierres à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable, ce que les insulaires font d'autant plus aisément qu'ils savent tous plonger. Ensuite ils prennent une planche de *candou*, qu'ils lient ou enfilent au cable fort près de la pierre. Ils en mettent par-dessus une ou plusieurs autres, en un mot, autant qu'il en est besoin, jusqu'à ce que le bois flottant au-dessus de l'eau soulève la pierre, qu'ils conduisent alors très-facilement jusqu'au bord de leur île. Pyrard assurent qu'ils tirèrent ainsi jusqu'à l'artillerie de son navire submergé. Les planches du même bois leur servent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *candoupatis*. Une autre propriété de ce bois, est qu'il produit du feu en frottant une pièce contre une autre, & les habitans n'emploient pas d'autres fusils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui sert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de co-

quilles qui se trouvent au bord de la mer. Maldives.

La religion des Maldives est le pur mahométisme, avec toutes ses fêtes & ses cérémonies. Chaque île a ses temples & ses mosquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine, reçoivent des marques particulières d'honneur & de respect, quelque vile que soit leur naissance, & jouissent de divers privilèges. On les nomme *agis* (1), c'est-à-dire saints; & pour être reconnus, ils portent des pagnes de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une sorte de chapelet qui leur pend à la ceinture.

L'éducation des enfans est un des principaux objets de la législation dans toutes ces îles. Aussitôt qu'un enfant est né, on le lave dans de l'eau froide six fois le jour; après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'observe long-temps. Les mères doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, sans en excepter les reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils sont couchés nuds & libres dans de petits lits de corde suspendus en l'air, où ils sont bercés par des esclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois, ils commencent à marcher. Ils reçoivent la circoncision à sept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études & aux

(1) Ce mot ressemble beaucoup au mot grec ἅγιος qui signifie saint.

Maldives.

exercices du pays. Ces études sont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquérir l'intelligence de l'alcoran. On leur enseigne trois sortes de lettres : l'Arabique avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue ; une autre dont le caractère est particulier à la langue des Maldives ; & une troisième, qui est en usage dans l'île de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leurs leçons sur des petits tableaux de bois qui sont blanchis ; & lorsqu'ils la sçavent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit, & reblanchissent leur tableau. Ce qui doit durer est écrit sur une sorte de parchemin, composé des feuilles d'un arbre qui se nomme *macarequeau*. Ces feuilles ont une brasse & demie de long sur un pied de large. Ils en font des livres, qui résistent mieux au temps que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, sur lesquelles ils étendent du sable pour y former des lettres, qu'ils font imiter à leurs élèves, & qu'ils effacent à mesure qu'elles ont été copiées. Quoique le temps des études soit borné, il se trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, sur-tout celle de l'alcoran & des cérémonies de leur religion. Les mathématiques ne sont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'astro-

gie; & leur ſuperſtition va ſi loin en ce genre, Maldives.
'ils n'entreprennent rien ſans avoir conſulté
urs aſtrologues. Le roi entretient à ſa cour un
and nombre de ces mathématiciens, & ſe con-
uit ſouvent par leurs lumières, ou plutôt par
urs rêveries.

Le gouvernement de l'état des Maldives eſt
yal & fort ancien; mais quoique l'autorité du
i ſoit abſolue, elle eſt exercée généralement
r les prêtres. La diviſion naturelle des treize
ollons forme celle du gouvernement. On en a
it treize provinces, dont chacune a ſon chef qui
orte le titre de naïbe. Ces naïbes ſont des
octeurs de la loi, qui ont l'intendance de tout
e qui appartient, non-ſeulement à la religion,
ais encore à l'exercice de la juſtice. Chaque île
ui contient plus de quarante & un habitans, eſt
ouvernée par un autre docteur qui ſe nomme
atibe, & qui a ſous lui les prêtres particuliers
es moſquées. Leurs revenus conſiſtent dans une
orte de dixme qu'ils lèvent ſur les fruits, & dans
ertaines rentes qu'ils reçoivent du roi, ſui-
ant leur degré; mais l'adminiſtration principale
ſt entre les mains des naïbes. Ils ſont les
euls juges civils & criminels. Leur emploi les
blige de faire quatre fois l'année la viſite
de leur atollon. Ils ont néanmoins un ſupérieur
qui fait ſa réſidence continuelle dans l'île de

Maldives.

Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la perfonne du roi. Il eft diftingué par le titre de pandiare. C'eft tout-à-la-fois le chef de la religion & le juge fouverain du royaume. On appelle à fon tribunal de la fentence des naïbes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes fans être affifté de trois ou quatre graves perfonnages, qui fe nomment *mocouris*, & qui favent l'alcoran par cœur. Ces mocouris font au nombre de quinze, & forment fon confeil. Le roi feul a le pouvoir de réformer les jugemens de ce tribunal: lorfqu'on lui en fait quelques plaintes, il examine le cas avec fix de fes principaux officiers, qui fe nomment *mofcoulis*, & la décifion eft exécutée fur le champ. Les parties plaident elles-mêmes leur caufe; s'il eft queftion d'un fait, on produit trois témoins, fans quoi l'accufé eft cru fur le ferment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Il eft rigoureufement défendu aux juges d'accepter le moindre falaire, même à titre de préfent; mais fes fergens, qui fe nomment *devanits*, ont droit de prendre la douzième partie des biens conteftés. Un efclave ne peut fervir de témoin devant les tribunaux de juftice, & le témoignage de trois femmes n'eft compté que pour celui d'un homme.

Les efclaves font ceux qui fe vendent volon-

tairement, ou ceux que la loi réduit à cette condition, pour n'avoir pu payer leurs dettes, ou des étrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux insulaires sur la liberté des étrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le sort des esclaves est fort dur aux Maldives. Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les personnes libres puissent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix imposent pour avoir maltraité une personne libre. L'unique salaire de leurs services est leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent esclaves de leurs créanciers, ne peuvent être vendus pour servir d'autres maîtres: mais après leur mort, le créancier se saisit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reste à payer quelque chose de la dette, les enfans continuent d'être esclaves, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement acquittée.

Maldives.

A l'égard des crimes, il faut que l'offensé se plaigne, pour s'attirer l'attention de la justice; & qu'ils soient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans sont en bas-âge lorsque leur père est tué par quelque meurtrier, on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans, pour savoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la justice. Dans l'intervalle, celui qui est connu

Maldives.

pour l'auteur du meurtre, eſt condamné ſeulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorſqu'ils arrivent à l'âge réglé, il dépend d'eux ou de demander juſtice ou de pardonner au coupable, ſans que dans la ſuite il puiſſe être recherché. Les peines ordinaires ſont le banniſſement dans quelqu'île déſerte du ſud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui eſt le châtiment le plus commun & le plus cruel : le plus ſouvent on en meurt. C'eſt le ſupplice ordinaire des grands crimes, tels que la ſodomie, l'inceſte & l'adultère. On coupe le doigt aux voleurs, lorſque le vol eſt conſidérable.

La nation eſt diſtinguée en quatre ordres, dont le premier comprend le roi, & tout ce qui lui touche par le ſang, les princes des anciennes races royales & les grands ſeigneurs. Le ſecond ordre eſt celui des dignités & des offices, que le roi ſeul a le pouvoir de diſtribuer, & dans leſquels les rangs ſont fort ſoigneuſement obſervés. Le troiſième eſt celui de la nobleſſe ; & le quatrième celui du peuple. Comme la nobleſſe ne doit ſes diſtinctions qu'à la naiſſance, c'eſt par elle qu'il eſt naturel de commencer. Outre les nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine juſqu'aux tems fabuleux, le roi eſt toujours libre d'anoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde

Maldives.

des lettres, dont la publication ſe fait dans l'île de Malé, au ſon d'une ſorte de cloche, qui eſt une plaque de cuivre, ſur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des nobles eſt fort grand. Ils ſont répandus dans toutes les îles. Les perſonnes du peuple, ſans en excepter les plus riches marchands, qui n'ont pas obtenu la nobleſſe, ne peuvent s'aſſeoir avec un noble, ni même en ſa préſence, lorſqu'il ſe tient debout. Ils doivent s'arrêter, lorſqu'ils le voient paraître, le laiſſer paſſer devant eux; & s'ils étaient chargés de quelque fardeau, ils ſont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la nobleſſe à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire qui épouſent un homme noble, ne ſont pas anoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles, participent à la nobleſſe de leur père. Ainſi chacun demeure dans l'ordre où il eſt né, & n'en peut ſortir que par la volonté du ſouverain.

L'honneur du pays conſiſte à manger du riz accordé par le roi. Les nobles même obtiennent peu de conſidération, lorſqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naiſſance. Tous les ſoldats en jouiſſent, ſur-tout ceux de la garde du roi, qui ſont au nombre de ſix cens, diviſés

Maldives.

en six compagnies, sous le commandement de six moscoulis. Le roi entretient habituellement dix autres compagnies, commandées par les plus grands seigneurs du royaume; mais qui ne le suivent qu'à la guerre, & qui sont employées à l'exécution de ses ordres. Leurs priviléges sont fort distingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'est permis qu'à eux. Outre le riz du roi, on assigne pour leur subsistance diverses petites îles, & certains droits sur les passages. La plûpart des riches insulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps; mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permission du roi, & se paie assez cher, comme la plupart des emplois civils & militaires.

Dans les quatre ordres, il y a divers usages communs, auxquels les grands & les petits sont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux en richesse comme en naissance ou en dignité: & comme il n'y a point de règle bien sure pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive de-là qu'ils mangent bien rarement ensemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis, font préparer chez eux un service de plusieurs mets, qu'on arrange proprement sur une table ronde couverte de taffetas, & l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie est

Maldives.

reçue comme une grande marque d'honneur. Lorsqu'ils mangent en particulier, ils seraient fâchés d'être vus, & se retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abaissent toutes les toiles & les tapisseries qui sont autour d'eux. Leur table est le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, sur laquelle ils sont assis, les pieds croisés. Ils ne se servent pas de linge; mais pour conserver leur natte, ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de serviettes. Cependant leur propreté va si loin, qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaisselle est une sorte de faïance qui leur vient de Cambaye, ou de la porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui est fort commune dans toutes les conditions: mais on ne leur sert jamais un plat de porcelaine ou de terre, qui ne soit dans une boîte ronde d'un assez beau vernis de leurs îles, avec son couvercle de la même matière; & cette boîte, toute fermée qu'elle est, ne se présente point sans être couverte encore d'un pièce de soie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'usage de ces boîtes, non-seulement parce qu'elles coûtent fort peu, mais beaucoup plus à cause des fourmis, dont le nombre est si étrange qu'il s'en trouve par-tout, & qu'il est difficile d'en préserver les alimens. La vaisselle d'or ou d'argent est

Maldives.

défendue par la loi, quoique la plûpart des grands seigneurs soient assez riches pour en user. Ils se servent de cuillères pour les choses liquides, mais ils prennent tout le reste avec les doigts. Leurs repas sont fort courts, & se passent sans qu'on leur entende prononcer un seul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être rassasiés. La boisson la plus commune est de l'eau ou du vin de coco tiré le même jour. L'usage du bétel & de l'aréca est aussi commun aux Maldives que dans le reste des Indes. Chacun en porte sa provision dans les replis de sa ceinture. On s'en présente mutuellement lorsqu'on se rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur passe pour une beauté dans toute la nation. Dans leurs bains, qui sont fort fréquens, ils se nettoient les dents avec des soins particuliers, afin que la couleur du bétel y prenne mieux.

Leur médecine consiste plus dans des pratiques superstitieuses, que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remèdes naturels, dont les Européens usent quelquefois avec succès. Pour le mal des yeux, auquel ils sont fort sujets, après avoir été long-tems au soleil; ils font cuire le foie d'un coq & l'avalent. Pyrard & ses compagnons, attaqués du même mal, imitèrent leur exemple, mais sans vouloir souffrir l'application

Maldives.

des caractères & des charmes que les insulaires joignent à ce remède. Ils en reconnurent sensiblement la vertu. Pour l'opilation de la rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaise qualité de l'air, & qui est accompagnée d'une enflure très-douloureuse, ils appliquent un bouton de feu sur la partie enflée, & mettent sur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne pût se résoudre à faire usage de ce remède, quoiqu'il en reconnut la bonté par l'expérience d'autrui; mais il se guérit des ulcères qui lui étaient venus aux jambes, en y appliquant des lames de cuivre, à l'exemple des insulaires. Ils ont aussi des simples & des drogues d'une vertu éprouvée, sur-tout pour les blessures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, sans aucun bandage. Ils guérissent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paraître aussi surprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur est venue de l'Europe, & l'appellent *Frangui haescour*, c'est-à-dire, *mal Français ou des Francs.* Outre une espèce de fièvre, si commune & si dangereuse dans toutes leurs îles, qu'elle est connue par toute l'Inde, sous le nom de fièvre des Maldives; de dix en dix ans, il s'y répand une sorte de petite vérole, dont la con-

Maldives.

tagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toujours un grand nombre d'habitans. Tels sont les présens de la Zône torride.

Le déréglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur santé & leur constitution. Les hommes & les femmes sont d'une lasciveté surprenante. Malgré la sévérité des loix, on n'entend parler que d'adultères, d'incestes & de sodomie. La simple fornication n'est condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne sont pas mariées s'y abandonnent aussi librement que les hommes. Elles sortent rarement le jour. Toutes leurs visites se font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur suite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maison. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte est toujours ouverte pendant la nuit. On entre jusqu'à celle du logis, qui n'est fermée que d'une tapisserie de toile de coton; & toussant pour unique signe, on est entendu des habitans qui se présentent aussitôt, & reçoivent ceux qui demandent à les voir.

Les appartemens intérieurs du palais sont ornés des plus belles tapisseries de la Chine, de Bengale & de Masulipatan. L'or & la soie y éclatent de toutes parts, avec une diversité admirable dans les

s couleurs & dans l'ouvrage. Les Maldives ont ussi leurs manufactures de tapisseries & d'étoffes ; nais la plupart de coton, pour l'usage du peuple. es lits du roi, comme ceux de ses principaux ujets, sont suspendus en l'air par quatre cordes à ne barre de bois qui est soutenue par deux iliers. Les coussins & les draps sont de soie & e coton, suivant l'usage général de l'Inde. On onne cette forme aux lits, parce que l'usage des eigneurs & des personnes riches est de se faire ercer, comme un remède ou préservatif pour e mal de rate, dont la plupart sont attaqués. es gens du commun couchent sur des mate-ats de coton, posés sur des ais montés sur quatre iliers.

Maldives.

Lorsque le roi sort accompagné de sa garde, on soutient sur sa tête un parasol blanc, qui est aux Maldives la principale marque de la majesté oyale. Le roi a un droit exclusif sur tout ce que a mer jete au rivage, soit par le naufrage des trangers, soit par le cours naturel des flots, qui mène au bord des îles quantité d'ambre gris & de orail ; sur-tout une sorte de grosse noix, que les Maldivois nomment *tavarcarré*, & les Portugais *coco des Maldives*. On ne nous en apprend pas l'origine ; mais ses vertus sont vantées par les médecins, & Pyrard la représente aussi grosse que a tête d'un homme. Elle s'achète à grand prix.

Maldives.

Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris, ou du *tavar-carré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque trésor.

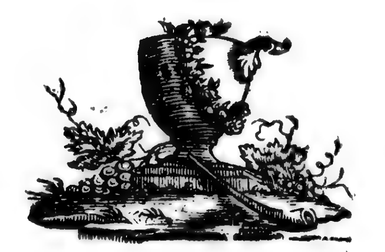
La monnoie des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espèce, qui se bat dans l'île de Malé, & qui porte le nom du roi en caractères arabesques. Ce sont des pièces qu'on nomme *larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Au lieu de petite monnoie, on se sert de *bolys*, petites coquilles qui sont une des richesses de ces îles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en sort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnoie commune. Les rois mêmes & les seigneurs font bâtir exprès des lieux, où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur trésor. On les vend en paquet de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles

de feuilles de cocotiers revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme des sacs d'argent dans le commerce de l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils contiennent. Maldives.

Les autres marchandises des Maldives sont les cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on transporte chaque année la charge de plus de cent navires; le poisson cuit & séché, les écailles d'une sorte de tortues qui se nomment *cambes*, & qui ne se trouvent qu'aux environs de ces îles & des Philippines; les toiles de coton colorées; diverses étoffes de soie qu'on y apporte crues, & qu'on y met en œuvre, de toute sorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robes. Enfin l'industrie des habitans est renommée pour toutes les marchandises qui sortent de leurs îles, & cette réputation leur procure en échange ce que la nature leur a refusé, du riz, des toiles de coton blanches, de la soie & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur sert à se frotter le corps; de l'areca pour le bétel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne sortent jamais des Maldives lorsqu'une fois ils y sont entrés, parce que les habitans n'en donnent jamais aux étrangers, &

Maldives.

qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maisons, ou en bijoux pour leurs parures & pour celles de leurs femmes. Les Portugais ayant profité des divisions de quelques princes Maldivois, s'étaient rendus maîtres de la plupart des îles, & jouirent paisiblement de leurs conquêtes l'espace d'environ dix ans. Mais ils en furent chassés sans retour.



CHAPITRE III.

Ile de Ceylan.

Des îles Maldives, en remontant vers le nord & au-delà du cap Comorin, on trouve l'île de Ceylan ſituée entre le cinquième & le dixième degré de latitude nord. Les Portugais ont poſſédé autrefois une partie de ſes côtes, d'où ils faiſaient des incurſions juſqu'à la capitale, qu'ils brûlèrent plus d'une fois, ſans épargner le palais du roi ni les temples. Ils s'y étaient rendus ſi formidables, qu'ils avaient forcé le roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphans, & d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce prince eut enfin recours aux Hollandais de Batavia, qui ayant joint leurs armes aux ſiennes, battirent les Portugais, & les chaſsèrent de tous les lieux où ils s'étaient fortifiés, mais ce fut pour s'établir à leur place. Ils refusèrent après la guerre, ſur-tout après s'être rendus maîtres de Colombo en 1655, d'abandonner une conquête dont ils ſe voyaient en poſſeſſion; & depuis ce tems-là, ils ont apporté tous leurs ſoins à ſe fortifier ſur les côtes. Leurs principaux établiſſemens, ſont *Jaſnapatan* & l'*île*

Ceylan.

Ceylan.

de Manaar au nord ; *Trinquemale* & *Batticalon* à l'eſt ; la ville de *Point-de-Galle* au ſud, & *Colombo* à l'oueſt, ſans parler de Negombo & Colpentine, qui ſont deux autres villes, & de pluſieurs forts à l'embouchure des rivières, ou dans les ouvertures des montagnes pour la garde des paſſages. On peut donc regarder les Hollandais comme les maîtres abſolus de la plus grande partie des côtes dans une île qui a cent lieues de long & cinquante dans ſa plus grande largeur. Sa figure eſt à-peu-près celle d'une poire.

L'intérieur de l'île, qui avait été peu connu avant la relation de l'anglais Knox, dont nous tirons ce morceau, eſt ſoumis à un ſeul ſouverain, qui porte le titre de roi de *Candy* ou *Candiuda*. Les habirans ſe nomment *Chingulais*. Le pays eſt arroſé d'un grand nombre de belles rivières qui tombent des montagnes. La plupart ſont trop remplies de rochers pour être navigables; mais il s'y trouve du poiſſon en abondance

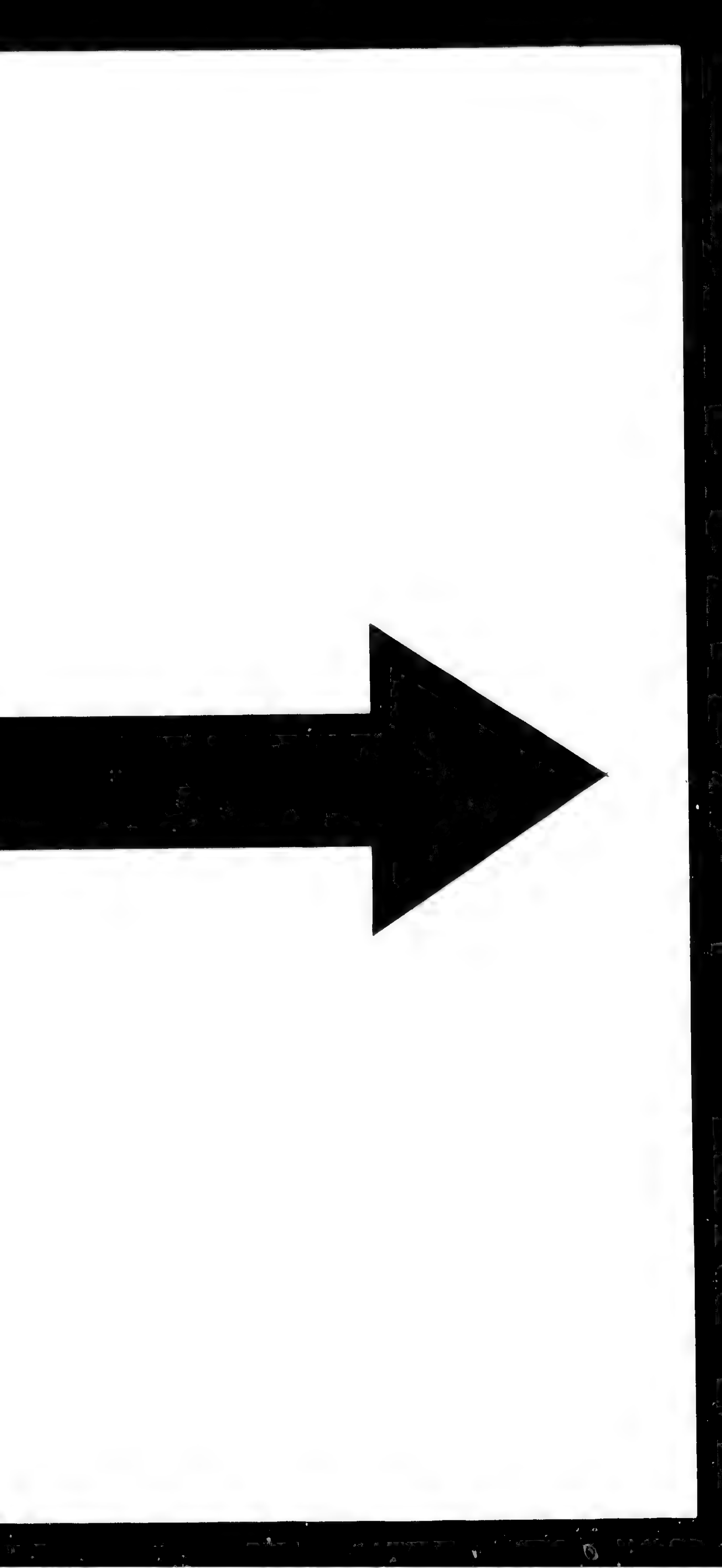
Le royaume de *Candiuda* eſt défendu naturellement par ſa ſituation. Dès l'entrée on va preſque toujours en montant, & l'accès des montagnes n'eſt ouvert que par de petits ſentiers, où deux hommes ne paſſeraient pas de front. Elles ſont entrecoupées de grands rochers, qui font trouver beaucoup de difficultés pour parvenir au ſommet; &

Ceylan.

chaque ouverture est munie d'une forte barrière d'épines, avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

C'est une variété fort remarquable que celle de l'air & des pluies dans les différentes parties de l'île. Quand les vents d'ouest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'est alors le tems d'y remuer & labourer la terre. Mais dans le même tems, la partie orientale jouit d'un tems fort sec, & c'est alors qu'on y fait la moisson. Au contraire, lorsque le vent d'est règne, on laboure les parties orientales de l'île, & les grains se recueillent dans la partie exposée à l'occident. Ainsi la moisson & le labourage occupent pendant toute l'année les insulaires, quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie & de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'île ; & souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de *Cauragahing*, tandis qu'il faisait très-sec & très-chaud de l'autre côté. Il remarque même que cette différence n'est pas aussi légère qu'elle est prompte : car en sortant d'un lieu mouillé, il se trouvait tout d'un coup sur un terrein qui brûlait les pieds. Il pleut beaucoup plus sur les terres hautes que sur celles qui sont au-dessous des montagnes. Cependant la partie septentrionale de l'île n'est pas sujette à la même humidité. On y voit quelque-





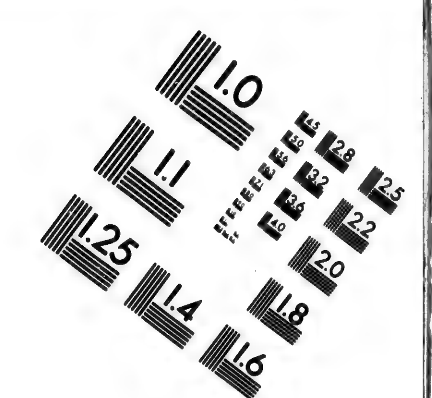
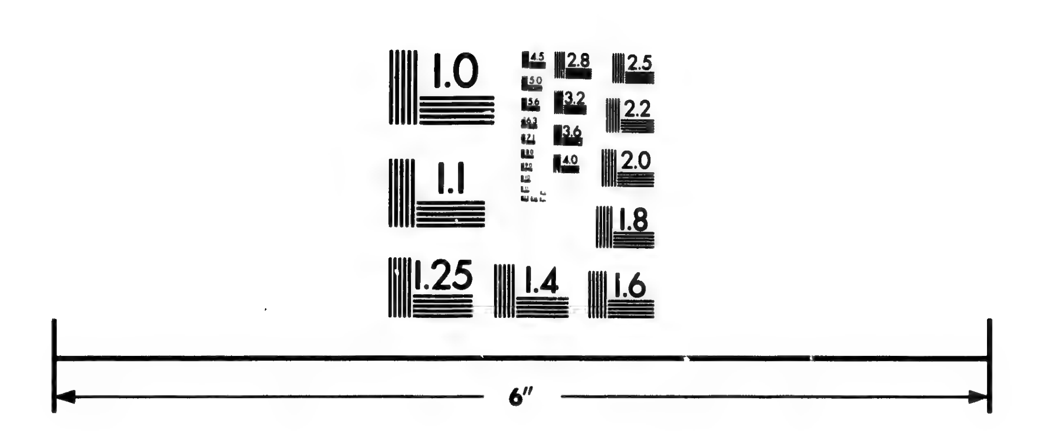
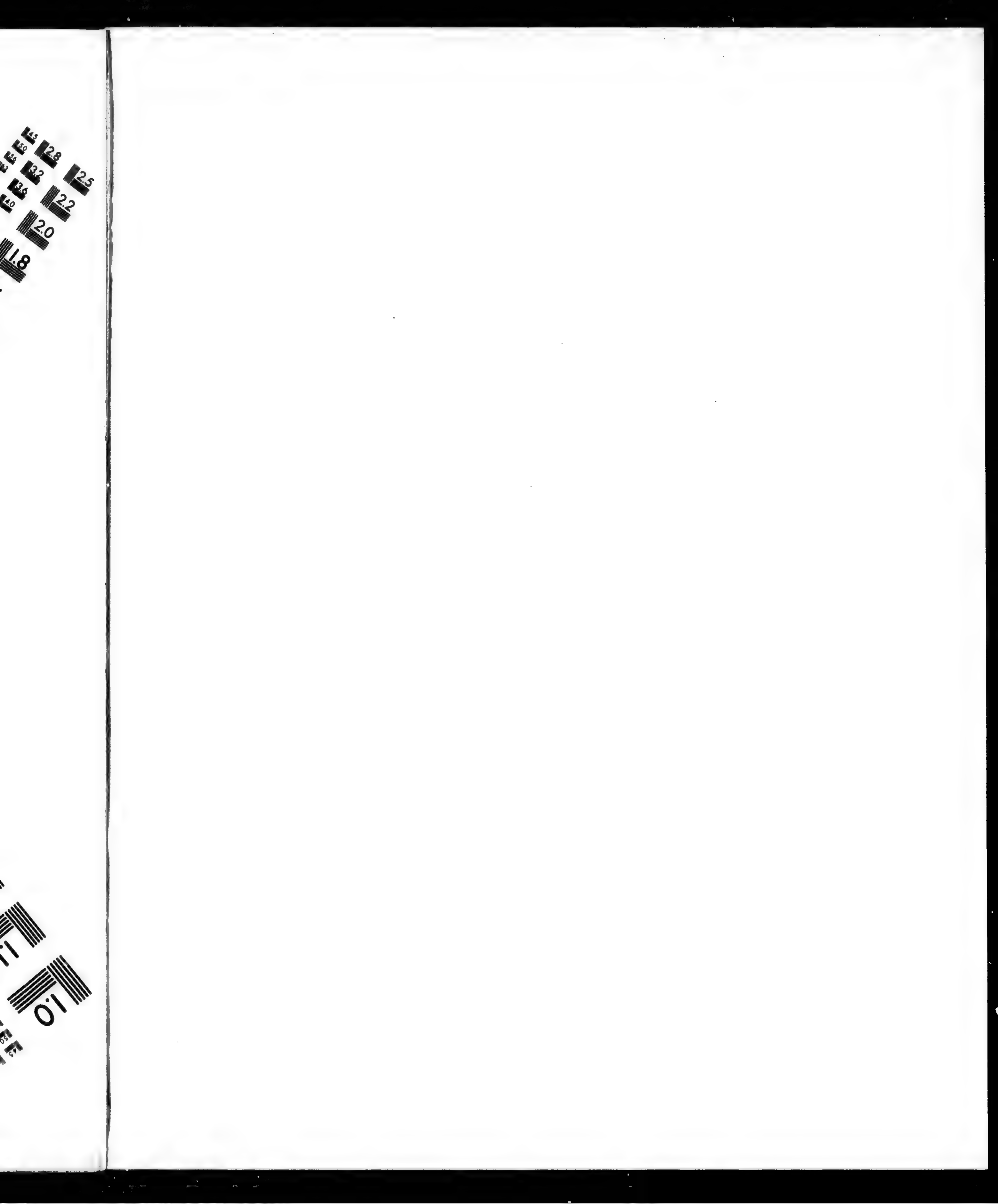


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

Ceylan.

fois, pendant trois ou quatre ans entiers, une si grande sécheresse, que la terre n'y peut recevoir de culture. Il est même difficile d'y creuser des puits assez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puisse boire; & la meilleure conserve une âcreté qui la rend fort désagréable. Quoique les bourgs & les villages de Ceylan soient en fort grand nombre, il y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur. Les habitans les abandonnent lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes, & qu'ils y voient mourir en peu de tems deux ou trois personnes. Ils s'imaginent que le diable en a pris possession, & cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils laissent leurs maisons & leurs terres.

Knox distingue, dans le royaume de Candy, deux sortes d'habitans; les uns, qu'il nomme *Wadas*, & qui paraissent avoir été le premier peuple de l'île. C'est une sorte de sauvages, qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs provinces, & qui se conduisent par des loix particulières. Quelques-uns sont soumis au roi; & lui paient un tribut; les autres ne reconnaissent pas de maîtres, & n'ont ni maisons, ni villes. Ils ne labourent jamais la terre, & ne se nourrissent que de leur chasse. Leur demeure est sur les bords des rivières, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hasard leur présente, avec la seule

précaution de mettre quelques branches d'arbre autour d'eux, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches, par le bruit qu'elles font en les traversant. Knox vit, dans sa fuite, divers lieux où quelques troupes de ces sauvages avaient passé la nuit. C'est apparemment des Wadas qu'il faut entendre ce qu'on a lu dans le journal de Pyrard, qui compare la figure des insulaires de Ceylan à celle des nègres d'Afrique. Ceylan.

La nation principale est celle des Chingulais, qui ressemblent moins aux nègres d'Afrique qu'à de véritables Européens. Knox est moins porté à suivre l'opinion des Portugais, qui les font venir de la Chine, qu'à les croire sortis des Malabares, avec lesquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de ressemblance. Ils sont fort bien faits, & mieux même que la plupart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adresse & d'agilité. Leur contenance est grave, comme celle des Portugais. Ils ont l'intelligence fine, leur langage est agréable, & leurs manières obligeantes : mais ils sont naturellement trompeurs & remplis d'une présomption insupportable. Ils ne regardent pas le mensonge comme un vice honteux. Le larcin est celui qu'ils abhorrent le plus, & qui n'est presque pas connu parmi eux. Ils estiment la chasteté, quoiqu'ils la pratiquent peu ; la tempérance, la douceur, le bon ordre dans les familles. On ne leur Mœurs.

Ceylan.

voit guère d'emportement dans l'humeur ; & s'ils se fâchent, on les appaise facilement. Ils sont propres dans leurs habits & dans leurs alimens. Enfin leurs inclinations & leurs usages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes & ceux qui font leurs demeures dans les vallées & les plaines. Ceux-ci sont obligeans, pitoyables, honnêtes pour les étrangers ; mais les autres sont de mauvais naturel, trompeurs & désobligeans, quoiqu'ils affectent de paraître civils & officieux, & que leur langage & leurs manières aient même plus d'agrémens que dans les vallées.

L'habillement commun des Chingulais est un linge autour des reins, & un pourpoint, tel, dit Knox, que celui des Français, avec des manches qui se boutonnent au poignet, & qui se plissent sur l'épaule, comme celles d'une chemise (1). Ils portent au côté gauche une espèce de coutelas, & un cout[illegible] dans leur sein, aussi du côté gauche. Les fem[illegible] ont ordinairement une camisole de toile qui leur couvre tout le corps, & qui est parsemée de fleurs bleues & rouges. Elle est plus ou moins longue suivant leur qualité. La plupart portent un morceau d'étoffe de soie sur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres orne-

(1) C'est l'habillement des Français, du tems où ce voyageur écrivait.

mens autour du col, des bras & de la ceinture. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaises. L'usage du pays leur accorde une liberté dont il est rare qu'elles abusent. Elles peuvent recevoir des visites & s'entretenir avec des hommes, sans être gênées par la présence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des suivantes & des esclaves pour exécuter leurs ordres, elles se font honneur du travail, & ne se croient pas avilies par les soins domestiques.

Ceylan.

Le luxe des femmes de qualité surpasse beaucoup celui des maris, & les hommes mettent même une partie de leur gloire à faire paraître leurs femmes avec éclat. Mais avec tous leurs ornemens, elles ne portent pas de souliers, non plus que les hommes, parce que cet honneur est réservé au roi seul. Les rangs, ou les degrés de distinction ne viennent ni des richesses ni des emplois, mais de la seule naissance, & sont par conséquent héréditaires. De-là vient que personne ne se marie & ne mange avec un inférieur. Une fille qui se laisserait séduire par un homme de moindre condition qu'elle, perdrait la vie par les mains de sa famille, qui ne croirait cette tache bien lavée que dans son sang. Il y a néanmoins quelque différence en faveur des hommes. On ne leur fait pas un crime d'un commerce d'amour avec une femme de la plus basse extraction,

Ceylan.

pourvu qu'il ne mange ni ne boive avec elle, & qu'il ne lui accorde pas la qualité d'épouſe : autrement ils ſont punis par le magiſtrat, qui leur impoſe quelque amende, ou les met en priſon. Celui qui porte l'oubli de ſon rang juſqu'à contracter un mariage de cette nature, eſt exclus de ſa famille, & réduit à l'ordre de la femme qu'il épouſe.

La plus haute nobleſſe eſt compoſée de ceux qui ſe nomment *hondreous*, nom tiré apparemment de celui de *hondreoune*, qui eſt le titre qu'on donne au roi, & qui ſignifie *majeſté*. C'eſt dans cet ordre que le roi choiſit ſes grands officiers & les gouverneurs des provinces. Ils ſont diſtingués par leurs noms & par la manière dont ils portent leurs habits. Les hommes les portent juſqu'à la moitié de la jambe, & leurs femmes juſqu'aux talons. Elles font paſſer auſſi un bout de leur robe ſur leur épaule, & le font deſcendre négligemment ſur leur ſein ; au lieu que les autres femmes vont nues depuis la tête juſqu'à la ceinture, & que leurs juppes ne paſſent pas leurs genoux, à moins qu'il ne faſſe un froid extrême ; car alors tout le monde a la liberté de ſe couvrir le dos, & n'eſt obligé qu'à faire des excuſes aux hondreous qui ſe trouvent dans les lieux publics. Une autre diſtinction eſt celle de leurs bonnets, qui ſont en forme de mitres avec deux oreilles

au-dessus de la tête, & d'une seule couleur, soit blanche ou bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naissance inférieure.

Ceylan.

Knox s'étend sur ces différences. L'ordre qui suit les hondreous, est celui des orfévres, des peintres, des taillandiers & des charpentiers. Ces quatre professions tiennent le même rang entr'elles, & sont peu distinguées de la noblesse par leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier avec elle par des mariages. Les taillandiers ont perdu néanmoins quelque chose de leur ancienne considération; & Knox en rapporte la cause, comme une preuve singulière de la délicatesse des Chingulais sur le rang. Un jour quelques hondreous étant allés chez un taillandier pour faire raccommoder leurs outils, cet artisan, qui était appellé par l'heure de son dîner, les fit attendre si long-tems dans sa boutique, qu'indignés de cet affront, ils sortirent pour l'aller publier; sur quoi il fut ordonné que les personnes de ce rang-là seraient pour jamais privées de l'honneur qu'elles avaient eu jusqu'alors, de faire manger les hondreous dans leurs maisons. Cependant les taillandiers ont peu rabattu de leur fierté, sur-tout ceux qui sont employés pour les ouvrages du roi. Ils ont un quartier de la ville pour lequel d'autres qu'eux n'osent travailler; & leur ouvrage

Ceylan.

ordinaire consistant à raccommoder les outils, ils reçoivent pour paiement, au temps de la moisson, une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se paient à part, suivant leur valeur, & le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille ou d'autres provisions. Ceux qui ont besoin de leur service, apportent du charbon & du fer. Le taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la main droite. On est obligé de souffler le feu, & de battre le fer avec le gros marteau, tandis que le tenant, il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose, on fait la plus grosse partie du travail, & le taillandier donne la dernière perfection. C'est la nécessité qui paraît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers.

Après ces quatre professions vient celle des barbiers, qui peuvent porter des camisoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, & qui n'ont pas le droit de s'asseoir sur des chaises. Cette dernière distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précèdent. Les potiers sont au-dessous des

barbiers. Ils ne portent point de camisoles, & leurs habits ne passent point le genou. Ils ne s'asséient point sur des chaises, & personne ne mange avec eux. Cependant parce qu'ils sont les vaisseaux de terre, ils ont ce privilège, qu'étant chez un hondreou, ils peuvent se servir de son pot pour boire à la manière du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche, sans toucher au pot du bord des lèvres. Les lavandiers qui viennent après eux, sont en très-grand nombre dans la nation. Ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux.

Ceylan.

Les tisserands forment le degré suivant. Outre le travail de leur profession, ils sont astrologues, & prédisent les bonnes saisons, les jours heureux & malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour. Ils jouent du flageolet. Ils dansent dans les temples & pendant les sacrifices. Ils emportent & mangent toutes les viandes qu'on offre aux idoles. Les *kildoas*, ou les faiseurs de paniers sont au-dessous des tisserands. Ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits & des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommés *tinnerasks*, qui travaillent avec beaucoup d'adresse & de propreté. Mais dans cet ordre, il est défendu aux personnes de l'un

Ceylan.

& de l'autre ſexe de ſe couvrir la tête. Les gardes d'éléphans forment auſſi une profeſſion particulière ; comme les *jaggeris*, qui font le ſucre. Jamais ces artiſans ne changent de métier. Le fils demeure attaché à la profeſſion de ſon père. La fille ſe marie à un homme de ſon ordre. On leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille.

Les *poddas* forment le dernier ordre du peuple, qui eſt compoſé de manœuvres & de ſoldats, gens dont l'extraction paſſe pour la plus vile, ſans qu'on en puiſſe donner d'autre raiſon, que d'être nés tels de pères en fils. Knox, en parlant des eſclaves, ne nous apprend pas mieux comment ils ſe trouvent réduits à cette condition. Leurs maîtres, dit-il, leur donnent des terres & des beſtiaux pour leur ſubſiſtance ; mais pluſieurs d'entr'eux mépriſent cette manière de gagner leur vie, & ne ſont guères moins riches que leurs maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de ſe faire ſervir eux-mêmes par d'autres eſclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amaſſé par leur diligence & leur induſtrie. Lorſqu'on achète un nouvel eſclave, on le marie d'abord, & on lui forme un établiſſement pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les eſclaves qui deſcendent des hondreous conſervent l'honneur de leur naiſſance. Ce qu'on peut recueillir d'une obſervation

ſi

Ceylan.

si vague, c'est qu'il n'y a point de pays connu où l'esclavage ait moins de rigueur. Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la nation, qui forme encore une particularité de l'île de Ceylan. Ce sont, dit-il, les *Gueux*, qui pour leurs mauvaises actions, ont été réduits par les rois au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ils sont obligés de donner à tous les autres insulaires les titres que ceux-ci donnent aux rois & aux princes, & de les traiter avec le même respect. On raconte que leurs ancêtres étaient des *dodda vaddas*, c'est-à-dire des chasseurs, qui fournissaient la venaison pour la table du roi; mais qu'un jour au lieu de venaison, ils présentèrent de la chair humaine à ce prince, qui l'ayant trouvée excellente, demanda qu'on lui en servît de la même espèce. Mais cette horrible tromperie fut découverte, & le ressentiment du roi en fut si vif, qu'il regarda la mort des coupables comme un châtiment trop léger. Il ordonna par un décret public que tous ceux qui étaient de cette profession, ne pourraient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance, & qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes, pour avoir outragé si barbarement l'humanité, ils demanderaient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du royaume, regardés de tout le monde

Ceylan.

comme des infâmes, & en horreur dans la ſociété civile. En effet ils ſont ſi déteſtés, qu'on ne leur permet pas de puiſer de l'eau dans les puits. Ils ſont réduits à celle des trous & des rivières. On les voit mandier en troupe, hommes, femmes, enfans, portant leurs bagages & leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton. Leurs femmes ne portent rien. Elles danſent & font divers tours de ſoupleſſe pendant que les hommes battent du tambour. Ils font tourner un baſſin de cuivre ſur le bout du doigt avec une viteſſe incroyable. Ils ont l'adreſſe de jeter ſucceſſivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de ſorte qu'il y en a toujours ſept en l'air. Lorſqu'ils demandent l'aumône, ils donnent aux hommes le titre d'alteſſe, de majeſté, & aux femmes ceux de comteſſe & de reine; ce qui n'eſt pas rare non plus parmi nous. Leurs demandes ſont auſſi preſſantes, que s'ils étaient autoriſés à les faire par lettres-patentes du roi. Ils ne peuvent ſouffrir qu'on les refuſe. D'un autre côté, comme il n'eſt pas permis de les maltraiter ni de lever même la main ſur eux, on eſt obligé malgré ſoi de tout accorder à leurs importunités. Ils ſe bâtiſſent des cabanes ſous des arbres, dans des lieux éloignés des villes & des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts, leur font mener une vie d'autant plus aiſée

Ceylan.

u'ils sont exempts de toutes sortes de droits & e services. On ne les assujettit qu'à faire des ordes de la peau de vaches mortes, pour prendre & lier ses éléphans; ce qui leur procure un autre rivilège, qui est d'en prendre la chair & de l'enever aux tisserands. Ils prétendent qu'ils ne peuent servir le roi & faire de bonnes cordes, orsque les peaux sont déchiquetées par d'autres nains; & sous ce prétexte, ils résistent aux tisserands, qui dans la crainte de se souiller en touhant une race détestée, prennent le parti de fuir & d'abandonner leurs droits. Pour donner une dée plus affreuse encore de cette étrange sorte de agabonds, Knox ajoute qu'ils ne connaissent auune loi de parenté, & qu'ils ne font pas difficulté le coucher librement, les pères avec leurs filles & es garçons avec leurs mères. Souvent lorsque le oi condamne au dernier supplice quelques grands officiers qui l'ont mérité par leurs crimes, il livre eurs femmes & leurs filles aux gueux, & ce châiment paraît plus terrible que la mort. Il cause ant d'horreur aux femmes, que dans le choix que le roi leur a quelquefois laissé de se précipier dans la rivière, ou d'être abandonnées à cette odieuse race, elles n'ont jamais balancé à préférer e premier de ces deux supplices.

Le gouvernement du royaume de Candy a ses oix & ses maximes, qui rendent la nation fort

G 2

Ceylan.

heureuse, lorsque le roi n'abuse pas de son autorité pour les violer. Il y a deux officiers principaux, ou deux premiers juges, qui se nomment *adigars*, qui sont chargés de l'administration civile & militaire. C'est à leur tribunal qu'on appelle, en dernier ressort, dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des gouverneurs particuliers des provinces ou des villes. Ces deux officiers en ont de subalternes, qui portent, pour marque de leur dignité, un bâton crochu par le haut. De quelques ordres qu'on leur confie l'exécution, la vue de ce bâton est aussi respectée que le sceau même des adigars. Si l'*adigar* ignore ses fonctions, ces officiers l'en instruisent. Dans toutes les autres charges, il y a des officiers inférieurs qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience & leurs lumières. Il ne faut pas aller si loin que Ceylan pour voir la même chose.

Les noms d'honneur qu'on donne aux grands, sont, celui d'*oussai*, lorsqu'ils sont à la cour; ce qui revient à notre messire; & lorsqu'ils sont éloignés du roi, ceux de *sibatta* & de *dishoudren*, qui signifient *seigneurie* ou *excellence*. S'ils sortent à pied, c'est toujours en s'appuyant sur le bras d'un écuyer. L'adigar joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait claquer, pour avertir

Ceylan.

le peuple de ſe tenir à l'écart. Ces courtiſans, au milieu de leurs plus grands honneurs, ſont expoſés à des infortunes qui rendent leur ſituation peu digne d'envie. C'eſt une diſgrace fort ordinaire pour un ſeigneur, d'être enchaîné dans une obſcure priſon. Ils ſont toujours prêts à mettre la main l'un ſur l'autre pour exécuter l'ordre du roi, & ravis même d'en être chargés, parce que celui dont le miniſtère eſt employé pour la ruine d'autrui, eſt revêtu ordinairement de ſa dépouille.

Le pouvoir du roi conſiſte dans la force naturelle de ſon pays, dans ſes gardes, & dans l'artifice plutôt que dans le courage des ſoldats. Il n'a pas d'autres châteaux fortifiés que ceux qui le ſont par la nature. La milice eſt compoſée des gardes du roi qui viennent faire alternativement leur ſervice à la cour, & de ce qu'on appelle ſoldats du pays haut, qui ſont diſperſés dans toutes les parties de l'île. Les gardes ſe ſuccédent de père en fils, ſans être enrôlés, & jouiſſent, au lieu de paie, de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorſqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur ſervice, ils en ont la liberté, en renonçant à leurs terres, qui ſont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes ſont l'épée, la pique, un arc, des fléches & de bons fuſils. Ils n'ont jamais pu défendre les côtes de leur île, qui ſont plus nues

Ceylan.

que leurs montagnes. Cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eues avec les Portugais & les Hollandais. La plupart de leurs généraux ayant servi sous les Européens dans les intervalles de la paix, ont prit le goût de notre discipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les Hollandais, & de leur enlever plusieurs forts. Le roi donnait autrefois un prix réglé à ceux qui lui apportaient la tête d'un ennemi: mais ce barbare usage ne subsiste plus.

La religion des Chingulais est l'idolâtrie. Ils rendent des adorations à plusieurs divinités qu'ils distinguent par différens noms, & dont la principale est celle qu'ils appellent *ossa, polla, maups*, c'est-à-dire, dans leur langue, créateur du ciel & de la terre. Ils croient que ce Dieu suprême envoie d'autres dieux sur notre globe, pour y faire exécuter ses ordres, & que ces dieux inférieurs sont les ames des gens de bien, qui sont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre est celle qu'ils nomment *buddou*, à laquelle il appartient de sauver les ames, & qui étant descendue autrefois sur la terre, se montrait de tems en tems sous un grand arbre nommé *bogaha*, qui est depuis ce tems-là un des objets de leur culte. Elle remonta au ciel du sommet d'une haute montagne, où l'on voit encore

Ceylan.

l'empreinte d'un de ses pieds. Le soleil & la lune sont aussi des dieux pour les Chingulais. Ils donnent au soleil le nom d'*irri*, & à la lune celui de *hauda*, auquel ils joignent quelquefois celui de *hamui*, titre d'honneur des personnes les plus relevées, & celui de *dio* qui signifie *dieu* dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais.

Le nombre de leurs pagodes & de leurs temples est immense. On en voit plusieurs d'un travail exquis, bâtis de pierre de taille, ornés de statues & d'autres figures; mais si anciens que les habitans même en ignorent l'origine. Ce qui peut faire croire qu'ils les doivent à des ouvriers plus habiles que les Chingulais, c'est que la guerre en ayant ruiné plusieurs, ils n'ont pas été capables de les rebâtir.

Les Chingulais ont trois sortes de prêtres, comme trois sortes de dieux & de temples. Le premier ordre du sacerdoce est celui des tirinanxes, qui sont les prêtres de *buddou*. Leurs temples se nomment œlsars; ils ont une maison à *Digligi* où ils tiennent leurs assemblées. On ne reçoit dans cet ordre que des personnes d'une naissance & d'un savoir distingués. Ce n'est pas même tout d'un coup qu'ils sont élevés au rang sublime de tirinanxes. Ceux qui portent ce titre ne sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui

Ceylan.

sont leur demeure à *Digligi*, où ils jouissent d'un immense revenu, & sont comme les supérieurs de tous les prêtres de l'île. On nomme *gonnis* les autres ecclésiastiques du même ordre. L'habit des uns & des autres est une casaque jaune, plissée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont des cheveux rasés, & vont nue tête, portant à la main une espèce d'éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont également respectés du roi & du peuple. Leur règle les oblige de ne manger de la viande qu'une fois le jour; mais il ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent; ni qu'ils consentent qu'on les tue. Quoiqu'ils fassent profession du célibat, ils sont libres de renoncer à leur ordre, lorsqu'ils veulent se marier. Le second ordre des prêtres est de ceux qui se nomment *koppuhs*, & qui appartiennent aux temples des autres divinités. Leur habit n'est pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils exercent leurs fonctions. Ils ne sont obligés qu'à se laver & à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne sacrifie jamais de chair aux dieux dont ils sont les ministres, tout leur service se réduit à présenter à l'idole du riz bouilli & d'autres provisions. Leurs temples, qui se nomment *deovels*, ont peu de revenu; aussi labourent-ils la terre & ne sont-ils pas exempts

Ceylan.

des charges de la ſociété. Les prêtres du troiſième ordre ſont les *jaddeſes*, employés au ſervice des eſprits qui ſe nomment *dagoutans*, & dont les temples s'appellent *cavels*. Un homme dévot bâtit, à ſes dépens, un temple, dont il devient le prêtre ou le *jaddeſe*. Il fait peindre ſur les murs, des hallebardes, des épées, des flêches, des boucliers & des images; mais ces temples ſont peu reſpectés du peuple.

L'emploi le plus commun des jaddeſes, eſt pour les ſacrifices qui ſont offerts au diable, dans les maladies ou dans d'autres dangers; non que les Chingulais prétendent l'adorer, mais ils le croient redoutable; & pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur cauſer, ils lui ſacrifient ſouvent de jeunes coqs. Si l'on veut voir un exemple de la crédulité, & des raiſonnemens étranges où elle conduit, il n'y a qu'à lire ce que dit le voyageur Knox, zélé proteſtant, ſur les poſſédés de Ceylan.

« J'ai vu ſouvent des hommes & des femmes » ſi étrangement poſſédés, qu'on ne pouvait » s'empêcher de reconnaître que leur agitation » venait d'une cauſe ſurnaturelle. Dans cet état, » les uns fuyaient au milieu des bois, en pouſſant » des cris ou plutôt des hurlemens. D'autres » demeuraient muets & tremblans, faiſant des » contorſions ou parlant comme des fous ſans

Ceylan.

» aucune liaiſon dans leurs diſcours. Quelques-
» uns en guériſſent, d'autres en meurent. Je
» puis affirmer que ſouvent le diable crie la
» nuit d'une voix inintelligible, qui reſſemble
» à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même
» entendu. Les habitans du pays remarquent,
» & j'ai fait la même obſervation, qu'immé-
» diatement avant qu'on l'entende, ou bientôt
» après, le roi fait toujours mourir quelqu'un.
» Les raiſons qu'on a de croire que c'eſt la voix
» du diable, ſont celles-ci : 1°. Qu'il n'y a point
» de créature dans l'île, dont la voix reſſemble à
» celle qu'on entend ; 2°. Qu'on l'entend ſouvent
» dans un lieu d'où elle part tout d'un coup,
» pour aller ſe faire entendre dans un autre
» plus éloigné, & plus vîte qu'aucun oiſeau ne
» peut voler ; 3°. Que les chiens même tremblent
» à ce bruit ; enfin, que c'eſt l'opinion de tout
» le monde ». Il eſt aiſé de juger que dans ces idées, l'auteur devait trembler autant que les Chingulais & leurs chiens ; mais voilà de ſingulières preuves. Knox était-il bien sûr de connaître le cri de tous les animaux d'une île auſſi vaſte que Ceylan ? Ignorait-il que les habitans de la Zône torride, ne connaiſſent pas, à beaucoup près, tous les animaux de leur contrée ; & d'ailleurs, quand on ſe ſouvient du mumbo-jumbo & des ventriloques d'Afrique,

eſt-on ſi étonné des diables de Ceylan?

Ceylan.

Les Chingulais croient la réſurrection des corps, l'immortalité de l'ame & un état futur de récompenſe & de punition.

Leurs livres ne traitent que de religion & de médecine, & ſont écrits ſur des feuilles de talipot. Ils ſe ſervent, pour leurs lettres & leurs écrits ordinaires, d'une ſorte de feuilles qui ſe nomment taucoles, & qui reçoivent plus aiſément l'impreſſion, quoiqu'elles n'aient pas tant de facilité à ſe plier. Leurs plus habiles aſtronomes ſont des prêtres du premier ordre; ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'aſtronomie ne ſoient réſervées aux tiſſerands. Ils prédiſent les éclipſes du ſoleil & de la lune. Knox aurait bien dû nous dire ſi leurs prédictions ſont juſtes. Cette connaiſſance annoncerait un peuple beaucoup plus avancé dans les ſciences qu'on ne ſuppoſe celui de Ceylan. Ils font pour le cours de chaque mois des almanachs où l'on voit l'âge de la lune, les bonnes ſaiſons pour labourer & ſemer la terre, les jours heureux pour commencer un voyage & d'autres entrepriſes. Ils ſe prétendent fort verſés dans la ſcience des étoiles, qui eſt la ſource de leurs lumières ſur tout ce qui appartient à la ſanté & à la bonne fortune. Ils comptent neuf planètes, c'eſt-à-dire, ſept comme nous, auxquelles ils ajoutent la tête & la queue

Ceylan.

du dragon. Le tems se compte parmi eux depuis un ancien roi qu'ils nomment *Sacavarly*. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours ; & commence le 28 du mois de mars, mais quelquefois le 27 ou le 29, pour l'ajuster au cours du soleil. Elle est divisée en douze mois, & leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent au lever du soleil, & la nuit en autant de parties, qui commencent au coucher de cet astre. Mais n'ayant ni horloges ni cadrans solaires, ils ne jugent du tems que par conjectures, ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre régulièrement sept heures avant la nuit. Le roi est le seul qui emploie pour la mesure du tems une espèce de clepsidre, dont le soin forme un office particulier du palais. C'est un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vase plein d'eau jusqu'à ce qu'il se remplisse & qu'il aille au fond.

En général l'argent étant fort rare dans le royaume, tout se vend & s'achete ordinairement par des échanges. Les habitans, dit Robert Knox, font très-peu de commerce avec les étrangers. Le négoce des Chingulais est resserré entr'eux ; il se borne aux productions du pays, parce que celles d'un canton ne ressemblent point à celles d'un autre. En rassemblant ainsi tout ce que la nature

accorde aux différentes parties du royaume, ils ont de quoi subsister, sans le secours des régions étrangères. L'agriculture est leur principal emploi, & les grands ne dédaignent pas de s'y appliquer. Un homme de la première qualité travaille sans honte à la terre, pourvu que ce soit pour lui-même. Mais il se déshonore s'il travaille pour autrui, ou dans la vue de quelque salaire. Le seul office qu'il ne puisse exercer, sous aucun prétexte, est celui de portefaix, parce qu'il passe pour le plus vil. Il n'y a point de marché dans l'île entière. Les villes ont quelques boutiques, où l'on vend de la toile, du riz, du sel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre, & d'autres marchandises.

Ceylan.

Leur langue est si particulière à leur nation, que Knox ne connaît aucune partie des Indes où elle soit entendue. Ils ont à la vérité quelques expressions qui leur sont communes avec les Malabares; mais le nombre en est si petit, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Leur idiôme tient du caractère de ces insulaires, qui aiment la flatterie, les titres & les complimens. Ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes; suivant le rang & la qualité. Toi & vous s'expriment de sept ou huit manières différentes, qui sont proportionnées aussi à l'état, à

Ceylan.

l'âge, au caractère de ceux à qui l'on parle & qu'on veut honorer. Ces affectations de politesse ne sont pas moins familières aux laboureurs & aux manœuvres qu'aux courtisans. Ils donnent au roi des titres qui l'égalent à leurs dieux; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloignent jusqu'à l'idée de leurs personnes, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *j'ai fait*, ils disent, *le membre d'un chien a fait telle chose.* S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand le prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes.* Faut-il qu'en parcourant la terre on trouve si souvent cette incroyable dégradation de la nature humaine!

Avec un respect si extraordinaire pour leur souverain, on ne sera pas surpris qu'ils n'aient pas d'autres loix que sa volonté. Cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des pères aux enfans, à titre d'héritage, & le partage dépend du père; mais si l'aîné demeure seul possesseur, il est obligé d'entretenir sa mère, ses frères & ses sœurs, jusqu'à ce qu'ils soient autrement pourvus.

Les règles fixées par l'habitude ne sont pas

moins constantes pour la distinction des biens, pour le paiement des dettes, pour les mariages & les divorces. Leurs mariages sont une pure cérémonie qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à sa femme, & qui lui donnent droit sur elle, lorsqu'ils sont acceptés. Les pères ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles des bestiaux, des esclaves, de l'argent; mais si les deux parties ne se conviennent pas, une prompte séparation leur rend la liberté, & le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu. Cependant la femme ne peut disposer d'elle-même, qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans, les garçons demeurent au père, & les filles suivent la mère. Les hommes & les femmes se marient ordinairement quatre ou cinq fois avant que de se fixer solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais ce qui est très-rare par-tout ailleurs, & très-remarquable, une femme a souvent deux maris. L'usage permet à deux frères, qui veulent vivre ensemble, de n'avoir qu'une femme entr'eux. Les enfans communs les reconnaissent tous deux pour leurs pères, & leur en donnent le nom. Un homme qui surprend sa femme au lit avec un amant, peut les tuer tous deux; mais les Chingulais connaissent peu les tourmens de la jalousie, & ne se croient pas

Ceylan.

Ceylan.

déshonorés, lorſque leurs femmes ſe livrent à des hommes d'une égale condition. Ces commerces d'amour ne paſſent pour un crime, qu'avec des amans d'une naiſſance inférieure. La plus grande injure, dit l'auteur, qu'on puiſſe faire à une femme, eſt de lui dire qu'elle a couché avec dix hommes de la lie du peuple; & en effet l'injure eſt aſſez forte. D'ailleurs la complaiſance des hommes eſt extrême pour les femmes. Les terres, dont elles héritent, ne paient rien au roi. Elles ſont exemptes des droits de la douane, dans les ports & ſur les paſſages. Leur ſexe eſt reſpecté juſques dans les animaux, & par une loi qui eſt peut-être ſans exemple, on ne paie rien non plus pour ce que porte une bête de charge femelle. Mais des uſages ſi galans n'empêchent pas que pour conſerver la ſubordination de la nature, il ne ſoit défendu aux femmes, ſans aucune diſtinction de naiſſance & de qualité, de s'aſſeoir ſur un ſiège en préſence d'un homme. L'autorité des pères ſur leurs enfans va juſqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance, lorſqu'ils les prennent en averſion, ou qu'ils ſe trouvent incommodés du nombre.

Les Chingulais brûlent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, du moins leurs morts de qualité : le peuple eſt enterré fort ſimplement

dans

LE

livrent à
Ces com-
n crime,
érieure. La
'on puisse
le a couché
& en effet
plaisance
mmes. Les
t rien au
la douane,
ur sexe est
& par une
on ne paie
de charge
empêchent
ion de la
mes, sans
e qualité,
n homme.
va jusqu'à
ur ôter la
nnent en
modés du

vec beau-
morts de
nplement
dans

Tome IV. Page 112. Pl. 23.

aniere dont les Chingulais brulent leurs Mort

enard Direxit.

dans l
ſa biè
chiru
bois,
des r
maux
auſſi l
Ils ſe
peu,
ples.
feuill
un bo
& cet
autres
peu,
étrang
auraie
dance
vaient
ſon r
misèr
à très-
Ce
& la g
juſqu'
lorſqu
eſt lib
mains
T

Ceylan.

dans les bois. On voit que par-tout il faut payer sa bière ou son bucher. Ils n'ont ni médecins ni chirurgiens; mais ils trouvent au milieu de leurs bois, dans l'écorce & les feuilles de leurs arbres, des remèdes & des préservatifs pour tous les maux dont ils sont affligés. Leur régime sert aussi beaucoup à la conservation de leur santé. Ils se tiennent le corps fort net; ils dorment peu, & la plupart de leurs alimens sont simples. Du riz à l'eau & au sel, avec quelques feuilles vertes & du jus du citron, passe pour un bon repas. Ils ne mangent point de bœuf, & cette chair est en abomination parmi eux. Les autres viandes & les poissons mêmes les tentent si peu, qu'ils les vendent ou les abandonnent aux étrangers qui se trouvent dans leur pays. Ils auraient des bestiaux & de la volaille en abondance, si les bêtes farouches ne leur en enlevaient beaucoup; sans compter que le roi croit son repos intéressé à tenir ses sujets dans la misère, & permet même à ses officiers de prendre à très-vil prix leurs poules & leurs porcs.

Cette vie sobre entretient également leur santé & la gaieté de leur humeur. Ils chantent sans cesse jusqu'en se mettant au lit, & la nuit même lorsqu'ils s'éveillent. Leur manière de se saluer est libre & ouverte. Elle consiste à lever les mains, la paume en haut, & à baisser un peu

Ceylan.

la tête. Le plus diſtingué ne lève qu'une main pour ſon inférieur, & s'il eſt fort au-deſſus par la naiſſance, il remue ſeulement la tête. Les femmes ſe ſaluent en portant les deux mains au front. Leur compliment ordinaire eſt *ay*, qui ſignifie, *comment-vous portez-vous?* Il répondent *hundoi*, c'eſt-à-dire *fort bien*. Tous leurs diſcours ont le même air de politeſſe.

Avec tant d'humanité dans le fond du caractère, Knox admira long-tems que ces inſulaires euſſent beſoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, & que la juſtice du roi s'exerçât par des ſupplices cruels. Mais il reconnut enfin qu'il ne fallait en accuſer que le penchant de ce prince, qui le portait naturellement à la cruauté. Cette malheureuſe inclination ſe déclarait non-ſeulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue. Souvent des familles entières étaient punies des fautes d'un ſeul. Le roi, dans ſa colère, ne condamnait pas ſur le champ un criminel à la mort. Il commençait par le faire tourmenter, en lui faiſant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverſes parties de la chair, pour lui faire nommer ſes complices. Enſuite il lui faiſait lier les mains autour du cou, & le forçait de manger ſes membres. On vit des mères manger ainſi leur propre chair & celle de leurs

qu'une main
au-dessus par
la tête. Les
deux mains
aire est *ay*,
vous ? Il ré-
bien. Tous
politesse.
fond du ca-
ue ces insu-
s avec beau-
roi s'exerçât
connut enfin
penchant de
ement à la
tion se dé-
des peines,
ent des fa-
fautes d'un
lamnait pas
l commen-
aisant arra-
vec un fer
, pour lui
il lui fai-
le forçait
des mères
e de leurs



Benard Direxit.

Ceylan,

enfans. Ces misérables étaient menés ensuite par la ville jusqu'au lieu de l'exécution, suivis des chiens dont ils devaient être la proie, & qui étaient si accoutumés à cette boucherie, que d'eux-mêmes ils suivaient les prisonniers, lorsqu'ils les voyaient traîner au supplice. On voyait ordinairement dans ce lieu plusieurs personnes empalées, & d'autres pendues ou écartelées. Le roi se servait aussi des éléphans pour exécuter les sentences de mort. Ils percent le corps d'un homme, ils le déchirent en pièces & dispersent ses membres. On couvre leurs dents d'un fer bien éguisé à trois tranchans; car les éléphans apprivoisés ont les dents coupées par le bout, afin qu'elles croissent mieux. Les prisons n'étaient jamais sans un grand nombre de malheureux, les uns chargés de chaînes, & à qui l'on fournissait leur subsistance; d'autres qui avaient la permission de l'aller demander de porte en porte avec un garde. On en faisait toujours mourir quelques-uns sans aucune forme de procès, & toute leur famille était souvent enveloppée dans leur châtiment. Ceux qui étaient capables de travailler, obtenaient la permission d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la prison, & de sortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage; mais ils étaient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce roi sanguinaire fit

Ceylan.

mourir son propre fils, sur le simple soupçon d'un projet de révolte, & prenait souvent plaisir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du royaume, pour la faire mettre ensuite dans leur ventre, sans déclarer de quels crimes il les croyait coupables. On lit dans le journal de Knox qu'il se nommait *Raja-singa ;* nom qui signifie *le Roi lion*, & qui certainement était beaucoup trop noble pour lui. Mais quel nom donner à de pareils monstres?

Productions.

Ce qu'on raconte du riz & de la manière de le cultiver, est remarquable par l'industrie des habitans. On sait que l'eau est nécessaire pour la culture du riz, & l'on conçoit facilement qu'avec le secours des réservoirs & des canaux, les plaines du royaume de Candy peuvent devenir aussi fertiles que les plus humides vallées. Mais si l'on se rappelle que le pays est un amas de montagnes, il paraît surprenant qu'elles n'en soient pas moins cultivées. Les insulaires ont trouvé le moyen de les applanir en forme d'amphithéâtre, dont les sièges ont depuis trois pieds jusqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. On les unit en les rendant un peu creux; ce qui forme une sorte d'escaliers par lesquels on peut monter jusqu'au dernier siège. Comme l'île est fort pluvieuse, & que d'un autre côté les

L E
soupçon
ent plaisir
gens des
r la faire
éclarer de
s. On lit
ait *Raja-*
qui cer-
pour lui.
monstres?
anière de
ustrie des
re pour la
nt qu'avec
es plaines
r aussi fer-
ais si l'on
ontagnes,
pas moins
le moyen
e, dont les
it de lar-
es autres,
moins de
peu creux;
esquels on
omme l'île
côté les



1. RADGA SINGA, *ROI DE CANDY* dans l'Isle de Ceylan.
2. *Le Tirinaucé, ou Grand Prêtre des* CHINGULAIS

Benard Direxit.

fourc
qu'il
on a
nivea
tomb
par d
en tr
Les u
quar
de d
bord
côtea
que
moir
reſſe
ils ſe
ties
ni ſo
pluie
de cr
qu'il
aſſur
Le
mais
les a
leur
d'agu
pres

sources sont si communes sur les montagnes, qu'il s'en forme un grand nombre de rivières. on a pratiqué de grands réservoirs jusqu'au niveau des plus hautes sources, d'où l'on fait tomber l'eau sur les premiers sièges, & couler par degrés aux autres rangs. Ces réservoirs sont en très-grand nombre & de différentes grandeurs. Les uns ont une demi-lieue de long, d'autres un quart de lieue seulement, & leur profondeur est de deux ou trois brasses. A présent qu'ils sont bordés d'arbres, on les prendrait pour de simples côteaux. On ne les fait pas plus profonds, parce que l'expérience a fait connaître qu'ils seraient moins commodes, & qu'après les grandes sécheresses qui tarissent quelquefois jusqu'aux sources, ils seraient plus difficiles à remplir. Dans les parties septentrionales du royaume, on ne trouve ni sources ni rivières, on est borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réservoirs en forme de croissant. Chaque village a le sien; & lorsqu'ils sont pleins, on regarde la moisson comme assurée.

Ceylan.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auraient beaucoup davantage, s'ils les aimaient assez pour donner quelque soin à leur culture. Ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, & qui ne sont pas propres à leur servir d'aliment, lorsque le grain

Ceylan.

commence à leur manquer, ce qui ſemble prouver une grande population. Ainſi les ſeuls arbres qu'ils plantent, ſont ceux qui produiſent des fruits nourriſſans. Les autres croiſſent d'eux-mêmes; & ce qui diminue encore les ſoins des habitans, c'eſt que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats, les officiers du pays attachent, au nom du roi, une feuille autour de l'arbre, & font trois nœuds à l'extrêmité de cette feuille. On ne peut alors y toucher ſans s'expoſer aux plus ſévères châtimens, & quelquefois même à la mort. Lorſque le fruit eſt mûr, l'uſage eſt de le porter dans un linge blanc au gouverneur de la province, qui met le plus beau dans un autre linge, & l'envoie ſoigneuſement à la cour, ſans qu'il en revienne rien au propriétaire. L'île produit d'ailleurs tous les fruits qui croiſſent aux Indes. Mais elle en a de particuliers, tels que le *mango*, qui eſt commun aux environs de Columbo; le *jacks*, qui ſe nomme *polos* lorſqu'il commence à pouſſer, *coſe* lorſqu'il eſt tout verd, & *ouaracha* ou *vellas* dans ſa maturité. Ce fruit, qui eſt d'un grand ſecours pour la nourriture du peuple, croît ſur un fort grand arbre. Sa couleur eſt verdâtre. Il eſt hériſſé de pointes & de la groſſeur d'un pain de huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'œufs, eſt éparſe comme les pepins

dans une citrouille. On mange le jacks comme nous mangeons le choux, & son goût en approche. Un seul suffit pour rassasier six ou sept personnes. Il peut se manger crud lorsqu'il est mûr. Sa graine ou ses œufs ressemblent aux chataignes par la couleur & le goût. Ceylan.

Le *jombo* est encore un fruit que Knox n'a vu dans aucun endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme. Il est plein de jus, & n'est pas moins sain qu'agréable. Sa couleur est un blanc mêlé de rouge qu'on prendrait pour l'ouvrage du pinceau. Entre les fruits sauvages qui viennent dans les bois, on distingue les *muvros*, qui sont ronds, de la grosseur d'une cerise, & dont le goût est très-agréable; les *dongs*, qui ressemblent aux cerises noires; les *ambellos* qu'on peut comparer à nos groseilles; des *carollos*, des *cabellas*, des *poukes*, qui peuvent passer pour autant d'espèce de bonnes prunes; des *parragiddes*, qui ont quelque ressemblance avec nos poires.

L'île de Ceylan produit trois arbres, dont les fruits à la vérité ne peuvent se manger, mais qui sont remarquables par d'autres utilités. Le premier, qui se nomme *tallipot*, est fort droit, & ne peut être comparé pour la hauteur & la grosseur, qu'à un mât de vaisseau. Ses feuilles sont si grandes, qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes, & les défendre de la pluie.

Ceylan.

Elles se fortifient en séchant, sans cesser d'être souples & maniables. La nature ne pouvait faire un présent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue, lorsqu'elles sont vertes, elles peuvent être resserrées comme un éventail; & n'étant pas alors plus grosses que le bras, elles pèsent fort peu dans la main. Elles sont naturellement rondes, mais les insulaires les coupent en pièces triangulaires, dont ils se couvrent en voyageant, avec le soin de mettre le bout pointu pardevant, pour s'ouvrir le passage au travers des buissons. Elles les garantissent tout à la fois de la pluie & du soleil. Les soldats en font des tentes. Knox apporta dans sa patrie une de ces feuilles. Elles croissent au sommet de l'arbre, comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de sa mort. C'est une autre singularité, qui doit attirer d'autant plus d'attention, qu'alors uniquement il pousse de grandes branches, chargées de très-belles fleurs jaunes, d'une odeur à la vérité trop forte, qui se changent en un fruit rond & dur, de la grosseur de nos belles cerises. Mais ce fruit n'est bon que pour semer. Le tallipot ne porte donc qu'une seule fois, mais il est si couvert de fruits & de graines, qu'un seul arbre suffit pour ensemencer toute une province. Cependant l'odeur des fleurs est si insupportable près des maisons, qu'on ne manque jamais d'y abattre ces

arbres lorſqu'ils commencent à pouſſer des boutons ; d'autant plus que ſi on les coupe auparavant, on y trouve une fort bonne moëlle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc. C'eſt encore une reſſource pour les inſulaires, lorſque le riz leur manque vers le tems de la moiſſon. Ceylan.

Le ſecond arbre, dont Knox parle avec admiration, c'eſt le *ketule*, qu'il repréſente auſſi droit que le cocotier, mais moins haut & beaucoup moins gros. Sa principale propriété conſiſte à rendre une eſpèce de liqueur qui ſe nomme *tellegie*, extrêmement douce, très-ſaine & très-agréable, mais ſans aucune force. On la reçoit deux fois par jour, & trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent juſqu'à douze pintes dans un ſeul jour. On la fait bouillir juſqu'à la réduire en conſiſtance, & c'eſt alors une eſpèce de caſſonnade noire, que les habitans nomment *jaggory*. Avec un peu de peine ils peuvent la rendre auſſi blanche que le ſucre, auquel d'ailleurs elle ne cède rien en bonté. Knox explique la manière dont on tire cette liqueur. Lorſque l'arbre eſt dans ſa maturité, il pouſſe vers ſa pointe un bouton qui ſe change en un fruit rond, & qui eſt proprement ſa ſemence. Mais on ouvre ce bouton, en y mettant divers ingrédiens, tels que du ſel, du poivre, du citron, de l'ail & diverſes

Ceylan.

feuilles qui l'empêchent de mûrir. Chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, & la liqueur en tombe. A mesure qu'il mûrit, & qu'il se fane, il en croît d'autres plus bas chaque année, jusqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre cesse de porter, & meurt après avoir subsisté huit ou dix ans. Ses feuilles ressemblent à celles du cocotier, & tiennent à une écorce fort dure & pleine de filets, dont on se sert pour faire des cordes. Elles tombent pendant tout le tems qu'il croît; mais lorsqu'il est arrivé à sa grosseur, elles demeurent plusieurs années sur l'arbre sans tomber, & lorsqu'elles tombent, la nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois qui n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur, sert comme d'envelope à une moëlle fort blanche. Il est fort dur & fort lourd, mais sujet à se fendre de lui-même. La couleur en est noire. On le croirait composé de pièces de rapport. Les insulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le troisième arbre est celui qui porte la canelle, & qui rend l'île de Ceylan si chère aux Hollandais. On le nomme dans le pays, *goronda-gouhah*. Il croît dans les bois, comme les autres arbres : & ce qui doit paraître surprenant, les Chingulais n'en font pas plus de cas. On en trouve beaucoup dans diverses parties de l'île, sur-tout à l'ouest de la grande montagne de

Mavelagongue; fort peu dans d'autres, & quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre est d'une grandeur médiocre. Son écorce est la canelle, qui paraît blanche sur le tronc, mais qu'on enlève & qu'on fait sécher au soleil. Les insulaires ne la prennent que sur de petits arbres, quoique l'écorce des grands ait l'odeur aussi douce, & le goût de la même force. Le bois est sans odeur; il est blanc & de la dureté du sapin. On s'en sert à toute sorte d'usage. Sa feuille ressemble à celle du laurier par la couleur & l'épaisseur, avec cette seule différence que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, sur laquelle le verd s'étend des deux côtés, & que celles de la canelle en ont trois, par le moyen desquelles elles s'élargissent. En commençant à pousser, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elles ont l'odeur du clou de gérofle plus que celle de la canelle. Le fruit qui mûrit ordinairement au mois de septembre, ressemble au gland; mais il est plus petit. Il a moins d'odeur & de goût que l'écorce. On le fait bouillir dans l'eau, pour en tirer une huile qui surnâge, & qui étant congelée devient aussi blanche & aussi dure que du suif. L'odeur en est fort agréable. Les habitans s'en oignent le corps. Ils en brûlent aussi dans leurs lampes. Mais on n'en fait des chandelles que pour le roi.

Ceylan.

Ceylan.

Knox parle, dans son journal, du *bogahas*, que les Européens ont nommé l'arbre-dieu, parce que les Chingulais le croient sacré & lui rendent une sorte d'adoration. Cet arbre est fort grand, & ses feuilles tremblent sans cesse, comme celles du peuplier. Toutes les parties de l'île en offrent un grand nombre, que les Chingulais se font un mérite de planter, & sous lesquelles ils allument des lampes & placent des images. On en trouve dans les villes & sur les grands chemins, la plupart environnés d'un pavé, qui est entretenu fort proprement. Ils ne portent aucun fruit, & ne sont remarquables que par la superstition qui les a fait planter.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de simples ou d'herbes médecinales. Leurs boutiques de pharmacie sont dans les bois. C'est là qu'ils composent leurs médecines & leurs emplâtres avec des herbes, des feuilles & des écorces. L'auteur vante, sans les nommer, celles qui guérissent si promptement un os rompu, qu'il se rejoint dans l'espace d'une heure & demie. Il vérifia par sa propre expérience la vertu d'une écorce d'arbre qui se nomme *amaranga*, & qui s'emploie pour des abcès dans la gorge. On lui en fit mâcher pendant un jour ou deux, en avalant sa salive; & quoiqu'il fut très-mal, il se trouva guéri en vingt-quatre heures.

Ils ont quantité de belles fleurs ſauvages, qu'un peu de culture ne manquerait pas d'embellir; ſur-tout leurs fleurs odoriférantes, que les jeunes gens des deux ſexes ſe contentent de cueillir pour orner leurs cheveux & les parfumer. Leurs roſes rouges & blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite tant d'attention qu'une fleur nommée *ſindriemal*, qui croît dans les bois, & que ſon utilité fait tranſporter dans les jardins. Sa couleur eſt rouge ou blanche. Elle s'ouvre ſur les quatre heures après midi; & demeurant épanouie juſqu'au matin, elle ſe ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'eſt une ſorte d'horloge qui ſert à faire connaître l'heure dans l'abſence du ſoleil. Le *pichamauls* eſt une fleur blanche, dont l'odeur tire ſur celle du jaſmin. On en apporte au roi chaque matin un bouquet enveloppé dans un linge blanc & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin, ſont obligés de ſe détourner, dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infectent par leur haleine. Quelques officiers tiennent des terres du roi pour ce ſervice; & leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans des lieux où elles croiſſent le mieux, ils ont le droit de choiſir le terrein qui eſt de leur goût, ſans examiner à qui il appartient. Ceylan.

Knox vit parmi les animaux du roi un tigre noir, un daim blanc & un éléphant moucheté. Les ſinges ſont non-ſeulement en grande abon-

Ceylan.

dance dans les bois, mais de diverſes eſpèces, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. La variété des fourmis n'eſt pas moins admirable dans l'île de Ceylan que leur abondance. Elles y exercent les mêmes ravages que dans toute l'Afrique.

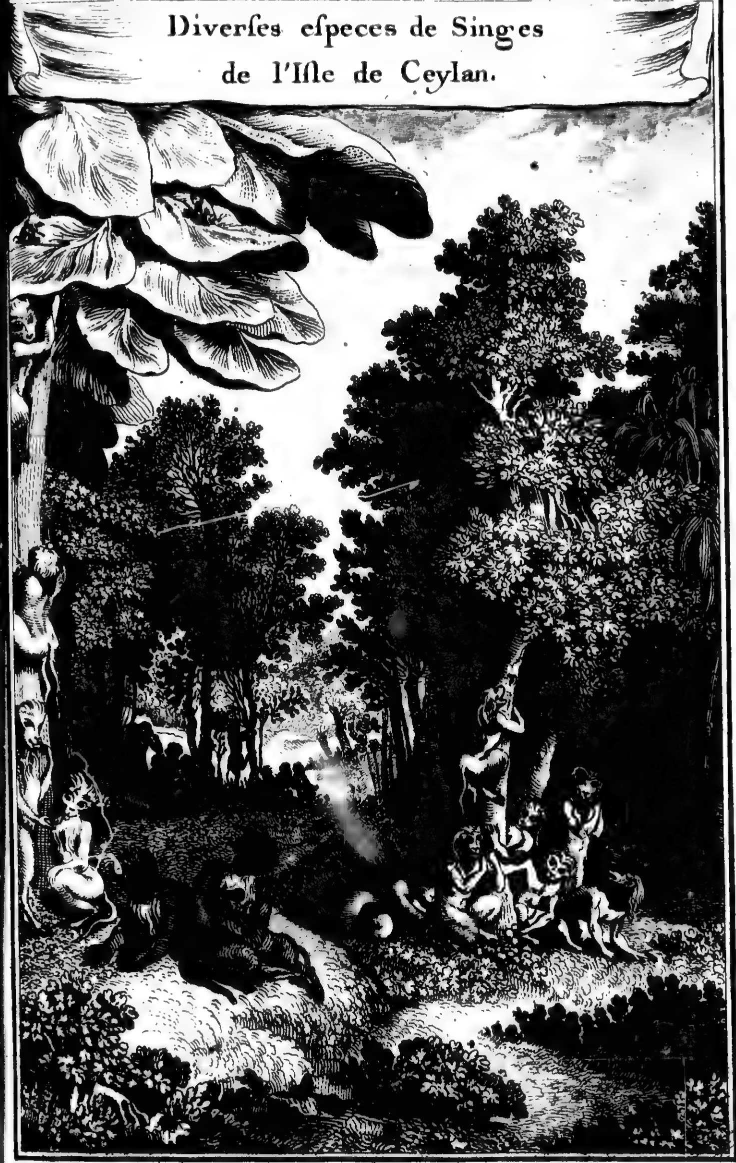
On voit dans le pays une ſorte de ſangſues noirâtres qui vivent ſous l'herbe, & qui ſont fort incommodes aux voyageurs qui vont à pied. Elles ne ſont pas d'abord plus groſſes qu'un crin de cheval; mais en croiſſant, elles deviennent de la groſſeur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces. On n'en voit que dans la ſaiſon des pluies. C'eſt alors que, montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus, ſuivant l'uſage du pays, elles les piquent & leur ſucent le ſang avec plus de viteſſe qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On aurait peine à concevoir une action ſi prompte, ſi l'auteur n'ajoutait que le principal embarras vientde leur multitude, qui ferait perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter priſe. Auſſi prend-on le parti de ſouffrir leurs morſures, d'autant plus qu'on les croit fort ſaines. Après le voyage on ſe frotte les jambes avec de la cendre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de ſaigner long-tems. On voit auſſi des ſangſues d'eau qui reſſemblent aux nôtres.

Les petits perroquets verds y ſont en grand

LE
s espèces,
comparées
es fourmis
de Ceylan
t les mê-

sangsues
i sont fort
pied. Elles
n crin de
nent de la
s de deux
la saison
x jambes
t l'usage
t le sang
t avoir à
voir une
it que le
ide, qui
eur faire
souffrir
es croit
otte les
mpêche
g-tems.
emblent

n grand



Benard Direxit.

non
réc
aut
pre
d'o
les
pet
gré
de
nei
noi
ron
ſon
cou
non
per
auſſ
bes
le b
tête
crê
[illegible]
&
gra
tan
hoi
pro
ges

nombre, & ne peuvent apprendre à parler. En récompenſe, le *malcrouda* & le *cancouda*, deux autres oiſeaux de la groſſeur d'un merle, dont le premier eſt noir, & l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très-facilement. Les bois & les champs ſont remplis de pluſieurs ſortes de petits oiſeaux remarquables par la variété & l'agrément de leur plumage. Leur groſſeur eſt celle de nos moineaux. On en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied de long & la tête noire, avec une touffe de plumes qui les couronne. D'autres qui ne diffèrent qu'en couleur, ſont rougeâtres comme une orange mûre, & couronnés d'une touffe noire. L'oiſeau qu'on nom[illegible] *cana*[illegible] ne ſe poſe jamais à terre, & ſe perc[illegible] toujours ſur les plus hauts arbres. Il eſt auſſi [illegible]gne, de couleur noire, les jambes c[illegible] tête d'une prodigieuſe groſſeur, le be[illegible]c du blanc, des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, & une crête blanche de la figure de celle d'un coq.

Ceylan.

Un pays chaud, pluvieux & rempli d'étangs & de bois, ne ſaurait manquer de produire un grand nombre de ſerpens. Celui que les habitans nomment *pimberah*, eſt de la groſſeur d'un homme, & d'une longueur proportionnée. Sa proie ordinaire eſt le bétail & les bêtes ſauvages; mais il uſe d'adreſſe pour les prendre. Il ſe

Ceylan.

tient caché dans les ſentiers où paſſe le daim, & le tue d'un coup d'une eſpèce de cheville, dont ſa queue eſt armée. Il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. Le *polonga* n'a que cinq ou ſix pieds de longueur; mais ſon venin eſt fort dangereux, ſur-tout pour les beſtiaux. Knox en vit de deux ſortes, l'une verte & l'autre d'un gris rougeâtre tacheté de blanc. Le *noya* eſt griſâtre, & n'a pas plus de quatre pieds de longueur. Il tient quelquefois la moitié de ſon corps élévé pendant deux ou trois heures, ouvrant ſa gueule entière, au-deſſus de laquelle on croit lui voir une paire de lunettes. Cependant il n'eſt pas nuiſible, & par cette raiſon les Indiens lui donnent le nom de *noya rodgerah*, qui ſignifie *ſerpent royal.* Lorſqu'il rencontre le *polonga*, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre. Le *caroula*, long d'environ deux pieds & fort venimeux, ſe cache dans les trous & les couvertures des maiſons, où les chats lui donnent la chaſſe & le mangent. Les *gerendes* ſont en grand nombre, mais ſans venin, & ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiſeaux. L'*hiécanella* eſt une ſorte de lézard venimeux, qui ſe cache dans le chaume des maiſons; mais qui n'attaque pas les hommes, s'il n'eſt provoqué.

qué. On ne se représente pas, sans frémir, une grosse araignée de Ceylan nommée *démoculo*, longue, noire, velue, tachetée & luisante, qui a le corps de la grosseur du poing, & les pieds à proportion. Elle se cache ordinairement dans le creux des arbres & dans d'autres trous. Rien n'est plus venimeux que cet insecte. Sa blessure n'est pas mortelle; mais la qualité de son venin trouble l'esprit & fait perdre la raison. Les bestiaux sont souvent mordus ou piqués de cet animal monstrueux, & meurent sans qu'on y puisse remédier. Les hommes trouvent du secours dans leurs herbes & leurs écorces, lorsqu'ils emploient promptement cette ressource.

Ceylan.

L'île de Ceylan a plusieurs sortes de pierres précieuses; mais le roi qui en posséde un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles. Dans les lieux où l'on sçait qu'elles se trouvent, il fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheraient d'être empalés vifs. On tire de plusieurs rivières, des rubis, des saphirs, & des yeux de chat, pour ce prince. Knox vit plusieurs petites pierres transparentes de diverses couleurs, dont quelques-unes étaient de la grosseur d'un noyau de cerise, & d'autres plus grosses. Il vit aussi des rubis & des saphirs. Le fer & le cristal sont

Ceylan.

communs dans l'île, & les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont aussi du soufre; mais le roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébène, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du musc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du sel, du poivre qui croît fort bien & qu'ils recueilleraient en abondance s'ils avaient occasion de s'en défaire. Mais les marchandises qui sont véritablement propres au pays, sont la canelle & le miel sauvage.

Un roi de Candy avait conçu une telle haine contre les Portugais, que lorsqu'en 1602 l'amiral hollandais Spilberg, aborda à Ceylan, ce prince ne voyant dans ces nouveaux venus, que les ennemis naturels du Portugal, & apprenant qu'ils avaient des vues d'établissement dans l'île, leur dit ces propres paroles : « Vous devez compter que s'il plaît aux états & aux princes » vos maîtres, de faire bâtir une forteresse sur » mes terres, la reine, le prince & la princesse que vous voyez ici, feront les premiers » à porter, sur leurs épaules, des pierres, de la » chaux, & tous les matériaux nécessaires. Ceux » qui seront envoyés de la part de vos maîtres, » auront la liberté de choisir la baie ou le lieu » qui leur conviendront ». Les rois de Ceylan durent s'appercevoir dans la suite qu'ils n'avaient

fait que changer de tyrans. Les Hollandais sont depuis long-tems seuls en possession de tout le commerce de l'île, & en état de donner des loix à ses souverains, quoiqu'ils paraissent borner leur domaine le long des côtes, à douze lieues d'étendue dans les terres. Ceylan.





CHAPITRE IV.

Ile de Sumatra.

Sumatra.

De Ceylan, ſituée, comme nous l'avons vu, preſque vis-à-vis le cap Comorin, à l'entrée du golfe de Bengale, en voguant directement vers l'eſt, vous rencontrez à l'autre extrémité de ce golfe, l'île de Sumatra, ſéparée de Malaca par le détroit qui porte ce nom.

Sumatra, île plus grande que l'Angleterre & l'Écoſſe, s'étend depuis la pointe d'Achem à cinq degrés & demi de latitude du nord, juſqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du ſud, ce qui fait environ trois cens lieues françaiſes pour ſa longueur. L'intérieur du pays eſt rempli de hautes montagnes; mais proche la mer, la plus grande partie de l'île eſt baſſe, & ne manque ni de bons pâturages, ni d'excellentes terres, pour le riz & pour les fruits des Indes. Elle eſt arroſée de pluſieurs belles rivières. Les petites ſont en ſi grand nombre, qu'elles rendent la terre continuellement humide, & dans quelques endroits fort marécageuſe; indépendamment des pluies qui com-

mencent régulièrement au mois de juin, & qui ne finiſſent que dans le cours d'octobre. L'air eſt dangereux alors pour les étrangers, ſur-tout dans les parties les plus proches de la ligne, telles que le pays de Tikou & de Paſſaman. Les Achémois mêmes n'y demeurent pas ſans crainte, ſur-tout pendant les pluies. Les vents qui règnent alors ſur cette côte, s'y rompent avec de grands tourbillons & d'horribles tempêtes. Des calmes ſuccèdent preſque tout d'un coup, pendant leſquels l'air n'étant plus agité, & la terre continuant d'être abreuvée de pluies continuelles, le ſoleil attire des vapeurs très-puantes, qui cauſent des fièvres peſtilentielles, dont l'effet le plus commun eſt d'emporter les étrangers dans l'eſpace de deux ou trois jours, ou de leur laiſſer des enflures douloureuſes & très-difficiles à guérir.

Sumatra.

La ville d'Achem étant à la pointe du nord, on y reſpire un air plus pur & plus tempéré. Elle eſt ſituée ſur une rivière de la grandeur de la Somme, à la diſtance d'environ une demi-lieue du rivage de la mer, au milieu d'une grande vallée large de ſix lieues. La terre eſt capable d'y produire toutes ſortes de grains & de fruits; mais on n'y ſéme que du riz, qui eſt la principale nourriture des habitans. Quoique les cocotiers y ſoient les arbres les plus communs, on y

Sumatra.

trouve, comme dans le reste de l'île, tous les arbres fruitiers des Indes; mais peu de légumes & d'herbes potagères. Les pâturages, qui sont d'une beauté admirable, nourrissent quantité de buffles, de bœufs & de cabris. Les chevaux y sont en grand nombre, mais de petite taille. Les moutons n'y profitent point. L'abondance des poules & des canards est extraordinaire. On les nourrit avec soin, pour en vendre les œufs. Beaulieu parle avec étonnement du nombre des sangliers, qu'il dit être infini. Ils se trouvent, dit-il, dans les campagnes, dans les pâturages, & jusques dans les haies des maisons; mais ils ne sont ni si grands, ni si furieux qu'en France. Les cerfs & les daims surpassent les nôtres en grandeur. Les lièvres & les chevreuils sont rares dans toutes les parties de l'île; mais tout autre gibier de chasse y est fort commun. On voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes & dans les bois; des tigres, des rhinocéros, des buffles sauvages, des porc-épics, des civettes, des singes, des couleuvres, & de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses, mais la plupart sont infestées de crocodiles.

Le roi d'Achem possède la meilleure & la plus grande partie de l'île; le reste est divisé en cinq ou six rois, dont toutes les forces réunies n'approchent pas des siennes. La côte occiden-

tale eſt bordée d'un grand nombre d'îles; quelques-unes aſſez grandes, mais à dix-huit ou vingt lieues de Sumatra; d'autres plus petites qui n'en ſont qu'à trois ou quatre lieues. Les habitans de celles qui ne ſont pas déſertes, paraiſſent de la même race que les anciens originaires de la grande île, dont ils ont été chaſſés apparemment par les Malais. Au ſud vers le cinquième degré de latitude, eſt l'île d'Enganno, habitée par une eſpèce de ſauvages très-cruels, qui ſont nuds, avec une longue chevelure, & qui maſſacrent, ſans pitié, tous les étrangers dont ils peuvent ſe ſaiſir. A trois degrés & demi on trouve une île déſerte de quatorze ou quinze lieues de longueur, que les Hollandais ont nommée l'île de Naſſau. Quatre ou cinq lieues au-deſſous, vers la ligne équinoxiale, eſt une autre île habitée & longue de ſept ou huit lieues. Elle eſt ſuivie de celle de Montabey, qui n'eſt qu'à un degré & demi de la ligne, & qui n'a pas moins de vingt lieues de long. Les habitans ſont vêtus, & font un commerce régulier avec ceux de Tikou, quoiqu'ils n'aient pas le même langage.

Sumatra.

Le royaume d'Achem avait autrefois quantité de poivre. Mais un de ſes rois ayant obſervé que le commerce faiſait négliger l'agriculture aux habitans, fit détruire la plus grande partie

Sumatra.

des poivriers. A six lieues de la capitale, vers Pédir, s'élève une haute montagne, en forme de pic, d'où l'on tire quantité de soufre. Pulo-ouai, une des îles de la rade d'Achem, en fournit beaucoup; & c'est de ces deux sources que toute l'Inde le reçoit, pour faire de la poudre. Le territoire de Pédir est si fertile en riz, qu'on le nomme le grenier d'Achem. Il n'est pas moins favorable aux vers à soie, qui fournissent de la matière aux manufactures d'Achem, pour fabriquer diverses étofes, dont le commerce est considérable dans toutes les parties de l'île. Les habitans de la côte de Coromandel achètent le reste de la soie crue. Elle n'est pas blanche comme celle de la Chine, ni si fine & si bien préparée. Mais quoique jaune & dure, on en fait d'assez beau tafetas. De *Pacem* jusqu'à Déli, on trouve plusieurs cantons assez riches des bienfaits de la nature, pour aider ceux qui sont moins heureusement partagés. Beaulieu vante, à Déli, une source d'huile *inextinguible*; c'est-à-dire qui ne cessant point de brûler, lorsqu'une fois elle est allumée, conserve son ardeur jusqu'au milieu de la mer. Le roi d'Achem s'en était servi dans un combat contre les Portugais, pour mettre le feu à deux galions, qui furent entièrement consumés. Daya est fertile en riz, & très-riche en bestiaux. Cinquel produit beaucoup de cam-

phre, que les marchands de Surate & de la côte de Coromandel achètent à grand prix. Barros est une fort belle ville, située sur une grosse rivière, dans une campagne bien cultivée. On y fait beaucoup de benjoin, qui sert de monnoie aux habitans, & qui est célèbre aux Indes sous le nom même de la ville dont il vient. Le plus blanc est le plus estimé. On recueille beaucoup de camphre à Barros; mais celui de Bataham, qui est en plus petite quantité, passe pour le meilleur. Sumatra.

Passaman, où commencent les poivriers, est situé au pied d'une très-haute montagne, qu'on découvre de trente lieues en mer, lorsque le ciel est serein. Le poivre y croît parfaitement. Tikou, qui est sept lieues plus loin, en offre encore plus. Priaman est bien peuplée. La situation en est plus agréable que celle de Tikou, & l'air plus sain. Les vivres y sont en plus grande abondance; mais le poivre y est moins fertile. Les habitans sont dédommagés par le commerce de l'or avec Manincabo. Padang a peu de poivre; mais le commerce de l'or y est considérable, & sa rivière forme un port naturel, qui peut recevoir de grands vaisseaux. Les Hollandois se sont établis à Palimban.

Mœurs. Toutes ces villes, & les lieux voisins, sont fort bien peuplés jusqu'au pied des montagnes. Les

Sumatra.

terres y font régulièrement cultivées Entre les habitans étrangers ou naturels, il se trouve des perfonnes riches, qui jouiffent heureufement de leur fortune; mais ils ne doivent leur tranquillité qu'au bonheur de vivre loin d'Achem. Beaulieu, que nous fuivons ici (1), parle de la préfence du roi comme d'un fléau terrible, qui fait autant de malheureux qu'il y a d'habitans dans fa capitale. Il ajoute qu'ils méritent leur fort, parce qu'ils font d'une méchanceté odieufe. Mais rendant juftice à leurs bonnes qualités, il leur attribue de l'efprit & de l'éloquence; de l'exactitude dans leur langage; une belle main pour l'écriture, dans laquelle ils s'attachent tous à fe perfectionner; une profonde connaiffance de l'arithmétique, fuivant l'ufage des Arabes; du goût pour la poéfie, qu'ils mettent prefque toujours en chant; une propreté dans leurs habits & dans leurs maifons, qu'ils porteraient volontiers jufqu'à la magnificence, fi le roi ne faifait tomber fes principales vexations fur les perfonnes riches. Les arts font en honneur dans la ville d'Achem. Il s'y trouve d'excellens forgerons, qui font toutes fortes d'ouvrages de fer; des charpentiers qui entendent fort bien la conftruction des galères; des fondeurs pour tous les ouvrages de cuivre. Ils font

(1) Il écrivait en 1621.

extrêmement ſobres. Le riz fait leur ſeule nourriture; les plus riches y joignent un peu de poiſſons & quelques herbages. Il faut être grand ſeigneur à Sumatra, pour avoir une poule rôtie ou bouillie, qui ſert pendant tout le jour. Auſſi diſent-ils que deux mille Chrétiens dans leur île, l'auraient bientôt épuiſée de bœufs & de volailles. Ils ſont tous Mahométans, & feignent beaucoup de zèle pour leur religion. « Mais, dit Beaulieu, on découvre aiſément » leur hypocriſie, ſur-tout dans l'affection qu'ils » font éclater pour leur roi, à qui tous *ils* » *déſireraient d'avoir mangé le cœur*. Ils le re- » doutent juſqu'au point, que dans la crainte » continuelle que leurs voiſins, ou les témoins » de leur conduite n'attirent ſur eux ſa colère, » par quelque rapport malin, ils s'efforcent eux- » mêmes de les prévenir par de fauſſes accuſa- » tions. De-là vient ſa cruauté, parce que ſans » ceſſe obſédé de délateurs, il s'imagine qu'on en » veut ſans ceſſe à ſa vie, & que tous ſes ſujets » ſont autant de mortels ennemis dont il ne peut » trop ſe défier. Le frère accuſe le frère. Un père » eſt accuſé par ſon fils. Lorſqu'on leur reproche » cet excès d'inhumanité, & qu'on les rappelle aux » droits de la conſcience, ils répondent que Dieu » eſt loin, mais que le roi eſt toujours proche ».

Sumatra.

La pluralité des femmes eſt établie à Sumatra, comme dans tous les pays mahométans, & les

Sumatra.

loix du mariage y ſont les mêmes. Le débiteur inſolvable eſt abandonné aux créanciers dont il eſt l'eſclave juſqu'à ſon paiement. Beaulieu parle avec admiration du reſpect que les Achémois ont pour la juſtice. Un criminel, arrêté par une femme ou par un enfant, n'oſe prendre la fuite, & demeure immobile. Il ſe laiſſe conduire avec la même docilité devant le juge qui le fait punir ſur le champ. Le châtiment ordinaire pour les fautes communes eſt la baſtonnade. Après l'exécution chacun s'en retourne tranquillement, ſans qu'on puiſſe diſtinguer le coupable entre les accuſateurs; c'eſt-à-dire qu'on n'entend d'une part aucune plainte, ni de l'autre aucun reproche. Un jour que les affaires de Beaulieu l'avaient conduit au tribunal, & qu'il avait été reçu fort civilement par le juge, il fut témoin de pluſieurs cauſes; entr'autres, de celle d'un homme qui avait eu la curioſité de voir la femme de ſon voiſin par-deſſus une haie, tandis qu'elle était à ſe laver. Cette femme en avait fait des plaintes à ſon mari, qui s'étant ſaiſi du coupable, l'amenait lui-même en juſtice, où il fut condamné à recevoir ſur les épaules trente coups de ratan (1). Auſſi-tôt il fut conduit hors de la ſalle par l'exécuteur, qui commençait à lever le bras. Mais,

(1) Plante chinoiſe très-menue, mais très-dure, dont on ſe ſert comme d'un bâton.

entrant alors en capitulation pour éviter le sup- Sumatra. plice, il proposa six *mazes*. L'exécuteur en demanda quarante; & le voyant incertain, il lui donna un coup si rude, que le marché fut bientôt conclu à vingt *mazes*. La sentence n'en fut pas moins exécutée, mais avec tant de douceur que la ratan ne faisait que toucher aux habits. Cette capitulation s'était faite à la vue du juge & de ses assesseurs, qui ne s'y étaient pas opposés, & le coupable demeurant libre après l'exécution, il se mêla tranquillement parmi les spectateurs, pour entendre le jugement de quelqu'autre cause. Beaulieu apprit de son interprète que c'était l'usage commun, mais que celui qui avait payé les vingt mazes était sans doute un homme riche, & que ceux qui l'étaient moins, aimaient mieux subir la punition que de s'en exempter à prix d'argent. Le roi ne laissant guères passer de jour sans quelque exécution sanglante, telle que de faire couper le nez, crever les yeux, châtrer, couper les pieds, les poings ou les oreilles, les exécuteurs demandaient aux coupables, combien ils voulaient donner pour être *châtrés proprement*, pour avoir le nez ou le poing coupé d'un seul coup, ou si la sentence était capitale, pour recevoir la mort sans languir. Le marché se concluait à la vue des spectateurs, & la somme était payée sur le champ. Celui qui manquait d'argent, ou qui le préfé-

Sumatra.

rait à sa sûreté, s'exposait à se voir couper le nez si haut, que le cerveau demeurait à découvert, à se voir hacher le pied de deux ou trois coups, à perdre une partie de la joue ou de l'oreille. Mais Beaulieu admire qu'à l'âge même de cinquante ou soixante ans, toutes ces mutilations soient rarement mortelles; quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que de mettre dans l'eau les parties mutilées, d'arrêter le sang & de bander la plaie. Il ne reste d'ailleurs aucune tache aux coupables qui ont subi cette rigoureuse justice. Ils seraient en droit de tuer impunément ceux qui leur feraient le moindre reproche. Tout homme, disent les Achémois, est sujet à faillir; & le châtiment expie la faute. Il ne manque rien à cette belle *justice*, puisqu'il plaît aux historiens de l'appeller ainsi, si ce n'est que le bourreau, qui doit être un des hommes les plus riches du royaume, devrait en conscience partager avec le despote, l'argent qu'il reçoit pour les nez & les oreilles qu'il *coupe proprement*.

Le chef de la religion, qui porte le titre de cadi dans le royaume d'Achem, juge toutes les affaires qui concernent les mœurs & le culte établi. Le sabandar préside à celles du commerce. Quatre *merignes*, ou chefs de patrouille, veillent nuit & jour à la sûreté publique. Chaque orencaie participe à l'administration dans un canton

Sumatra.

qu'il gouverne; & cette distribution d'autorité sert beaucoup à l'entretien de l'ordre. Elle n'expose jamais celle du roi, parce que dans la petite étendue de chaque gouvernement, les orancaies n'ont point assez de forces pour se rendre redoutables, & qu'ils servent entr'eux comme d'espions pour s'observer.

La garde royale est de trois mille hommes; qui ne sortent presque jamais des premières cours du château. Les eunuques, au nombre de cinq cens, forment une garde plus intérieure, dans l'enceinte où nul homme n'a la liberté de pénétrer. C'est proprement le palais, qui n'est habité que par le roi & par ses femmes. L'Asie a peu de sérails aussi bien peuplés. Dans une multitude infinie de femmes & de concubines, on comptait alors vingt filles de rois, entre lesquelles était la reine de Péta, que le roi d'Achem avait enlevée. Cependant il n'avait qu'un fils, âgé de dix-huit ans, & plus cruel encore que lui.

Les éléphans du roi d'Achem sont toujours au nombre de neuf cens, dont on exerce la plupart au bruit des mousquetades & à la vue du feu. Ils sont si bien instruits, qu'en entrant dans le château, ils font la *sombaie*, ou le salut devant l'appartement du roi, en pliant les genoux & levant trois fois la trompe. On rend tant d'honneur à ceux qui passent pour les plus courageux & les

Sumatra.

mieux inftruits, qu'on fait porter devant eux des *quitafols* (1), diftinction réfervée d'ailleurs pour la perfonne du roi. Le peuple s'arrête lorfqu'ils paffent dans une rue, & quelqu'un marche devant eux avec un inftrument de cuivre, dont le fon avertit toute la ville du refpect qu'on leur doit. Ce refpect me paraît très-bien placé. Il s'en faut de beaucoup que les habitans de Sumatra vaillent leurs éléphans.

Le roi hérite de tous fes fujets, lorfqu'ils meurent fans enfans mâles. Ceux qui ont des filles peuvent les marier pendant leur vie; mais fi le père meurt avant leur établiffement, elles appartiennent au roi, qui fe faifit des plus belles, & qui les entretient dans l'intérieur du palais. De-là vient la multitude extraordinaire de fes femmes.

Il tire un profit immenfe de la confifcation des biens, qui eft le châtiment ordinaire des plus riches coupables. Il s'attribue la fucceffion de tous les étrangers qui meurent dans fes états. Ce n'était pas fans peine que les Européens s'étaient fait excepter de cette loi. Quelques marchands de Surate & de Coromandel étant morts à Achem, pendant le féjour que Beaulieu fit dans cette ville, non-feulement tous leurs

(1) Efpèce de parafol.

effets

Sumatra.

effets furent saisis au nom du roi; mais on mit leurs esclaves à la torture, pour leur faire déclarer s'ils n'avaient pas détourné quelques diamans ou d'autres richesses. Un ancien usage le met en droit de confisquer tous les navires qui font naufrage sur les terres de son obéissance; & dans la situation de ces côtes, ce malheur arrive souvent aux étrangers. Hommes & marchandises, tout est enlevé par ses ordres. On sait que la même barbarie a régné long-tems en Europe.





CHAPITRE V.

Ile de Java.

Java.

L'île de Java est séparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. Nous avons déja vu les tentatives que firent les Hollandais pour s'établir à Bantam, capitale de cette île, & les obstacles qu'ils éprouvèrent de la part des Anglais, qui s'y étaient établis avant eux. Ces obstacles furent surmontés par une patience infatigable, par les efforts d'une puissance maritime qui prenait tous les jours de nouveaux accroissemens; & cette nation est parvenue à fonder des comptoirs florissans à Bantam, ainsi qu'aux Moluques & dans tout l'archipel indien.

Marco-Polo donne à l'île de Java trois cens lieues de circuit; les géographes la placent entre six & neuf degrés de latitude du sud. Les habitans se croient originaires de la Chine. Leurs ancêtres, disent-ils, ne pouvant supporter l'esclavage où ils étaient réduits par les Chinois, s'échappèrent en grand nombre, & vinrent peupler cette île. Si l'on s'arrêtait à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, ne serait

Java.

pas sans vraisemblance. La plupart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, les yeux forts petits. Cette idée se trouve encore confirmée par le témoignage de Marco-Polo, qui ayant vécu parmi les Tartares, avait appris d'eux que la grande Java leur payait anciennement un tribut, & qu'aussi-tôt que les Chinois se furent révoltés contr'eux, les Javanois secouèrent le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour se dérober aux rigoureuses loix de la Chine.

On ne saurait douter du moins, que les habitans de Java n'aient depuis long-tems leurs propres rois. Il est arrivé dans cette île, comme dans d'autres pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la succession, quantité de particuliers ont aspiré au titre de souverain, & se sont formé de petits états par la force ou par l'adresse. Chaque ville en composait un, avec les terres de sa dépendance; mais le royaume de Bantam a toujours été le plus puissant.

Parmi les principales villes de Java, on trouve d'abord *Balambuam*, ville célèbre & revêtue de bonnes murailles. Elle a vis-à-vis d'elle l'île de Bali, dont elle n'est séparée que par un détroit d'une demi-lieue de large, qu'on nomme le

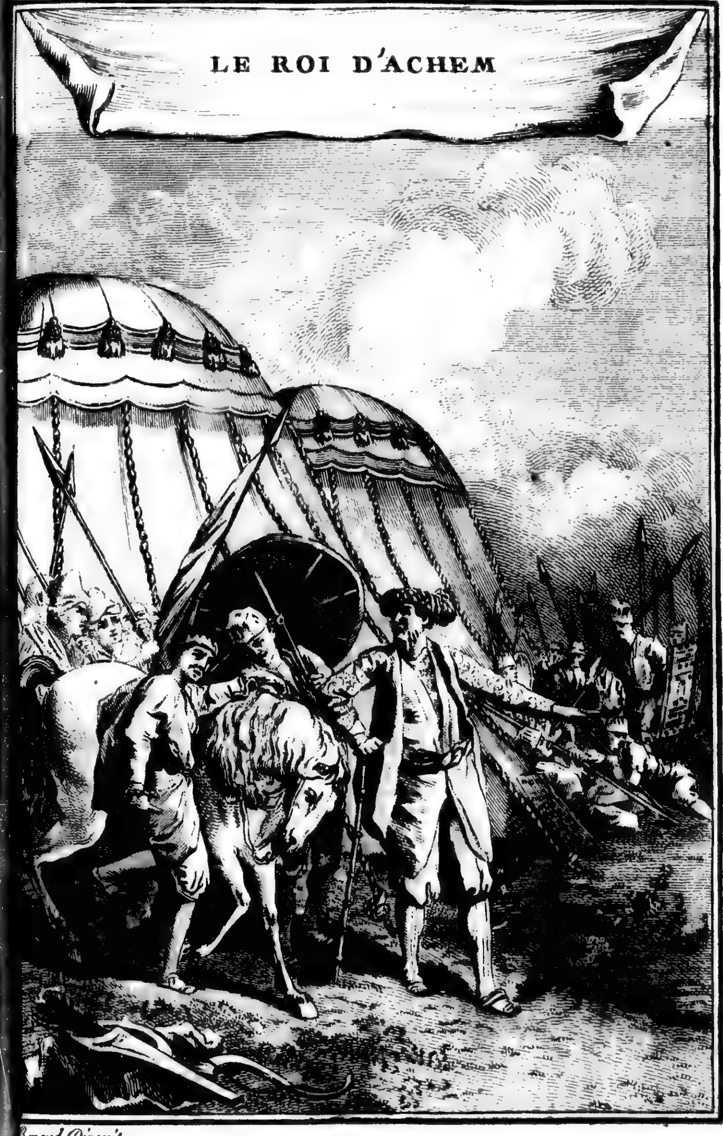
Java.

détroit de Balambuam. A dix lieues au nord de cette ville, on trouve celle de *Panarucan*; où quantité de Portugais s'étaient établis, parce qu'ils y étaient amis du roi, & que le port y est excellent. Il s'y fait un grand commerce d'esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de *conjorins* dans le pays. Au-dessus de Panarucan est une grande montagne ardente qui s'ouvrit pour la première fois, en 1586, avec tant de violence qu'elle couvrit la ville de cendres & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumière du soleil. Cet horrible embrâsement fit périr dix-mille insulaires.

On trouve six lieues plus loin la ville de Passaruan, où l'on fait un commerce de toile de coton. Dix lieues plus à l'ouest, se présente la ville de Joartam, située sur une belle rivière, avec un bon port, où relâchent les vaisseaux qui reviennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens. *Guerrici* est un autre ville qui est située sur le bord occidental de la même rivière. On charge dans ces deux villes quantité de sel pour Bantam.

A dix lieues au nord-nord-ouest, on trouve Tubaon, ou *Tuban*, ville marchande & bien murée. C'est la plus belle ville de l'île. Son

Tome IV. Page 148. Pl. 27.



Benard Direxit.

roi ,
voy
ſa
riva
&
mor
part
leur
beau
extr
tuer
& p
avec
La
bien
pas
une
ave
Les
tou
gran
hau
I
con
taſſ
caiſ
De
de

roi, que les Hollandais virent dans leur ſecond voyage, ſe diſtinguait par la magnificence de ſa cour. Un jour qu'ils étaient deſcendus au rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, & les conduiſit enſuite à ſon palais. Il leur montra ſes éléphans, chacun ſous un petit toît particulier, ſoutenu par quatre colonnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choſes fort extraordinaires. Lorſqu'on lui commandait de tuer quelqu'un, il exécutait auſſi-tôt cet ordre; & prenant le cadavre qu'il ſe mettait ſur le dos avec ſa trompe, il allait le jeter aux pieds du roi. La moitié de ſa trompe était blanche. Il était ſi bien dreſſé aux combats, que le roi n'en montait pas d'autre pendant la guerre. On lui donnait une arme dont il ſe ſervait auſſi habilement avec ſa trompe, que le ſoldat le plus exercé. Les Hollandais en comptèrent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un ſur l'autre.

Java.

Le premier appartement qu'on leur fit voir, contenait le bagage du roi, dans des caiſſes entaſſées les unes ſur les autres. On porte toutes ces caiſſes, avec le roi, dans ſes moindres voyages. Delà ils entrèrent dans l'appartement des coqs de joûte, dont chacun occupe une cage parti-

Java.

culière, de la forme de celles où l'on renferme les alouettes de Hollande, mais dont les bâtons ont deux doigts d'épaisseur. Il y a des officiers commis pour en prendre soin & pour régler leurs combats. Cet usage de les tenir renfermés à la vue l'un de l'autre, les rend si vifs & si colères, qu'ils se battent avec une furie surprenante. Les Hollandais passèrent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avaient vus dans d'autres lieux, mais d'une grosseur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de *noiras*. Ils ont un rouge vif & lustré sous la gorge & sous l'estomac, & comme une belle plaque d'or sur le dos. Le dessus des aîles est mêlé de verd & de bleu, & le dessous paraît d'un bel incarnat. Cette espèce est si recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers jusqu'à dix réales de huit pour un noiras. On lit dans les voyages de Jean *Huygens*, que les Portugais ont tenté inutilement de transporter quelques-uns de ces beaux oiseaux en Europe, parce qu'ils sont trop délicats pour résister à la navigation. Cependant les Hollandais du second voyage en apportèrent à Amsterdam. Les noiras sont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les caressent avec une douceur & une familiarité surprenantes; mais ils mordent les étrangers avec fureur.

Java.

Les Hollandais furent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avaient leurs loges à part, & chacun son maître particulier qui l'instruisait pour la chasse ou pour d'autres exercices. Le roi demanda s'il y avait de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avait d'aussi grands que ses petits chevaux, & si furieux, qu'ils étaient capables de tuer un homme. Il demanda si les chevaux y étaient grands. On lui dit qu'il s'en trouvait d'aussi grands que ses petits éléphans. Ces deux réponses furent reçues d'abord comme une plaisanterie. Mais lorsqu'on les eut renouvellées sérieusement, il offrit un prix considérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa surprise devint encore plus grande, en apprenant que la différence des climats ne permettait pas d'amener facilement ces animaux jusqu'aux Indes.

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduisit les Hollandais dans celui des canards. Ils les trouvèrent semblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étaient un peu plus gros, & que la plupart étaient blancs. Leurs œufs sont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules. Un satyrique s'amuserait à faire d'une pareille cour une allégorie plaisante, & un misantrope dirait qu'elle en vaut bien une autre. Après leur

Java.

avoir montré tous les animaux, on leur fit voir l'appartement des femmes.

Ce prince fit conduire un autre jour les Hollandais dans sept écuries, dont chacune ne contenait qu'un cheval. Elles étaient fermées par les côtés d'un treillage de bois, & le dessous n'était aussi qu'une sorte de planches à jour, par laquelle la fiente des chevaux pouvait passer, pour être emportée aussi-tôt. Les chevaux de Java ne sont pas grands, mais ils sont bien faits & légers à la course. En général, les chevaux sont assez rares dans les Indes, & par conséquent d'un grand prix.

Après avoir passé les canaux qui séparent les îles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le port est sans comparaison le plus grand & le plus beau de l'île entière. Aussi est-il comme le centre du commerce. La ville est située dans un bas-pays au pied d'une haute montagne, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de Sumatra. Trois rivières qui l'arrosent, c'est-à-dire, une de chaque côté, & la troisième au milieu, n'y laisseraient rien à desirer pour la facilité du commerce, si elles avaient plus de profondeur; mais la plus profonde n'a guères plus de trois pieds d'eau. Elles ne peuvent recevoir les bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les former, on n'emploie que de gros roseaux.

Bantam est à-peu-près de l'ancienne grandeur d'Amsterdam. Java.

La plupart des maisons sont environnées de ces grands arbres qui produisent les noix de coco, & dont la ville est remplie. Elles sont composées de paille & de roseaux, & soutenues par huit ou dix piliers de bois qui sont chargés d'ornemens de sculpture. Le toit est de feuilles de palmier. Elles sont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur; car le froid n'est pas connu dans l'île. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui se tirent & s'attachent. Les cloisons des chambres, ou des appartemens, sont composées de lattes de bambou, espèce de gros roseau, de la dureté du bois, qui est fort commun dans l'île & dans toutes les Indes. Ainsi les habitans de Bantam se logent à peu de frais.

Bantam a trois grandes places publiques où le marché se tient chaque jour, autant pour le commerce que pour les nécessités de la vie. Le plus grand, qui est du côté oriental de la ville, & qui s'ouvre dès la pointe du jour, est le rendez-vous d'une infinité de marchands Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Pégouans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abissins, & de toutes les régions des Indes. Cette assemblée dure jusqu'à neuf heures du matin. C'est dans la même place qu'on voit la grande

Java.

mosquée de Bantam environnée d'une palissade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui se tiennent assises avec des sacs & une mesure nommée *gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les paysans qui apportent leur poivre au marché. Elles sont fort entendues dans ce commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des paysans, & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes dans l'enceinte de la palissade, qui vendent du bétel, de l'aréca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore qui vendent toutes sortes de pâtisseries toutes chaudes. D'un côté de la place, on vend diverses espèces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelots, des couteaux & d'autres instrumens de fer. Ce sont des hommes qui se mêlent exclusivement de ce commerce. Ensuite on trouve le lieu où se vend le sandal blanc & jaune; & successivement, dans les lieux séparés, du sucre, du miel, & des confitures; des féves noires, rouges, jaunes, grises, vertes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier marché, se promènent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandises à vendre en gros. Là sont aussi ceux qui assurent les vaisseaux & les autres entreprises de commerce. A droite du même lieu est le

Java.

marché aux poules, où se vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin se divise en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au marché aux herbes, & le troisième à la boucherie. Dans le premier, on trouve à main droite, les jouailliers, la plupart Coracons ou Arabes, qui présentent aux passans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries ; & à main gauche les Bengalois, qui étalent toutes sortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des soies de toutes sortes de couleurs ; des étoffes précieuses, telles que des damas, des velours, des satins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines, & mille sortes de bijoux, dont il y a deux rues entières garnies des deux côtés. Par le second chemin, on trouve d'abord à droite des boutiques d'émaux, & à gauche le marché au linge pour les hommes. Ensuite est le marché au linge pour les femmes, dans l'enceinte duquel il est défendu aux hommes d'entrer sous peine d'une grosse amende. Un peu plus loin, on arrive au marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend jusqu'au bout des places ; & en retournant on trouve la poissonnerie. Un peu au-delà, la boucherie à main gauche, où l'on

Java.

vend sur-tout beaucoup de grosses viandes, telle que du bœuf ou du buffle. Plus loin encore, est le marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne sont tenues que par des femmes. Ensuite on trouve à main droite le marché au riz, à la poterie & au sel; & à gauche, le marché à l'huile & aux noix de coco, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande place où les marchands s'assemblent, & qui leur sert de bourse.

Nous avons cru ne devoir rien retrancher de cette description, qui offre le tableau complet d'une ville commerçante, & qui pourrait servir de modèle à plus d'une capitale où notre police européenne, si admirable en quelques parties, & si imparfaite dans d'autres, laisse encore tant de désordre & de malpropreté.

La religion, dans l'île de Java, n'est point uniforme. Les habitans du centre de l'île, & de ce que les Hollandais nomment les hauts pays, sont véritablement païens, & fort attachés à l'opinion de la métempsicose, qui leur fait respecter les animaux jusqu'à les élever avec soin, dans la seule vue de prolonger leur vie. C'est un crime, parmi eux, de les tuer, & sur-tout de les faire servir à la nourriture. Il se trouve aussi quelques païens le long de la mer, particulière-

Java.

ment ſur la côte occidentale, qui eſt la plus connue; mais en général, la plûpart des Javanois ſont mahométans. Les Hollandais apprirent, dans leur premier voyage, qu'il n'y avait pas plus de cinquante à ſoixante ans que l'île avait embraſſé la religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine la plus grande partie de ſes docteurs. Auſſi les ſuperſtitions & les pratiques de cette croyance y ſont-elles encore dans toute leur force.

Mœurs.

La pluralité des femmes n'en eſt pas l'article le plus négligé, & l'auteur obſerve qu'outre la permiſſion de Mahomet, les Javanois ont une autre raiſon de ne ſe pas borner à une ſeule femme; c'eſt que dans l'île, & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui ſervent comme de ſervantes aux premières, & qui font partie de leur cortège lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons. Il faut même qu'une concubine ait la permiſſion des femmes légitimes pour coucher avec ſon maître; mais il eſt établi en même-tems qu'elles ne peuvent la refuſer ſans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naiſſent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères ſoient eſclaves achetées

Java.

à prix d'argent. Ils ſont nés pour les femmes légitimes, comme Iſmaël l'était pour Sara; mais ces marâtres s'en défont ſouvent par le poiſon.

Les enfans de l'île vont nuds, à la réſerve des parties naturelles, qu'ils ſe couvrent d'un petit écuſſon d'or ou d'argent. Les filles y joignent des braſſelets. Mais lorſqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui eſt le tems où l'uſage les oblige de ſe vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les marier, s'ils veulent les ſauver du libertinage. Une autre raiſon qui les porte à marier leurs enfans fort jeunes, eſt le deſir de leur aſſurer leur ſucceſſion. C'eſt un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme, le roi ſe ſaiſit de ſa femme, de ſes enfans & de ſon bien. Ainſi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les pères s'empreſſent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans.

La dot des femmes, du moins entre gens de qualité, conſiſte dans une ſomme d'argent & dans un certain nombre d'eſclaves. Pendant le ſéjour des Hollandais à Bantam, le ſecond fils du Sabandar épouſa une jeune fille de ſes parentes, à qui l'on donna pour dot, cinquante hommes, cinquante jeunes filles, & trois cens

mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-ſix livres cinq ſols, monnoie de Hollande. Java.

Les femmes de qualité ſont gardées ſi étroitement, que leurs fils même n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles ſortent rarement ; & tous les hommes que le haſard leur fait rencontrer, ſans en excepter le roi, ſont obligés de ſe retirer à l'écart. Le plus grand ſeigneur ne peut leur parler ſans la permiſſion du mari. Elles ont toute la nuit du bétel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une eſclave qui leur gratte la peau.

Les magiſtrats de Bantam tiennent le ſoir leurs aſſemblées au palais, pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. L'entrée eſt ouverte à tout le monde ; point d'avocats ni de procureurs, & les procès ne ſont jamais fatiguans par les longueurs. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique ſupplice eſt de les poignarder dans cette ſituation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre, peuvent ſe racheter pour une ſomme d'argent, qu'ils paient au maître ou à la famille du mort ; loi de pure politique, dont le but eſt de favoriſer le commerce. Les Hollandais eurent obligation, plus d'une fois, à cet établiſſement. Mais les habi-

Java.

tans du pays ne sont pas traités avec la même indulgence.

C'est pendant la nuit & à la clarté de la lune, qu'on traite les affaires d'état, & qu'on prend les plus importantes résolutions. Le conseil s'assemble sous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens personnes, lorsqu'il est question d'imposer quelques nouveaux droits, ou de faire quelque levée de deniers sur la ville. Les conseillers donnent audience & reçoivent les impositions qui regardent le bien public. S'il est question de guerre, on appelle au conseil les principaux officiers militaires, qui sont au nombre de trois cens. Il ne faut pas omettre un usage fort singulier; si le feu prend à quelques maisons, les femmes sont obligées de l'éteindre sans le secours des hommes, qui se tiennent seulement sous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole.

Lorsqu'un des principaux seigneurs, qui sont distingués par le nom de capitaines, se rend à la cour avec son train, il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le foureau est rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre sexe s'arrête dans les rues, se retire à côté des maisons, & se met à genoux pour attendre que le seigneur soit passé.

Tous

Java.

Tous les habitans de quelque distinction, marchent dans la ville avec beaucoup de faste. Ils sont suivis de leurs domestiques, dont l'un porte une boîte de bétel, l'autre un pot de chambre, d'autres un parasol qu'ils tiennent sur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce serait une infamie, dans ces occasions, de marcher chaussés, quoique dans l'intérieur des maisons ils aient des sandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achem. Le maître porte entre ses mains un mouchoir broché d'or, & sur la tête un turban de Bengale, dont la toile est très-fine. Quelques-uns ont sur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par-derrière ou par-devant, & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défense, ne les quitte jamais.

Les insulaires de Java sont naturellement infidèles, malins, & d'un caractère atroce. Le meurtre les effraie peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous, est de périr par la main de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat, s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à

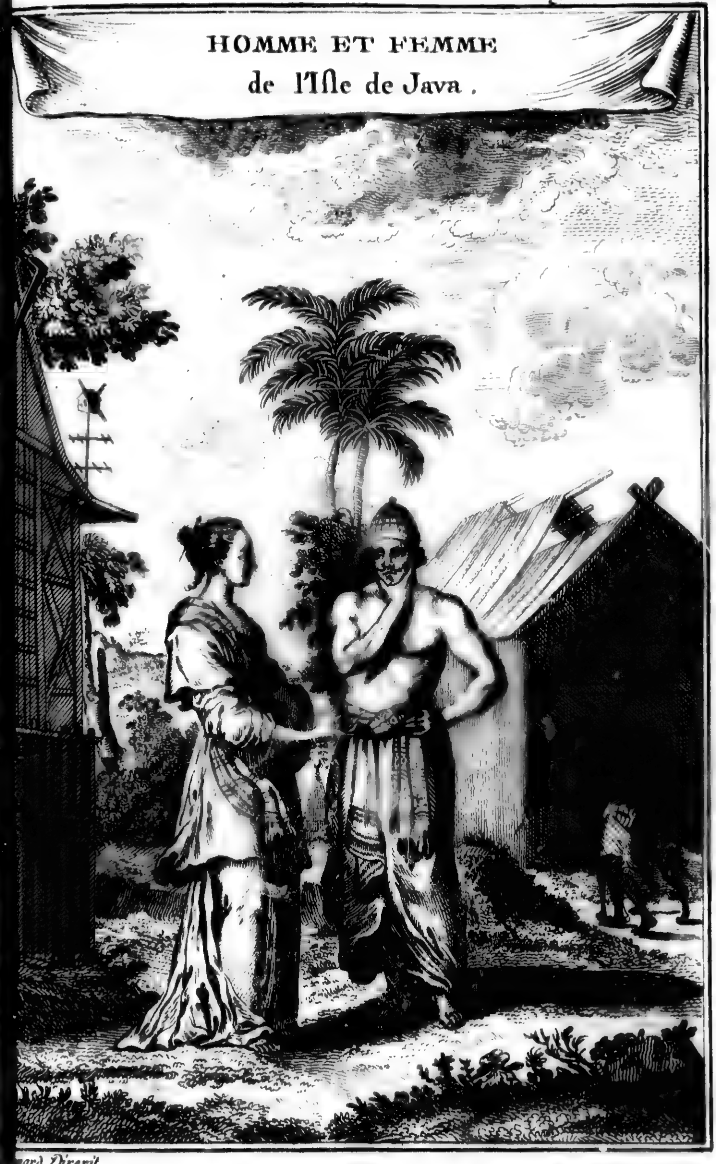
Java.

ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice.

Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie, parce que dans la crainte d'être poignardé, ceux qui le poursuivent se hâtent de le percer de coups. De toutes les nations connues, c'est la plus adroite aux larcins. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enferrer dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour, & de se venger en périssant.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiliens. La plupart sont grands, robustes, & bien proportionnés.

Malgré leur naturel féroce, leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractère d'une juste autorité. La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons soldats, & d'une intrépidité qui ne connaît aucun danger. Mais ils ne savent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil. Leurs armes sont de longues javelines, des poignards qu'ils nomment *crics* ou *cris*, des sabres & des coutelas. Leurs bou-


Tome IV. Page 162. Pl. 28.
HOMME ET FEMME
de l'Isle de Java.
...nard Direxit.

clie
cerc
de p
des
& le
les p
en c
ou ſi
L
dant
arme
ſon.
ſeign
& le
eſcla
granc
porte
mes,
que
raſoi
draie
auprè
dorm
trahiſ
liens
ne reç
ſon p
à port

cliers ſont de bois ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont auſſi des cottes d'armes, compoſées de pluſieurs plaques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards ſont bien trempés, & le fer en eſt ſi uni, qu'il paraît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le roi en donne un à chaque enfant dès l'âge de cinq ou ſix ans, avec le droit de le porter. Java.

La milice ne reçoit point de ſolde. Mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui eſt du riz & du poiſſon. La plupart des ſoldats ſont attachés aux ſeigneurs & aux perſonnes riches, qui les logent & les nourriſſent. C'eſt dans le nombre de ces eſclaves qu'on fait conſiſter la puiſſance & la plus grande diſtinction des ſeigneurs de Java. Ils apportent beaucoup de ſoin à nettoyer leurs armes, qui ſont preſque toujours teintes de quelque poiſon ſubtil, & auſſi tranchantes que nos raſoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendraient pas un moment de repos ſans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent ſous leur tête en dormant. Craignant ſans ceſſe ou méditant la trahiſon, ils ne prennent jamais confiance aux liens du ſang ni à ceux de l'amitié. Un frère ne reçoit pas ſon frère dans ſa maiſon, ſans avoir ſon poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ſes mains. On voit même quelques

Java.

pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils aient rarement de la poudre pour les charger. Ils ont aussi l'usage de certains tuyaux, qui leur servent à souffler de petites fléches d'os de poisson, dont la pointe est empoisonnée & affaiblie par quelques entailles, afin que venant à se rompre plus aisément, elle demeure dans le corps pour y répandre son infection. En effet les plaies s'enflamment de manière qu'elles sont presque toujours mortelles. Quelques Hollandais qui avaient été blessés de ces fléches ne laissèrent pas de se rétablir. Mais les habitans, qui connaissaient la force du poison, en témoignèrent beaucoup de surprise.

La dissimulation, la ruse & l'infidélité sont des vices communs à tous les marchands de Bantam. Ils falsifient particulièrement le poivre, en y mêlant du sable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur commerce est florissant, non-seulement dans leur pays & dans les villes voisines, mais jusqu'à la Chine, & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de *Macassar* & de Sombaia. Il leur vient des noix de coco de Balambuan. Joartam, Gerrici, Pati, Juama & d'autres lieux leur envoient du sel, qu'ils transportent eux-mêmes dans l'île de Sumatra, où ils l'échangent pour du laque, du benjoin, du

Java.

coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandises. Le sucre, le miel & la cire leur viennent de Jacatra, de Jupara, de Cravaon, de *Timor* & de Palimban; le poisson sec, de Cravaon & de Bandermachen; le fer, de *Crimata* dans l'île de Bornéo; La résine, de *Banica*, ville capitale d'une île de même nom; l'étain & le plomb, de *Para* & de *Gaselan*, villes de la côte de Malaca; le coton & diverses sortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaie.

Ils écrivent sur des feuilles d'arbre avec un poinçon de fer. Ensuite on roule les feuilles, ou s'il est question d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui se relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit aussi sur du papier de la Chine, qui est très-fin & de diverses couleurs. L'art d'imprimer n'est pas connu des insulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres sont au nombre de vingt, par lesquelles ils peuvent tout exprimer. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent aussi la langue. Elle est facile & d'un usage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation.

Quoique les bâtimens de mer indiens soient fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fustes & quelques galères;

Java.

mais tous les ſoins qu'on y apporte à les conſerver ſous de grands toits, n'empêchent pas que dans un climat ſi chaud, il ne s'y faſſe des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les emploie guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un ſiége, où l'on voit quelquefois des flottes indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java reſſemblent beaucoup à nos galères, excepté qu'elles ont une galerie à l'arrière, & que les eſclaves ou les rameurs ſont ſeuls dans le bas, bien enchaînés, & les ſoldats au-deſſus d'eux ſur un pont pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & ſeulement deux mâts. Les *pares* ou les pirogues ſervent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, ſix hommes à l'avant qui rament dans le beſoin, & deux à l'arrière qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, ſans excepter les jonques, ont deux gouvernails, c'eſt-à-dire, un de chaque côté. Les jonques ont un mât de beaupré & quelquefois un mât de miſène, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant devant & arrière en forme de toit de maiſon, ſous lequel on ſe met à couvert de la chaleur du ſoleil & de la pluie, ſans autre chambre d'ailleurs que celle du capi-

taine & du maître. Le fond de calle est séparé en divers petits espaces où l'on place les marchandises ; & les cheminées sont entre ces espaces. Java.

Les Hollandais ne citent comme véritablement propres à l'île de Java que deux espèces de poules, dont ils nomment l'une des *demi-poules d'Indes*, parce qu'elles en ont à-peu-près la forme, sans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglais leur ont donné le nom de bantams. C'est l'animal le plus colère qu'il y ait au monde. Aussi ne les élève-t-on que pour le plaisir de les faire battre ; & ces combats sont si furieux, qu'ils ne finissent ordinairement que par la mort de la poule vaincue. La seconde espèce est une sorte de poules dont le plumage, la chair & les os sont absolument noirs, mais n'en sont pas moins un très-bon aliment.

Productions.

L'île de Java produit un fruit excellent, qui se nomme *mangue*. Il croît sur un arbre (1) à-peu-près semblable à nos noyers, mais qui a peu de feuilles, quoiqu'il ait beaucoup de branches. Sa grosseur est celle d'un gros œuf d'oie, sa forme oblongue, & sa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande assez longue, qui est amère lorsqu'on la mange crue ; mais

(1) Le Manglier.

Java.

rotie ſur les charbons, elle devient plus douce; & ſa vertu eſt extrêmement vantée contre les vers & le flux de ſang. Les *mangas* mûriſſent au mois d'octobre, de novembre & de décembre. Leur goût ſurpaſſe celui des meilleures pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gimgembre, & on s'en ſert au lieu d'olives, quoique leur goût ſoit plutôt aigre qu'amer. Il y a une autre eſpèce de *mangas*, que les Portugais ont nommé *mangas-bravas*, & qui ſont un poiſon très-ſubtil. Il cauſe la mort à l'inſtant, & l'on n'a pas encore trouvé de remède qui en puiſſe arrêter l'effet. Ce funeſte fruit eſt d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau eſt couvert d'une écorce fort dure, & ſa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un coing.

Les ananas de Java paſſent pour les meilleurs des Indes. La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roſeaux, que les habitans de l'île nomment *manbus*, (1) au dedans deſquels on prétend que ſe trouve le tabaxir, nommé par les Portugais *ſacar* ou *ſucre de manbu*. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les manbus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'ils s'en trouvent dans ceux qui croiſſent ſur toute la côte de Malabar, & ſur-tout à Coromandel, Biſ-

(1) Le Bambou.

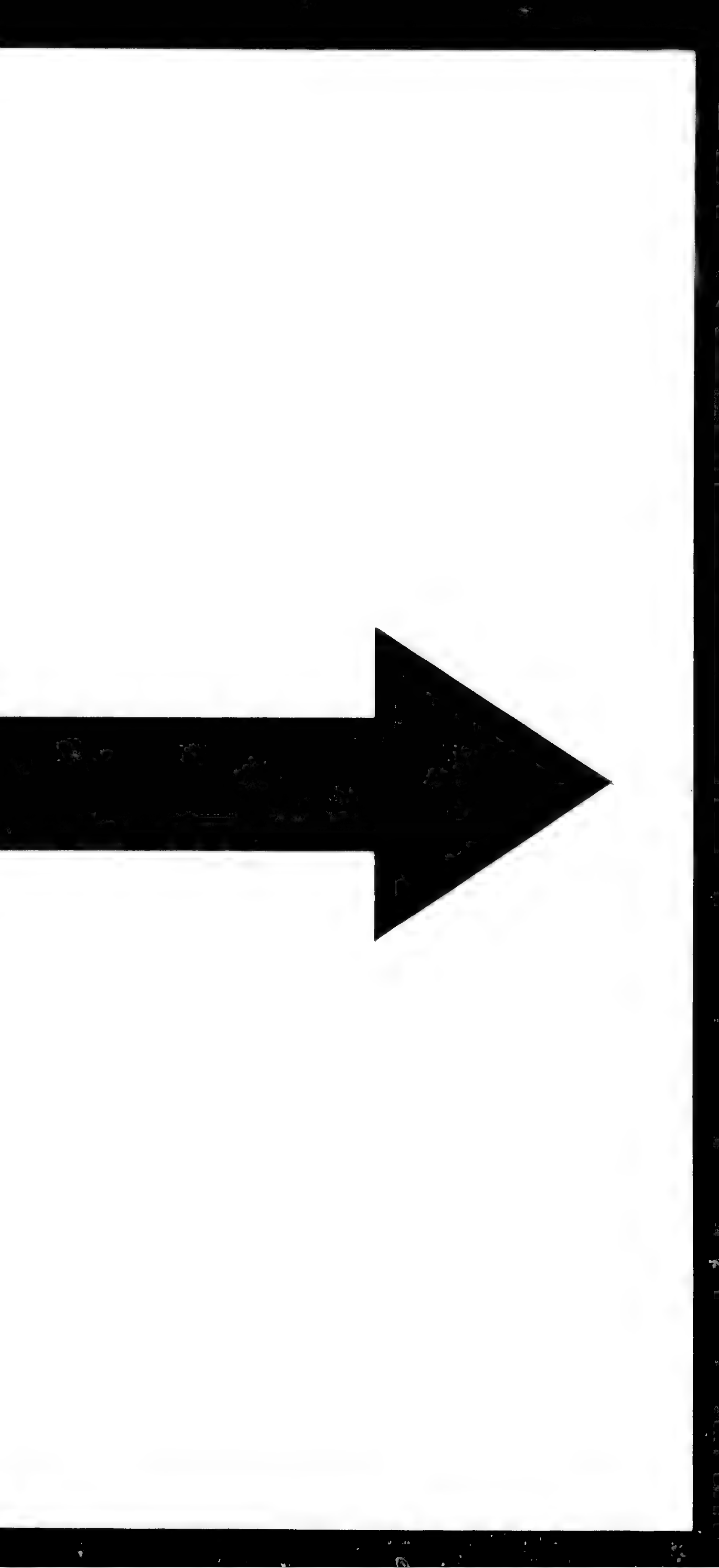
nagar & Malaca. Ce ſucre, qui n'eſt qu'une ſorte de jus blanc, ſemblable à du lait caillé, eſt néanmoins ſi eſtimé des Arabes & des Perſes, qu'ils l'achètent au poids de l'argent. Mais le détail de ſes vertus appartient à l'hiſtoire naturelle des Indes.

Java.

Le fruit que [illegible] Malais appellent *duriaon*, & que les Portuga[illegible]ulu faire paſſer pour une production par[illegible]re de Malaca & des lieux voiſins, eſt plus [illegible] dans l'île de Java que dans aucun autre [illegible]. L'arbre qui le porte ſe nomme *batan*. Il eſt auſſi grand que les plus grands pommiers. Le fruit eſt de la blancheur du lait, de la groſſeur d'un œuf de poule, & d'un goût qui ſurpaſſe en bonté la gelée de riz, de blanc de chapon, & d'eau roſe, qui ſe nomme en Eſpagne *mangaz-blanco* ou blanc-manger. C'eſt un des meilleurs, des plus ſains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié qui ſe trouve entre le duriaon & le bétel. Qu'on mette une feuille de bétel dans un magaſin rempli de *duriaons*, ils ſe pourriront preſqu'auſſi-tôt. D'ailleurs, ſi l'on a mangé de ces fruits avec aſſez d'excès pour en avoir l'eſtomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on ſe met ſur le creux de l'eſtomac, diſſipe immédiatement l'incommodité; & l'on ne craint jamais d'en manger trop, lorſqu'on a ſur ſoi quelques feuilles de bétel.



[redacted]



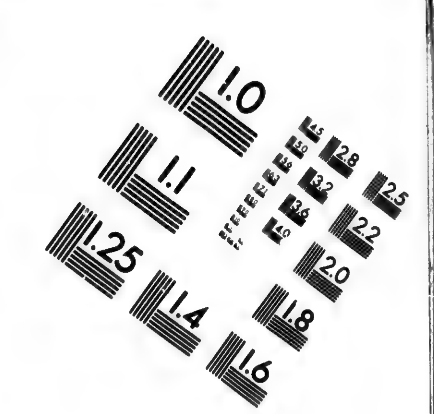
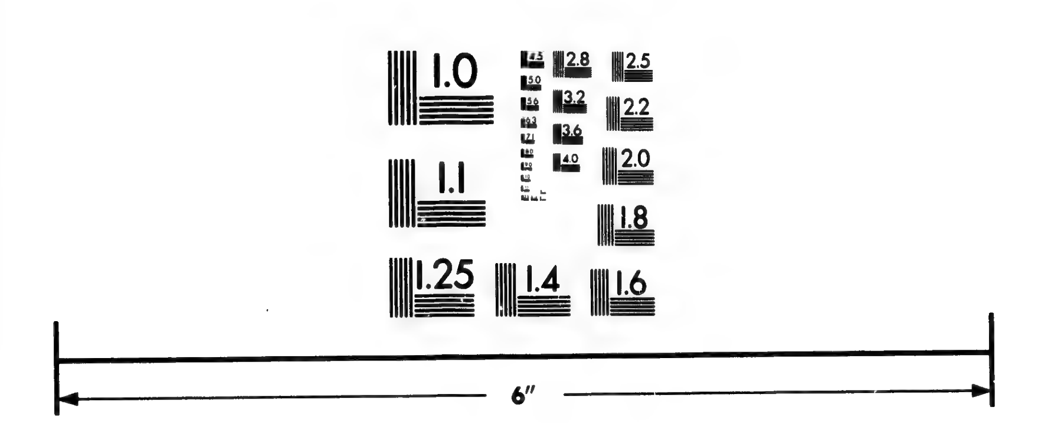
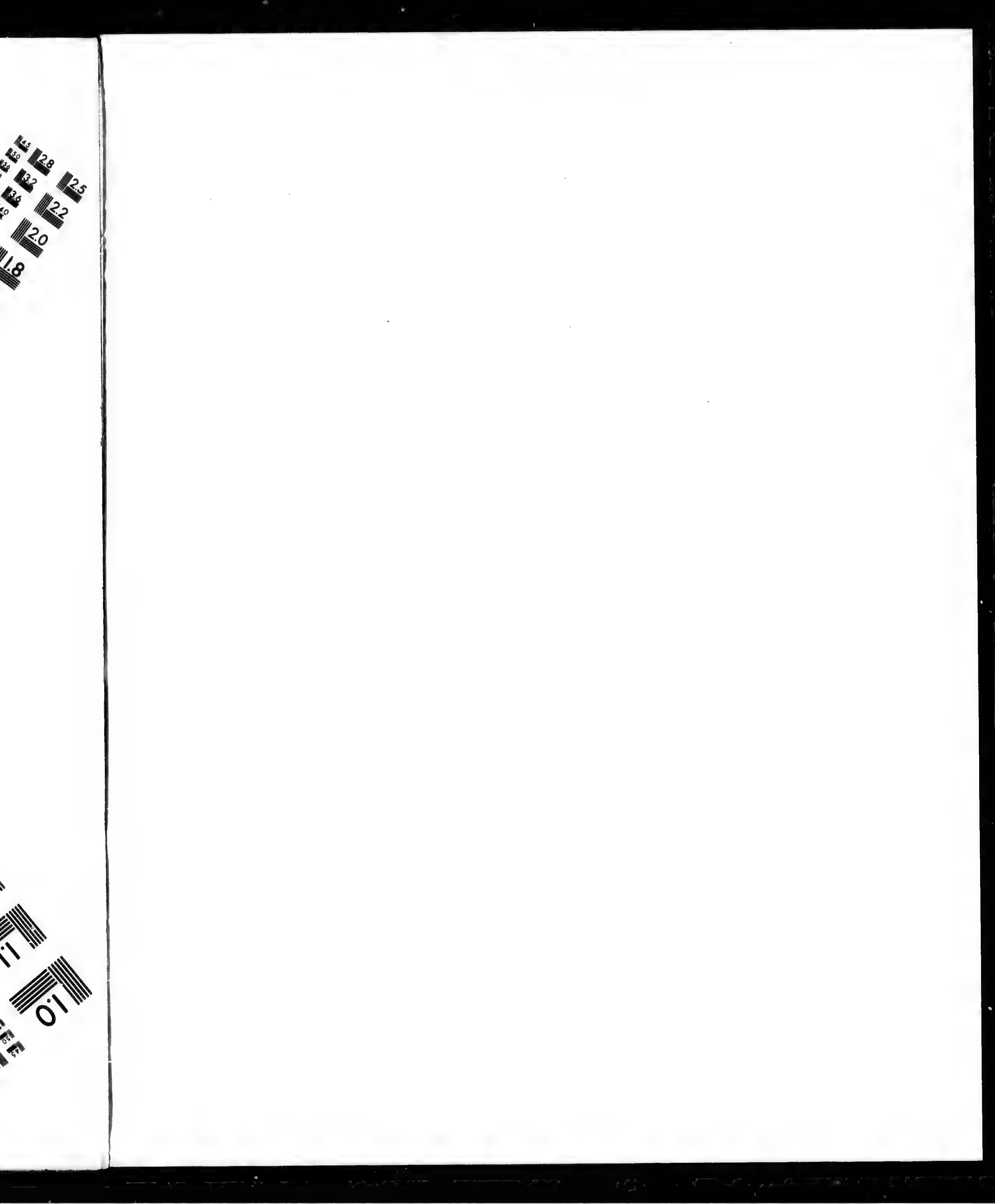


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Java.

L'arbre qui ſe nomme *lantor*, eſt auſſi d'une beauté extraordinaire dans l'île de Java. Ses feuilles ſont de la longueur d'un homme. Elles ſont ſi unies qu'on peut écrire deſſus avec un crayon ou un poinçon : auſſi les habitans de l'île s'en ſervent-ils au lieu de papier, & leurs livres en ſont compoſés. Ils ont néanmoins une autre ſorte de papier, qui eſt faite d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des enveloppes.

Le cubèbe, le mangoſtan & le jaca n'ont point de propriété plus remarquable que celle d'exciter au plaiſir; & c'eſt l'effet d'un grand nombre de productions de ces climats, où l'homme, eſclave & avili, ſemble n'avoir de conſolation que la volupté.

Il croît dans l'île de Java de gros melons d'eau fort verds, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *benjoin* eſt encore une des productions les plus eſtimées. C'eſt une ſorte de gomme qui reſſemble à l'encens ou à la myrrhe, mais qui eſt beaucoup plus précieuſe par ſes uſages dans la médecine & dans les parfums. Elle découle, par inciſion, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles diffèrent peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc qui vient des vieux arbres, n'ap-

Java.

proche pas de la bonté du premier; mais pour tout vendre, on les mêle ensemble. Cette gomme est nommée par les Maures *louan Jovy*, c'est-à-dire, encens de Java. C'est une des plus précieuses marchandises de l'Orient. On trouve du bois de sandal rouge à Java, mais il est moins estimé que le jaune & le blanc qui viennent des îles de *Timor* & de *Solor*.

Le fruit qui s'appelle *anacardium*, ou fruit du cœur, à cause de sa ressemblance avec le cœur humain, croît aussi dans les îles de la Sonde, & particuliérement à Java. Les Portugais le nomment *fava de Malaca*, parce qu'il ressemble aussi à la fève, quoiqu'il soit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'asthme & pour les vers. Mais préparé comme les olives, il se mange fort bien en salade. Sa substance est épaisse comme le miel & aussi rouge que du sang.

C'est dans l'île de Java & dans l'île de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *pao de cobra*, les Hollandais, *bois de serpent*, & les Français, serpentaire, ou serpentine. Elle est d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, amère & fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, pour s'en servir dans les fièvres chaudes & contre les morsures des serpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit

Java.

animal, nommé *quil* ou *quirpel*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maisons des Indes pour prendre les rats & les souris. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux serpens ; & comme il arrive souvent qu'ils en sont mordus, ils ont recours à cette racine, dont l'effet est toujours certain pour leur guérison. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand commerce aux Indes.

On ferait un dictionnaire d'histoire naturelle, si l'on voulait détailler tous les végétaux de ces contrées orientales, dont la plupart ont des propriétés bienfaisantes, faites pour combattre les influences pernicieuses d'un climat brûlant.

Nous ne finirons point cet article sans rapporter un réglement remarquable par sa sagesse, qui se trouve à la tête des statuts rédigés pour les comptoirs hollandais de Bantam, & qui aurait dû servir de loi dans tous les établissem de cette espèce : « Personne n'entreprendra de parler de controverse, ni de disputer de religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages ; & si de telles disputes donnaient naissance à des haines & à des querelles, ceux qui les auraient commencées seront punis arbitrairement ».

Ile de Lampon.

Dans les détroits de la Sonde, & dans le voisinage de Java, est située l'île de Lampon

ou des Assassins, ainsi nommée, parce que leur occupation continuelle est le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieusement dans les villes & les maisons. Ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur résistent. Des voyageurs Anglais rapportent qu'un jour ces brigands entrèrent dans une maison voisine du comptoir d'Angleterre, où ne trouvant qu'une femme, ils lui coupèrent la gorge; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcèrent de prendre la fuite, sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. Envain les Anglais se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course, sans compter que leur ressemblance avec les Javans, leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant d'adresse, que souvent ils reviennent parmi les curieux, au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chasser. Scot raconte que plusieurs femmes de la ville prirent cette occasion de se défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoute la raison qui portait ces brigands à couper tant de têtes. Ils étaient gouvernés par un roi qui leur donnait une femme pour chaque tête d'étranger qu'ils lui apportaient; de sorte, continue l'auteur, qu'ils déterraient quelquefois les morts, pour tromper leur roi par un faux présent.

Java.



CHAPITRE VI.

Batavia.

Batavia.

Un des principaux établissemens hollandais dans les Indes a été fondé sur les ruines de la ville de Jacatra dans cette même île de Java dont nous venons de parler, & porte aujourd'hui le nom de Batavia.

Sa situation est à six degrés de latitude méridionale, au côté septentrional de l'île de Java, dans une plaine unie, mais basse, qui a la mer au nord, & de grandes forêts avec de hautes montagnes au sud. Une rivière qui sort de ces montagnes, divise la ville en deux parties. Les murs dont elle est entourée, sont de pierres.

Batavia est environnée de fossés larges & profonds, dans lesquels il y a toujours beaucoup d'eau, sur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations jusques dans les chemins les plus proches de la ville. Les rues sont à-peu-près tirées au cordeau, & larges de trente pieds; elles ont de chaque côté, le long des maisons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues

droites ou de traverſe, qui ſont bien bâties & proprement entretenues. Celle *du prince*, qui va du milieu du château juſqu'à l'hôtel-de-ville, & qui eſt la principale, eſt croiſée en deux endroits par des canaux. Tous les eſpaces qui ſont derrière les édifices, ſont propres & bien ornés; car la plupart des maiſons ont des cours de derrière pour entretenir la fraîcheur, & de beaux jardins où l'on trouve, ſuivant le goût & la fortune des habitans, toutes ſortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potagères.

Batavia.

Les habitans de Batavia ſont ou libres ou attachés au ſervice de la compagnie. C'eſt un mêlange de divers peuples. On y voit des Chinois, des Malais, des Amboiniens, des Javanois, des Macaſſars, des Mardikres, des Hollandais, des Portugais, des Français, &c. Les Chinois y font un négoce conſidérable, & contribuent beaucoup à la proſpérité de la ville. Ils ſurpaſſent beaucoup tous les autres peuples des Indes, dans la connaiſſance de la mer & de l'agriculture. C'eſt leur diligence & leur attention continuelle qui entretient la grande pêche; & c'eſt par leur travail qu'on eſt pourvu, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potagères & de fruits. Ils affermaient autrefois les plus gros péages & les droits de la compagnie. On les laiſſe vivre en liberté, ſuivant les loix de leur pays,

Batavia.

& ſous un chef qui veille à leurs intérêts. Ils portent de grandes robes de coton ou de ſoie, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne ſont pas coupés à la manière des Tartares, comme dans leur patrie; ils ſont longs & treſſés avec beaucoup de grace. La plupart de leurs maiſons ſont baſſes & quarrées. Elles ſont répandues en différens quartiers; mais toujours dans ceux où le commerce eſt le plus floriſſant.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la ſubtilité & l'induſtrie. Ils s'attachent particuliérement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux. Les voiles en ſont de paille, à la manière des Indiens. Ils ont un chef, auquel ils ſont ſoumis, & qui a ſa maiſon, comme la plupart d'entr'eux, ſur le quai du *rhinocéros*. Leurs habits ſont de coton ou de ſoie; mais les principales femmes de leur nation portent des robes flottantes, de quelque belle étoffe à fleurs ou à raies. L'uſage des hommes eſt de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux ſous cette eſpèce de bonnet informe. Leurs maiſons qui ne ſont couvertes que de feuilles d'*ole* ou de *jager*, ne laiſſe pas d'avoir quelque apparence, au milieu des cocotiers dont elles ſont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du bétel, ou fumer avec des pipes de canne verniſſées.

Les

Les Mores, ou les Mahométans, diffèrent peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers & leurs habits sont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plupart sont colporteurs, & vont sans cesse dans les rues, avec différentes sortes de mercerie, du corail & des perles de vetre. Les plus considérables exercent le négoce, sur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des îles dans leurs barques. Batavia.

Tout le gouvernement des Hollandais dans les Indes est partagé en six conseils. Le premier & le supérieur est composé des conseillers des Indes, auquel le général préside toujours. C'est dans cette assemblée qu'on délibère sur les affaires générales & sur les intérêts de l'État. On y lit les les lettres & les ordres de la compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque proposition à faire à cette chambre suprême, peuvent tous les jours avoir audience. Le second conseil, qui est plus proprement le conseil des Indes, est composé de neuf membres & d'un président. Il est le dépositaire d'un grand sceau, sur lequel est représentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inscription autour de la figure : *sceau du conseil de justice du château de Batavia*. Ce conseil porte le nom de chambre ou de cour de

Batavia.

juſtice. Toutes les affaires qui regardent les ſeigneurs de la compagnie & les chambres des comptes, y reſſortiſſent. On y peut appeller de la cour des échevins, en payant ving-cinq réales d'amende, lorſque la première ſentence eſt confirmée.

Le troiſième conſeil eſt celui de la ville, compoſé des échevins qui ſont au nombre de neuf, entre leſquels on compte toujours deux Chinois. C'eſt là que ſe plaident toutes les affaires qui s'élèvent entre les bourgeois libres, ou entr'eux & les officiers de la compagnie, avec la liberté de l'appel au conſeil de juſtice. Le quatrième eſt la chambre des directeurs des orphelins, dont le préſident eſt toujours un conſeiller des Indes. Il eſt compoſé de neuf conſeillers, de trois bourgeois, & de deux officiers de la compagnie, dont le devoir eſt d'adminiſtrer le bien des orphelins, de veiller à la conſervation de leurs héritages, & de ne pas ſouffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte ſans leur laiſſer de quoi vivre pendant ſon abſence. Le cinquième conſeil eſt établi pour *les petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son préſident doit être auſſi un conſeiller des Indes; & ſes fonctions conſiſtent à faire ſigner les bancs de mariage devant des témoins, à faire comparaître les parties, à juger les obſtacles qui ſurviennent, & à tenir

la main pour empêcher qu'un infidèle ne se marie avec une femme Hollandaise, ou un Hollandais avec une femme du pays, qui ne parle pas la langue flamande. Enfin, le sixième conseil est celui de la guerre. Il a pour président le premier officier des bourgeois libres. Comme la garde de la ville est entre leurs mains, c'est le commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de son ressort à ce tribunal, & la décision s'en fait sur le champ. Cette cour s'assemble à l'hôtel-de-ville, & donne audience deux fois la semaine. Batavia.

Mœurs. Avec de si sages établissemens pour l'entretien de l'ordre & de la justice, le voyageur Graaf se plaint que rien n'est si mal observé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics, justifie ses plaintes.

Son pinceau s'exerce d'abord sur les femmes. Il en distingue quatre sortes, les Hollandaises, les Hollandaises Indiennes, & celles qu'il nomme les Kastices & les Mestices. « En général, dit-il, » elles sont insupportables par leur arrogance, » par leur luxe & par le goût emporté qu'elles » ont pour les plaisirs. On appelle *Hollandaises* » celles qui sont venues par les vaisseaux qui » arrivent tous les ans; *Hollandaises-Indiennes*, » celles qui sont nées dans les Indes, d'un » père & d'une mère Hollandais; Kastices, celles

Batavia.

» qui viennent d'un Hollandais & d'une mère » Mestice; & Mestices, celles qui viennent d'un » Hollandais & d'une Indienne. Il ajoute qu'on » donne ordinairement aux enfans des Hollan- » daises-Indiennes le nom de *Liblats*, & que les » femmes de cet ordre *ont le timbre un peu fêlé*. » Toutes ces femmes se font servir nuit & jour » par des esclaves de l'un & de l'autre sexe, » qui doivent sans cesse avoir les yeux respec- » tueusement attachés sur elles, & deviner leurs » intentions au moindre signe. La plus légère » méprise expose un esclave non-seulement à » des injures grossières, mais encore à des trai- » temens cruels. On les fait lier à un poteau » pour la moindre faute; on les fait fouetter si » rigoureusement à coup de cannes fendues, » que le sang leur ruisselle du corps, & qu'ils » demeurent couverts de plaies. Ensuite dans la » crainte de les perdre, par la corruption qui » pourrait se mettre dans leurs blessures, on les » frotte avec une espèce de saumure, mêlée de » sel & de poivre, sans faire plus d'attention à » leur douleur, que s'ils étaient privés de raison » & de sentiment.

» Une Hollandaise, une Indienne de Ba- » tavia, n'a pas la force de marcher dans son » appartement. Il faut qu'elle soit soutenue sur » les bras de ses esclaves; & si elle sort de sa

Batavia.

» maison, elle se fait porter dans un palanquin » sur leurs épaules. Elles ont perdu l'usage, si » bien établi en Hollande, de nourrir leurs en- » fans de leur propre lait. C'est une nourrice, » Moresque ou esclave, qui les élève. Aussi » presque tous les enfans parlent-ils le Mala- » bare, le Bengalais & le Portugais corrompus, » comme les esclaves dont ils ont reçu la pre- » mière éducation; mais à peine savent-ils quel- » ques mots de la langue flamande, ou s'ils la » parlent, ce n'est pas sans y mêler quantité de » *lipe tyole*, c'est-à-dire de mauvais portugais. » Ils évitent d'employer une langue qu'ils savent » si mal, & la plupart ne rougissent pas d'avouer » qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des » mêmes maîtres, ils tirent la semence & le goût » de tous les vices.

» Les Mestices & les Kastices valent moins » encore que les femmes nées d'un père & d'une » mère Hollandais. Elles ne connaissent pas d'autre » occupation que de s'habiller magnifiquement, » de mâcher du bétel, de fumer des *bonkes*, de » boire du thé, & de se tenir couchées sur leurs » nattes. On ne les entend parler que de leurs » ajustemens, des esclaves qu'elles ont achetés ou » vendus, ou des plaisirs de l'amour, auxquels » il semble qu'elles soient entiérement livrées. » Hollandais ou Mores, tout convient à leurs

Batavia.

» desirs déréglés. Ce goût les suit jusqu'à table, » où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur espèce. Elles mangent rarement » avec leurs maris, & ce désordre est passé comme » en usage. D'ailleurs elles mangent très mal- » proprement & sans se servir de cuillères, à » l'exemple des esclaves qui les ont élevées. Leur » sert-on du riz assaisonné, elles le remuent avec » les doigts, & se le fourent dans la bouche à » pleines mains, sans se mettre en peine du » dégoût qu'elles causent aux spectateurs. Cette » grossièreté, qui vient d'un défaut d'éducation, » & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particulièrement dans les repas » où elles sont invitées par les officiers de la » compagnie qui arrivent de Hollande. Leur » embarras fait pitié. Elles n'ont point de con- » tenance. Elles n'osent ni parler, ni répondre; » & leur ressource est de s'approcher les unes des » autres, pour s'entretenir ensemble ».

Cependant, si l'on en croit l'auteur, le mari d'une Castice est un homme heureux en comparaison de ceux qui sont assez ennemis d'eux-mêmes, pour épouser une Moresque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeunesse; mais elles deviennent d'une affreuse laideur en vieillissant, & la plupart s'abandonnent à l'incontinence avec si peu de réserve,

Batavia.

qu'elles ne refusent aucune occasion de se satisfaire. Quoique les hommes de leur nation leur plaisent toujours plus que les blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur, lorsqu'elles sont pressées de leurs desirs. L'auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandais à ces tristes mariages : mais il assure qu'ils ne sont pas plutôt faits, que le mari s'en repent ; parce qu'outre le refroidissement de l'amour, il se bannit tout à la fois de sa patrie & de sa famille, avec laquelle il ne peut plus espérer de communication qu'après la mort de sa femme ; & si elle lui laisse des enfans, soit qu'il en soit le père ou non, il ne peut quitter le pays sans leur assurer une certaine somme qui suffise pour leur nourriture & leur entretien.

L'auteur ne s'étend pas moins sur les fraudes & les abus du commerce ; mais dans quel grand commerce n'y a-t-il pas de grands abus ?

Il part chaque année de Batavia quatre, cinq ou six vaisseaux pour le Japon, qui en est à sept cens cinquante lieues. Leur charge consiste en tables de bois *de Siampan*, en armoisins, *pansjes*, soies crues, épiceries, curiosités de l'Europe & autres marchandises, que les Hollandais troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robes de chambre, de la porcelaine, &c. Les vaisseaux qui vont droit au Japon, sont ordinai-

Batavia.

rement voile de Batavia vers la fin de juillet. Mais ceux qui doivent paſſer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs, & d'autres peaux ſans apprêt, partent au mois de mai & reviennent vers le mois de janvier. On verra dans la ſuite comment le commerce du Japon eſt demeuré tout entier entre les mains des ſeuls Hollandais (1).

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, ſont ordinairement de ſept mois, de ſix, quelquefois même de cinq & de quatre & demi. Mais on emploie ſouvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les voyages malheureux.

(1) Article du Japon.



CHAPITRE VII.

Bornéo.

ON appelle communément Java, Sumatra & Bornéo, les trois grandes îles de la Sonde. Bornéo.

Cette dernière, qui eſt la plus grande de toutes celles des Indes orientales, & peut-être du monde, s'étend à quatre degrés & demi au ſud & à huit degrés au nord de l'équateur, ce qui fait douze degrés & demi en latitude.

Si l'île eſt grande, elle n'eſt pas moins riche, mais on en connoît peu l'intérieur. Il n'y a que ſix ou ſept rois, qu'on déſigne par les noms des principales places; *Banjar-Maſſin*, *Succadana*, *Landa*, *Sambas*, *Hermata*, *Jathou* & *Bornéo*. Celui de Banjar-Maſſin paſſe pour le plus puiſſant de tous, & c'eſt auſſi celui qu'on connaît le mieux.

Il ſe fait dans ce royaume un très-grand commerce avec pluſieurs nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchandiſes du produit de l'île ſont, de l'or en quantité, ſoit en poudre ou en lingots, des diamans, ſur-tout dans le royaume de Succadana; des perles ſur la côte

Bornéo.

ſeptentrionale; du poivre preſque par-tout, des cloux de géroſle, & des noix muſcades en petite quantité, & ſeulement au ſommet de quelques montagnes; du camphre, dans le royaume de Succadana, du benjoin, du ſang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bézoarts de ſinges & de boucs; des pierres de porc, des toutombos, ou coffrets faits de joncs fins & de feuilles, de la cire & autres marchandiſes. Celles qui ont le plus de débit, ſont les pierres d'agate rouge, les bracelets de cuivre, toutes ſortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'amfion ou opium, le ſel, les oignons, les aulx, le ſucre & les toiles.

Toutes les années il arrive dix ou douze jonques de la Chine, de Siam & de Johor; ce ſont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin.

Tout l'intérieur du pays eſt rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inacceſſibles. On voit derrière Marudo, au nord de l'île, une montagne qu'on nomme le *Mont de S. Pierre*, qui eſt d'une hauteur prodigieuſe. Ces contrées ſauvages ſont peuplées d'une infinité de ſinges. Outre les *orangs-houtangs*, ces véritables ſatyres, qui marchent droit ſur leurs pieds de derrière, & qui ont une reſſemblance ſi parfaite

avec l'homme, on y voit une autre espèce de ces animaux, qui sont blancs comme la neige, & quelques-uns dont la couleur est entiérement noire. C'est dans le corps de ces singes que l'on trouve les meilleurs bézoarts; ceux de boucs sont fort inférieurs, & aussi beaucoup plus communs; mais les principaux viennent d'une espèce de hérisson ou de porc-épi, qui est assez rare. Les Portugais les ont nommés *pedra de porca*, & ils leur attribuent de grandes vertus.

Bornéo.

Nous emprunterons ici quelques détails relatifs à l'île de Bornéo, tirés d'un ouvrage qui a paru avec éclat, il y a quelques années, & dans lequel aux recherches les plus curieuses sur le commerce des deux Indes, on a joint quelquefois des morceaux de la plus belle éloquence.

« Entre les camphres, celui de Bornéo est » incontestablement le plus parfait. Sa supé- » riorité est si bien reconnue, que les Japonois » donnent cinq ou six quintaux du leur, pour » une livre de celui de Bornéo; & que les Chi- » nois, qui le regardent comme le premier des » remédes, l'achètent jusqu'à huit cens francs » la livre. Les Gentils se servent dans tout l'O- » rient du camphre commun, pour des feux » d'artifice; & les Mahométans le mettent dans » la bouche de leurs morts, lorsqu'ils les en- » terrent.

Bornéo.

» Les Portugais cherchaient, vers l'an 1526, » à s'établir à Bornéo. Trop faibles pour s'y faire » respecter par les armes, ils imaginèrent de » gagner la bienveillance d'un des souverains du » pays, en lui offrant quelques pièces de tapisserie. » Ce prince imbécille prit les figures qu'elles re- » présentaient pour des hommes enchantés qui » l'étrangleraient durant la nuit, s'il les admet- » tait auprès de sa personne. Les explications » qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, » ne le rassurèrent pas; & il refusa opiniâtrément » de recevoir les présens dans son palais, & d'ad- » mettre dans sa capitale ceux qui les avaient » apportés.

» Ces navigateurs furent pourtant reçus dans » la suite; mais ce fut pour leur malheur. Ils » furent tous massacrés. Un comptoir que les » Anglais y formèrent quelques années après, » eut la même destinée. Les Hollandais qui n'a- » vaient pas été mieux traités, reparurent en » 1748 avec une escadre. Quoique très-faible, » elle en imposa tellement au prince qui pos- » sède seul le poivre, qu'il se détermina à leur » en accorder le commerce exclusif. Seulement » il lui fut permis d'en livrer cinq cens mille » livres aux Chinois, qui de tout tems fréquen- » taient ses ports. Depuis ce traité, la compagnie » envoie à Banjar-Massin du riz, de l'opium,

Bornéo.

» du sel, de grosses toiles. Elle en tire quelques
» diamans & environ six cens mille pesant de
» poivre, à trente & une livres le cent. Le gain
» qu'elle fait sur ce qu'elle y porte, peut à peine
» balancer les dépenses de l'établissement, quoi-
» qu'elles ne montent qu'à 32,000 livres ».
Histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes.





CHAPITRE VIII.

Iles Moluques.

Moluques.

En poursuivant notre route dans l'océan oriental, nous rencontrons les Moluques, célèbres par la production de ces épices, qui sont devenues un objet de commerce si important pour les nations d'Europe, & une source si féconde de richesses pour les Hollandais. Nous avons vu ce peuple entreprenant & infatigable, arracher aux Portugais cette partie de l'Archipel indien, qui depuis est demeurée en sa possession.

Moluc, qui se prononce *moloc* dans la langue du pays, signifie tête ou chef. D'autres néanmoins le font venir de *maluco*, mot arabe, qui signifie le royaume : mais dans l'un & l'autre sens, il paraît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de distinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent guères plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vue les unes des autres. Leur situation est presqu'entièrement sous la ligne, car la plus septentrionale n'en n'est qu'à un demi degré du côté du nord,

& la plus méridionale à un degré du côté du ſud. Vers le couchant, elles ſont près de l'île de Gilolo, nommée par les Portugais *Batochina de moro*. Pluſieurs autres îles, qui ſont ſituées à peu de diſtance, ſont auſſi compriſes ſous le nom de Moluques. Mais les plus célèbres, par les épiceries qu'elles produiſent & par les relations des voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* & *Bachian*. Moluques.

La forme de ces cinq îles eſt ronde & preſque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles ſont ſéparées les unes des autres par des bras de mer & par quelques autres îles beaucoup plus petites, & la plupart déſertes. L'accès en eſt dangereux, par la multitude de bancs de ſable & d'écueils dont elles ſont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les vaiſſeaux peuvent mouiller. En général, le terroir eſt ſi ſec & ſi ſpongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruiſſeaux & les torrens qui tombent des montagnes, ne parviennent pas juſqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perſpective agréable, parce qu'elles ſont trop couvertes d'herbes & de broſſailles qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle. Au contraire, d'autres ſont charmés de cette vue, & ſe plaignent ſeulement que l'air n'y eſt pas ſain, ſur-tout pour les étrangers.

Moluques.

On fait une trifte defcription du *berber*, maladie fort commune dans les cinq îles. Elles fait enfler tout le corps. Elle affaiblit les membres & les rend prefqu'inutiles. Cependant les habitans ont découvert un préfervatif, dont l'effet paffe pour certain lorfqu'il n'eft pas employé trop tard. C'eft un vin des Philippines, pris avec du clou de gérofle & du gingembre. Les Hollandais attribuent la même vertu au fuc des limons.

Productions.

Les Moluques produifent une quantité furprenante d'épiceries & de plantes aromatiques; fur-tout de clou de gérofle, de canelle, de noix & de fleurs de mufcade, de fandal, d'aloës, d'oranges de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz; mais la nature & l'induftrie fuppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui reffemble beaucoup au palmier fauvage, & qui rend une forte de farine fauvage très-blanche, dont ils font des petits pains, de la forme des pains de favon d'Efpagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *fagu*, s'élève de quinze ou vingt pieds, & pouffe des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui eft rond & fort femblable à celui du cyprès, contient une forte de fils ou de petits poils déliés, qui caufent de l'inflammation lorfqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait

fortir

Moluques.

ſortir une liqueur qui ſert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche, qui reſte à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaiſſeau, & l'eſpace d'une nuit ſuffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils nomment *tual*, a la blancheur du lait. Elle eſt douce dans ſa fraîcheur. Si on la fait bouillir, elle fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la bière, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, ſuivant le beſoin qu'on en a. Le nipa & le cocotier ſont deux autres arbres, dont les habitans tirent beaucoup d'utilité; ſur-tout le ſecond, qui leur fournit tout-à-la-fois du vin, de l'huile, des cordages & des ſolives pour leurs édifices. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'eſpèce de roſeau qu'ils nomment *bambou*. Quelques relations hollandaiſes ne leur accordent ni poiſſons ni viandes : ce qui ne doit être entendu que de la quantité néceſſaire pour fournir les vaiſſeaux; car tous les autres voyageurs aſſurent qu'ils en ont aſſez pour leur proviſion. Le ciel, ſoit dans ſa colère ou dans ſa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres métaux inférieurs; mais ils ne ſont pas éloignés de *Lambaco*, île abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matière de leurs ſabres qu'ils nomment *campillanes*, & celle de leurs

Moluques.

poignards, auxquels ils donnent le nom de *crics*, comme dans plusieurs autres parties des Indes. D'ailleurs, les Portugais & les Hollandais leur ont fourni des mousquets, des canons, & toutes les armes qui sont connues en Europe.

Mœurs.

On prétend que les Chinois occupèrent autrefois les Moluques, lorsqu'ils subjuguèrent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent successivement pour maîtres les Javanois, les Malais, les Persans & les Arabes. C'est aux derniers qu'on attribue l'introduction du mahométisme, dont les superstitions s'y mêlèrent avec celle de l'idolâtrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui se font honneur de tirer leur origine des premières divinités du pays, sans en être moins attachées à l'alcoran. Les loix y sont grossières & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, sans en fixer le nombre, & sans aucune règle pour le bon ordre des mariages. Cependant la première femme du roi est distinguée par le nom de *putriz*, & ses enfans sont estimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à la succession, n'est jamais contesté par les enfans d'une autre mère. Les loix pardonn[illegible]ment le larcin, & font grace à l'adultère. Dans l'opinion de ces insulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de

la politique. Ils ont des miniſtres publics qui ſont obligés de ſe promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des villes & des bourgs, en battant la caiſſe, pour éveiller les perſonnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal.

Moluques.

Les hommes portent des turbans de diverſes couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuſes. Celui du roi eſt diſtingué des autres. C'eſt une eſpèce de mitre, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun eſt un pourpoint ou une veſte, qu'ils appellent *chenines*, avec des hauts de chauſſes de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent auſſi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois raccourcis & noués ſur l'épaule. Les femmes entretiennent ſoigneuſement leur chevelure, qu'elles laiſſent flotter de toute ſa longueur, ou qu'elles relèvent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes. Leurs robes ſont à la turque ou à la perſane. Elles portent des bracelets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens ſont communs à tous les états. Les étoffes de ſoie & d'écorce d'arbre, ſont en uſage auſſi, ſans aucune diſtinction pour les deux ſexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empreſſent de

Moluques.

les apporter en échange, pour du gérofle & du poivre. On doit juger que ce n'eſt pas pour ſe garantir du froid, qu'ils apportent tant de ſoin à leur parure. Ce goût de propreté leur eſt venu, ſans doute, avec le mahométiſme. Les hommes le portent juſqu'à parfumer leurs habits.

En général les femmes ſont d'une taille médiocre, blanches, aſſez jolies, & d'une humeur vive. Avec quelque ſoin qu'elles ſoient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs îles. Les plus riches ne poſsèdent point d'argent. La principale richeſſe de ces inſulaires conſiſte en cloux de gérofle. Il eſt vrai qu'avec cette précieuſe marchandiſe, il n'y a rien qu'ils ne puiſſent ſe procurer. Les hommes ſont un peu baſanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obſcure que celle du coing. Ils ont des cheveux plats, & pluſieurs ſe les parfument d'huiles odoriférantes. La plupart ont les yeux grands, & le poil des ſourcils fort long. Ils les colorent d'une ſorte de peinture, auſſi-bien que celui des paupières. Ils ſont robuſtes, infatigables à la guerre & ſur mer, mais pareſſeux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchiſſent de bonne heure. Ils ſont doux & officieux à l'égard des étrangers, ſe familiariſant aiſément; mais

ils ſont importuns par leurs demandes continuelles, intéreſſés dans le commerce, ſoupçonneux, trompeurs; & pour joindre pluſieurs vices en un ſeul, ils ſont ingrats. Moluques.

Les îles de Ternate, de Tidor, & de Bachian, ont chacune leur roi particulier; mais le plus puiſſant de ces trois princes eſt celui de Ternate, qui compte dans ſes états la plupart des îles voiſines. On a déjà remarqué que l'île de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrein en eſt haut, & l'eau des puits y eſt fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'orient, l'un qui ſe nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui ſe nomme *Toloco*. Leurs quais ſont revêtus de pierres, & commodes pour les vaiſſeaux. Le roi tient ſa cour à Gammalamma, ville ſituée ſur le rivage, mais ſans rade, parce que la mer y a trop de profondeur, & que le fond en eſt pierreux. Les habitans y ont fait une jettée de pierre, pour ſe mettre à couvert des ſurpriſes; de ſorte que les vaiſſeaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade eſt fort bonne entre cette place & l'île de Tidor. A une demi-lieue de Telingamma, dans les terres, eſt une petite ville nommée *Maléca*, qui eſt revêtue d'un mur de pierres ſéches. Ternate.

Gammalamma qui peut paſſer pour la capi-

Moluques.

tale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maléca*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amſterdam, mais ſans pavé. La plupart des édifices ſont de roſeaux. Le reſte eſt de bois; & les deux rangs qui forment la rue, s'étendent le long du rivage. On découvre au milieu de l'île, une montagne qui n'a pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au ſommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui ſemble pénétrer juſqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture eſt ſi large, qu'à peine reconnaîtrait-on quelqu'un d'un côté à l'autre.

Volcan de Ternate.

Elle contient un eſpace en forme d'aire, compoſé de pierres & de terre mouvante. C'eſt un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit ſortir une fontaine, mais on ne ſait ſi l'eau en eſt douce, aigre ou amère; car perſonne n'a la hardieſſe d'en goûter. Un Eſpagnol nommé Gabriel Rébélo, ayant eu la curioſité de meſurer, avec des cordes, la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens braſſes. Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces îles en 1538, en a donné une deſcription.

Il prit un tems calme pour ſes obſervations. Celui des équinoxes, & les mois d'avril & de ſeptembre, ne lui auraient pas été favorables, parce que les vents qui ſoufflent alors, embrâſent

Moluques.

la matière combuſtible, & lui font jetter de grandes flammes. Ce volcan ſent beaucoup le ſoufre. Auſſi en jette-t-il une grande quantité, qui ſe mêle avec de la terre & des pierres rouges, qui en ſortent impétueuſement, comme de la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'apparence que le bas de la montagne contient de grandes concavités, où la raréfaction de l'air, cauſée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Les flammes & les pierres embrâſées qui s'élèvent dans l'air, vont juſqu'à la ville de Gammalamma, & quelquefois juſqu'aux îles de Méao & de Cafure, qui ſont à vingt lieues de Ternate. La fumée eſt de diverſes couleurs, ſuivant la nature de l'humeur ou de la terre qui pouſſe quantité d'exhalaiſons différentes. L'air qui en eſt rempli, peut contribuer auſſi à cette variété. L'infection en eſt ſi forte, qu'elle corrompt les eaux, & qu'elle les rend même dangereuſes. Cependant la montagne ne laiſſe pas d'être fertile & couverte de verdure, juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. De-là juſqu'au ſommet, on ſent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune eſpèce d'oiſeaux: mais on y voit quantité de mouches. Lorſqu'on eſt arrivé au ſommet, on découvre une vaſte mer & une infinité d'îles, parce que l'air y eſt toujours pur, & ſans mêlange d'aucune vapeur

Moluques.

qui puiſſe arrêter la vue. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au ſommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où ſortent les flammes, il ſe détacha dans le même tems une grande pièce de terre, & l'on vit couler, pendant deux jours, de l'eau en abondance. Enſuite de grandes maſſes de roches qui roulèrent en bas, & qui entraînèrent des arbres & des terres juſqu'au bord de la mer, formèrent au pied de la montagne diverſes concavités en forme de voûtes. Antoine Galva raconte auſſi qu'on trouve ſur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une braſſe de longueur, & qui ſe plongent dans l'eau lorſqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes.

Les relations hollandaiſes rapportent plus ſimplement, que près de la ville où le roi tient ſa cour, il y a un volcan qui paraît terrible, ſurtout dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours régner certains vents, dont le ſouffle embrâſe la matière qui nourrit le feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid ſur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais ſeulement une matière légère qui reſſemble à la pierre de ponce; qu'elle s'élève en

forme de pyramide, & que depuis le bas jusqu'au ſommet, elle eſt couverte d'arbriſſeaux & de broſſailles, qui conſervent toujours leur verdure, ſans que le feu qui brûle dans ſes entrailles paraiſſe jamais les altérer; qu'au contraire, il ſemble contribuer à les arroſer & à les rafraîchir par des ruiſſeaux qui ſe forment des vapeurs qu'il exhale. Moluques.

Un Hollandais, de la ſuite du gouverneur Timb, qui allait commander aux Moluques en *1626*, dans les établiſſemens de la compagnie de Hollande, déclare, dans la relation de ſon voyage, que malgré le témoignage de pluſieurs perſonnes qui ſe ſont vantés d'avoir viſité le ſommet de la montagne de Ternate, il ne peut ſe perſuader que cette entrepriſe ait jamais été véritablement exécutée. « Ce n'eſt pas ſeulement, » dit-il, par les roſeaux pointus, dont preſque » tout le bas de cette montagne eſt environnée, » & qui ſe nomment *canna cannas*, ni par la » multitude des rochers eſcarpés, qu'un curieux » ſerait arrêté. Il y trouverait un obſtacle invincible » dans la quantité de cendres & de » pierres brûlées, qui ſont entre ces roſeaux, & » qui rempliſſent tous les endroits par leſquels » on pourroit eſpérer de s'ouvrir un paſſage. » Toutes les ſéparations qu'on croit voir entre » le *cannas* & les broſſailles, ſont bouchées de ces

Moluques.

» cendres, dont les monceaux ont plus de hau- » teur que les pointes mêmes des buissons, & » qui sont comme autant de petites monta- » gnes taillées à pied droit; la hauteur du vol- » can n'est pas d'ailleurs très-extraordinaire. » Ceux qui l'ont mesurée le plus exactement, » ne la font aller qu'à trois cens soixante-sept » brasses & deux pieds ».

Vers le même tems, l'île de Ternate était fort bien peuplée. La ville de *Maleye* se trouvait environnée de bonnes palissades. Elle était habitée par des bourgeois libres & par des Mardicres. Les Hollandais y avaient élevé, au côté du nord, une forteresse, sous le nom d'*Orange*, à quatre bastions revêtus de pierre. Les murailles des courtines étaient épaisses, & les fossés profonds. On y voyait des appartemens commodes pour les officiers & les subalternes, de grands magasins, un hôpital, un grand attelier pour les ouvriers, & quantité de canons. En sortant de la ville, on découvrait le grand chemin de la compagnie, & une nouvelle négrerie, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

La négrerie ou la petite ville, qui était au côté septentrional de la forteresse, consistait en une grande & large rue, qui avait plus de mille pas de long. On y voyait la mosquée royale & la sépulture des rois. Le prince, frère du roi, y

Moluques.

faisait sa demeure, avec sa sœur, qu'on nommait la princesse de *Gammalamma*; au bout de la rue étaient les palais du roi & ses jardins. Les édifices étaient dans le goût du pays, c'est-à-dire fort mal entendus; encore avaient-ils été ruinés par les dernières guerres.

Tidor.

L'île de Tidor est plus grande que celle de Ternate, au sud de laquelle elle est située. Son nom signifie fertilité & beauté, dans l'ancien langage du pays; mais il paraît qu'il s'écrivait Tidura, du moins en caractères arabes & persans. Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a aussi son roi particulier. Sa côte orientale est couverte de bois. Du nord au sud, le rivage est défendu par un retranchement de cailloux de la longueur de deux ou trois portées de mousquet. A l'extrêmité méridionale est une montagne ronde & assez haute, au pied de laquelle est la ville capitale, qui porte aussi le nom de Tidor.

Bachian.

Bachian est aussi un royaume particulier; mais tombé en décadence par la molesse de ses habitans. L'historien des Moluques traite cette île de grand pays désert, quoiqu'abondant en *sagu*, en fruit, en poisson, en diverses sortes de vivres; mais il ne fait pas connaître autrement son

Moluques.

étendue. Il ajoute seulement qu'on y recueillait peu de cloux, & que les gérofles s'y étoient insensiblement détruits, quoiqu'ils y crussent mieux qu'en aucun autre endroit.

Machian.

Machian est sous la domination du roi de Ternate. Son circuit est d'environ sept lieues. C'est après Bachian, la plus fertile des Moluques en sagu, dont elle a non-seulement sa provision, mais assez pour en faire part aux îles voisines.

On ne prendrait pas une haute idée de la puissance des Moluques, si on la croyait bornée à ces cinq îles. Elles en ont un si grand nombre dans leur dépendance, que le seul roi de Ternate en a possédé jusqu'à soixante & douze. Les principales que quelques-uns rangent aussi sous le nom de Moluques, sont celles de *Méao*, de *Macigoran*, Cinome Cabel, Amboine & Gilolo.

Amboine.

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'est-à-dire en même-tems que Ternate, & que les Hollandais leur enlevèrent le 23 de février 1603, est située à quatre degrés de latitude du sud. Dès l'an 1607, la compagnie de Hollande y avait un gouverneur qui se nommoit Frédéric Houtman. L'amiral Matelief,

Moluques.

qui y passa dans le même tems, en fait la description suivante. « Cette île, dit-il, est divisée » en deux parties, & presqu'en deux îles, par » deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. » On y comptait vingt habitations d'insulaires, » qui pouvaient mettre deux mille hommes » sous les armes, tous convertis au Christia- » nisme, par les Portugais. La grande partie » de l'île, nommée *Pito*, avait quatre villes » ou quatre habitations principales, dont cha- » cune en avait sept autres sous sa jurisdiction. » Elles pouvaient fournir quinze cens hommes » pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire » Mahométans, & qui relevant du fort, étaient » sous la domination des Hollandais.

» Le fort tenait en bride non-seulement » toute l'île, mais encore les îles voisines, » jusqu'à celle de Banda. Mais il avait pro- » prement, dans sa dépendance, quatre autres » îles qui se nommaient en général, îles » d'*Uliaser*, & qui abondaient en sagu. Leurs » habitans s'attribuaient la qualité de *Chrétiens*; » c'étaient au moins des Chrétiens sauvages, » puisqu'ils mangeaient encore la chair de leurs » ennemis, lorsqu'ils les pouvaient prendre ».

Toutes les relations hollandaises du même tems donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'île d'Amboine, & s'expliquent

Moluques.

dans les mêmes termes ſur les deux parties dont elle eſt compoſée. Au côté occidental, ſuivant la relation du premier voyage, on trouve un grand port, qui s'enfonce l'eſpace de ſix lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de vaiſſeaux. Il eſt preſque partout ſans fond, excepté vers le fort, où le fond eſt de bonne tenue: ſa largeur, qui eſt d'abord de deux lieues, ſe reſſerre enſuite de la moitié. Au côté oriental eſt un grand golfe qui répond à ce port. Le terrein qui les ſépare, n'eſt que d'environ quatre-vingt perches. Il eſt ſi bas qu'en le creuſant de la hauteur d'un homme, on aurait joint facilement les deux golfes. Déjà même les pyrogues & les caracores qui venaient de l'eſt au golfe occidental, aimaient mieux ſe faire tirer par-deſſus cette eſpèce d'iſthme, que de faire le tour de l'île; & ce travail ne demandait pas plus de deux heures.

L'air du pays eſt ſain, quoique la chaleur y ſoit exceſſive: l'eau eſt excellente, le riz, le ſagu, & les fruits en abondance. Le bois de conſtruction n'y manque pas, & le brou de coco y fournit des cordages. La plus grande partie de l'île était alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne ſe donnaient pas la peine de planter des gérofles. Mais la nature leur en fourniſſait aſſez pour en faire un conti-

Moluques.

nuel commerce. Leurs mœurs, leurs ufages & leurs armes étaient à peu près les mêmes qu'à Ternate.

Les rois de Ternate ont confenti à brûler tous les gérofles de leur île, pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandais dans celle d'Amboine.

Nous devons au Hollandais Valentin, des détails plus intéreffans fur l'île d'Amboine, que nous ne déroberons pas à la curiofité des lecteurs.

L'afpect intérieur du pays n'offre d'abord qu'un defert très-rude. De quelque côté qu'on tourne les yeux, on fe voit environné de hautes montagnes, dont le fommet fe perd dans les nues; d'affreux rochers, entaffés les uns fur les autres; de cavernes épouvantables; d'épaiffes forêts, & de profondes vallées, qui en reçoivent une obfcurité continuelle; tandis que l'oreille eft frappée par le bruit des rivières, qui fe précipitent dans la mer avec un fracas horrible, fur-tout au commencement de la mouffon de l'eft, tems auquel les vaiffeaux arrivent ordinairement de l'Europe. Cependant les étrangers qui s'arrêtent dans le pays jufqu'à la mouffon de l'oueft, y trouvent des agrémens fans nombre. Ces montagnes qui abondent en fagu & en gérofle, ces forêts toujours vertes & remplies

Moluques.

de beaux bois, ces vallées fertiles, ces rivières qui roulent des eaux pures & argentines, ces rochers mêmes & ces cavernes, qui ſont comme les ombres dans un tableau; tous ces objets, diverſifiés en tant de manière, forment le plus magnifique tableau du monde.

Il eſt vrai que quelques perſonnes y ont été atteintes de paralyſie, & que d'autres en rapportent un teint olivâtre; ce qu'on appelle, avec beaucoup d'injuſtice, la maladie du pays. Mais ſi l'on excepte les tempéramens faibles, la plûpart de ceux qui perdent l'uſage de leurs membres, ne doivent attribuer cet accident qu'à leur imprudence. On en a vu, qui pour s'être endormis en chemiſe au clair de la lune, dans les ſoirées fraîches, ſe ſont trouvés perclus à leur réveil, ſur-tout après quelque débauche. Le vin de palmier donne à ceux qui ont pris l'habitude d'en boire avec excès, cette couleur pâle, qu'on nomme la maladie du pays. Les inſulaires, qui uſent de la même liqueur avec plus de modération, & qui ne s'expoſent point à l'air pendant les nuits froides, ne ſont pas ſujets à ces inconvéniens.

Les groſſes pluies & les tremblemens de terre, ſont les deux principales incommodités du pays. Pendant la mouſſon de l'eſt, qui commence au mois de mai, & qui finit en ſeptembre, on voit quelquefois

Moluques.

quelquefois pleuvoir, ſans diſcontinuation, pluſieurs ſemaines entières. Malgré l'abondance d'eau qui tombe à plomb, & les torrens impétueux qui coulent des montagnes dans les lieux bas, le terrein eſt ſi ſpongieux, que les campagnes ſont bientôt deſſéchées. Mais on remarque, comme une merveille de la nature, moins facile à comprendre, que la ſaiſon de ces pluies n'eſt pas la même pour toutes ces îles. Quand il pleut dans celle d'Amboine, il fait beau à Bouro, à Manipa, & dans d'autres lieux ſitués à l'occident. Ce qui paraît encore plus ſurprenant, c'eſt qu'à l'oueſt de Houwamohel, on ait à la fois la mouſſon ſéche, & à l'eſt, celle des pluies. Cette dernière ſaiſon eſt ſouvent accompagnée de violens ouragans; mais les tremblemens de terre ſont plus fréquens dans l'autre, qui commence au mois de novembre, & qui règne auſſi pendant cinq mois. Dans les mois d'avril & d'octobre, on n'a point de vents réglés. Ceux de l'eſt & du ſud-eſt amènent les pluies. Ceux de l'oueſt & du nord-oueſt cauſent la ſéchereſſe; mais ils tempèrent les grandes chaleurs, qui, ſans cela, feraient exceſſives. L'ardeur du ſoleil dure depuis neuf juſqu'à cinq heures; après quoi l'on commence à reſpirer un grand air de fraîcheur, qui devient même aſſez vif, par les fortes roſées qui tombent à l'entrée

Moluques.

de la nuit. La chaleur eſt cependant ſi rude pour la terre, qu'elle y forme ſouvent des ouvertures de vingt pieds de profondeur. Elle fait tarir les rivières & ſécher ſur pied de vieux arbres. Les gérofliers, qui demandent de l'humidité, en ſouffrent ſur-tout beaucoup de dommage.

Les tremblemens de terre ne ſont jamais plus à craindre, qu'après les pluies qui ſuivent ces grandes chaleurs. Dans cette ſaiſon de ſéchereſſe, on eſt auſſi effrayé, de tems en tems, par de furieux tonnerres; & la foudre, en tombant ſur les mâts des vaiſſeaux & ſur les plus gros arbres, les fend quelquefois du haut en bas. On aſſure, d'après une expérience réitérée, que c'eſt l'effet de véritables carreaux, & qu'on en a réellement trouvé pluſieurs à l'ouverture des fentes; mais ces obſervations auraient beſoin d'être conſtatées par de meilleurs phyſiciens que ne le ſont la plupart des voyageurs que nous ſuivons ici.

Les mers d'Amboine offrent un ſpectacle plus étrange, dans la différence de leurs eaux. Deux fois l'an, avec la nouvelle lune de juin & d'août, la plaine liquide paraît, de nuit, comme coupée par pluſieurs gros ſillons, qui ont la blancheur du lait, & qui ſemblent ne faire qu'un compoſé avec l'air, quoique pendant le jour on n'y remarque aucun changement. Cette eau blanche, qui ne

Moluques.

ſe mêle pas avec l'autre, a plus ou moins d'étendue, à proportion que les vents du ſud-eſt, les orages & les pluies, en augmentent le volume; mais celle du mois d'août eſt la plus abondante. On la voit principalement des îles de Key & d'Aron, autour du ſud-eſt, juſqu'à Tenimbar & Timor-laout au ſud; à l'oueſt juſqu'à Timor; au nord, près de la côte méridionale de Ceram; mais elle ne paſſe pas au nord d'Amboine. Perſonne ne ſait d'où elle vient, ni quelles en peuvent être les cauſes. L'opinion la plus commune eſt qu'elle ſe prend au ſud-eſt, & qu'elle ſort de ce grand golfe, qui eſt entre le continent des terres auſtrales & la nouvelle Guinée. Quelques-uns l'attribuent à de petits animaux qui luiſent de nuit; d'autres s'imaginent que ce ſont plutôt certaines vapeurs ſulfureuſes, qui s'élèvent du fond de la mer, & qui ſe répandent ſur ſa ſurface. Il eſt vrai qu'on a pluſieurs montagnes de ſoufre dans ces environs; mais ſi c'en était l'effet, il devrait être le même partout où il y a de telles montagnes, & c'eſt ce qui ne ſe trouve pas. Quand l'eau blanche eſt paſſée, la mer décharge ſur ces bords une plus grande quantité d'écume & d'ordure qu'à l'ordinaire. Cette eau eſt fort dangereuſe pour les petits bâtimens, parce qu'elle empêche de diſtinguer les briſans. Les vaiſſeaux, qui y ſont

Moluques. exposés, pourrissent aussi plutôt ; & l'on observe que les poissons suivent l'eau noire.

Un autre objet d'admiration qu'on trouve dans ces mers, ce sont certains vermisseaux de couleur roussâtre, qu'on nomme wawo, & qui paraissent tous les ans à un tems réglé, le long du rivage, en divers endroits de l'île d'Amboine. Vers le tems de la pleine lune d'avril, on en voit une infinité, qui s'étendent à l'est du château de la Victoire, sur une grande lisière du rivage, particulièrement dans les endroits pierreux où l'on peut les ramasser par poignées. Ils jettent le soir une lueur semblable au feu, qui invite les insulaires à sortir, pour en aller faire leur provision, parce que ces insectes ne se font voir que trois ou quatre jours dans l'année. Les Amboiniens les savent confire : ils en font une espèce de *bacassam*, qui leur paraît excellent ; mais si l'on diffère seulement un jour de les saler, ils s'amolissent si fort, qu'il n'en reste qu'une humeur glaireuse & tout-à-fait inutile.

Les Amboiniens sont de moyenne stature, plus maigres que gros, & fort basanés. Ils n'ont pas le nez camus : ils l'ont bien formé, & les traits du visage réguliers. On en voit même plusieurs qui peuvent passer pour de beaux hommes, & les femmes n'y sont pas sans agrémens. On

ALE

: l'on obſerve
e.

n trouve dans
ſeaux de cou-
awo, & qui
églé, le long
l'île d'Am-
ne d'avril, on
ent à l'eſt du
grande liſière
les endroits
par poignées.
lable au feu,
pour en aller
s inſectes ne
e jours dans
nt confire : ils
ui leur paraît
ment un jour
t, qu'il n'en
tout-à-fait

enne ſtature,
nés. Ils n'ont
ormé, & les
oit même plu-
aux hommes,
grémens. On



trouve
mes,
blancs
de mo
quand
jaunes
quanti
visage.
de rid
nuellem
& font
support
de nuit
autres i
roi de
& qui
sœurs,
était le
quelque
soient
de leur
C'est u
le royau
Leur no
Indes,
ressemb
cription
des Alb

trouve parmi ces insulaires, une espèce d'hommes, qu'on nomme *Cakerlaks*, presqu'aussi blancs que les Hollandais, mais d'une pâleur de mort, qui a quelque chose d'affreux, sur-tout quand on en est proche. Leurs cheveux sont fort jaunes, & comme roussis par la flamme. Ils ont quantité de grosses lentilles aux mains & au visage. Leur peau est galeuse, rude & chargée de rides. Leurs yeux, qu'ils clignotent continuellement, paraissent de jour à moitié fermés, & sont si faibles, qu'ils ne peuvent presque pas supporter la lumière; mais ils voient fort clair de nuit. Ils les ont gris, au lieu que ceux des autres insulaires sont noirs. L'auteur a connu un roi de Hitto & son frère, qui étaient *Cakerlaks*, & qui avaient, non-seulement des frères & des sœurs, mais même des enfans, dont le teint était le brun ordinaire de ces îles. On voit aussi quelques femmes de cette espèce, quoiqu'elles soient plus rares. Les Cakerlaks sont méprisés de leur propre nation, qui les a en horreur. C'est une sorte de lépreux. Il s'en trouve dans le royaume de Loango, en Afrique & ailleurs. Leur nom vient de certains insectes volans des Indes, qui muent tous les ans, & dont la peau ressemble assez à celle des Cakerlaks. Cette description ressemble en plusieurs parties à celle des Albinos ou Négres blancs.

Moluques.

Moluques.

L'habillement des Amboiniens paraît être un mêlange de leurs anciens usages, & de ceux qu'ils ont empruntés des Hollandais. Quoique les joyaux de prix soient rares parmi ces insulaires, on en voit plusieurs, en or, en argent, en diamans & en perles. Un des plus anciens ornemens des Orientaux, connu du tems d'Abraham, est celui que les femmes portaient au milieu du front, & qui leur descendait entre les sourcils. Cette espèce de joyaux semble ne s'être conservée qu'ici, où Valentin eut l'occasion d'en examiner quelques-uns des plus étranges. Le principal avait six pendans, qui couvraient presque tout le visage. Mais la plupart n'en ont qu'un qui tombe jusques sur le nez, & d'autres sont sans pendans. On compte, parmi les plus précieux ornemens des princes du pays, les serpens d'or, qui sont ordinairement à deux têtes, & qui valent jusqu'à 150 florins ou plus. Ces insulaires mettent au-dessus de l'or même le *sowassa*, qui est une composition de ce métal, avec certaine quantité de cuivre. L'auteur croit que c'est le véritable *orichalcum* des anciens. On en fait des anneaux, des pommes de canne, des boutons & toutes sortes de petits vaisseaux. Au reste, il ne se trouve de ces joyaux que parmi les chefs. Tous les autres sont fort pauvres. Les rajas, les patis & les orancaies, tirent un revenu assez honnête

Moluques.

de leurs terres & de leurs clous de gérofle, pour lesquels on leur paie encore le droit d'un sol par chaque livre. Ils pourraient amasser des richesses, s'ils ne dépensaient tout en festins, en présens & en procès, ne faisant pas difficulté de sacrifier à la chicane une centaine de ducats, pour un géroflier contesté. Malgré cette prodigalité des grands, & la pauvreté des autres, il est remarquable qu'on ne voit jamais ici de mendians. On en sera moins surpris si l'on considère que les arbres y produisent en abondance des fruits dont on n'interdit pas l'usage aux passans, & que que personne ne refuse aux indigens, qui le demandent, la liberté de couper autant de bois à brûler qu'il en a besoin pour un jour. Un insulaire qui n'est pas trop paresseux, peut gagner facilement trois escalins par jour en revendant ses fagots, tandis qu'il ne lui faut que deux sols pour vivre.

L'ignorance, mère de l'idolâtrie & de la superstition, a introduit, dans le culte & dans la manière de vie de ces insulaires, une infinité d'usages aussi bizarres, que leurs préjugés sont ridicules. Les démons partagent leurs principaux soins, & sont le continuel objet de leurs inquiétudes. La rencontre d'un corps mort qu'on porte en terre, celle d'un impotent ou d'un vieillard, si c'est la première créature qu'on voie dans la journée,

Moluques.

le cri des oiſeaux nocturnes, le vol d'un corbeau au-deſſus de leurs maiſons, ſont pour eux autant de préſages funeſtes, dont ils croient pouvoir prévenir les effets en rentrant chaque fois chez eux, ou par certaines précautions. Quelques gouſſes d'ail, de petits morceaux de bois pointus & un couteau, mis à la main ou ſous le chevet d'un enfant pendant la nuit, leur paraiſſent des armes efficaces contre les eſprits malins. Jamais un Amboinien ne vendra le premier poiſſon qu'il prend dans des filets neufs; il en appréhendrait quelque malheur : mais il le mange lui-même ou le donne en préſent. Les femmes, qui vont au marché le matin avec quelques denrées, donneront toujours la première pièce pour le prix qu'on leur en offre, ſans quoi elles croiraient n'avoir aucun débit pendant le reſte du jour. Auſſi lorſqu'elles ont vendu quelque choſe, elles frappent ſur leurs paniers, en criant de toute leur force que cela va bien. On ne fait pas plaiſir aux inſulaires de louer leurs enfans, parce qu'ils craignent que ce ne ſoit avec le deſſein de les enſorceler; à moins qu'on n'ajoute à ces éloges des expreſſions capables d'éloigner toute défiance. Lorſqu'un enfant éternue, on ſe ſert d'une eſpèce d'imprécation, comme pour conjurer l'eſprit malin qui cherche à le faire mourir. Ces idées ſont ſi invétérées dans la na-

Moluques.

tion, qu'on entreprendrait vainement de les détruire. Les perſonnes mêmes, qui ont embraſſé le chriſtianiſme, n'en ſont pas exemptes. On n'admet point auprès d'un malade ceux qui feraient entrés peu auparavant dans la maiſon d'un mort. Les filles du pays ne mangeront pas d'un double piſang (1) ou de quelqu'autre fruit double. Une eſclave n'en préſentera point à ſa maîtreſſe, de peur que dans ſa première couche elle ne mette deux enfans au monde, ce qui augmenterait le travail domeſtique. Qu'une femme meure enceinte ou en couche, les Amboiniens croient qu'elle ſe change en une eſpèce de démon, dont ils font des récits auſſi abſurdes que leurs précautions pour éviter ce malheur. Une de leurs plus ſingulières opinions eſt celle qu'ils ſe forment de leur chevelure, à laquelle ils attribuent la vertu de ſoutenir un malfaiteur dans les plus cruels tourmens, ſans qu'on puiſſe lui arracher l'aveu de ſon crime, à moins qu'on ne le faſſe raſer; & ce qui doit faire admirer la force de l'imagination, cette idée eſt vérifiée par l'effet: l'auteur en rapporte deux exemples arrivés de ſon tems.

Avec tant de penchant à la ſuperſtition, on ſe figure aiſément que les Amboiniens ſont fort portés à la nécromancie. Cette ſcience réſide

(1) Eſpèce de figue très-excellente au goût.

Moluques.

dans certaines races renommées parmi eux. Quoiqu'ils les haïssent mortellement, parce qu'ils les croient capables de leur nuire, ils ne laissent pas d'avoir recours aux sortilèges, soit pour favoriser leurs amours ou pour d'autres vues. Ce vice règne principalement parmi les femmes. Mais si l'on examine à fond leur magie, on trouve qu'elle ne consiste le plus souvent que dans l'art de préparer subtilement des poisons, & que le reste n'est qu'un tissu d'impostures.

Les Amboiniens ont divers usages qui leur sont communs avec d'autres peuples de l'Orient, comme de s'accroupir pour faire leur eau, détestant l'usage d'uriner debout, qui, selon eux, ne convient qu'aux chiens; de laisser croître leurs ongles, qu'ils teignent en rouge; de se laver souvent dans les rivières, mais les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avec des vêtemens particuliers à ces bains, par respect pour la pudeur; de s'oindre le corps d'huiles odoriférantes & d'en parfumer aussi leur chevelure, en s'arrachant le poil de toutes les autres parties, & de s'asseoir sur une natte, les jambes croisées sur le corps.

Dès qu'un enfant est né, sa mère lui présente le sein & lui donne un nom de lait, indépendamment de celui qu'il reçoit ensuite au baptême. Ce nom a toujours rapport à quelques circons-

tances de sa naissance. On ne sait ce que c'est que d'emmailloter les enfans, mais on les enveloppe négligemment dans un linge, après leur avoir appliqué un bandage sur le nombril. D'autres soins seraient mortels dans un pays si chaud, & plusieurs Européens en ont fait anciennement l'expérience. Au lieu de porter les enfans sur le bras, l'usage est de les porter ici sur la hanche, en passant le bras gauche sous leurs aisselles, autour du dos, dans une attitude fort aisée. On ne voit, parmi ces peuples, que des corps bien formés dans tous leurs membres, & jamais d'estropiés, que par accident. Après la naissance d'un enfant, on plante un cocotier ou quelqu'autre arbre dont le nombre des nœuds successifs indique celui de ses années.

Moluques.

A la mort du père, l'aîné des fils est le maître de tout ce qu'il possédait. Cet aîné ne donne à sa mère, & ses frères & sœurs, que ce qu'il juge nécessaire à leur subsistance. Mais il ne succède pas à son père dans les dignités héréditaires; elles passent aux collatéraux.

On peut mettre, comme au second ordre des naturels du pays, les Alfouriens, montagnards sauvages, qui occupent les hauteurs de l'île de Céram, l'une des dépendances d'Amboine, & qui sont fort différens des insulaires établis sur le rivage. En général ils sont beaucoup plus grands,

Moluques.

plus charnus & plus robustes, mais d'un naturel farouche & barbare. La plupart vont nus, sans distinction de sexe, n'ayant qu'une large & épaisse ceinture, teinte en plusieurs raies, qui leur couvre uniquement le milieu du corps. Ces ceintures sont composées de l'écorce d'un arbre nommé *sacca*, que l'auteur prend pour le sycomore blanc. Sur la tête ils portent une coque de noix de coco, autour de laquelle ils entortillent leurs cheveux. Ils les attachent aussi quelquefois à un morceau de bois, qui leur sert en même tems d'étui pour leur peigne. Cet étrange bonnet est encore orné de trois ou quatre panaches. Leur chevelure est liée d'un cordon, auquel ils enfilent de petits coquillages blancs, dont ils se garnissent de même le cou & les doigts des pieds. Quelquefois leur collier est un chapelet de verre. Ils portent aussi de gros anneaux jaunes aux oreilles; & jamais ils ne paraissent plus propres qu'avec des rameaux d'arbres aux bras & aux genoux, dont ils ne manquent pas de se parer, sur-tout lorsqu'ils doivent se battre.

Tous ces montagnards, quoique partagés en factions, ont les mêmes manières, les mêmes mœurs & le même culte. C'est une loi inviolable parmi eux, qu'aucun jeune homme ne peut couvrir sa nudité, ou sa maison, se marier ni travailler, s'il n'apporte pour chacune

Moluques.

de ces inſtallations autant de têtes d'ennemis dans ſon village, où elles ſont poſées ſur une pierre conſacrée à cet uſage. Celui qui compte le plus de têtes eſt réputé le plus noble, & peut aſpirer aux meilleurs partis. On n'examine point à la rigueur ſi ce ſont des têtes d'hommes, de femmes ou d'enfans. Il ſuffit que la taxe ſoit remplie. Par cette politique, il eſt facile à leurs chefs de détruire en peu de tems un village ennemi, & de faire la guerre ſans qu'il leur en coûte la moindre dépenſe.

Dans leurs maraudes, pour chercher des têtes, les jeunes Alfouriens battent la campagne en petites troupes de huit ou dix, le corps tellement couvert de verdure, de mouſſe & de rameaux, que cachés ſur les chemins, au milieu des bois, on les prend facilement pour des arbres; dans cet état, s'ils voient paſſer quelqu'un de leurs ennemis, ils lui jettent une zagaie par derrière; & s'élançant ſur lui, ils lui coupent la tête, qu'ils emportent dans les habitations, où ils font leur entrée ſolemnelle; tandis que les jeunes femmes & les filles, chantant & danſant autour d'eux, célèbrent cette victoire par des réjouiſſances publiques. Les têtes ſont ſuſpendues aux maiſons, ou jetées en certains lieux, comme une offrande aux divinités du pays. Il arrive ſouvent à ces jeunes Alfouriens de roder un mois ou deux avant

Moluques.

qu'ils puiſſent trouver l'occaſion de ſe pourvoir de têtes, parce qu'ils n'attaquent guères l'ennemi qu'à coup sûr. S'ils le manquent, ils reviennent les mains vuides, quelquefois bleſſés, & ſi remplis de frayeur, qu'ils ne penſent plus de longtems au mariage. Lorſqu'ils ont perdu quelques-uns de leurs gens dans un combat, & que les têtes en ſont emportées, ils jetent les cadavres ſur un arbre, comme indignes de la ſépulture. Mais ſi les morts ont encore leur tête, il eſt permis aux parens de les enterrer, dans la crainte que leurs ennemis n'en puiſſent faire trophée.

On conçoit qu'avec des loix auſſi barbares, les Alfouriens ont beſoin d'autres maximes, aſſorties à cette politique & capables de perpétuer les occaſions de les exercer avec quelqu'apparence de juſtice. Leur extrême délicateſſe ſur le point d'honneur eſt la principale ſource des guerres continuelles qui règnent entr'eux. Lorſqu'un Alfourien en viſite un autre, rien ne doit manquer à l'accueil qu'on lui fait. Cette réception conſiſte à lui préſenter d'abord du piſang & du tabac. Oublie-t-on volontairement, ou par malheur, de joindre au fruit du piſang les feuilles de ſiri néceſſaires? C'eſt aſſez pour mettre en colère l'Alfourien étranger, qui, pour témoigner ſon reſſentiment au maître de la maiſon, en ſort ſur le champ, & va s'eſcrimer devant la porte,

Moluques.

en danſant le ſabre à la main, juſqu'à ce que l'affront ſoit réparé par quelques préſens. Si pendant cette viſite, les petits enfans de la maiſon crachent ou ſe mouchent, c'eſt un outrage ſanglant. S'ils jetent quelque choſe à l'étranger, ou s'ils lui rient au nez, le père eſt tenu de laver chaque fois l'opprobre par d'autres préſens, & la paix eſt faite alors; mais, s'il le refuſe, l'offenſé s'en plaint à ſes amis, & revient deux ou trois ans après demander ſatisfaction à ſon hôte. La querelle peut encore être appaiſée par un préſent : ſinon la vengeance eſt réſolue contre un opiniâtre, qui, non-content d'un premier affront, oſe encore, après tant d'années, pouſſer le mépris juſqu'à ne rien offrir en faveur de la réconciliation. L'offenſé meurt-il ſans avoir exécuté ſa réſolution? ce ſoin paſſe à ſes deſcendans qui ne manquent pas de le venger tôt ou tard. Quelquefois tous les habitans du village prennent parti pour le mort, & vont enlever dans celui de l'aggreſſeur quelques têtes, ſans diſtinction, & les premières qu'ils peuvent abattre : ſur quoi naît ordinairement une guerre ouverte. Mais, avant d'en venir à cette extrêmité, l'un d'entr'eux élève la voix, appelle les cieux, la terre, la mer, les rivières, & tous leurs ancêtres à leur ſecours. Après cette invocation, il ſe tourne vers les ennemis, & leur annonce à haute voix

Moluques.

les motifs qui les forcent à la guerre, proteſtant qu'ils ne viennent pas clandeſtinement comme des voleurs, mais à découvert, & dans la ſeule vue de ſe procurer par la force le préſent de la réconciliation qu'on a l'injuſtice de leur refuſer. De retour dans leur village, avec une ou deux têtes qu'ils ont coupées à leurs ennemis, ils les portent en cérémonie, accompagnés de leurs femmes, qui ne ceſſent de chanter & de danſer autour d'eux. On donne enſuite un grand feſtin, où les têtes ont leur place, & ſont ſervies chacune par un guerrier, qui leur préſente du piſang, du tabac & d'autres rafraîchiſſemens. On verſe neuf gouttes d'huile ſur chacune; après quoi deux hommes les prennent & les jetent. Ils ſont perſuadés que s'ils manquaient à la moindre de ces cérémonies, ils n'auraient pas de bonheur à ſe promettre dans leur entrepriſe. Cependant, pour s'en aſſurer d'avance, ils ont recours au démon, qu'ils conſultent de différentes manières; & dont ils attendent la réponſe par certains ſignes: ſi les préſages ſont conſtamment favorables, ils n'héſitent plus à commencer la guerre.

Les Alfouriens ſe nourriſſent de ſerpens, de rats, de grenouilles, & de diverſes autres ſortes de reptiles. La chair de ſanglier & le riz, qu'ils commencent à cultiver eux-mêmes, entre auſſi dans

Moluques.

dans leurs alimens; mais ils y sont moins accoutumés. Le sagu est pour eux un mets friand : ils en font une bouillie épaisse, qu'ils mettent dans des bambous, & la mangent froide lorsqu'ils sont en voyage. Ces bambous leur tiennent lieu de marmites, de pots & de verre. L'eau est leur boisson commune; mais le saguwet, espèce de liqueur fermentée qu'ils tirent du sagu, anime leurs festins. Ils enterrent cette liqueur dans des marais pour la rendre plus forte. Elle y prend aussi une couleur plus jaune, & s'y conserve toujours fraîche, quoiqu'elle perde beaucoup de son goût agréable, & qu'elle devienne même fort âpre. Ces montagnards aiment l'eau-de-vie à la fureur, & savent la distinguer du vin d'Espagne. Valentin rapporte qu'un ministre hollandais, nommé *Montanus*, étant arrivé le soir à *Elipapoutelh*, pour y administrer les sacremens, on lui dit que le raja *Sahoulau*, un des plus puissans rois des Alfouriens, descendu des montagnes avec une nombreuse suite, souhaitait de le saluer. Montanus, qui connaissait ce prince de réputation, consentit à le recevoir sur le champ, pour en être plutôt délivré. Après un court compliment, le raja demanda de l'eau-de-vie, ajoutant, en mauvais malais, qu'il l'aimait beaucoup. La crainte des effets désagréables que cette liqueur pouvait produire, fit répondre au mi-

Moluques.

niſtre hollandais, qu'étant au terme de ſon voyage, ſes proviſions étaient preſque finies. Cependant il fit apporter un petit reſte de vin d'Eſpagne, qu'il voulut faire boire au raja pour de l'eau-de-vie. Mais ce prince n'en eut pas plutôt goûté qu'il le rejetta. « Ce que vous m'offrez, » dit-il, en ſecouant la tête, n'eſt pas une boiſſon » d'homme, c'eſt une boiſſon de femme; ſi c'eſt » l'eau-de-vie, il faut que j'aie perdu la mé» moire ». Le miniſtre fort embarraſſé, ſe vit obligé de faire paraître ſa bouteille d'eau-de-vie; & le raja qui en reconnut l'odeur, s'écria que c'était une boiſſon d'homme. En effet la bouteille fut bientôt vuidée. Alors le prince Alfourien, commençant à s'échauffer, tira de ſa corbeille quelques morceaux de ſerpens & de ſagu, qu'il offrit à Montanus; & les lui voyant refuſer ſous divers prétextes, il voulut du moins, pour ſignaler ſa reconnaiſſance, lui faire accepter le ſpectacle d'un combat de ſes Alfouriens. Les objections & les excuſes ne purent le faire changer de deſſein. Il fit commencer, à la lumière de quantité de flambeaux, un combat qui, n'ayant d'abord été que ſimulé, devint bientôt ſérieux. La terre fut jonchée de cadavres. Le ſang ruiſſelait, & les membres volaient de toutes parts; tandis que le raja ne ceſſait d'animer les combattans par ſes promeſſes & ſes menaces, ſans

Moluques.

que les représentations & les instances du ministre pussent l'engager à terminer une scène si tragique. « Ce sont mes sujets, lui répondait-il; ce » ne sont que des chiens morts, dont la perte » n'est d'aucune importance; & je ne me fais pas » une affaire d'en sacrifier mille pour vous mar- » quer mon estime ». Montanus, changeant de ton, repliqua que c'était beaucoup d'honneur pour lui, mais que les loix hollandaises ne permettaient pas de répandre inutilement le sang, & qu'il en deviendrait lui-même responsable au gouverneur, qui ne manquant d'espions nulle part, serait bientôt informé de cette scène. Le raja, cédant à ses remontrances, fit enfin terminer le combat; & Montanus en eut d'autant plus de joie, qu'il craignait sérieusement que les Alfouriens, las de se massacrer les uns les autres, dans l'idée de l'amuser, ne se donnassent, à leur tour, le divertissement de le tailler en pièces, lui & toutes les personnes de sa suite.

Avant que ces peuples connussent le gérofle, dont ils tirent aujourd'hui leur subsistance, ils ne vivaient que de leurs pirateries, mangeaient des corps de leurs ennemis, & marchaient nus, à la réserve d'une ceinture. C'est des Portugais qu'ils ont appris à se vêtir, & des Hollandais qu'ils ont reçu les lumières de l'évangile: mais la profession qu'ils font d'être chrétiens, n'empêche

Moluques.

pas qu'ils ne reviennent encore quelquefois à leur ancienne barbarie. On en rapporte des exemples qui ſont voir que la chair humaine a toujours de grands appas pour eux, lorſqu'ils trouvent l'occaſion de s'en raſſaſier ſans témoins. Le roi de Titaway, vieillard de ſoixante ans, avoua en 1687, que dans ſa jeuneſſe il avait mangé pluſieurs têtes de ſes ennemis, après les avoir fait rôtir ſur des charbons, ajoutant qu'entre toutes les viandes, il n'y en avait pas de ſi délicate, & que les plus friands morceaux étaient les joues & les mains. En 1702, un vieux meſſager du conſeil d'état d'Amboine, originaire de cette île, & d'ailleurs fort honnête homme, fut convaincu d'avoir enlevé du gibet & mangé un bras du cadavre d'un eſclave, dont l'embonpoint l'avait tenté. Il fut puni par une amende de 500 piaſtres; heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Il y a des ordonnances très-ſévères pour réprimer cette horrible paſſion, & de tems en tems on a ſoin de les renouveller.

Il paraît que tout le terrein des Moluques eſt imprégné de ces matières ſulfureuſes qui forment les volcans. On voit fréquemment ſur les montagnes d'Amboine des éruptions de feux ſouterrains qui embrâſent les herbes & les arbriſſeaux dont la campagne eſt couverte. Valentin en fit l'épreuve ſur les montagnes d'Omer. « J'étais,

Moluques.

» dit-il, ſans la moindre inquiétude dans ma » chaiſe à porteurs, fermée de tous côtés pour me » garantir contre l'ardeur du ſoleil, lorſqu'après » avoir fait environ un quart de lieue de chemin » au-deſſus du vent, toute cette vaſte campagne » que nous avions derrière nous, parut en feu dans » un inſtant, & les flammes qui s'élevaient juſ- » qu'aux nues, du milieu d'une horrible fumée, » gagnaient avec une telle rapidité, qu'à peine » eus-je le tems de ſortir de ma chaiſe, pour » prendre la fuite avec tous mes gens, dont le » nombre était d'environ quarante. Notre effroi » ne nous aurait cependant prêté que de vaines » forces, ſi le vent ne s'était tourné tout-à-coup, » & ſi l'embrâſement n'eût été coupé par un » eſpace aride & ſans herbes. J'appris de mon » guide, qu'il s'était déja trouvé une fois dans le » même péril, mais beaucoup plus grand, puiſqu'il » n'avait pu l'éviter; & qu'il s'était vu obligé de » ſe jeter le viſage contre terre, pour n'être pas » ſuffoqué par la fumée; que lui & ſes compagnons » eurent le viſage un peu défiguré, leurs cheveux » brûlés & leurs vêtemens fort endommagés. Il eſt » vrai que l'herbe étant alors moins haute & plus » verte, les flammes n'avaient pas le même degré » de violence; mais la fumée était d'autant plus » épaiſſe ».

Productions.

Il reſte à joindre ici quelques propriétés des

Moluques.

îles Moluques, qui regardent l'histoire naturelle. On a remarqué que le clou de gérofle, qui fait le principale richesse, ne croît en aucun autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre îles voisines que cette propriété commune fait quelquefois ranger sous le même nom. Argensola remontant aux anciennes traces du gérofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de son odeur, en chargèrent leurs jonques pour le porter dans les golfes de Perse & d'Arabie. Mais il n'ajoute rien qui puisse faire connaître le tems de cette découverte. Pline a connu le gérofle, & le décrit comme une espèce de poivre long qu'il appelle *cariophylum*. Les Perses l'ont nommée *calafu*. Il n'est pas question d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naissance de l'autre. Les Espagnols le nommaient anciennement *girofa*, ou gérofle, & depuis ils l'ont appellé *clavo*, ou clou, à cause de sa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *siger*, la feuille *varaqua*, & le fruit *chimque*, ou *chamque*.

L'arbre du gérofle ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles; mais la tête est plus épaisse, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou se trouve dans les feuilles, & jusques dans le bois. Les branches qui sont en grand nombre, jettent une quantité

Moluques.

prodigieuse de fleurs, dont chacune produit son clou. Ses fleurs sont d'abord blanches. Ensuite elles deviennent vertes; puis rouges & assez dures. C'est alors qu'elles sont proprement cloux. En séchant, les cloux prennent une autre couleur, qui est un brun jaunâtre. Lorsqu'ils sont cueillis, ils deviennent d'un noir de fumée. Ils ne se cueillent pas avec la main comme les autres fruits. On attache une corde à la branche qu'on secoue avec force; ce qui ne se fait pas sans fatiguer les arbres; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, après avoir nettoyé soigneusement l'espace qui est dessous.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorsqu'ils sont tombés. On les vend même avec ces queues. Car les insulaires ramassent tout ensemble, & ne se donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achètent, prennent celle de les nettoyer pour les transporter en Europe. Les cloux qui restent aux arbres, portent le nom de *meres*, y demeurent jusqu'à l'année suivante, & passent pour les meilleurs, parce qu'ils sont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préfèrent aux autres; mais les Hollandais prennent par choix les plus petits. On ne plante point de gérofliers. Les cloux qui tom-

Moluques.

bent, & qui se répandent en divers endroits, le reproduisent assez; & les pluies fréquentes hâtent si fort leur accroissement, qu'ils donnent du fruit dès la huitième année. Ils durent cent ans. Quelques-uns prétendent qu'ils ne croissent pas bien lorsqu'ils sont plantés trop près de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces îles, sur les montagnes comme dans les vallées. Ils mûrissent depuis la fin du mois d'août jusqu'au commencement de janvier.

Il ne croît point d'herbe ni aucune sorte de verdure autour des gérofles, parce qu'ils attirent tous les sucs nourriciers de la terre. Les cloux sont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un sac sur un vaisseau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau sera considérablement diminuée, sans que la qualité des cloux y perde rien. S'il se trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un marchand choisit pour les nettoyer, quelqu'éloignée qu'elle soit des cloux, elle sera vuide en deux jours, par la châleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux.

Les Hollandais, qui ont fait cette expérience, ajoutent que la soie grege de la Chine a la même vertu. Qu'on la mette dans quelque lieu, un pied ou deux au-dessus de la terre, & qu'on arrose d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé sec & la soie toute imbibée d'eau. Les Indiens emploient

cette ruſe, pour donner plus de poids à la ſoie qu'ils livrent dans le commerce. Moluques.

On lit dans les mémoires portugais que les pigeons ramiers, qui ſont en grand nombre dans l'île de *Gilolo*, mangent le reſte des cloux qui vieilliſſent ſur les arbres, & que les rendant avec leur fiente, il en renaît d'autres gérofles; raiſon qui les fait multiplier par-tout, & qui s'oppoſera toujours aux efforts qu'on pourrait faire pour les détruire. Il rapporte auſſi qu'après la conquête des Portugais, les rois des Moluques, indignés de l'inſolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouvèrent pas d'autre moyen pour s'en délivrer, que de détruire les funeſtes richeſſes qui les expoſaient à cette tyrannie. Le déſeſpoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les gérofliers; mais cet incendie répondit ſi mal à leurs vues, qu'au lieu de répandre une éternelle ſtérilité dans leurs îles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet l'expérience a fait connaître que la cendre mêlée à la terre eſt capable de l'engraiſſer. Dans pluſieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume ſur les terres ſtériles, & l'on embrâſe de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes.

On confit aux Indes le clou de gérofle dans le ſucre, ou dans le ſel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher

Moluques.

du clou pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du gérofle sont d'ailleurs assez connues. Nous avons parlé plus haut du sagu.

Le tabac croît en abondance aux Moluques, mais il n'égale pas en bonté celui des Indes orientales, quoique les fruits communs y soient les mêmes, & qu'ils n'aient rien d'inférieur.

Animaux.

On y trouve de grandes couleuvres qui ont plus de trente pieds de long, & qui sont d'une grosseur proportionnée. Elles rampent pésamment. On n'a jamais reconnu qu'elles fussent venimeuses. Ceux qui les ont vues, assurent que lorsqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe, dont elles doivent la connaissance à l'instinct de la nature; après quoi elles montent sur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Aussi-tôt divers poissons l'avalent, & tombant dans une sorte d'ivresse qui les fait demeurer sans mouvement sur la surface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres.

On remarque que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne sont dangereux que sur terre; & que dans la mer, au contraire, il sont si lâches & si engourdis, qu'ils se laissent prendre aisément. Un jour on en prit un qui avait quatre yeux.

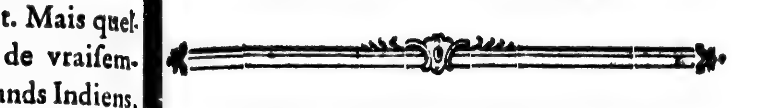
Tous les voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répéter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs sont variées, & forment un mélange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On assure que dans les tems qu'on y formait la ligue qui en chassa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, je meurs, je meurs; & que battant en même tems les aîles, il tomba mort. Voilà un présage à opposer au vol des oiseaux chez les anciens: mais on peut croire au babil des perroquets des Moluques, sans croire à celui des historiens. Un Hollandais avait un perroquet qui contrefaisait sur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendait. Moluques.

L'île de Ternate a quantité d'oiseaux du paradis, que les Portugais nomment *paxaros del sol*, ou oiseaux du soleil. Les habitans leur donnent le nom de *manucodiata*, qui signifie oiseau des dieux. Les Hollandais en achètent quelquefois de morts à fort vil prix; mais, comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs relations qu'ils aient jamais eu l'occasion de reconnaître s'il est vrai que ces oiseaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre; qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traversant les îles. Telle est l'idée d'après laquelle

Moluques.

plusieurs naturalistes les représentent. Mais quelques voyageurs assurent avec plus de vraisemblance, sur le témoignage des marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiseaux, & que l'opinion contraire vient de l'usage établi parmi ceux qui les prennent de leur ôter les pieds, & de ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables. Ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparaître toutes les traces des pieds.





CHAPITRE IX.

Timor. Ile Célèbes.

Timor.

Ces deux îles ſont, l'une au ſud, l'autre au nord des Moluques, & toutes deux en ſont à peu de diſtance. Nous parlerons en premier lieu de Timor. Dampier lui donne environ ſoixante & dix lieues de long, ſur quinze ou ſeize de largeur. Elle eſt ſituée à-peu-près au nord-eſt & au ſud-oueſt ; & ſon milieu eſt preſqu'à neuf degrés de latitude méridionale. Elle n'a point de rivières navigables, ni beaucoup de havres ; mais on y trouve un grand nombre de baies, où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans certaines ſaiſons. C'eſt dans celle d'Anabo, qui la couvre, au ſud-oueſt, que les Hollandais ont un fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti ſur un rocher qui touche au rivage, une lieue à l'eſt de la pointe de Cupang, d'où ils chaſsèrent les Portugais en 1613. Cependant il en reſte un grand nombre dans l'île, & ils y ont pluſieurs établiſſemens, entr'autres, celui de Laphao. La ville eſt compoſée de quarante ou cinquante maiſons, dont chacune a ſon enclos rempli d'arbres fruitiers,



Timor.

tels que des tamarins, des cocotiers & des toddis. Chaque enclos a ſon puits. Une égliſe à demi ruinée, fait le principal ornement de la perſpective. Aſſez près du rivage, une mauvaiſe plate-forme, accompagnée d'un petit édifice, ſoutient ſix canons de fer, montés ſur des affûts pourris; & quelques hommes y font la garde.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuſe des habitans de Laphao: « la plupart, dit-il, ſont » nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, » & le viſage couleur de cuivre jaune. Leur lan» gue eſt le Portugais. Ils ſe diſent catholiques » romains, & ne ſe font pas moins honneur de » leur religion que de leur origine. Ils ſe fâche» raient beaucoup contre ceux qui leur refuſe» raient le nom de Portugais; cependant je n'en » vis que trois qui méritaſſent le nom de *blancs*, » deux qui étaient prêtres ». Ils ont trois ou quatre petits bâtimens qui ſervent à leur commerce avec les inſulaires, & qu'ils envoient même juſqu'à Batavia, pour en tirer des marchandiſes de l'Europe. L'île leur fournit de l'or, de la cire & du bois de ſandal. Quelques Chinois qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des ſoies, &c. & qui prennent d'eux en échange,

Timor.

de l'or pur tel qu'on le trouve ſur les montagnes, du bois de ſandal, de la cire & des eſclaves.

Les Portugais ont un autre établiſſement qu'ils nomment *Porta-Nova*, au bout oriental de l'île de Timor, où leur gouverneur général fait ſa réſidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le ſecond rang. On aſſura Dampier, que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ils pouvaient aſſembler cinq ou ſix cens hommes, bien armés de fuſils, d'épées & de piſtolets. Quoiqu'ils ſe reconnaiſſent ſujets du Portugal, leur ſituation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vu pouſſer la hardieſſe juſqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportaient des ordres du vice-roi de Goa. Comme ils ne font pas ſcrupule de s'allier aux femmes de l'île, cette indocilité ne fait qu'augmenter à meſure qu'ils ſe multiplient, & que leur ſang s'éloigne de ſa ſource.

L'île de Timor eſt diviſée en pluſieurs royaumes, dont chacun a ſon langage; quoique la reſſemblance de la figure, des uſages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, ſemble prouver que tous ces inſulaires ont une origine commune. La bonne intelligence eſt rare entre tous les princes de ces différens royaumes. La compagnie hollandaiſe, qui a ſon fort & ſon comptoir dans le royaume de Cupang, trouve

Timor.

de l'avantage à nourrir leurs divisions; tandis que, vivant en paix avec chaque puissance de l'île, elle tire tous les profits du commerce. Le roi de Cupang, ami particulier des Hollandais, est ennemi mortel de tous les autres rois, qui sont étroitement alliés avec tous les Portugais. Il tire, du fort de la Concorde, un secours secret d'hommes & de munitions, qui lui est refusé en apparence, comme à tous ses concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, & de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre est si cruelle de la part des Cupangois, que les nobles du pays mettent leur gloire à placer sur des pieux, au sommet de leurs maisons, les têtes des ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les simples soldats sont obligés de porter celles qu'ils peuvent abattre aussi, dans des magasins destinés à les recevoir. Le village Indien, qui est voisin du fort Hollandais, contient un de ces sanglans dépôts. On doit juger par-là que la haine des Portugais, qui voient leurs têtes menacées du même sort, ne tombe pas moins sur les Hollandais que sur le roi du Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'île, s'ils en avaient la permission du roi de Portugal; seule occasion où le respect a la force

de

de les arrêter. Mais il paraît que les Hollandais, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des soldats Européens, & sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs ennemis. D'ailleurs ils ont, à peu de distance, leur établissement de Solor, dont ils pourraient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi dans l'île d'Ende, qui n'est pas plus éloignée; & leur ville, qui se nomme Lorantuca, vers l'extrémité orientale de cette île, est mieux peuplée qu'aucune place de Timor. Mais, loin de s'entreprêter de l'assistance, les gouverneurs de leur nation, dans ces deux îles, se haïssent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor font partie d'une chaîne d'île situées au nord de Timor.

Timor.

Les insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'un agilité singulière; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur nation, leur fait perdre l'avantage qu'ils pourraient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de la vivacité, suivant l'expression de Dampier[1], que pour la trahison & la barbarie. Leurs habitations ne présentent que la misère. Ils sont nus à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile. Quel-

Mœurs.

Timor.

ques-uns portent un ornement de nacre de perle; ou de petites lames d'or, de figure ovale & de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des sourcils, servent à leur couvrir le front. Elles sont si minces, & disposées avec tant d'art, qu'elles semblent enfoncées dans la peau. Cependant les frontons de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets de feuilles entre-mêlées.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le bled d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la saison sèche, ils mettent le feu aux arbres & aux buissons, pour nettoyer leurs champs & les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluies. D'ailleurs, le goût de la chasse qui les occupe sans cesse, leur fait négliger leurs plantations. Ils ne manquent point de buffles, ni de porcs sauvages. Leurs armes ne sont que la lance & la zagaie avec une sorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur religion. On l'assura qu'ils n'en avaient point. Il observe qu'à la faveur de la langue malaisane, qui e[illegible] usage

Timor.

dans toutes les îles voisines, le mahométisme s'était répandu dans celles qui faisaient quelque commerce, avant que les Européens y fussent venus. C'est ainsi qu'il est devenu la religion dominante de Solor & d'Ende; mais il ne paraît pas qu'il ait pénétré dans l'île de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandais y aient obtenu plus de faveur pour le christianisme.

Tout le terrein de l'île est inégal, c'est-à-dire, coupé par des montagnes & de petites vallées. Une chaîne de hautes montagnes la traverse presque d'un bout à l'autre. Elle est assez bien arrosée, dans les tems même de la sécheresse, par quantité de ruisseaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes rivières, parce qu'étant fort étroite, les sources qui tombent de l'un ou l'autre côté des montagnes, ont peu de chemin à faire jusqu'à la mer. Dans la saison pluvieuse, les vallées & les terres basses sont couvertes d'eau. Alors les ruisseaux paraissent autant de grosses rivières, & les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la terre est presque généralement sabloneuse, quoique assez fertile & couverte de bois. Les montagnes sont remplies de forêts & de savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans; dans la plupart des autres, ils paraissent tortus, secs & flétris, & les savannes sont

Timor.

pierreuses & stériles. Mais plusieurs de ces montagnes sont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruisseaux, où les insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Productions.

Il s'attacha particuliérement à connaître les arbres de l'île. Elle en produit un grand nombre qui lui étaient inconnus, & pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais il vit des mangles blancs, rouges & noirs. Il vit le mahot; l'arbre à calebasse qui est ici rempli de piquans, & qui s'élève fort haut, en diminuant vers la pointe; au lieu que dans les Indes occidentales, il est bas, & ses branches s'étendent beaucoup en dehors; le cotonnier, qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique.

Le canna-fistula (1), qui est ici fort commun, a la grosseur de nos pommiers ordinaires; mais ses branches ne sont ni épaisses ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'octobre & de novembre. Ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos pommiers, & sont presqu'aussi grandes. Elles sont d'abord rouges; mais lorsqu'elles son tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréa-

(1) Le cassier.

ble. Le fruit, dans ſa maturité, eſt rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé qui tire ſur le rouge. Les cellules du milieu ſont entr'elles à la même diſtance que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve auſſi une petite ſemence plate. En un mot, il paraît de la même nature : cependant l'obſervateur demeura incertain ſi c'eſt le véritable canna-fiſtula, parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

Timor.

Il vit des figuiers ſauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les figues ne croiſſent point à part ſur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ſes groſſes branches depuis la racine juſqu'au ſommet.

Entre quantité d'arbres qui peuvent ſervi à toutes ſortes d'uſages, on trouve, à Timor, le ſandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au pin. Ils ont la tige droite & unie, mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, peſant & rougeâtre, ſur-tout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre ſortes de palmiers que Dampier n'avait vus dans aucun autre lieu. Les troncs de la première eſpèce ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croiſſent vers le ſommet, comme celles du cocotier ; & leur fruit reſſemble aux noix

Timor.

de coco; mais il eſt plus petit, de figure ovale, à-peu-près de la groſſeur d'un œuf de canne. La coquille en eſt noire & dure avant ſa maturité. Il eſt rempli d'une chair ſi dure, qu'on ne ſaurait le manger, & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les noix de coco.

Les fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plupart des autres contrées des Indes; mais il paraît que les inſulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandais qui les y ont tranſplantés. Dampier y trouva une herbe ſauvage qui ſe nomme callaou (1), en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins ſaine que les épinars. L'île produit naturellement du pourpier, du fenouil marin & d'autres herbes connues des Européens. Le bled d'Inde y croît avec peu de culture. C'eſt la nourriture commune des habitans; mais les Portugais & leurs voiſins ſement un peu de riz.

Dampier ne vit des bœufs & des vaches, qu'aux environs des forts de la Concorde. L'île eſt peuplée de ſinges & de ſerpens. On y trouve un grand nombre de ſerpens jaunes de la groſſeur du bras & longs de quatre pieds; mais les plus dangereux ne ſont pas plus gros que le tuyau

(1) *Ketmia Braſilie...*

d'une pipe. Leur longueur eſt de cinq pieds. Ils ſont verds par tout le corps. Ils ont la tête rouge, plate, & de la groſſeur du pouce. Timor.

Entre les volatilles, on diſtingue l'oiſeau à répétition, ainſi nommé, parce qu'il chante ſix notes deux fois de ſuite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finit d'un ton aſſez bas. Sa groſſeur eſt celle d'une alouette. Il a le bec petit, noir & pointu; les aîles bleues; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raie bleue autour du cou.

Dans le nombre infini de poiſſons que l'on pêche à Timor, on remarque les mangeurs d'huîtres. Ils ont dans le goſier deux os fort épais, durs & plats, avec leſquels ils caſſent la coquille, pour avaler enſuite le poiſſon qu'elle renferme. Auſſi trouve-t-on toujours dans leur eſtomac quantité de ces coquilles en pieces.

Au nord-oueſt des Moluques, eſt ſituée l'île Célèbes. Nous raſſemblerons les obſervations diſperſées d'un grand nombre de voyageurs, ſurtout celles des Hollandais qui poſsèdent dans cette île un fort & un excellent comptoir, fondés ſur les ruines de l'ancien établiſſement portugais. C'eſt d'après eux qu'on s'eſt accoutumé à l'appeller indifféremment Célèbes ou Macaſſar, du nom de ſa principale ville, & du plus puiſſant de ſes états. Ile Célèbes.

Célèbes.

Ce royaume, que ses habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les conquêtes d'un de ses rois, vers la fin du dernier siècle, comprend en effet la plus grande partie de l'île, s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'au sixième degré de latitude méridionale. Sa longueur se prend du septentrion au midi. Elle est d'environ cent trente lieues, sur quatre-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'île. Mandar & Bonguis étaient deux autres royaumes qui les bornaient au septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres provinces aujourd'hui soumises aux rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

Sa situation étant au milieu de la zône-torride, on s'imagine aisément qu'il y règne une extrême chaleur. Peut-être serait-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étaient modérées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le soleil y emploie dans son passage, en parcourant les signes du zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le

Célebes.

pays, y excite presque tous les jours, au coucher du soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y serait très-mal sain, s'il n'était purifié par les vents du nord, qui s'y font sentir avec violence pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très-rare, le pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les habitans jouissent d'une santé parfaite. On en voit vivre sans maladies jusqu'à l'âge de cent ou de six vingt ans.

De toutes les provinces qui composent le royaume de Macassar, il n'y en a point que la nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du pays par leurs carrières & leurs mines. Dans les unes, on trouve de très-belles pierres, avantage rare aux Indes. Les autres ont des mines d'or, de cuivre & d'étain. La province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines, qui se précipitent des montagnes de Mamaja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. On raconte même qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras.

Productions.

Les terres de l'île Célèbes sont remplies d'ébé-

Célèbes.

niers, de bois de calambouc (1), de calambac, de ſandal, & de quelques eſpèces qui ſervent à teindre en verd & en écarlate; teinture ſi vive & ſi brillante, qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiſerie, plus commun que le bois à brûler n'eſt en Europe, met les habitans en état de conſtruire des bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun port. Leurs bambous ſont ſi durs & ſi ſolides, qu'ils en font non-ſeulement des cabanes, mais de petits bateaux & des fléches. Il n'y a point de contrée dans les Indes, où cette eſpèce de roſeau croiſſe mieux. Au lieu d'un pied de diamètre, qui eſt ſa groſſeur commune, il en a ſouvent plus de trois dans l'île de Célèbes; & comme il eſt naturellement creux, les Macaſſarois en font des tambours qui ne rendent pas moins de ſon que les nôtres.

D'autres provinces ne ſemblent formées que pour le plaiſir de leurs habitans. Quantité de petites rivières, dont elles ſont arroſées, leur fourniſſent d'excellent poiſſon, qui fait pendant toute l'année la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du payſage. La variété en eſt infinie, ce ſont des collines & des campagnes remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs

(1) *Agallochum præſtantiſſimum.*

dans toutes les ſaiſons; des oiſeaux qui ne ceſſent jamais de chanter. Entre quantité de fleurs que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort ſupérieur à celle qui ſe nomme *bougna-genay-maura*. Elle a quelque choſe du lis ; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir de beaucoup plus loin. Les inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lis, mais d'une groſſe racine fort amère, qu'on emploie pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout des fièvres pourpreuſes & peſtilentielles. Les arbres les plus communs dans ces délicieuſes plaines, ſont les citronniers & les orangers. Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'ils y naiſſent tous, ou que la beauté du pays les y attire des îles voiſines, celui qu'on vante le plus, n'a guères que la groſſeur d'une alouette. Son bec eſt rouge; le plumage de ſa tête & celui de ſon dos ſont tout-à-fait verds; celui du ventre tire ſur le jaune, & ſa queue eſt du plus beau bleu du monde. Il ſe nourrit d'un petit poiſſon qu'il va chaſſer ſur la rivière, dans certains endroits, où l'inſtinct eſt le ſeul guide qui puiſſe le conduire. Il y voltige en tournoyant à fleur d'eau, juſqu'à ce que ce poiſſon, qui eſt fort léger, ſaute en l'air, &

Célèbes.

Célèbes.

semble vouloir prendre le dessus pour fondre sur son ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enlève avec son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse, & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *ten-rou-joulon*. Le *lourys* est une sorte de perroquet presqu'entiérement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très-éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de perruches vertes ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière qui lui fait garder un silence triste & mélancolique, tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui est ordinaire aux perroquets.

Tous les fruits des Indes, sur-tout les mangles, les bananes, les oranges & les citrons, croissent admirablement dans l'île de Célèbes. Les mangliers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve en plein midi de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on peut y être à couvert des plus grosses pluies. Les feuilles en sont aussi longues que celles du noyer. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets.

Ils ont la peau dorée comme celle de nos bons-chrétiens d'été, mais beaucoup plus tendre ; la chair fort sucrée & de couleur rougeâtre, avec un noyau assez dur, dont l'amande est fort amère. On connaît qu'elles sont mûres, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle comme l'orange. Les melons de Célèbes sont si rafraîchissans, que, malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour appaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un voyageur pendant une journée entière dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe de bananes, qui sont les figues du pays. Elles ne sont guères plus grosses que les nôtres ; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les insulaires leur donnent le nom *d'ontis*. On y remarque en les coupant, des croix que les Portugais se faisaient un scrupule d'ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du christianisme.

Célèbes.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'île Célèbes ne produit que des noix. Elles y sont moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même d'aussi bon goût ; mais on aurait peine à s'imaginer la quantité d'huile que les habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes, dans lesquels

Célèbes.

ils l'emploient avec différentes préparations, ils en composent un onguent qui vaut le meilleur baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des plaies. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du coco; ce qui forme une pâte dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent pendant quelques heures au soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

L'abondance des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'île, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandais ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès sans s'exposer à la dissenterie.

On voit dans le royaume de Macassar, de vastes plaines qui ne sont couvertes que de cotonniers, & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulières. Ces fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres contrées de l'Asie & de l'Afrique, y sont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lis, & très-agréables à la vue, mais sans aucune sorte d'odeur.

Célèbes.

Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

On admire que, sous la ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soient aussi communs dans l'île de Célèbes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nénuphar, & quantité d'excellens simples, dont les habitans connaissent la vertu pour de certaines maladies. L'opium, que les Portugais nomment ophion, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbuste qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des insulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit: mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistance, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens,

Célèbes.

ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer; & le sommeil qu'elle leur procure dans cette ivresse, a tant de charme pour eux, qu'ils la préfèrent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'ophion n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de faiblesse & d'abattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en léthargie; ou s'il en prend plus d'un demi-grain en substance, il s'endort presqu'aussitôt; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paraisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux plus

plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher, ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fléches : aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle; & quand elles seraient empoisonnées depuis vingt ans, l'effet n'en serait pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes ressemblent beaucoup à l'ophion, & les insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper; mais les animaux de l'île, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent avec une promptitude admirable de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas. Célèbes.

Célèbes n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe. Les bœufs y sont aussi gros; & les vaches y donnent un lait qui n'est pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre dans les forêts des troupeaux de cerfs & de sangliers. L'île n'a point de tigres, ni de lions, ni d'éléphans, ni de rhinoceros; mais les singes y sont comme en possession de l'empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns sont absolument sans queue. Animaux.

Celèbes.

D'autres ont une queue fort longue, & d'une grosseur proportionnée à celle de leurs corps. On les distingue en deux principales espèces, l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre, de ceux qui se tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derrière. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'aussi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes. Le premier qui en apperçoit une, rassemble aussi-tôt ses compagnons par ses cris. Ils se saisissent d'elle, ils lui font toutes sortes d'outrages; ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les seuls ennemis que les singes aient à redouter dans l'île de Célèbes, sont d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup de gueule ils avalent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, emploient diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous

les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes qui sont naturellement curieux, & le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche par sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpens de Célèbes, pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auraient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des alarmes continuelles aux insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre contre des animaux également lascifs & voraces. A la vérité, le seul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bézoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bézoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chèvres; & l'expérience a souvent prouvé qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

Célèbes.

Célèbes.

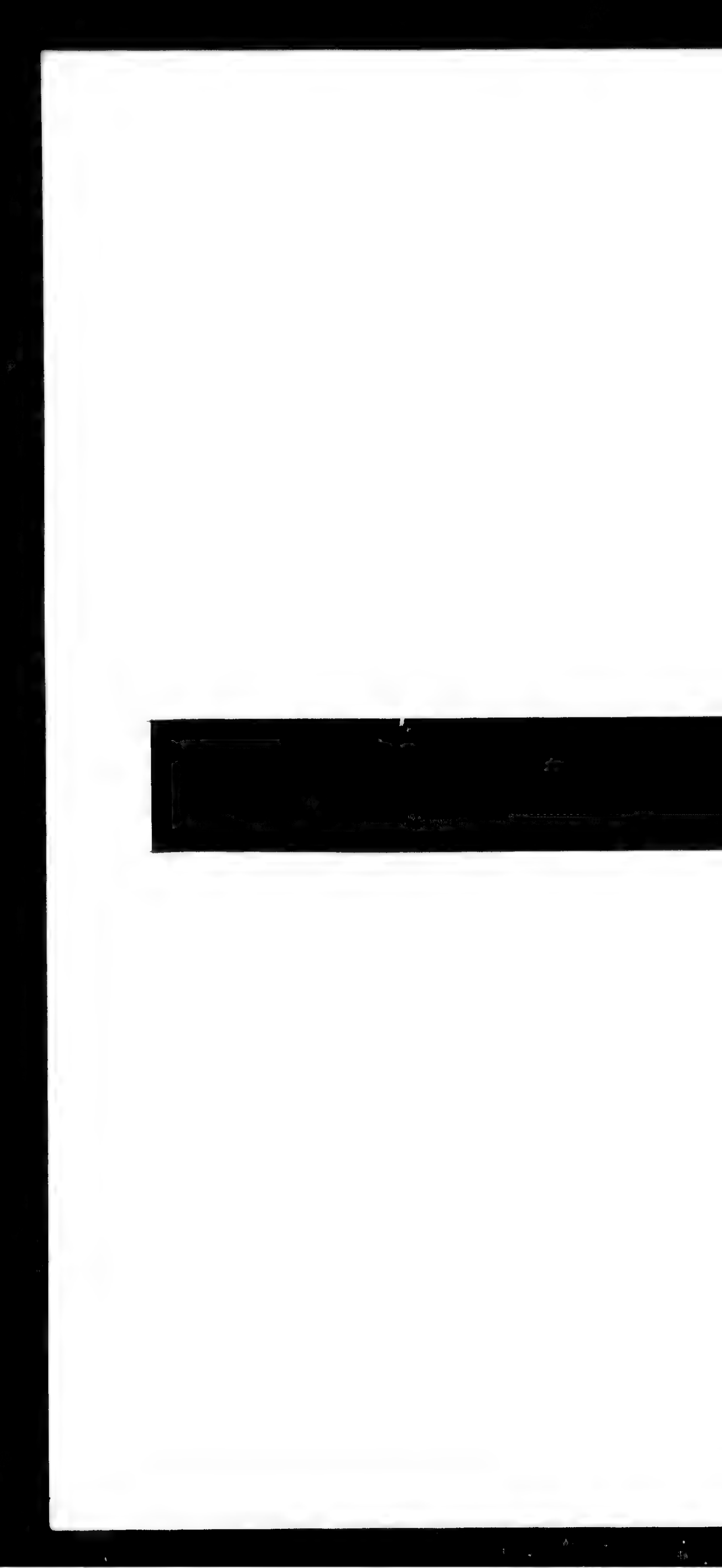
Tout le royaume de Macaſſar n'eſt arroſé que par une grande rivière, qui le traverſe du ſeptentrion au midi. Elle ſe jete dans le golfe, ou dans le détroit, vers le cinquième degré de latitude méridionale. Sa largeur eſt de plus d'une demi-lieue à ſon embouchure. Plus haut elle n'a qu'environ trois cens pas, & de-là, juſqu'à peu de diſtance de ſa ſource, elle n'eſt pas plus large que la Seine à Paris. Mais dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe par une infinité de bras qui ſe répandent dans toutes les parties du royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les canaux du commerce. Elle eſt malheureuſement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux que dans aucune autre rivière de l'Orient; ces monſtres ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau pour attendre le paſſage des petits bâtimens. Ils les arrêtent; & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, & ſe jetent ſur les hommes & les animaux qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve dans la même rivière des lamantins d'une prodigieuſe grandeur, dont les nageoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Quoique le lit de la rivière de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands vaiſ-

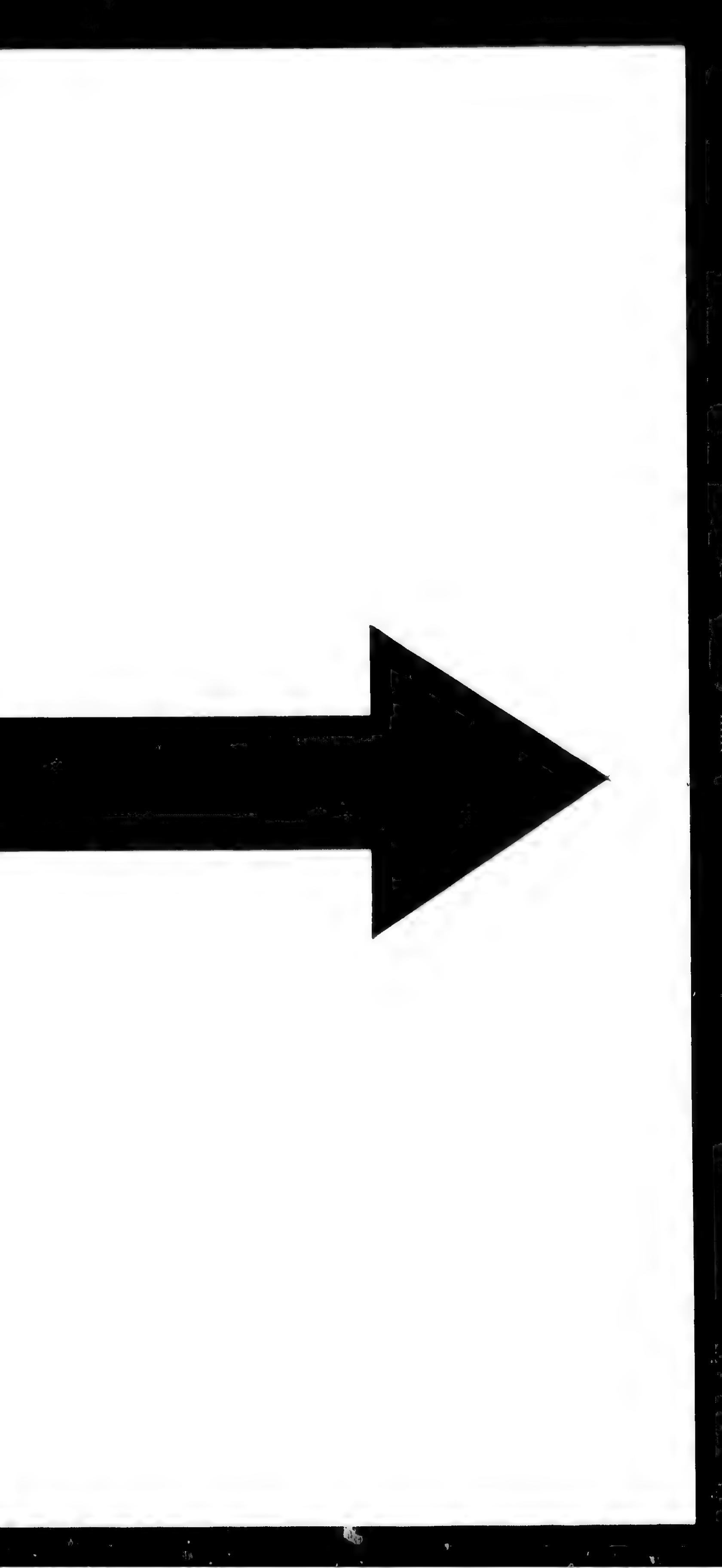
Célebes.

ſeaux, il eſt coupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demi-heure ſans échouer. Mais pluſieurs provinces ont de fort bons ports qui ſervent de retraite aux grands bâtimens. On vante beaucoup celui de Jonpandam, qui eſt dans le détroit même, & dont la ville eſt bâtie ſur le rivage. Les Hollandais, qui en ſont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Ils y ont conſtruit un fort. Outre les richeſſes qu'ils tirent de l'île, en or, en ſoie, en coton fin, en bois d'ébène, de ſandal & de calamba, que les habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'île, ils ont fait de cet établiſſement un entrepôt fort avantageux, pour le commerce, avec d'autres pays qui n'en ſont pas éloignés. De Macaſſar à l'île de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre & d'autres marchandiſes, le trajet n'eſt que d'un jour de navigation. Aux îles d'Amboine, de Banda & de Boutan, qui leur fourniſſent la muſcade & le géroſle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux îles de Ternatte & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de ſapan (1). Les Mo-

(1) On s'en ſert pour la teinture.



[redacted]



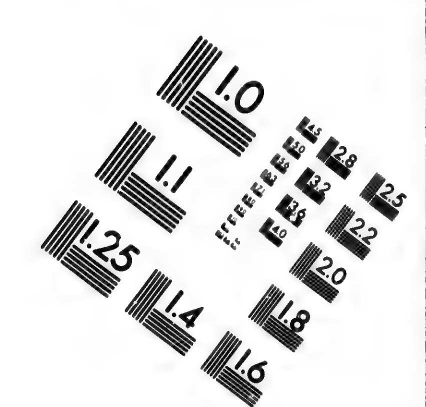
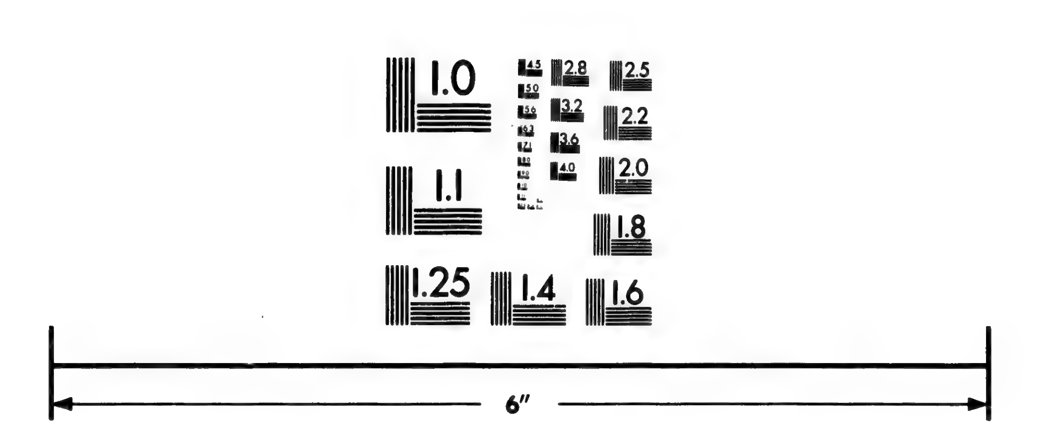
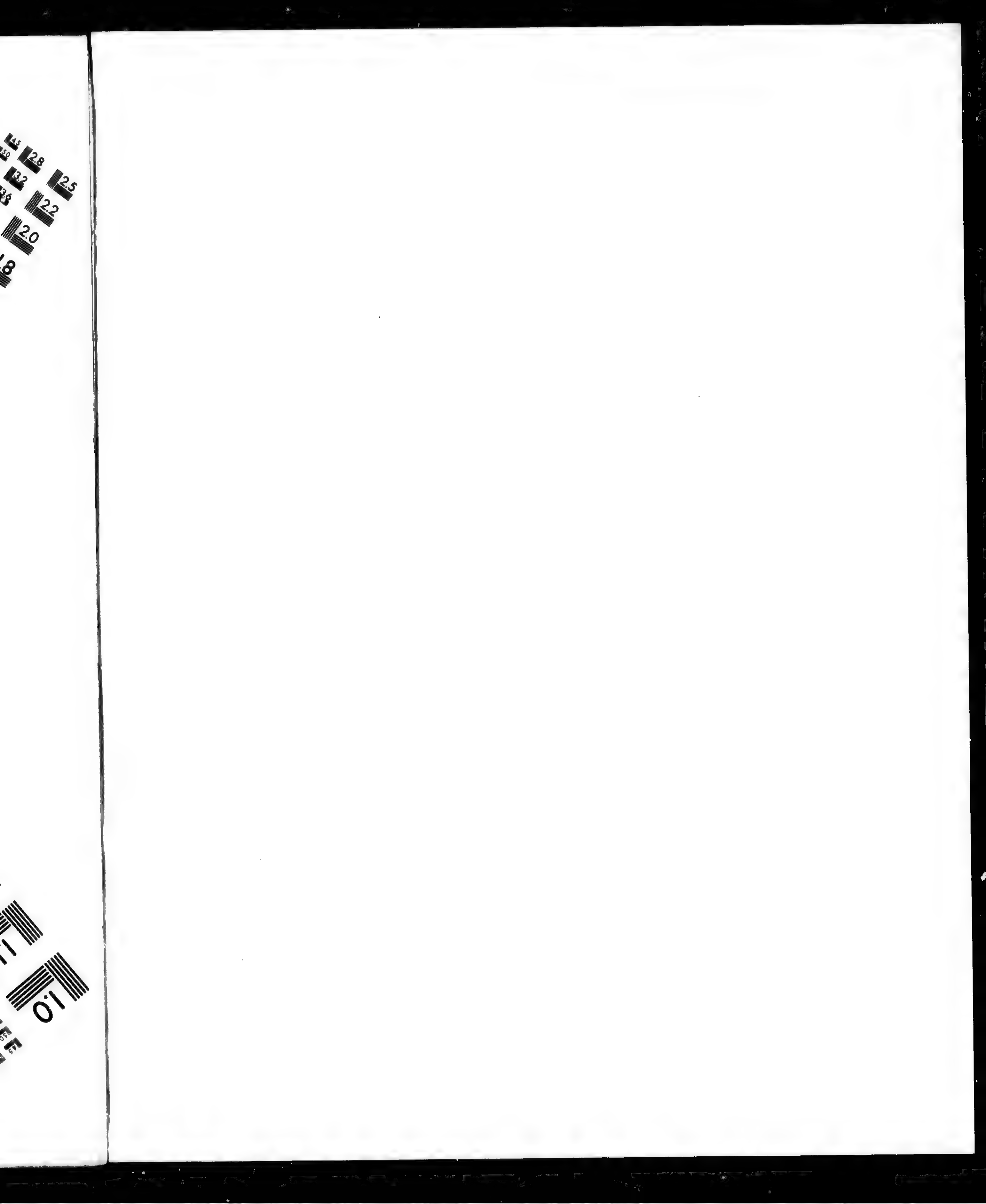


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Célèbes.

luques, comme on l'a déja remarqué, en font à quatre-vingt lieues. Les royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'empire de la Chine & les îles Philippines n'en font guères à plus de trois cens. Auffi Jonpandam eft devenue entre les mains de la compagnie hollandaife, une des plus grandes & des plus importantes places du royaume de Macaffar, & par conféquent de l'île entière.

Mancaçara, qui en eft la capitale, & que les rois ont choifie pour leur féjour, eft une belle & grande ville, dont les fortifications ne font pas méprifables, quoique les Hollandais aient ruiné celles qui étaient l'ouvrage des Portugais. Elle eft fituée un peu au-deffus de l'embouchure de la rivière, vers le fixième degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles font battues d'un côté par la grande rivière. Ses rues font en affez grand nombre, & la plupart fort larges. L'ufage du pavé n'y eft pas connu; mais le fable dont elles font naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles font bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec foin, parce que les maifons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la

Célèbes.

chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le palais du roi & quelques mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène qui domine particuliérement, est d'un éclat qui surprend les étrangers; & les pièces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toit n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré, dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde; & ces insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiraient indignes du jour, s'ils n'allaient se laver dans la rivière aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & sont les deux extrêmités. Celui du milieu est renversé. On trouve à Mancaçara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut

Célèbes.

desirer pour la commodité d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché se tient deux fois par jour; c'est-à-dire le matin avant le lever du soleil, & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendrait méprisable, s'il osait y paraître, & s'exposerait aux dernieres insultes de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver chaque jour les jeunes filles des bourgs & des villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui se prend à cinq ou six lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche est établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliément de Bantaim, village éloigné de deux lieues, de volaille, hair de bœuf & de buffle, qui se vendent dans les mêmes marchés que les fruits & le poisson. Autrefois les insulaires portaient leur zèle pour la loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds : mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne voit point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chasser

Célèbes.

est réservé au roi & aux seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'île, est compris dans l'abstinence du porc, & l'usage du roi même, est de faire présent aux étrangers de ceux qu'il prend à la chasse.

Mœurs.

Tous les voyageurs conviennent que, parmi les peuples des Indes, il n'y en a point qui aient reçu de la nature plus de disposition que les Macassarois pour les arts, les sciences & les armes. Ils ont la conception vive, l'esprit juste, & la mémoire si heureuse qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont grands & robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois, mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écrasé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussi-tôt qu'ils voient le jour, on les couche nus dans un petit panier, où leurs nourrices prennent soin à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la

Célèbes.

nature. Delà vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point dans l'île de bossus ni de boîteux. On les sèvre un an après leur naissance, dans l'opinion qu'ils auraient moins d'esprit, s'ils continuaient plus longtems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leur mère & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans ; & la loi leur donne alors le droit de se marier ; mais il est rare qu'ils usent de cette liberté avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquièrent tant d'habileté, qu'on ne connaît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fléche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cric & le sabre. Le cric qu'on a souvent nommé dans cet ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence que la lame s'al-

Célèbes.

longe en ſerpentant. Les Macaſſarois s'en ſervent particuliérement dans leurs duels, qui ſe ſont de deux manières; tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux crics. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & on rabat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient ordinairement une plaie ſi mortelle, qu'on déſeſpère du remède. Auſſi ces querelles ſont-elles preſque toujours ſuivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les fléches n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très-léger, au bout duquel ils attachent une dent de requin. Au lieu d'arc ils ont une ſarbacane de bois d'ébène, longue d'environ ſix pieds & fort polie en dedans. Ils y mettent une fléche, qu'ils ſoufflent plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt pas, & ſi juſte que, s'il en faut croire les voyageurs, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſé pour but.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre nation des Indes. En campagne ils ont, avec le cric, un ſabre qu'ils paſſent auſſi du côté droit, & dont la poignée eſt ordi-

Célèbes.

nairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples soldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du pays est de marcher pieds nus. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moresques, bordées d'or & d'argent, à peu-près comme les souliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur au Macassarois; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de fêtes & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet d'étoffe blanche plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir sur leurs ongles une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se teindre les dents en verd & en rouge. Dans leurs premières années ils se les font polir & limer; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coûte du sang; mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Célèbes, qu'en Europe. Souvent même les seigneurs Macassarois se font arracher leurs

meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent & de tombac.

Célebes.

Les femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes; mais elles sont moins magnifiques : on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont pour collier qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves.

La noblesse, dans le royaume de Macassar, n'est pas, comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagère; attachée, suivant le caprice du prince, à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses descendans. Elle est fondée sur des titres qui la rendent perpétuelle. Aussi les nobles y sont-ils plus fiers que dans aucun autre endroit du monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la noblesse est attachée à des terres, anciennement anoblies par les rois, en faveur de quelques sujets qui avaient rendu des services considérables à l'état. Les concessions de cette nature rendent une terre inaliénable. Elles obligent les possesseurs de payer une certaine somme à la couronne, & de servir le roi dans ses armées, à leurs propres frais, lorsqu'ils reçoivent l'ordre

Célèbes.

de le fuivre. Cette nobleffe fe tranfmet fans fin aux defcendans de la même race ; & s'ils meurent fans enfans, leurs terres font réunies au domaine. Elle donne d'autant plus de puiffance & d'autorité, que tous les vaffaux d'un feigneur font obligés, fans diftinction de fexe, de fervir leur feigneur par quartier, ou de fe racheter du fervice par une fomme équivalente. Ces anciens nobles & leurs defcendans font diftingués par le titre de *dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de duc. Ils ne paraiffent à la cour qu'avec un nombreux cortège ; ils marchent immédiatement après les premiers princes du fang ; ils rempliffent les premières charges & les meilleurs gouvernemens du royaume. Le nom de *dacus* eft fi honorable, qu'on le donne même aux princes de la maifon royale. Mais comme la multiplication d'une nobleffe, qui ne veut fouffrir aucune concurrence, pourrait avilir les autres nobles & devenir préjudiciable à l'état, le nombre de ces nobles eft fixé. Il n'eft guères plus grand aujourd'hui que celui de nos ducs. Les anciens s'oppoferaient à de nouvelles créations ; & le roi fe contente de foutenir ces illuftres races par les faveurs qu'il leur accorde, foit en leur diftribuant les terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poffédées ; foit en leur abandonnant les confifcations

& autres profits. On croirait lire une description du gouvernement féodal de notre ancienne Europe. Celèbes.

Le second ordre de noblesse est celui des *carrés*, qui répondent à nos marquis & à nos comtes, & qui ne se sont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du roi. Un Macassarois, qui plaît à la cour, obtient facilement l'érection de son village en *carré*. Ses enfans lui succèdent ; mais quoique l'égalité règne dans cet ordre, les plus anciens jouissent d'une distinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems.

Les *lolos*, qui sont la troisième classe, composent la simple noblesse ; ils sont anoblis par des lettres particulières & par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche marchand, leurs amis leur donnent le nom de *lolos*. Mais les dacus, les carrés & les vrais lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

Le gouvernement de Macassar est purement monarchique. Les rois qui occupent ce trône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort absolus, toujours craints & respectés de leurs sujets. La couronne est héréditaire ; mais les frères y succèdent à l'exclusion des fils, soit

Célèbes.

qu'ils paſſent pour les plus proches parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des ſouverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleraient l'ordre & la tranquillité de l'état.

Parmi ces peuples, les premiers momens du combat ſont furieux; ſur-tout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, ils en viennent au ſabre & au cric, qui font un ravage terrible. Mais cette eſpèce de tranſport, où l'ophion jete les Macaſſarois à la vue de leurs ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder l'abattement à la rage. Ceux qui connaiſſent leur caractère cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en déſordre.

La plupart de leurs autres uſages ont trop de reſſemblance avec ceux des îles voiſines, & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues : mais l'on ne ſe diſpenſera point de quelque détail ſur leur religion & ſur la manière dont les Hollandais ſe ſont établis dans leur île.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macaſſarois étaient tous idolâtres. Leurs docteurs enſeignaient que le ciel n'avait jamais eu de commencement; que le ſoleil & la lune y avaient toujours exercé une ſouveraine puiſſance, & qu'ils

Célebes.

qu'ils y avaient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le soleil avait poursuivi la lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avait accouché de la terre, qui était tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte dans sa chûte, il en était sorti deux sortes de géans; que les uns s'étaient rendus maîtres de la mer, où ils y commandaient aux poissons; que dans leur colère ils y excitaient des tempêtes, & qu'ils n'éternuaient jamais sans y causer quelque naufrage; que les autres géans s'étaient enfoncés jusqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le soleil & la lune; que lorsqu'ils s'agitaient avec trop de violence, ils faisaient trembler la terre, & qu'ils renversaient quelquefois des villes entières: qu'au reste la lune était encore grosse de plusieurs autres mondes, qui n'avaient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucherait successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consumés par l'ardeur du soleil; mais qu'elle accoucherait naturellement, parce que le soleil & la lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le monde avait besoin de leurs influences, ils s'étaient enfin reconciliés,

Célèbes.

à condition que l'empire du Ciel se partagerait également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le soleil regnerait pendant la moitié du jour, & la lune pendant l'autre moitié. Ces fables en valent bien d'autres.

Les Portugais des Moluques & des marchands de Sumatra y prêchèrent en concurrence, les uns la loi de l'Évangile, & les autres celle de l'Alcoran. Le roi de Célèbes balançait entre ces deux religions, & prit le parti de demander au roi d'Achem & au gouverneur des Moluques, deux des plus savans docteurs de l'une & de l'autre loi, pour terminer ses doutes. Mais son conseil, qui craignait que ces disputes ne troublassent les esprits, lui proposa d'embrasser la loi de ceux qui arriveraient les premiers, Dieu ne pouvant pas sans doute permettre que l'erreur arrivât avant la vérité. Le roi suivit ce singulier avis. Les Mahométans arrivèrent les premiers, & l'Alcoran fut la loi du pays.

Vers l'année 1560, la Compagnie hollandaise envoya quelques-uns de ses premiers officiers à *Sombanco*, qui règnait alors dans le Macassar, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce prince, ayant déjà tiré de grands avantages du commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de

Batavia. Des députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques vaisseaux hollandais, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du traité, arrivèrent heureusement au port de Jonpandam. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils conçurent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtrait au double, s'il n'était pas partagé avec les marchands Portugais, ils prirent la résolution d'employer tous leurs efforts à se défaire de ces dangereux rivaux. L'entreprise devait leur paraître difficile. Les Portugais étaient bien établis. Ils étaient aimés du peuple & considérés du roi; mais le conseil de Batavia fonda de grandes espérances sur les moyens qu'il résolut de mettre en œuvre. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les vaisseaux qui devaient aller à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseraient adroitement dans les provinces, sous les prétextes ordinaires du commerce; mais particulièrement dans celle de Bouguis, où il serait plus aisé de jeter des semences de révolte, parce qu'elle était nouvellement conquise; qu'entre ces émissaires, il n'y en aurait que trois ou quatre dans chaque province, auxquels on confierait le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par

Célèbes.

Celèbes.

les plus redoutables fermens ; qu'on attendrait que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté ; que dans l'intervalle on ferait un fonds capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il était à propos d'amuser le roi & ses ministres ; enfin qu'on ménagerait assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

C'et étrange projet eut tout le succès que les Hollandais s'en étaient promis. Leurs soldats bien entretenus & dispersés, pendant quelques années, dans les provinces, se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendait le moins, & vinrent se joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancèrent en corps d'armée vers la capitale du royaume ; leur marche fut si prompte, qu'avant que le roi pût en être averti, ils avaient déjà passé la rivière qui sépare les deux provinces. Ce prince ne laissa pas de rassembler quelques troupes, avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux rebelles ; & les ayant chargés rigoureusement, il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repassèrent la rivière, pour attendre sur ses bords les secours qu'on leur avait fait espérer de Batavia. Le roi, qui eut le tems de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général ; mais, ne pouvant

Célèbes.

leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits bateaux, qui portaient l'alarme jusques dans leur camp.

Les Hollandais au désespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs partisans ne s'accommodassent avec le roi par quelques traités secrets, employèrent un stratagême abominable, qui prouve que les principes d'honneur & d'humanité établis chez les peuples de l'Europe, leur paraissent anéantis au-delà des tropiques. Après s'être apperçus que l'armée royale venait, pendant la nuit, boire & se rafraîchir à la rivière, ils choisirent dans leurs troupes quelques montagnards, qui connaissaient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, ils s'en firent apporter assez pour empoisonner toutes les eaux. Ce dessein demandait beaucoup de justesse dans leurs mesures; ils avaient observé l'heure que leurs ennemis prenaient pour se rafraîchir. En jetant les herbes quelques lieues au-dessus du camp royal, ils les faisaient arriver dans le tems, où ces malheureux se croyaient libres de satisfaire leur soif. Les uns mouraient immédiatement de la force d'un poison, qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Célèbes. Les autres se traînaient avec peine jusqu'à leurs

Célèbes.

tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & les rendre témoins d'un désastre dont ils ne comprenaient pas encore la cause. Enfin le roi & ceux qui étaient échappés à la mort, ouvrant les jeux sur le fort qui les menaçait à leur tour, ne pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans pousser des cris d'horreur, qui devinrent pour eux une nouvelle source d'infortune. Les Hollandais, avertis par ce tumulte, repassèrent promptement la rivière, & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon de la capitale, où le roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la hardiesse de l'assiéger; mais bloquant la place, ils s'efforcèrent de couper la communication des vivres, pendant que deux vaisseaux de leur nation gardaient le port & bouchaient le passage de la mer. En même tems ils mirent le feu de toutes parts au riz dont on était prêt de faire la récolte. Ils pillèrent tous les villages voisins; ils forcèrent les habitans de chercher une retraite dans les montagnes. Les troupes, qui restaient au roi dans la ville, firent plusieurs sorties, sous la conduite de *Daen-ma-allé*, frère de ce prince; mais leurs ennemis se flattant d'obtenir bientôt par la famine, ce qu'ils n'étaient pas sûrs d'emporter par la force, prirent toujours le parti de se battre en retraite. En effet

Célèbes.

les provisions qui s'étaient trouvées dans la place, furent bientôt épuisées. Le riz s'y vendit au poids de l'or; & pendant plusieurs mois, on n'y vécut que du cuir de différens animaux, qu'on faisait bouillir dans de l'eau pure.

Les espérances du roi étaient fondées sur les vaisseaux portugais, qui venaient mouiller tous les ans dans le port de Jonpandam, & qu'il attendait de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la surprise des Macassarois, à la vue de trente autres voiles, qui parurent presqu'aussi-tôt, avec le pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite flotte dont ils se promettaient du secours? Deux des plus gros vaisseaux hollandais mirent à terre quelques compagnies de soldats, qui avaient ordre de se joindre aux rebelles de Bouguis. Cinq autres attaquèrent la forteresse portugaise; & leur artillerie étant fort nombreuse, ils n'eurent besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens périrent sous les ruines; & ceux qui se trouvèrent vivans, lorsque l'ennemi entra dans la place, aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le gouverneur avait été tué dès la première décharge. Sa femme ne pouvant lui survivre, fit une action dont la mémoire se conserve encore. Elle rassembla tout ce qu'elle

Célèbes.

avait de richesses en pierreries & en lingots d'or; elle en fit charger sous ses yeux les plus gros canons de la forteresse; & pour ôter aux Hollandais le plaisir de posséder de si précieuses dépouilles, elle mit, de sa propre main, le feu aux pièces qui étaient pointées du côté de la mer. Ensuite elle alla se porter courageusement dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

Pendant que les cinq vaisseaux hollandais achevaient de battre la forteresse & la ville de Jonpandam, les autres étaient aux prises avec la petite flotte portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'inégalité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De sept vaisseaux, dont elle était composée, trois furent brûlés, deux coulés à fond, & les deux autres qui restaient, tombèrent entre les mains de l'ennemi. Les sept capitaines & les principaux officiers avaient perdu la vie dans une si belle défense; & l'avaient vendue si cher, qu'ils acquirent plus de gloire dans leur défaite, que les Hollandais n'en purent tirer de leur victoire.

Aussi-tôt la flotte victorieuse s'avança vers la capitale du royaume, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du port. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière, dans un canton très-agréable, mais qui n'a rien

Célèbes.

d'avantageux pour sa défense. Aussi fut-elle attaquée par mer & par terre. Les Hollandais ne laissèrent pas d'y trouver plus de résistance qu'ils ne s'y étaient attendus. Le roi, qui était exercé à la guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen-ma-allé, son frère, se distingua par des actions si surprenantes, que les Hollandais en conçurent une jalousie, qui leur fit jurer sa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du palais, de l'arsenal & de la meilleure partie des murailles de la ville, qu'une mine fit sauter en l'air, sans que les Macassarois, à qui cette espèce d'attaque était inconnue, pussent en deviner la cause, jeta le roi dans une si vive alarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes :

Que la ville, la forteresse & le port de Jonpandam demeureraient en propriété à la Compagnie hollandaise, avec leurs dépendances, qui furent étendues, par les vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le roi renoncerait à tous ses droits sur ces trois possessions, pour lui & ses successeurs.

Que les Jésuites seraient chassés du royaume, tous leurs biens confisqués au profit de la Com-

Célèbes.

pagnie, pour la dédommager des frais d'une ambassade, qu'on les accusait d'avoir fait manquer à la cour de la Chine; leurs maisons rasées & leurs églises démolies.

Que les Portugais seraient privés des gouvernemens, des charges & des dignités dont il avait plu au roi de les honorer; leurs magasins fermés & leurs fortifications détruites: qu'ils sortiraient incessamment du royaume, s'ils n'aimaient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun commerce; & que pour leur en ôter tous les moyens, ils seraient relégués dans quelque village éloigné des villes.

Que le roi ferait partir incessamment un ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à ses richesses, pour obtenir du conseil, la ratification du traité.

Que les Hollandais s'obligeraient, de leur part, aussi long-tems que le roi & ses successeurs seraient fideles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de ses états; d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les assister dans leurs guerres étrangères ou domestiques; de continuer le commerce qu'ils avaient commencé avec leurs sujets, c'est-à-dire, de vendre ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les marchandises qu'ils apporteraient ou qu'ils trouveraient dans le port.

Célèbes.

Daen-ma-allé refusa de signer un traité qui lui parut humiliant pour sa patrie. Mais le roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & nomma un des principaux seigneurs de sa cour, pour le porter à Batavia, avec deux cens pains d'or & d'autres présens de la même richesse. Après la ratification, les Jésuites & la plus grande partie des Portugais, sortirent du royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raisons furent capables d'y retenir, se virent honteusement relégués dans un village nommé *Boro-Bassou*, où ils mènent encore une vie obscure & languissante.

Depuis cette révolution, les Hollandais ont satisfait assez fidélement aux loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagemens, par l'avantage qu'ils trouvent continuellement dans le commerce de l'île, & par la crainte de perdre un des meilleurs ports des Indes. Daen-ma-allé périt dans la suite à Siam.





CHAPITRE X.

Iles Philippines. Iles Marianes.

Philippines.

AVANT de passer au continent, il nous reste à parcourir le grand archipel des Philippines & des Marianes, placé dans la vaste mer des Indes, vis-à-vis les côtes des royaumes de Malaca, de Siam, de Camboye, de Chiampa, de Cochinchine, de Tonkin & de la Chine. On sait que le fameux Magellan découvrit ces îles dans le voyage qu'il entreprit aux Indes orientales par le sud-ouest & par le détroit de la *Terre de feu*, qui a depuis porté son nom. Ce voyage mémorable, dont nous parlerons dans la suite, devait lui être aussi fatal qu'il fut depuis utile aux Espagnols, & même à toutes les nations de l'Europe. Il fut tué dans l'île de Sebu, une des Philippines, en combattant contre les ennemis de cette île. Il avait nommé d'abord les Philippines & les Marianes, îles de S. Lazare, parce qu'il y avait jeté l'ancre, en 1521, le samedi avant le dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de S. Lazare. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, en

l'honneur du prince Philippe, héritier présomptif de la monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le règne de Philippe II, lorsque Michel Lopez-Legaspi en fit la conquête pour l'Espagne.

Philippines.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellassent autrefois *Lucones*, du nom de la principale, qui est Lucon, ou Manille : le mot de Lucon signifiant un mortier en langue Tagale, on aurait voulu dire par ce nom, le pays des mortiers. En effet les insulaires font certains mortiers de bois, d'un demi-pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leurs riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles nommés *biloas*. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manille, que les Portugais donnent aux mêmes îles, est leur premier nom, connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

Les vaisseaux qui viennent de l'Amérique à l'archipel de S. Lazare, ou des Philippines, voient nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre îles qui se nomment Mindanao, Leyte, Ibabao & Manille,

Philippines.

depuis le cap du Saint-Esprit, parce qu'elles forment en face une espèce de demi-cercle, de six cens milles de longueur. Manille se présente au nord-est, Ibabao & Leyte au sud-est, & Mindanao au sud. L'on ne compte dans cet archipel que dix îles remarquables par leur grandeur. Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moins d'étendue qui ont aussi leurs habitans, & qui se trouvent dans la route de la nouvelle Espagne. En total on en compte plus de cinquante, sans parler d'une infinité de petites îles qui ne sont d'aucune considération.

La situation de toutes ces îles est sous la zône torride, entre l'équateur & le tropique du cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le cap de S. Augustin, se trouve à la la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le cap d'Enganno, au vingtième, & la ville de Manille au quatorzième & quelques minutes.

Les différentes opinions, sur la manière dont les îles Philippines ont pu se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les îles du monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de volcans & de sources d'eau chaude au sommet des montagnes. Les tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine

y laiſſent-ils ſubſiſter une maiſon. Les ouragans, que les inſulaires nomment *baguyos*, déracinent les plus grands arbres, & jètent dans les terres une ſi grande quantité d'eau, que des pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond eſt rempli de bancs entre les îles, ſur-tout proche de la mer; & l'embarras eſt extrême à chercher les canaux, qui ne laiſſent pas de s'y trouver pour la communication. Ces obſervations font juger que, ſi dans l'origine du monde, toutes ces îles, ou quelques-unes d'entr'elles, étaient jointes à la terre ferme, il n'eſt pas beſoin de recourir au déluge univerſel pour expliquer leur ſéparation.

Philippines.

Les Eſpagnols y trouvèrent trois ſortes de peuples. Sur les côtes, c'étaient des Mores-Malais, qui venaient, comme ils le diſaient eux-mêmes, de Bornéo & de la terre ferme de Malacca. D'eux étaient ſortis les Tagales, qui étaient les naturels de Manille & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui reſſemble beaucoup au malais, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & ſur-tout à leurs uſages qu'ils ont pris des Malais & des autres nations des Indes.

Les peuples qu'on nomme Biſayas & Pintados, dans les îles de Camérines, de Leyte, de Samar, Panay & pluſieurs autres, ſont venus vraiſemblablement de l'île Célèbes, dont

Philippines.

les habitans, dans plusieurs cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps. A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés maîtres de ces îles, paraissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur commerce & leur religion, qui sont les mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les habitans de cette île.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais, dont l'île de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres habitans. Ce sont des barbares qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment *tapisse*, avec quelques bracelets de jonc & de cannes. Cette race de sauvages n'a ni loix, ni lettres, ni d'autre gouvernement que celui de la parenté. Chacun obéit au chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce qu'ils disposent en forme de hutte. Leur passion

passion pour la liberté va si loin, que les noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrein; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc & les flèches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs ennemis; avec la zagaie, ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre race de noirs, qui se nomment Manghians, & qui habitent les îles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crépus que les nègres d'Angola; d'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenait ce détail des Jésuites & de plusieurs autres missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vu à plusieurs de ces barbares des queues de quatre ou cinq pouces de long.

Philippines.

Il paraît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers habitans de ces îles ont été les noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant

Philippines.

pas permis de défendre leurs côtes contre les étrangers qui ſont venus de Sumatra, de Bornéo, de Macaſſar & d'autres pays, ils les ont abandonnées pour ſe retirer dans d'autres montagnes. Auſſi dans toutes les îles, où cette race de noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſsèdent que les côtes. Ils ne les poſsèdent pas même entièrement. Depuis Maribèles jusqu'au cap de Bolinéa, dans l'île même de Manille, on n'oſe deſcendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des noirs qui ſont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'île; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit dans les relations mêmes des Eſpagnols, que de dix habitans de l'île, à peine l'Eſpagne en compte un dans ſa dépendance. Paſſons, avec Carreri & Dampier, à la deſcription particulière des îles.

Manille.

Cette île paſſe pour la principale des Philippines. Son extrêmité orientale eſt au treizième degré trente minutes, & celle du nord touche preſqu'au dix-neuvième. On compare ſa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du nord, elle s'élargit ſi fort, que ſa moindre largeur, d'un mer à l'autre, eſt de trente à quarante

lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Philippines.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande rivière, qui forme une baie de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle sort d'un grand lac nommé Bahi, qui est à dix-huit milles de leur capitale. C'était dans le même lieu, c'est-à-dire dans l'angle formé par la mer & la rivière, que les insulaires avaient leur principale habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle était environnée de plusieurs marais, qui la fortifiaient naturellement, & d'un terrein qui produisait en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir à Lopez-Legaspi, pour en faire la capitale espagnole, sous l'ancien nom de Manille. Ce dessein fut exécuté le jour de saint Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête; mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de sainte Potentiane, qui est le 19 du même mois, cette sainte fut choisie pour la patrone de l'île.

La principale province est celle de Camarines, qui comprend Bondo, Passacao, Ibalon, capitale de la jurisdiction de Catanduanes, Bulan, Sorzokon, port où l'on construit les gros vaisseaux du roi, & la baie d'Albay, qui est hors du détroit, &

Philippines.
proche de laquelle eſt un volcan très-haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Eſpagne. La montagne du volcan a quelques ſources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jete. Carreri rend témoignagne qu'on préſenta au gouverneur des Philippines, dom François Tellon, une écreviſſe dont la moitié ſeulement était pétrifiée, parce que dans la vue de rendre ce phénomène plus ſenſible, on avait pris ſoin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village nommé Trui, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiède, qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de Malaye, de Binannio & de Naga.

De la province de Camarines, on entre dans celle de Parécala, qui a de riches mines d'or & d'autres métaux, ſur-tout d'excellentes pierres d'aimant. On y compte environ ſept mille Indiens, qui paient tribut à l'Eſpagne. Le terroir en eſt plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin, le long de la côte, on trouve la baie de Mauban dans le pli du bras. Au-dehors de cette baie eſt le port de Lampon.

Depuis Lampon juſqu'au cap Del-Engano,

la côte n'a pour habitans que des barbares. C'eſt-là que commence la province & la juriſdiction de Cagayan. Elle s'étend l'eſpace de quatre-vingt lieues en longueur & de quarante en largeur. Sa capitale eſt la nouvelle Ségovie, fondée par le gouverneur dom Conſalve de Ronquille, avec une égliſe cathédrale, dont le premier évêque fut Michel de Benavides en 1598. La ville eſt ſituée ſur le bord d'une rivière du même nom, qui vient des montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverſe preſque toute la province. C'eſt la réſidence d'un alcade-major avec une garniſon. On y a conſtruit un fort de pierres ſoutenu par d'autres ouvrages, pour ſe défendre des montagnards. Les paroiſſes de cette province ont été confiées aux Dominiquains. Les Cagayans tributaires ſont au nombre d'environ neuf mille. Toute la province eſt fertile, & ſes habitans, dont on vante la vigueur, ſe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fourniſſent une ſi grande abondance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en ſervent au lieu d'huile à brûler. On trouve dans le même lieu quantité de bois eſtimés, tels que le bréſil & l'ébène.

Philippines.

La province d'Iloccos, qui confine à celle de Cagayan, paſſe pour une des plus peuplées & des

plus riches de toutes ces îles. Elle a quarante lieues de côtes, & sa situation est sur les bords de la rivière de Bigan. Guido de Laçcazaris, gouverneur Espagnol, y fonda en 1454, une ville qu'il nomma Fernandine. Cette province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les terres, parce qu'on trouve à cette distance des montagnes & des forêts habitées par les Igolottes, nation guerrière & de haute stature, & par des noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une armée espagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt-une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet des montagnes qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les tributaires d'Iloccos & de Pangasinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

On passe ensuite dans la province de Pangasinan, dont la côte a quarante lieues de longueur, & la même largeur à-peu-près que celle d'Iloccos. Ses montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois, que les Indiens nomment *sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette province est habité par des sauvages, qui vont errans dans

les forêts & les montagnes, aussi nus, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sèment néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser dans le lit des rivières de petits morceaux d'or, qu'ils donnent pour ce qui leur manque, aux Indiens tributaires. Philippines.

La province de Pampangan, qui fait la séparation du diocèse de la nouvelle Ségovie & de l'archevêché de Manille, suit celle de Pangasinan. Cette province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'île. Les habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très-fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que les forêts sont sur la baie & peu éloignées du port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui paient le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les Zambales, peuples féroces, & par des noirs aux cheveux crèpus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs jurisdictions sauvages, & s'interdire mutuellement

Philippines.

l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Bahi est une autre province à l'orient de Bahia, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des vaisseaux. On recueille, autour du lac de son nom & des villages voisins, les meilleurs fruits de l'île; sur-tout de l'aréca, que les habitans nomment bonga, & du bétel, qu'ils appellent buys. Le bétel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les habitans tributaires de cette province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper ou scier du bois pour le port de Cavite. Le roi leur donne, pour ce travail, une piastre par mois, & leur provision de riz.

Entre Pampangan & Tondo, on trouve une petite province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmiers. Elle est habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille qui paient le tribut.

Enfin l'on met au nombre des provinces de Luçon ou Manille plusieurs îles voisines de l'embouchure du canal, telles que Catanduanes, Masbate & Bouras.

La ville de Manille est dans une position qui la fait jouir d'un équinoxe presque continuel. Pendant toute l'année la longueur des jours & celle

des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la rivière forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers, dans une forme si peu régulière, qu'elle est fort étroite aux deux bouts & large au milieu. On y compte six portes, celles de Saint Dominique, de Parian, de Sainte Lucie, la Royale, & une poterne. Philippines.

Ses maisons, quoique de simple charpente depuis le premier étage jusqu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges, mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empressement pour les rebâtir. C'est la même raison qui fait que la plupart des maisons sont de bois. On comptait, à la fin du dernier siècle, trois mille habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Espagnole. Le Métif vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le Castis, ou le Terceron, d'un Métif & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Espagnole; le Mulâtre d'une femme noire & d'un blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre;

Philippines.

le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambo.

Les femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui se nomme *saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de jupe; & une autre qu'elles appellent *chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un pays si chaud, elles n'ont besoin ni de bas ni de souliers. Les Espagnols de la ville sont habillés à la manière d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux dont la condition est aisée, font porter par un domestique un large parasol, pour les garantir des ardeurs du soleil. Les femmes se servent de belles chaises ou d'un hamac qui n'est, comme ailleurs, qu'une espèce de filet soutenu par une longue barre de bois, & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

Quoique la ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses habitans, elle devient très-grande, si l'on y comprend ses fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve une du même nom, qui est le quartier des marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'é-

toffes de ſoie, de belles porcelaines & d'autres marchandiſes. On y trouve toutes ſortes d'artiſans & de métiers. Les Eſpagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien eſt entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le ſoin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, ſans y comprendre ceux des autres parties de l'île, qui ſont en même nombre. Ils étaient autrefois environ quarante mille; mais la plupart périrent dans diverſes ſéditions, qu'ils avaient eux-mêmes excitées, & qui attirèrent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'île. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns dans quarante ou cinquante Chiampans, qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque tems pour éluder la loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Philippines.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un alcade, ou un prévôt, auquel ils paient une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'avocat fiſcal, qui eſt leur protecteur déclaré, pour l'intendant & les autres officiers; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils paient au roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer, au

Philippines.

commencement de la nouvelle année, ils donnent au roi dix mille pièces de huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans les maiſons des chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumière.

Il y a dans l'île un grand nombre de maiſons religieuſes, comme dans toutes les poſſeſſions eſpagnoles. Les Jéſuites y avaient un couvent magnifique.

Le lac de Manille, qui donne ſon nom à la rivière & à la baie, eſt fort long, mais fort étroit. Son circuit eſt d'environ quatre-vingt-dix milles. En allant de Manille au lac de Bahi, qui en eſt à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles fermes & pluſieurs couvens. Un autre lac petit, mais profond, qui ſe trouve ſur une montagne à peu de diſtance du grand, eſt rempli d'eau ſaumache, tandis que celle du grand lac eſt fort douce; ce qu'on attribue aux minéraux qui peuvent être deſſous. Les arbres dont il eſt environné, ſont chargés d'une infinité de grandes chauves-ſouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour chercher leur nourriture dans

des bois forts éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue. Elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont mûrs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux milles; & vers le jour elles retournent à leurs retraites. Les Indiens qui voient manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour s'en venger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de flèche en abbat infailliblement plusieurs.

Philippines.

Dans un des couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y saurait mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber non-seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ses plus dures écailles. La fumée qu'elle exhale ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette source, qui est dans une montagne voisine du couvent, forme un grand ruisseau qui vient la traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on le retient. L'eau en est excellente à boire lorsqu'elle est refroidie.

Philippines.

Une demi-lieue plus loin, on voit avec la même admiration une petite rivière qui ſort auſſi de la même montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides; mais ſur le bord de laquelle on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau fort chaude.

Les deux grandes îles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Léyte & de Samar, dont la première eſt la plus proche de Manille. La ſeconde eſt nommée Samar du côté des îles, & Ibabao du côté de la grande mer.

Samar.

Il arrive ſouvent que la tempête jete des barques inconnues ſur la côte de Samar. Vers la fin du dernier ſiècle, on y vit arriver des ſauvages, qui firent entendre que les îles, d'où ils étaient partis, n'étaient pas fort éloignées; qu'une de ces îles n'était habitée que par des femmes, & que les hommes des îles voiſines, leur rendant viſite dans des tems réglés, en remportaient les enfans mâles. Les Eſpagnols, ſans la connaître mieux, l'ont nommée l'île des Amazones. On apprit des mêmes ſauvages que la mer apportait ſur leurs côtes une ſi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en ſervaient comme de poix pour leurs barques; récit fort vraiſemblable, puiſque les tempêtes en jetent beaucoup auſſi ſur la côte de Samar. Pluſieurs Jéſuites des Philippines ſe perſuadè-

rent que ces îles, qui ne ſont pas encore découvertes, étaient celles de Salomon, que les Eſpagnols cherchent depuis ſi long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre. Philippines.

Leyte.

Le tour de l'île de Léyte eſt d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues; elle eſt très-peuplée du côté de l'eſt, c'eſt-à-dire depuis le détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & les plaines y ſont ſi fertiles qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'hiver règne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle ſaiſon. Une moitié de l'île fait la moiſſon & l'autre ſeme; ce qui procure chaque année deux abondantes récoltes aux inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers & de poules ſauvages. La pierre jaune & bleue s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction pour les édifices & les vaiſſeaux n'y eſt pas moins commun; & la mer, auſſi favorable que la terre aux heureux habitans de l'île, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On compte neuf mille perſonnes qui paient le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel & deux

Philippines.

de leurs usages ; l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité lorsqu'ils voyagent ; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute à tant d'avantages, que l'air est plus frais à Léyte & à Samar que dans l'île de Manille.

Quoiqu'on ait à peine subjugué la douzième partie des Philippines, le nombre des sujets de la couronne d'Espagne, Espagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames. Les Indiens mariés paient dix piastres de tribut ; & tous les autres cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre le roi n'a que cent mille tributaires ; le reste dépend des seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne suffisent pas pour l'entretien des quatre mille soldats répandus dans les îles, & pour les gages excessifs des ministres. Aussi la cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille qu'elle envoie de la nouvelle Espagne.

Mindanao.

On compte Mindanao & Xolo entre les Philippines, quoique la première soit à deux cens lieues de Manille au sud-est. Sa situation est depuis le sixième degré jusqu'au dixième trente minutes, entre les caps de S. Augustin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme aussi comme un triangle

triangle, dont ces trois caps font les pointes. Philippines.

Outre les productions communes aux autres îles, Mindanao a le *durion*, fruit estimé sur toute la côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti comme les marrons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'orient; c'est-à-dire qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboagan, dans une étendue de soixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais sur-tout dans les îles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La canelle est une autre production propre à l'île de Mindanao. L'arbre dont elle est l'écorce y croît sans culture sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier. Delà vient apparemment que, dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mûre; & quoiqu'elle soit d'abord aussi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu.

Les habitans de l'île y trouvent de fort bon or, en creusant assez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivières en y faisant des fosses

Philippines.

avant l'arrivée du flot. Les volcans leur donnent beaucoup de soufre, sur-tout celui de Sanxile, qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'île.

On pêche de grosses perles dans les îles voisines. Le père de Combes, jésuite, qui a publié l'histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très-profond, on en connaît une qui est de la grosseur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les espèces d'oiseaux qui sont dans les autres îles, Mindanao produit le *charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres & de lapins; mais sur-tout des singes très-lascifs, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Les insulaires sont divisés en quatre nations principales, sous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, nation établie depuis peu dans les trois îles de Mindanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux au bord des rivières; & leur nom signifie nageur. Ces peuples

Philippines.

aiment si peu la terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le commerce; & la liaison qu'ils entretiennent avec les habitans de Bornéo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom signifie habitant des rivières, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les vassaux de Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindrait pas avec une pique à cette espèce de nid. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les Dapitans, qui sont aussi comme une nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols dans la conquête des îles voisines.

L'intérieur du pays est habité par des montagnards qui ne descendent jamais sur les côtes. On y trouve aussi quelques noirs. Tous ces insulaires sont idolâtres ou mahométans; plusieurs n'ont aucune religion. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Les usages des nations qui habitent les montagnes sont beaucoup plus barbares que ceux des Mahométans. Un père qui rachète son fils de

Philippines.

l'esclavage, en fait son propre esclave; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit parmi eux sur la liberté d'autrui; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connaissent point l'humanité pour les étrangers. Il ont le vol en horreur, mais l'adultère leur paraît une faute légère qui s'expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jetant au fond des flots. Jamais une nation ne s'arme contre une autre; mais les particuliers qui ont à venger quelque injure, s'efforcent par toutes sortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils se croient offensés; sans autres loix dans leurs querelles que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus faible a recours aux présens pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi dont il veut se défaire. Après cette expédition, il est mis au rang des braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des braves, c'est-à-dire, un

turban de diverſes couleurs nommé baxacho, il faut avoir tué ſept hommes.

Philippines.

Les deux rois Mores de Mindanao adminiſtrent la juſtice par les mains d'un gouverneur qui porte le nom de zarabandal ou ſabandar; cet officier eſt la première dignité dans les deux cours. On y diſtingue les degrés de nobleſſe. *Tuam* eſt le titre des grands; orancaye eſt celui des perſonnes riches qui ſont ſeigneurs d'un certain nombre de vaſſaux. Les princes du ſang royal ſe nomment cacites. En général les ſimples ſujets ont beaucoup à ſouffrir de l'oppreſſion des grands, parce que l'autorité ſouveraine eſt trop faible pour réprimer cette tyrannie.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'île aux funérailles des morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils poſsèdent pour vêtir d'habits neufs le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent autour du ſépulcre des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il eſt queſtion d'un prince, ils enferment ſon tombeau dans un beau pavillon, avec quatre étendards blancs aux côtés. Anciennement ils tuaient un grand nombre d'eſclaves pour ſervir de cortège au mort. Mais leur uſage le plus ſingulier eſt celui qui les oblige à faire leur cercueil pendant leur vie, & à le tenir en

Philippines.

vue dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

Ceux qui les croient venus originairement de Bornéo, en apportent pour preuve un autre usage qui leur est commun avec les habitans de cette île : c'est celui de la sarbacane. Ils lancent par la seule force du souffle, de petites flèches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort si le remède n'est pas appliqué sur le champ; l'expérience a fait reconnaître que l'excrément humain est le plus sûr.

Xolo.

A trente lieues de l'île, vers le sud-est, on rencontre celle de Xolo, qui est gouvernée par un roi particulier, & que la multitude des navires mores, qui ne cessent pas d'y aborder, fait nommer justement la foire de toutes les îles voisines. C'est la seule des Philippines qui offre des éléphans. Les insulaires n'ayant pas l'usage d'apprivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le salangan, si renommé aux Indes par l'usage qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espèce de pomme, que les Espa-

gnols ont nommée le fruit du roi, parce qu'elle ne ſe trouve que dans ſon jardin. Sa groſſeur eſt celle d'une pomme commune, & ſa couleur, un aſſez beau pourpre. Ses pépins blancs, de la groſſeur d'une gouſſe d'ail, ſont couverts d'une écorce auſſi épaiſſe que la ſemelle d'un ſoulier; & le goût en eſt très-agréable. On vante dans cette île une herbe nommé *uboshamban*, dont la vertu eſt d'exciter l'appétit. Les perles qui ſe pêchent ſur les côtes, ſont diſtinguées par leur beauté. C'eſt une méthode ſingulière des plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de ſe frotter les yeux avec le ſang d'un coq blanc. La mer jete beaucoup d'ambre gris ſur le rivage, principalement depuis mai juſqu'en ſeptembre; tems pendant lequel on n'y connaît pas les vents de ſud & de ſud-oueſt.

Philippines.

Les Eſpagnols poſsèdent le fort d'Illigan dans la province de Dapitan, qu'ils continuent de faire garder avec ſoin, quoique les habitans de cette province ne ſe ſoient jamais relâchés de la fidélité qu'ils ont promiſe à l'Eſpagne. On ſait qu'une crainte puérile avait eu beaucoup de part à leur ſoumiſſion. En voyant les Eſpagnols, l'épée au côté, manger du biſcuit & fumer du tabac, ils les avaient pris pour des monſtres redoutables qui avaient une queue, qui mangeaient des pierres & qui vomiſſaient de la fumée. Les Eſ-

Philippines.

pagnols ont des relations à Xolo, mais point d'établissement.

L'administration eccléfiaftique eft entre les mains de l'archevêque de Manille, qui eft nommé par le roi. Outre l'archevêque & fes trois fuffragans, qui font les évêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un évêque titulaire ou un coadjuteur, que les Efpagnols nomment évêque à l'anneau. Il prend le gouvernement de la première églife vacante, afin que tous les devoirs foient remplis fans interruption. On n'a pu trouver de meilleur expédient, pour conferver au roi le droit de nomination, & pour affurer le repos des fideles, qui feraient fix ans fans pafteur, s'il fallait attendre celui qui leur vient de Madrid. Le commiffaire de l'inquifition eft nommé par le tribunal du Mexique.

L'adminiftration civile & militaire a pour chef un gouverneur, qui joint à ce titre celui de capitaine général. Son office dure huit ans. Il eft préfident du tribunal fuprême, qui eft compofé de quatre auditeurs ou juges, & d'un procureur fifcal.

Les voyageurs obfervent que fi les îles Philippines étaient moins éloignées de l'Efpagne, il n'y aurait pas un feigneur dans cette cour, qui ne briguât un gouvernement, où le gain eft immenfe, la juftice fort étendue, l'autorité fans

Philippines.

bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la vice-royauté des Indes. Outre le gouvernement civil, & l'administration de la justice avec le conseil, le gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt-deux alcades qui gouvernent autant de provinces, dispose du gouvernement des îles Marianes, lorsqu'il vaque par la mort, jusqu'à ce que le gouvernement y ait pourvu. Il disposait aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces îles appartenaient à l'Espagne. Il distribue des seigneuries, sur les villages indiens, aux soldats Espagnols qu'il juge dignes de cette récompense. Ces fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi la terre revient au domaine royal. Les seigneurs reçoivent la plupart des droits qui seraient payés au roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la milice, deux piastres de chaque tribut, & quatre cavans (1) de riz à chaque soldat de leur district. Outre les dix piastres, le roi tire dans les terres de son domaine deux cavans de riz par tête.

(1) Le cavan pése cinquante livres d'Espagne.

Philippines.

Le gouverneur des Philippines nomme à tous les canonicats vacans de l'églife archiépifcopale, & n'eft obligé qu'à le faire favoir au roi qui confirme fa nomination. Pour remplir les paroiffes féculières & les bénéfices royaux, l'archevêque nomme trois fujets, entre lefquels le gouverneur en choifit un. Les paroiffes des réguliers font pourvues par le fupérieur provincial de l'ordre, dont le choix n'a pas befoin de confirmation ; mais un religieux n'a droit d'entendre que les confeffions des Indiens, fans la permiffion des évêques. Enfin le gouverneur nomme le général du galion, qui va tous les ans à la nouvelle Efpagne ; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les commandans des places de guerre, & plus de capitaines & d'officiers qu'il n'y en a dans toute l'Efpagne ; parce qu'il a le pouvoir de diftribuer aux Indiens des commiffions de colonel, de majors & de capitaines, pour les attacher à la nation Efpagnole par des diftinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les habitans des Philippines font de la conduite d'un gouverneur après fon adminiftration. Le droit de plainte eft accordé à tout le monde, & fe publie dans chaque province. Ce droit dure

soixante jours, pendant lesquels l'oreille du juge est ouverte. C'est ordinairement le gouverneur qui succède. Il apporte une commission expresse du roi & du conseil des Indes. Cependant la cour se réserve le jugement d'un certain nombre de chefs, que le juge envoie en Espagne, après avoir reçu les informations : mais il prononce sur les cas qui ne sont pas réservés. Les auditeurs qui sont chargés de l'administration après la mort d'un gouverneur, ou qui passent à quelque poste dans un autre pays, sont soumis à la même recherche, avec cette différence qu'ils peuvent partir en laissant un procureur qui répond pour eux. On assure que, depuis la conquête, on ne compte que deux gouverneurs qui soient revenus de l'Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du voyage. La recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succède ; & le prédécesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé. Philippines.

La chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces îles. L'humidité vient du grand nombre de rivières, de lacs, d'étangs, & de pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les Climat.

Philippines.

éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de juin, de juillet, d'août, & une partie de ſeptembre, on y voit règner les vents du ſud & de l'oueſt. Ils amènent de ſi grandes pluies, & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point de reſſource que de petites barques pour la communication. Depuis octobre juſqu'au milieu de décembre, c'eſt le vent du nord qui règne, pour faire place enſuite, juſqu'au mois de mai, à ceux d'eſt & d'eſt-ſud-eſt. Ainſi les mers des Philippines ont deux mouſſons comme les autres mers des Indes; l'une sèche & belle, que les Eſpagnols nomment la briſe; l'autre humide & orageuſe, qu'ils appellent vandaral.

On remarque encore que dans ce climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoient leurs habits & leurs chemiſes, tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. L'avantage d'un continuel équinoxe fait qu'on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires; on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend

pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion; il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards : mais auſſi les alimens y ſont légers. Le pain ordinaire n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre & le vin. Comme on a le choix de toute ſortes de viande, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier le matin, & de poiſſon le ſoir. Les pauvres ne mangent guères que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de fêtes. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les habitans naturels du pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux plus ouverts, parce que l'air y eſt plus agité; auſſi toutes les perſonnes riches ont des maiſons de campagne, où ils ſe retirent depuis le milieu de mars juſqu'à la fin de juin. Quoique la chaleur ſe faſſe ſentir avec plus de force dans le mois de mai qu'en aucun tems, on ne laiſſe pas alors de voir ſouvent,

Philippines.

Philippines.

pendant la nuit, des pluies épouvantables accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déja fait obſerver que Manille eſt particuliérement ſujette à d'effroyables tremblemens de terre, ſur-tout dans la plus belle ſaiſon. Elle en reſſentit un ſi violent au mois de ſeptembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui ſe nomment Carvallos, dans la province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens perſonnes furent enſevelies ſous les ruines de leurs maiſons. Les vieux Indiens aſſuraient que ces malheurs avaient été plus fréquens, & que de-là était venu l'uſage de ne bâtir que de bois. Les Eſpagnols ont ſuivi cet exemple, du moins pour les étages au-deſſus du premier. Leurs alarmes ſont continuelles à la vue d'un grand nombre de volcans, qui vomiſſent des flammes autour d'eux, rempliſſent de cendres tous les lieux voiſins, & envoient des pierres fort loin avec un bruit ſemblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les voyageurs nous repréſentent le terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute ſaiſon l'herbe croît, les arbres fleuriſſent ; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles

avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citronniers & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejeton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Philippines.

Ajoutons, avec les mêmes écrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches royaumes de l'orient & de l'occident, cette situation en fait un des lieux du monde, où le commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'occident, & d'autres nations de l'Europe & des Indes par l'orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Pérou & de la nouvelle Espagne, les diamans de Golconde, les topases, les sa-

Philippines.

phirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le gérofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Bornéo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie de Bengale; les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le commerce était ouvert avec le Japon, Manille en recevait tous les ans deux ou trois vaisseaux qui laissaient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie & des cabinets d'un admirable vernis, en échange pour du cuir, de la cire & des fruits du pays. Pour faire juger en un mot de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un vaisseau qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent avec un gain de quatre pour un.

Animaux.

La fécondité d'un climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de buffles sauvages, qu'un bon chasseur en peut tuer vingt à coups de lances, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les forêts. On n'a pas manqué d'apporter à Manille & dans quelqu'autres îles, des chevaux

vaux & des vaches de la nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons. Philippines.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes ; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huîtres & de crabes. Entre plusieurs espèces d'huîtres, on en distingue une qu'on appelle taclow, & qui pèse plusieurs livres. Les singes qui les trouvent ouvertes, & qui craignent qu'en se fermant elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jeter une pierre qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'ils viennent à la serrer.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous les mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre pour rompre la vessie qui le contient. Ces îles sont le seul endroit du monde,

Philippines.

où l'on voit une eſpèce de chats de la grandeur des lièvres, & de la couleur des renards, auxquels les inſulaires donnent le nom de taguans. Ils ont des aîles comme les chauves-ſouris, mais couvertes de poil, dont ils ſe ſervent pour ſauter d'un arbre ſur un autre, à la diſtance de trente palmes. On trouve dans l'île de Leyte, un animal qui n'eſt pas moins ſingulier, & qui ſe nomme mango. Sa grandeur eſt celle d'une ſouris. Il a la même queue, mais ſa tête eſt deux fois plus groſſe que ſon corps, avec de longs poils ſur le muſeau. L'iguana ſe trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure reſſemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parſemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il paſſe pour un animal terreſtre, il traverſe facilement les plus grandes rivières. Les Indiens & les Eſpagnols mangent ſa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

L'humidité, jointe au ferment continuel de la chaleur, produit dans toutes les îles des ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme ibitin, ſe tient pendu par la queue au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y paſſe des cerfs, des ſangliers & même des hommes. Il eſt ſi gros & ſi long, qu'il les dévore tout entiers

Philippines.

après quoi il se serre contre l'arbre pour le digérer. Un autre serpent, nommé assagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les habitans nomment olopang, jete un venin fort dangereux. Les bobas qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

De plusieurs oiseaux singuliers des îles, le plus admirable par ses propriétés est le tavon. C'est un oiseau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sabloneuses. Leur grosseur est à peu près celle des œufs d'oie. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rotit les petits sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Enfin lorsqu'ils

Philippines.

ont la force de secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute sa force; & les petits, excités par le son, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les tavons font leurs nids aux mois de mars, d'avril & de mai; tems auquel la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point assez pour leur nuire. Les matelots cherchent avidement ces nids le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits qui sont également estimés.

On voit aux Philippines une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendrait pour une plaie fraiche dont le sang paraît sortir.

Le xolin est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le palomatorcas est à peu près de la même grosseur. Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste

dans son bec & ses pieds qui sont aussi du plus beau rouge. Les insulaires donnent le nom de salangan à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux à la Chine & dans toutes les Indes. Il est commun dans les îles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la mer & l'attache au rocher même, à peu près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'herrero est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom qui signifie forgeron, lui vient des Espagnols, pour exprimer le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin. On lui attribue la propriété de connaître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau nommé colocolo, a celle de nager sous l'eau avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si serrées, qu'elles deviennent sèches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire & plus petit que l'aigle; mais son bec qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes sortes de poissons.

Philippines.

On trouve quantité de paons dans les îles de Calamianes. Au lieu de faisans & de perdrix,

Philippines.

les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les îles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds qui ſe nomment volanos, de pluſieurs eſpèces de perroquets, & de cacatois blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avaient porté aux Philippines des poulets d'inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y ſuppléent par une poule ſingulière qui ſe nomme camboie, parce qu'elle vient de cette région, & qui a les pieds ſi courts, que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cèdent rien aux coqs d'inde. On eſtime une autre ſorte de poule qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauves-ſouris, dont on a déjà parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le douyon, que les Eſpanols ont nommé *peſce-muger*, parce qu'il a le ſexe & les mamelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connaît

point le mâle de cette espèce. Les poissons qu'on nomme épées, ne sont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites barques. Les crocodiles seraient les plus redoutables ennemis des insulaires, par leur abondance & leur voracité, si la Providence n'y avait mis comme un double frein qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles font jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles font à terre, elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer; & les avalant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduit pour les excrémens (1), vomissent ce qui leur reste dans l'estomac après la digestion. Ainsi, leur nourriture y fait un long séjour, qui les empêche de ressentir souvent la faim; sans quoi il en coûterait tous les jours aux îles un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des crânes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On

Philippines.

(1) Les Naturalistes qui ont parlé du crocodile ne font aucune mention d'un fait aussi extraordinaire.

Philippines.

trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les lacs des îles ont une autre espèce de poissons monstrueux, que les Indiens nomment buhayas, & qui ne paraissent point différens de ceux que les Portugais ont nommé caymans. Ils n'ont pas de langue, ce qui leur ôte non-seulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaler dans l'eau. Aussi ne dévorent-ils leur proie que sur le rivage. Ils seraient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avaient une extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les espèces de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils aient la vue fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carreri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé, contre les surprises des buhayas ou des caymans, un fruit nommé bonga ou nang-kauvagan, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur apparemment éloigne ces terribles animaux. Mais il affaiblit un peu la confiance qu'il

demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortileges. Philippines.

Les mers de Mindanao & de Xolo, sont remplies de grandes baleines & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huîtres dans ces îles, qu'on se sert des écailles pour abreuver les buffles. Les Chinois en font de très-beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues; l'une dont la chair se mange & dont l'écaille est négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille, & dont on ne mange point la chair. Les raies y sont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonais, pour en faire des foureaux de cimeterre.

Productions.

Passons aux fruits qui ne sont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables que dans les îles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croissent naturellement dans les bois. On a déjà vanté le premier qui se nomme santor, & dont on fait d'excellentes confitures dans un pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure & même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins aigres &

Philippines.

blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre ; & pour troisième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressemblerait parfaitement au noyer, s'il n'avait les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la sculpture.

L'autre fruit qui se nomme mabol est un peu plus gros que le premier, mais cotonneux & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hauteur d'un poirier, chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois coupé dans sa saison approche de la beauté de l'ébène.

On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille & dans les autres îles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à maturité.

Carreri s'étend beaucoup sur une autre espèce d'arbres, qui font le principal revenu des insulaires, & qui leur apporte, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante espèces, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les îles de pain. Celle que les Tagales nomment yoro, & les montagnards landau, porte le nom de sagu aux Moluques.

Une autre espèce qui donne du vin & du vinaigre, se nomme sasa & nipa. Elle n'est point assez grande pour mériter le nom d'arbre. Son

Philippines.

fruit ressemblerait aux dattes; mais il n'arrive point à sa maturité, parce que les insulaires coupent la branche aussitôt qu'ils voient paraître la fleur. Il en sort une liqueur qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de calinga, qui est une sorte de canelle, sert à la préparer & l'empêche de s'aigrir. On emploie les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil très-fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin de coco, & de l'huile qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers, on fait des cordages & du calfat pour les navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres ustenciles.

Carreri met au nombre des palmiers jusqu'à l'arbre qui produit l'aréca, petite pomme, ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gland, qui entre avec la chaux dans la composition du bétel. Cet arbre se nomme bonga. Ses feuilles sont aussi larges que celles du bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'yonota. Elle leur fournit une sorte de laine qu'on appelle baios, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir,

Philippines.

nommé jonor ou gamuto, pour les cables de navires, & de petits cocos moins bons, à la vérité, que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins du cheval, & l'on assure qu'ils durent long-tems dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi des branches un vin doux; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'était pas sans raison que Pline écrivait, il y a seize cens ans, que les pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de relever les avantages de cet arbre, l'un des trésors de la Zône Torride.

L'arbre qui porte la casse est en si grande abondance aux Philippines, que pendant les mois de juin & de mai, les insulaires en engraissent leurs pourceaux. Les tamarins, ou plutôt les sampales, dont le fruit se nomme tamarin, n'y sont pas moins communs. Le bois sert à divers ouvrages comme l'ébène. On voit sur les montagnes diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des vaisseaux & des maisons, & dont le feuillage est toujours verd. Tels

Philippines.

font l'ébène noir, le balayon rouge, l'afana ou le naga, dont on fait des vafes qui donnent à l'eau une couleur bleue, & qui la rendent plus faine; le calinga qui jete une odeur fort douce, & dont l'écorce eft aromatique; le tiga, dont le bois eft fi dur qu'il ne peut être fcié qu'avec la fcieà l'eau, comme le marbre, ce qui le fait nommer auffi l'arbre de fer. La difficulté de pénétrer dans ces épaiffes forêts, ne permet pas aux infulaires mêmes de connaître toutes les richeffes qu'ils tiennent de la nature. Ils ont fur quelques montagnes de Manille, quantité de mufcadiers fauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déjà fait obferver que Mindanao produitde très-grands arbres, dont l'écorce eft une efpèce de canelle.

Mais ce qui doit paffer pour un phénomène des plus extraordinaires, c'eft que dans ces îles les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour fe transformer en animaux vivans (1), qui fe détachent des branches & qui volent en l'air, fans perdre la couleur de feuilles. Leur corps fe forme des fibres les plus dures. La tête eft à l'endroit par où la feuille tenait à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le refte fe change en aîles.

(1) Cette obfervation n'a guères d'autre fondement que la crédulité des voyageurs.

Philippines.

On a porté de la nouvelle Espagne aux Philippines, la plante du cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié pour dispenser les habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique. L'arbre qu'on appelle aimir, est moins remarquable par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de se remplir d'une eau très-claire, que les chasseurs & les sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espèce de canne, qu'on nomme manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les relations.

On ne parle point des platanes, des cannes de sucre, des ananas, que les Espagnols appellent potias, du gingembre, de l'indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines qui sont communes à la plupart des régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les camotes, espèce de grosses raves qui flattent

Philippines.

l'odorat comme le goût; les glabis, dont les insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'ubis qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les xicamas qui se mangent confits ou cruds, au poivre & au vinaigre; des carottes sauvages qui ont le goût des poires, & le taylan qui a celui des patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance que la plupart des sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parsemés. On donne le premier rang à celles qu'ils nomment zampaga. Elle ressemble au mogorin des Portugais. C'est une espèce de petite rose blanche à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre jasmin. On en distingue deux autres; le solasi & le locoloco qui ont l'odeur du gérofle. La fleur, qui porte les trois noms de balanoy, torongil & damoro, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très-bonne pour l'estomac, & que les personnes délicates mêlent avec le bétel. Le daso jète une odeur aromatique jusque dans sa racine. Le cablin, qui est plein d'odeur lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus

Philippines.

lorſqu'il eſt ſec. La ſarafa, nommée par les Eſpagnols oja de Saint-Juan, eſt une très-belle fleur, dont les feuilles ſont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes ſont remplies, on y en trouve une eſpèce plus chaude & plus forte, qui ſe nomme langeovas.

On aſſure qu'il n'y a point d'îles au monde qui produiſent plus d'herbes médicinales. Celles, qui ſe trouvent en Europe, ont aux Philippines les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur. Mais on vante encore plus celles qui ſont propres au terrein & au climat. Le pollo, herbe fort commune & ſemblable au pourpier, guérit en très-peu de tems toute ſorte de bleſſures. La panſipane en eſt une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la fève : appliquée ſur les plaies, après avoir été pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La golondrine a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la décoction. Une autre ſert, comme l'opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'ennemi ; & l'on aſſure que ceux qui en ont pris, ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne pour garant de cette vertu, un gouverneur Portugais & pluſieurs miſſionnaires.

Philippines.

miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes ; l'une qui, étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude ; l'autre qui, gardée dans la bouche, ſoutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les îles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que non-ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté, on trouve dans les mêmes lieux d'excellens contre-poiſons. Sans parler du bézoard, qui eſt d'une vertu merveilleuſe aux Philippines, & qui ſe forme dans le ventre des chèvres & des cerfs ; le manungal en poudre, donné dans de l'eau tiède ou de l'huile de coco, eſt ſouverain pour les fièvres malignes & peſtilentielles. La feuille d'alipayon, qui reſſemble à celle du platane, nettoie parfaitement une plaie, & fait revivre la chair. La racine du dilao, pilée & bouillie avec de l'huile de coco, guérit les plaies des flèches & des épines empoiſonnées. Une herbe que les Eſpagnols nomment culebra, & les Tagales

Philippines.

carogtong, eſt ſi puiſſante pour réunir les parties ſéparées, qu'un ſerpent coupé en deux ſe rétablit par l'uſage qu'il en fait. Un bois nommé doctan a la même vertu. Le fruit de l'amuyon, qui eſt de la groſſeur d'une noiſette, & piquant comme le poivre, guérit les maux cauſés par le froid. Le pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre qui ſe nomme camandag (1), eſt ſi venimeux, que ſes feuilles mêmes ſont mortelles. La liqueur qui diſtille de ſon tronc, ſert aux inſulaires pour empoiſonner la pointe de leurs flèches. L'ombre ſeule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs. S'il eſt tranſplanté, il détruit tous les arbres voiſins, à l'exception d'un arbriſſeau qui eſt ſon contre-poiſon, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent dans les lieux déſerts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbriſſeau, pour ſe garantir de la pernicieuſe vertu du camandag.

Le maca-bubay, dont le nom ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpèce de lierre de la groſſeur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les inſulaires font des bracelets, pour les porter comme un anti-

(1) Cet arbre reſſemble beaucoup, par ſes qualités vénimeuſes, au mancenilier des Antilles.

dote contre toutes sortes de poisons. La racine du bubay, prise du côté qui regarde l'orient, & pilée pour être appliquée sur les plaies, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les bâtimens, & les pénètre de ses racines, jusqu'à renverser de grands édifices. Il vient aussi dans les montagnes où il est fort honoré des Indiens.

Philippines.

De plusieurs plantes sensitives, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte en 1642, par un soldat de la côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retirait sous l'eau de la mer. Celle que les Espagnols ont nommée verguenzosa, ou la honteuse, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure, & quelque légèrement qu'on la touche, elle se retire & ferme très-légèrement ses feuilles. La spugna & l'urtica marina se trouvent aussi dans les îles.

La différence des nations, que le hasard ou leur propre choix a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule île de Manille, celle des Tagales, des Pampangas, des Bisayas, des Cagayans, des Iloccos & des Pangasinans. Celles des Ta-

Philippines.

gales & des Bisayas sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'assurer que les anciens habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressemblent aussi par la stupidité. Dans leur écriture ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche, & continuant vers la droite, contre l'usage des Chinois & des Japonais, qui écrivent de haut en bas & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivaient sur la partie polie de la canne ou sur les feuilles de palmier avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture & se servent de l'espagnole.

Mœurs.

La première loi parmi eux est de respecter & d'honorer les auteurs de leur naissance. Toutes les causes sont jugées par le chef du barangué, assisté d'un conseil des anciens. Dans les causes civiles, on appelle les parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la sentence des

Philippines.

juges : après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux prétendans se plaint, le juge devient sa partie; & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les causes criminelles, on ne prononce point de sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la partie offensée, le chef & les principaux du barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le mort est lui-même un des principaux, toute sa parenté fait la guerre à celle du meurtrier, jusqu'au jour où quelque médiateur propose une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux pauvres, & l'autre à la femme, aux enfans ou aux parens du mort.

A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voie, les accusés ont deux manières de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde rivière, une pique à la main, & chacun est obligé de s'y jeter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noient dans la crainte du châtiment. La se-

Philippines.

conde épreuve consiste à prendre une pierre au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paie l'équivalent du vol.

On punit l'adultère par la bourse. Après le paiement qui est réglé par la sentence des anciens, l'honneur est rendu à l'offensé; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y trouve peu de femmes qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un déshonneur lorsqu'on s'assujettit aux conditions réglées. Les frais de la nôce sont excessifs. On fait payer au mari l'entrée de la maison, ce qui se nomme le *passava;* ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle *patignog;* puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de *passalog;* enfin, pour consommer le mariage, il paie aux parens le *ghina-puang*, qui est proportionné à leur condition.

On ne connaît point d'exemple d'une coutume aussi barbare que celle qui s'était établie aux Philippines, d'avoir des officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles, parce qu'elle était regardée comme un

óbstacle aux plaisirs du mari. A la vérité il ne reste aucune marque de cette infâme pratique depuis la domination des Espagnols. Cependant le voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, sur le témoignage des missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaise qualité qui l'empêchera d'être heureux avec elle. Philippines.

La noblesse, parmi tous ces peuples, n'était point une distinction héréditaire. Elle s'acquérait par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire, en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avaient d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs maîtres, quoiqu'ils soient capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres îles, ils font des boîtes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes qui ont jusqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles qui appprochent de celles de Flandre, & la broderie en soie cause de l'admiration aux Européens.

Philippines.

On a remarqué depuis long-tems que jamais ces insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un mari qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leurs maris, reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des pauvres n'est qu'une simple fosse dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre ou ce cercueil est placé dans un coin de leur demeure, à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des morts, était de bien traiter l'esclave qu'ils avaient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des principaux, on gardait le silence pendant plusieurs jours,

Philippines.

on ne frappait d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſait ſur les rivières voiſines. Certaines marques apprenaient au public qu'on était dans un tems de ſilence, & portaient défenſe de les paſſer, ſous peine de la vie. Si le mort avait été tué par quelque trahiſon, tous les habitans de ſon barangué attendaient, pour quitter le deuil & pour rompre le ſilence, que ſes parens en euſſent tiré vengeance, non-ſeulement contre les meurtriers, mais contre tous les étrangers qu'ils regardaient comme ennemis.

Ils ſe ſaluent entre eux fort civilement, en ôtant de deſſus leur tête l'eſpèce de bonnet qu'ils nomment *manputon*. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps aſſez bas, en ſe mettant une main ou toutes les deux ſur les joues, & levant en même-tems le pied en l'air avec le genou plié. Cependant quand c'eſt un Eſpagnol qu'ils voient paſſer, ils font ſimplement leur révérence en ôtant le manputon, baiſſant le corps & tendant les mains jointes.

Ils ſont aſſis en mangeant, mais fort bas; & leur table eſt fort baſſe auſſi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plupart ne mangent de viande que les jours de fête. Leur muſique & leurs

Philippines.

danses ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante & les autres répètent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent dans leurs danses des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés; ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions dans leur langue ne manquent ni d'agrément ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans le combat des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

On n'a rien trouvé jusqu'à présent qui puisse jeter du jour sur la religion & l'ancien gouvernement des insulaires naturels. Les seules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espèce de tradition, dans des chansons qui vantent la généalogie & les faits héroïques de leurs dieux. On sait qu'ils en avaient un pour lequel ils avaient un respect singulier, & que les chansons tagales nomment Barhala-may-capal, c'est-à-dire dieu fabricateur. Ils adoraient les animaux, les oiseaux, le soleil & la lune. Il n'y avait point de rocher, de cap & de rivière qu'ils n'honorassent par des sacrifices, ni sur-tout de vieil arbre auquel ils ne rendissent

Philippines.

quelques honneurs divins ; & c'était un sacrilège de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les ames de leurs ancètres ont leur résidence. Il croient voir sur la cime de ces arbres divers fantômes, qu'ils appellent *tibalang*, avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très-étendues & le corps peint ; ils reconnaissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent les voir & qu'ils le soutiennent avec toutes les marques d'une forte persuasion, tandis que les Espagnols n'apperçoivent rien.

Chaque petit état portait le nom de barangué, qui signifie barque ; apparemment parce que les premières familles y étant venues dans une barque, elles étaient demeurées soumises aux capitaines, qui étaient peut-être les chefs des familles, & ce titre s'était conservé.

Dampier, qui était à Mindanao en 1686, y fit, dans un assez long séjour, quelques observations qui méritent d'être recueillies.

Ces Indiens ont une manière de mandier, qui est particulière à leur île, & dont Dampier trouve la source dans le peu de commerce qui

Philippines.

s'y fait. Lorfqu'il y arrive des étrangers, les infulaires fe rendent à bord, les invitent à defcendre, & demandent à chacun s'il a befoin d'un camarade, terme qu'ils ont emprunté des Efpagnols, ou s'il defire une *pagaly*. Ils entendent par l'un un ami familier, & par l'autre une intime amie. On eft obligé d'accepter cette politeffe, de la payer par un préfent, & de la cultiver par la même voie. Chaque fois que l'étranger defcend à terre, il eft bien reçu chez fon camarade ou chez fa pagaly. Il y mange, il y couche pour fon argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis eft le tabac & le bétel, qui ne lui font point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converfer publiquement avec leur hôte, de lui offrir leur amitié & de lui envoyer du bétel & du tabac.

La capitale de l'île porte auffi le nom de Mindanao. Sa fituation eft au midi de l'île, à fept degrés vingt minutes de latitude feptentrionale, fur les bords d'une petite rivière qui n'eft qu'à deux milles de la mer. Les maifons y font d'une forme extrémement fingulière. On les élève fur des pilotis qui ont jufqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, fuivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'édifice. Auffi n'ont-

elles qu'un étage divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés.

Le palais du sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve dans la première chambre une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affuts. Le général & les grands ont, comme le roi, de l'artillerie dans leurs hôtels. A vingt pas du palais, on distingue un petit bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la salle du conseil, & celle où l'on reçoit les ambassadeurs & les marchands étrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les conseillers sont assis les jambes croisées.

Il y a peu d'artisans dans cette ville. Les principaux sont les orfévres, les forgerons & les charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois orfévres; ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les forgerons travaillent aussi-bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si

Philippines.

peu d'invention. Ils n'ont point d'étau ni d'enclume ; ils forgent ſur une pierre fort dure ou ſur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laiſſent pas de faire des ouvrages achevés, ſur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les vaiſſeaux. Preſque tous les habitans ſont charpentiers. Ils ſavent tous manier la hache droite & la courbe ; mais ils n'ont point de ſcies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux, & de chaque moitié ils font une ſeule planche, qu'ils poliſſent avec la hache. Ce travail eſt pénible ; mais le bois conſervant tout ſon grain, eſt d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

Iles Palaos.

Le pere le Clain, miſſionnaire jéſuite, donne le nom de *Palaos* à d'autres îles qui ne ſont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y aient aucune communication, & dont il raconte ainſi la découverte.

En faiſant la viſite des établiſſemens de ſon ordre, il arriva dans une bourgade de l'île de Samar, la dernière & la plus méridionale des Pintados. Il y trouva ving-neuf Palaos ; c'eſt le nom qu'il donne auſſi aux habitans des îles nouvellement découvertes. Les vents d'eſt, qui règnent ſur ces mers depuis le mois de décembre juſqu'au mois de mai, les avaient jetés à trois

tens lieues de leurs îles dans la baie de cette bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étaient embarqués dans leur patrie, sur deux barques, au nombre de trente-cinq, pour passer dans une île voisine. Un vent impétueux les avait emportés en haute mer. Tous leurs efforts n'ayant pu les rapprocher de terre, ils avaient vogué au gré des vents pendant soixante-dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avaient souffert long-tems la faim & la soif. Enfin ils s'étaient trouvés à la vue de l'île de Samar. Un Guivamois qui était au bord de la mer, les avait apperçus; & jugeant à la forme de leurs bâtimens qu'ils étaient étrangers, il les avait exhortés par des signes, à passer par le canal qu'il leur montrait, pour éviter des bancs de sable & des écueils sur lesquels ils allaient échouer. Ces malheureux, effrayés de voir un inconnu, s'étaient efforcés de retourner vers la haute mer; mais le vent n'avait pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte qu'il voyait infaillible, s'était jeté à la mer, & n'avait pas balancé à s'avancer à la nage vers l'une des deux barques, pour s'en faire le pilote. Ceux qu'il voulait secourir avaient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étaient jetés au milieu des flots pour gagner l'autre

Philippines.

Philippines.

barque. Il était monté dans celle qu'ils avaient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avait sauvés comme malgré eux en les conduisant au port.

Ils avaient pris terre le 28 de décembre 1696. Tous les habitans du bourg, dont la plupart étaient chrétiens, les avaient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avaient mangé fort avidement des cocos; mais lorsqu'on leur avait présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avaient regardé avec admiration; & prenant les grains pour des vermisseaux, ils avaient refusé d'y toucher. Rien n'avait tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme *salavans*. On avait fait venir, d'un autre bourg de l'île, deux femmes que les vents avaient jetées autrefois sur la même côte. Elles les avaient aussi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnaître aussi pour être des mêmes îles, ils s'étaient mis tous à pleurer de tendresse & de joie. Les respects qu'ils avaient vu rendre au missionnaire du bourg, leur avaient fait juger qu'il était le maître du pays, & que leur vie était entre ses mains. Ils s'étaient jeté à terre pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avait faites à leurs enfans, avaient achevé de leur inspirer de la confiance.

Philippines.

confiance. Il les avait distribués dans les maisons des habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres, mais il avait voulu qu'on ne séparât point ceux qui étaient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verraient seuls. De trente-cinq qu'ils étaient à leur départ, il n'en restait plus que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avaient fait mourir cinq pendant le voyage, & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre qui reçut heureusement le baptême.

C'est sur leur récit que le P. le Clain donne la description de leurs îles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au midi que les îles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude septentrionale, & sous le même parallèle que Guivam, puisque ces étrangers, venant de l'est à l'occident, avaient abordé au rivage de cette bourgade. Le missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces îles qu'on avait découverte de loin, quelques années auparavant. Un vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'est à l'ouest sous le troisième parallèle, & s'étant un peu écarté du sud-ouest l'apperçut pour la première fois. Les uns la nommèrent

Philippines.

Caroline, du nom de Charles II, roi d'Espagne; & d'autres l'île de Saint Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette fête. Depuis moins d'un an, elle avait été vue d'un autre vaisseau, que la tempête avait fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le gouverneur des Philippines avait donné ordre au vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même île & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avaient été sans succès.

Les étrangers ajoutaient que de leurs trente-deux îles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandait quel peut être le nombre des habitans, ils montraient un monceau de sable pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurec, qui est la plus considérable de leurs îles, est celle où le roi tient sa cour. Les autres ne lui sont pas moins soumises. Il se trouvait parmi ces trente étrangers un des principaux seigneurs du pays avec sa femme, qui était fille du roi. Quoiqu'ils fussent à demi-nus, la plupart avaient un air de grandeur, & des manières qui marquaient la distinction de leur naissance. Le seigneur avait tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formait diverses figures. Les autres

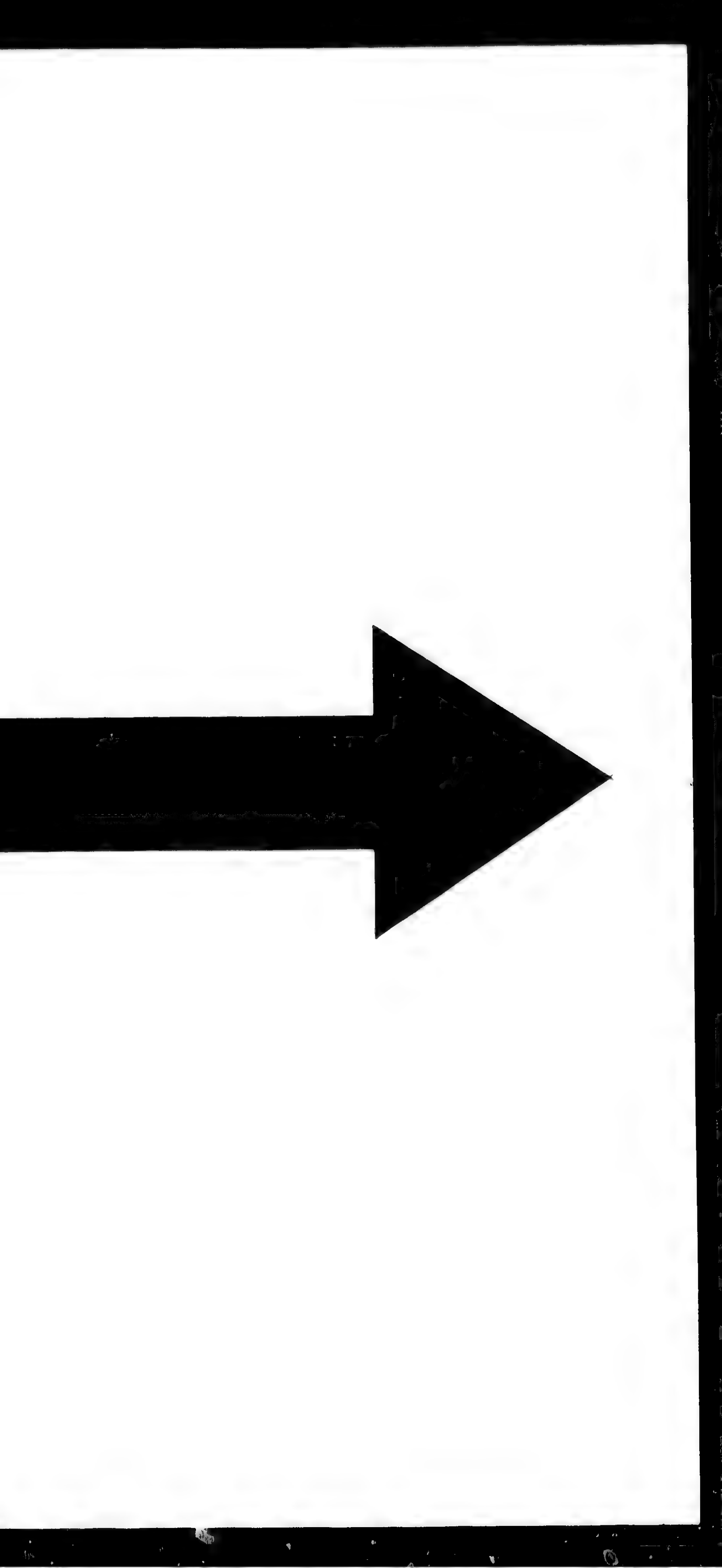
Philippines.

hommes avaient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avaient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avaient quelque ressemblance avec les insulaires des Philippines : mais les hommes [illegible] vaient pas d'autre habit qu'une espèce de cein[illegible] i leur couvrait les reins & les cuisses, & [illegible] repliait plusieurs fois autour du corps. Ils [illegible] ır les épaules plus d'une aune & demi de g[illegible] toile, dont ils se faisaient une sorte de capuchon, qu'ils liaient pardevant, & qu'ils laissaient pendre négligemment par derrière. Les femmes étaient vêtues de même, à l'exception d'un linge qui leur descendait un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des îles Marianes. Il parut au P. le Clain, que leur manière de prononcer approchait de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avait plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Ces insulaires n'ont pas de vaches dans leurs îles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutaient l'herbe, aussi bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils enten-





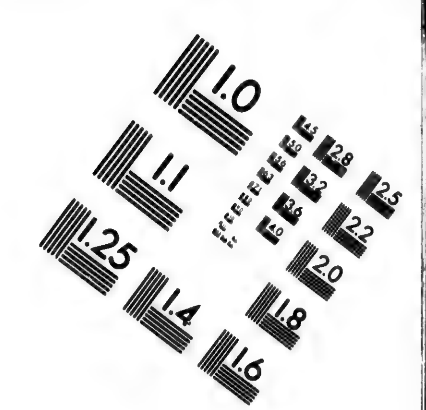
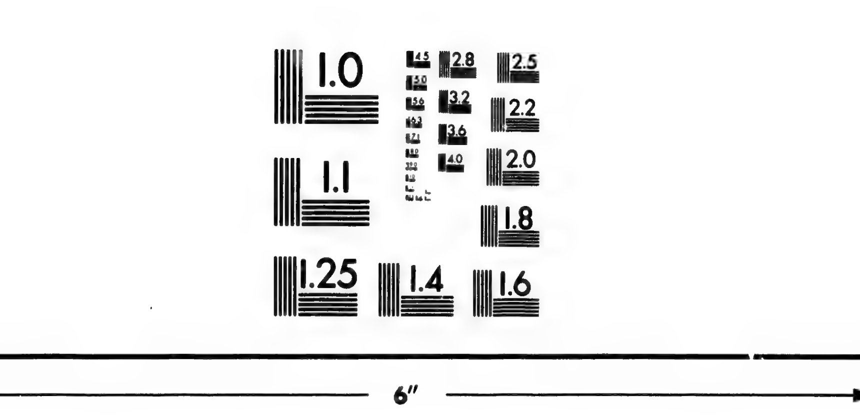
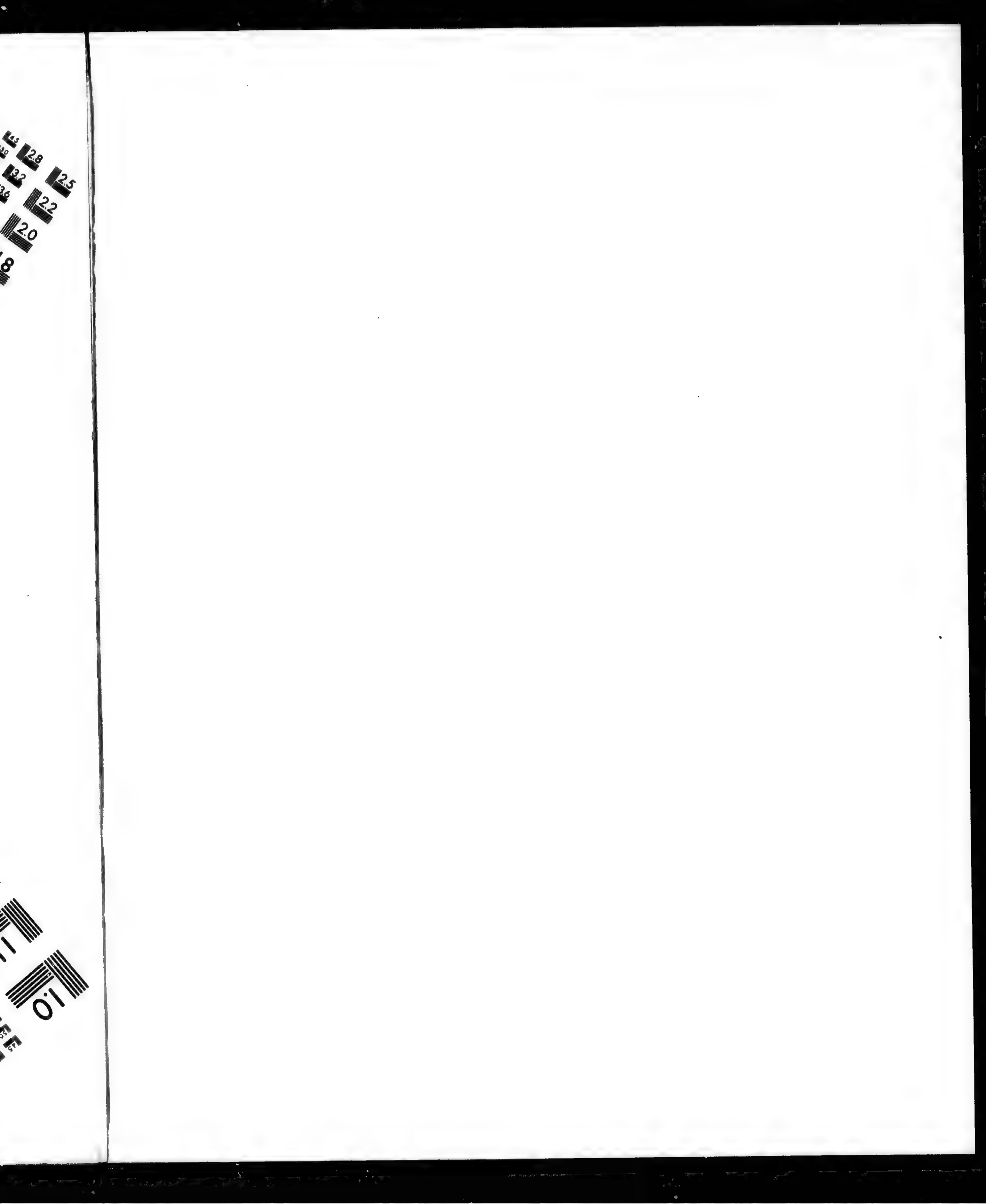


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Philippines.

dirent dans la maison des missionnaires. Ils n'ont pas non plus de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils eussent aucune connaissance de la divinité, ni qu'ils adorassent des idoles. Toute leur vie paraissait animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour le repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avaient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisaient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un vaisseau marchand qu'on bâtissait à Guivam, de voir la multitude des instrumens de charpenterie qu'on y employait. Ils les regardaient successivement avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays. Le missionnaire leur ayant donné à chacun un assez gros morceau de fer, ils

marquèrent plus de joie, que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettaient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avaient pas d'autres armes que des lances & des traits garnis d'ossemens humains. Mais ils paraissaient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminaient par quelques coups de poing, qu'ils se donnaient sur la tête; & ces violences mêmes étaient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colère, leurs amis s'entremettaient pour appaiser le différend. Cependant loin d'être stupides ou pesans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les habitans des îles Marianes, ils sont bien proportionnés & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laissent également croître leurs cheveux, qui leur tombent sur les épaules. Lorsqu'ils voulaient paraître avec un peu d'avantage, ils se peignaient le corps d'une couleur jaune, dont ils connaissaient tous la préparation. Leur joie était continuelle de se trouver dans l'abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils promettaient de revenir de leurs îles, & d'engager leurs compatriotes à les suivre.

Philippines.

Deux jésuites, nommés le P. Cortil & le P. du Beron, entreprirent, en 1710, de porter

Philippines.

l'évangile aux îles Palaos, avec divers secours qu'ils avaient obtenus de la cour d'Espagne. Joseph Somera, dont on a publié une courte relation dans l'onzième recueil des lettres édifiantes, nous apprend, qu'étant descendus dans une de ces îles, tandis qu'après leur débarquement le vaisseau fut emporté au large par les courans & les brises, ils demeurèrent abandonnés à la merci des insulaires. Mais Somera & les autres gens du vaisseau ne débarquèrent point. L'unique éclaircissement qu'ils rapportèrent, c'est qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'île, ils se trouvèrent par cinq degrés seize minutes de latitude du nord; & la variation au lever du soleil fut trouvée de cinq degrés nord-est. Ensuite s'étant approchés d'une autre île, à cinquante lieues de celle qu'ils avaient quittée, ils se trouvèrent par sept degrés quatorze minutes du nord, à une lieue au large de cette île.

L'année suivante, le père Serano tenta la même entreprise, muni de brefs du pape & d'autres pièces. Il partit de Manille, le 15 décembre, avec un autre jésuite & l'élite de la jeunesse du pays. Le troisième jour de leur navigation, le vaisseau fut brisé par une violente tempête; & tous périrent, à la réserve de deux Indiens & d'un Espagnol, qui échappèrent du naufrage, pour en porter

la triste nouvelle à Manille. Ainsi tout ce qui regarde les îles Palaos est encore dans une véritable obscurité.

Iles Marianes.

Si nous avions suivi la marche des Espagnols, qui partant de l'hémisphère occidental, passèrent par les Marianes avant de découvrir les Philippines, nous n'aurions fait mention de celles-ci qu'après avoir parlé des premières. Mais nous suivons, comme on l'a vu, une route toute opposée.

Depuis plus de deux siècles que les Espagnols passent entre les Marianes dans leurs voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du sud au nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixième degré qui les approche du Japon. Elles sont renfermées par conséquent entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale, vers l'extrêmité de la mer pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position, elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en est la plus grande & la plus méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du tropique.

Magellan, qui les découvrit le premier en 1521, les nomma îles des Larrons, dans le cha-

Marianes.

grin de s'être vu enlever par les insulaires quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite la multitude de petits bâtimens qui viennent à voiles déployés, au-devant des navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'îles de Las-Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle, pour recevoir celui d'îles Marianes, en l'honneur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

Michel Lopez-Legaspi en prit possession pour cette couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desirait, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les insulaires, il alla faire la conquête des Philippines, où les Espagnols tournèrent assez long-tems tous leurs soins. Les îles Marianes fut oubliées, jusqu'à ce que le zèle des missionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre jésuite, nommé le P. de Sanvitores, excita la reine, veuve de Philippe IV & mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'évangile dans ces régions sauvages. Cette princesse, qui gouvernait alors l'Espagne en qualité de régente, envoya des ordres au gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement maîtres de l'île de Guahan. Ils y introduisirent les missionnaires, & par degrés ils subjuguèrent toutes les autres.

Mariane**s**.

L'île de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une garnison d'environ cent hommes. Les jésuites y ont bâti deux collèges pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la cour d'Espagne donne chaque année trois mille pièces de huit à ce religieux établissement. Un vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carreri se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'île de Guahan. Elle en a quarante. Elle est agréable & fertile. En général, quoique les îles Marianes soient sous la Zône-Torride, le ciel y est fort serein. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les montagnes, chargées d'arbres presque toujours verds, & coupées par un grand nombre de ruisseaux qui se répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent le pays fort agréable.

Avant que les Espagnols eussent paru dans ces îles, les habitans y vivaient dans une parfaite liberté. Ils n'avaient pas d'autres loix que celles qu'ils voulaient s'imposer. Séparés de toutes les nations par les vastes mers dont ils sont environnés, ils ignoraient qu'il existât d'autres terres, & se regardaient comme les seuls habitans du monde. Cependant ils manquaient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie.

Marianes.

Ils n'avaient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeaient pas, mais ils se faisaient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avaient jamais vu de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imaginerait pas que les hommes pussent vivre, leur était tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons. Ils prirent d'abord le feu pour un animal qui s'attachait au bois, & qui s'en nourrissait. Les premiers qui s'en approchèrent trop, s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin Ils appréhendèrent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de sa respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoutumèrent bientôt à se servir du feu comme nous.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel pays ses habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui ressemblent à celles des Japonais, & les idées de leur

Marianes.

nobleſſe, qui n'eſt pas moins fière & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes îles, d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. Quelques-uns ſe perſuadent néanmoins qu'ils ſont ſortis des Philippines & des îles voiſines, parce que la couleur de leur viſage, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur gouvernement, a beaucoup de rapport avec ce qu'on a dit des Tagales, anciens habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs îles ſe ſont-elles peuplées par quelque naufrage des Japonais & des Tagales que la tempête aura jetés ſur leurs côtes.

Les Marianes ſont fort peuplées. On compte plus de trente mille habitans dans la ſeule île de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces îles ſont remplies de villages répandus dans les plaines & ſur les montagnes, dont quelques-uns ſont composés de cent & cent cinquante maiſons. Les habitans ſont baſanés; mais leur teint eſt d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils ſont plus robuſtes que les Européens. Leur taille eſt haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de racines, de fruits & de poiſſons, ils ont tant d'embonpoint qu'ils en paraiſſent enflés: mais il ne les empêche pas d'être

Marianes.

ſouples & agiles. Rien n'eſt moins rare parmi eux que de vivre cent ans. Leur hiſtorien aſſure que la première année qu'on leur prêcha l'évangile, on en baptiſa plus de ſix vingt qui paſſaient cet âge, & qui ne paraiſſaient pas au-deſſus de leur cinquantième année. La plupart arrivent à une extrême vieilleſſe ſans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent ſe guériſſent avec des ſimples, dont ils connaiſſent la vertu.

Les hommes ſont entiérement nus; mais les femmes ne le ſont pas tout-à-fait. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue, au lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entiérement, & ne conſervent au ſommet de la tête, qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable. La prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, & quelquefois même les ſyllabes du même mot; ce qui donne occaſion à des équivoques que ces peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connaiſſance des

ſciences ni des beaux arts, ils ne laiſſent pas d'avoir des hiſtoires remplies de fables, & même quelques poéſies dont ils ſe font honneur. Un poëte eſt reſpecté de toute la nation. Mais jamais peuple ne fut rempli d'une vanité plus ſotte & d'une plus ridicule préſomption. Tous les pays dont on leur parle, ne paraiſſent qu'exciter leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur nation eſt diſtinguée en trois états, la nobleſſe, le peuple, & ceux qui forment comme l'état moyen. La nobleſſe eſt d'une fierté que leur hiſtorien traite d'incroyable. Elle tient le peuple dans un abaiſſement, qu'il eſt impoſſible, dit-il, de s'imaginer en Europe. C'eſt la dernière & la plus criminelle infamie, pour les nobles, de s'allier aux filles du peuple. Une famille qui le ſouffre eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le chriſtianiſme, s'il arrrivait qu'un noble ſe dégradât par une alliance ſi révoltante, tous ſes parens s'aſſemblaient, & de concert ils lavaient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime pour les perſonnes du peuple d'approcher de la maiſon des nobles; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Marianes.

Ces nobles ſont diſtingués par le titre de *cha-*

Mariannes.

morris. Ils ont des fiefs héréditaires dans leurs familles. Ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux pères, mais les frères & les neveux du mort, dont ils prennent le nom ou celui du chef de la famille. Cet usage est si bien établi, qu'il ne cause jamais aucun trouble. La noblesse la plus estimée est celle d'*Adgadna*, capitale de l'île de Guahan. Une situation avantageuse & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles qui jouissent d'une grande considération dans l'île entière. Leurs chefs président aux assemblées. On les respecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'est jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, sans y trouver d'opposition; parce que ces peuples n'ont proprement aucun maître, ni d'autres loix que certains usages, dont ils n'observent religieusement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Dans une si profonde barbarie, on remarque entre les Chamorris quelqu'apparence de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par quelques termes civils. Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils se présentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomac à ceux qu'ils

Mariannes.

veulent honorer. C'eſt une extrême incivilité parmi eux de cracher devant ceux à qui on doit du reſpect. Leur délicateſſe va là-deſſus juſqu'à la ſuperſtition. Ils crachent rarement, & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maiſon d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raiſons qu'on n'a pas bien pénétrées, & qui n'en valent pas trop la peine.

Leur occupation la plus commune eſt la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Auſſi nagent-ils comme des poiſſons. Leurs canots ſont d'une légèreté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairait pas en Europe. Carreri en fait une deſcription curieuſe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de quinze ou dix-huit pieds; & comme ils pourraient tourner facilement, parce que leur longueur n'eſt que de quatre palmes, ils joignent aux côtés des pièces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Ce bâtiment ne pouvant guères contenir que trois matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Des trois matelots, l'un eſt ſans ceſſe occupé à jeter l'eau, qui entre également par dehors &

Marianes.

par les fentes, tandis que les autres ſont aux extrêmités pour gouverner. La voile qui reſſemble à celle qu'on nomme latine, eſt de nattes, & de la longueur du bâtiment; ce qui les expoſe à ſe voir renverſer, lorſqu'ils n'évitent pas ſoigneuſement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'eſt égal à leur viteſſe. Ils font dans une heure dix & douze mille. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, ſans tourner le bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. S'ils ont beſoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les marchandiſes & les paſſagers ſur la voile; & leur manœuvre eſt ſi prompte, que les Eſpagnols, qui en ſont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'eſt dans ces frêles machines qu'ils ont quelquefois traverſé une mer de quatre cens lieues juſqu'aux Philippines.

Leurs édifices ne ſont pas ſans agrémens. Ils ſont bâtis de cocotiers & d'un bois nommé *maria*, qui eſt particulier à ces îles. Chaque maiſon eſt compoſée de quatre appartemens, ſéparés par des cloiſons de feuilles de palmiers, qui ſont entrelaſſées en forme de natte. Le toit eſt de la même matière. Ces appartemens ſont propres & deſtinés chacun à leur uſage. On couche dans le premier. On mange dans le ſecond. Le troiſième ſert à garder les fruits & les autres proviſions, & le quatrième au travail.

On

Marianes.

On ne connaît aucun peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connaître. Le respect même & la soumission pour les parens, qui semble la première inspiration de la nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport avec leurs pères & leurs mères qu'autant qu'ils ont besoin de leurs secours. Chacun se fait justice dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les villages & les peuples, ils le terminent par la guerre. Ils ont une facilité extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs ennemis que pour s'animer eux-mêmes; car la nature ne les a pas faits braves. Ils marchent sans chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger, uniquement attentifs aux mouvemens de l'ennemi qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'est un art dans lequel peu de nations les égalent. La guerre parmi eux ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de

Marianes.

la victoire. Ils paraiſſent ſaiſis de peur à la vue du ſang ; & prenant la fuite, ils ſe diſſipent auſſi-tôt. Les vaincus envoient des préſens au parti victorieux, qui les reçoit avec une joie inſolente, telle qu'eſt toujours celle des caractères timides, qui voient leurs ennemis à leurs pieds. Il inſulte aux vaincus. Il compoſe des vers ſatyriques qui ſe chantent ou qui ſe récitent dans les fêtes.

Une ſingularité qui diſtingue encore cette nation, eſt de n'avoir point d'arcs, de flèches, ni d'épées. Les armes des Marianois ſont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuiſſe ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent aſſez proprement, ont la pointe fort aigue, & ſont ſi venimeux par leur propre nature, que la moindre eſquille qui reſte dans une bleſſure, cauſe infailliblement la mort, avec des convulſions, des tremblemens & des douleurs incroyables, ſans qu'on ait pu trouver juſqu'à préſent de remède à la force d'un poiſon ſi puiſſant. Chaque inſulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres ſont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adreſſe & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connaît point d'armes défenſives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la ſoupleſſe & l'agilité de

Marianes.

leurs mouvemens. Mais s'ils ſont mauvais guerriers, ils entendent ſi bien la diſſimulation, que les étrangers y ont été toujours trompés avant que d'avoir appris à les connaître.

La vengeance eſt une de leurs plus ardentes paſſions. S'ils reçoivent une injure, leur reſſentiment n'éclate jamais par des paroles. Toute leur aigreur & leut amertume ſe renferment dans leur cœur. Ils ſont ſi maîtres d'eux-mêmes, qu'ils laiſſent paſſer tranquillement des années entières, pour attendre l'occaſion de ſe ſatisfaire. Alors ils ſe dédommagent d'une ſi longue violence, en ſe livrant à tout ce que la haine & la trahiſon leur inſpirent de plus noir & de plus affreux.

Leur inconſtance & leur légèreté ſont ſans exemple. Comme ils vivent ſans contrainte & dans l'habitude continuelle de ſuivre tous leurs caprices, ils paſſent aiſément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir le moment d'après. Les miſſionnaires regardent cette mobilité d'humeur comme le plus grand obſtacle qu'ils aient trouvé à la converſion de ces barbares. Elle eſt accompagnée d'un goût fort vif pour le plaiſir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils l'exercent agréablement par des railleries mutuelles & par des bouffonneries qui ne laiſſent point languir la joie.

Marianes.

S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par nécessité. Ils s'assemblent souvent; ils se traitent en poisson, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent dans ces fêtes à danser, à courir, à lutter, à raconter les aventures de leurs ancêtres, & souvent à réciter des vers de leurs poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées, autant du moins qu'elles peuvent l'être, avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelacent des fleurs pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons en Europe les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos assez proprement travaillés. Elles ajoutent à toutes ces parures des tissus de racines d'arbres; ce qui ne sert qu'à les défigurer; car ces tissus ressemblent plus à des cages qu'à des habits.

Dans leurs assemblées elles se mettent douze ou treize en rond, debout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les vers fabuleux de leurs poëtes avec un agrément & une justesse qui plairaient en Europe. L'accord de leur voix est admirable, & ne cède rien à la

Marianes.

musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens sont surpris de la manière dont elles soutiennent leur voix, & dont elles animent leur chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des missionnaires, elles charment ceux qui les voient & qui les entendent.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les îles Marianes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque maison. Elle est la maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger, si sa conduite n'est pas réglée, où s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens: ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il était leur père. Un mari a

Marianes.

quelquefois le chagrin de se voir en un moment sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en venger sur l'amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent aussi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, arracher ses grains, & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur la maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vu piller ou saccager

tout ce qu'il posséde, il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles, & d'autres les achètent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connaissent guères d'autres crimes. L'homicide & même le vol sont en horreur dans toute la nation, du moins entr'eux. Leurs maisons ne sont point fermées, & l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

Mariannes.

Avant l'arrivée des missionnaires, ils ne reconnoissaient aucune apparence de divinité; & n'ayant pas la moindre idée de religion, ils étaient sans temples, sans culte & sans prêtres. On n'a trouvé parmi eux qu'un petit nombre d'imposteurs, distingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuaient le pouvoir de commander aux élémens, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, & de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissaient pas d'attribuer à l'ame une sorte d'immortalité, & de supposer dans une autre vie des récompenses ou des peines. Ils nommaient l'enfer zazarraguan, ou maison de *chaffi*; c'est-à-dire d'un démon auquel ils donnaient le

Marianes.

pouvoir de tourmenter ceux qui tombaient entre ses mains. Leur paradis était un lieu de délices, mais dont ils faisaient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre, & des autres fruits qu'ils y croyaient d'un goût merveilleux ; & ce n'était pas la vertu ou le crime qui les conduisait dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendait de la manière dont on sortait de ce monde. Ceux qui mouraient d'une mort violente, avaient le zazarraguan pour partage ; & ceux qui mouraient naturellement, allaient jouir des arbres & des fruits délicieux du paradis.

Peu de nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avaient pour le mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du tombeau ; car on en élève toujours un dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'ex-

Marianes.

prime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connaît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles qu'on attache par lambeaux au-devant des maisons. On jonche les chemins de branches de palmiers, & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du mort. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelace les rames & les lances, pour en faire une espèce de trophée.

Le P. Gobien représentant la douleur des Marianois, la nomme non-seulement vive & touchante, mais fort spirituelle. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. « Il n'y a plus de vie » pour moi, dit l'un; ce qui m'en reste ne sera » qu'ennui & qu'amertume. Le soleil qui m'a» nimait s'est éclipsé, la lune qui m'éclairait

Marianes.

» s'est obscurcie ; l'étoile qui me conduisait a » disparu ». On reconnaît le goût des Orientaux dans cette profusion de figures toujours tirées des mêmes objets. La poésie de sentiment a une autre expression.

D'autres voyageurs s'attachant moins aux mœurs & aux usages, sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces îles. Quoique les arbres n'y soient pas si grands, ni de la même épaisseur que ceux des Philippines, le terroir produit tout ce qui est nécessaire aux habitans. Elles n'avaient autrefois, dit Carreri, que les fruits du pays & quelques poules; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyait pas même de souris avant que les vaisseaux d'Europe en eussent apportés. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Le fond du terroir est rougeâtre & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de pin, les melons d'eau, les melons musqués, les oranges, les citrons & les noix de cocos y croissent abondamment ; mais le plus merveilleux fruit de ces îles & qui leur est particulier, se nomme rima. Dampier l'appelle le fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux

Marianes.

insulaires, & qu'il est en effet très-nourrissant. La plante est épaisse & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit qui croît aux branches, comme les pommes, est de figure ronde & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli ou cuit au four; dans cet état, il se garde quatre & six mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins, ni noyaux, tout est substance & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'inde ou du plantin. Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être rassis, & qu'il ne l'a vu qu'aux îles Marianes. C'est une faveur de la nature.





CHAPITRE XI.

Voyages & Aventures de Mendez-Pinto, Portugais.

Pinto.

Nous croyons devoir placer ici cette relation très-attachante par la singularité des événemens, & l'intérêt des situations. Elle pourra reposer l'attention de nos lecteurs, que nous venons d'occuper de détails qui ne sont pas toujours amusants, s'ils sont toujours instructifs. Si après avoir trouvé dans les derniers articles de quoi exercer leur raison & leur curiosité, ils desirent des objets faits pour intéresser leur sensibilité & leur imagination; ils pourront se satisfaire en lisant les aventures de Pinto, & celles de Bontékoé qui les suivront. Les premières ont quelquefois un air fabuleux, & il est permis sans doute de s'en défier, sans que cette espèce d'incrédulité nuise au plaisir qu'on y peut prendre. Mais il faut observer aussi que tout ce qui paraît incroyable, n'est pas toujours impossible : si dans certaines matières on a commencé à croire moins, à mesure qu'on s'est éclairé davantage, on peut dire aussi que sur d'autres points on est devenu

moins incrédule, à meſure qu'on eſt devenu plus ſavant. C'eſt ſur-tout aux récits des voyageurs, à l'hiſtoire des mœurs & à la deſcription des objets lointains, que cette aſſertion peut être appliquée; & d'ailleurs elle eſt prouvée par une infinité d'exemples.

Pinto.

Comme dans le détail des évènemens, perſonne ne s'exprime avec plus d'intérêt que celui qui était acteur ou témoin, nous laiſſerons le plus ſouvent parler Pinto lui-même, & nous ne prendrons ſa place que lorſqu'il faudra abréger ſon récit.

« J'avais éprouvé, dit-il, pendant dix ou » douze ans, la miſère & la pauvreté dans la » maiſon de mon père, lorſqu'un de mes oncles » formant quelque eſpérance de mes qualités » naturelles, me conduiſit à Lisbonne, où il » me mit au ſervice d'une très-illuſtre maiſon. » Ce fut la même année que ſe fit la pompe fu- » nèbre de dom Emanuel, le 13 décembre 1521, » & je ne trouve rien de plus ancien dans ma » mémoire. Cependant le ſuccès répondit ſi » mal aux intentions de mon oncle, qu'après » un an & demi de ſervice, je me trouvai en- » gagé dans une malheureuſe aventure qui ex- » poſa ma vie au dernier danger. Je pris la fuite » avec une ſi vive épouvante, qu'étant arrivé, » ſans aucun autre deſſein que d'éviter la mort,

Pinto.

» au *Gué de Pedra*, petit port où je trouvai une caravelle qui partait chargée de chevaux pour *Setuval*, je m'y embarquai le lendemain. Mais à peine fûmes nous éloignés du rivage, qu'un corsaire Français nous ayant abordés, se rendit maître de notre bâtiment sans la moindre résistance, nous fit passer dans le sien avec toutes nos marchandises, qui montaient à plus de six mille ducats, & coula notre caravelle à fond. Nous reconnûmes bientôt que nous étions destinés à la servitude, & que l'intention de nos maîtres était de nous aller vendre à *Larache* en Barbarie. Ils y portaient des armes dont ils faisaient commerce avec les Mahométans. Pendant treize jours entiers qu'ils conservèrent ce dessein, ils nous traitèrent avec beaucoup de rigueur. Mais le soir du treizième jour, ils découvrirent un navire auquel ils donnèrent la chasse pendant toute la nuit, & qu'ils joignirent à la pointe du jour. L'ayant attaqué avec beaucoup de courage, ils le forcèrent de se rendre, après avoir tué six Portugais & dix ou douze esclaves. Ce bâtiment, que plusieurs marchands de Lisbonne avaient chargé de sucre & d'esclaves, fit passer entre les mains des corsaires un butin de quarante mille ducats. Ils abandonnèrent le dessein d'aller à Larache ; & ne pensant

Pinto.

» qu'à faire voile en France avec une partie » de leurs prisonniers, qu'ils jugèrent propres à » les servir dans leur navigation, ils laissèrent » les autres pendant la nuit, dans une rade » nommée *Mélides*. J'étais de ce dernier nom- » bre, nu comme tous mes compagnons & » couvert de plaies, qui nous restaient des » coups de fouet que nous avions reçus les » jours précédens. Dans ce triste état, nous » arrivâmes le lendemain à Saint-Jacques de » Caçen, où nos misères furent soulagées par » les habitans. Après y avoir rétabli mes for- » ces, je pris le chemin de Setuval. Ma bonne » fortune m'y fit trouver, presqu'en arrivant, » l'occasion de m'employer pendant plusieurs » années. Mais l'essai que j'avais fait de la mer » ne m'avait pas dégoûté de cet élément. Je » considérai qu'en Portugal mes plus hautes es- » pérances se réduisaient à me mettre à couvert » de la pauvreté. J'entendais parler sans cesse » des trésors qui venaient des Indes, & je voyais » souvent arriver des vaisseaux chargés d'or ou » de précieuses marchandises. Le desir de me- » ner une vie aisée, plutôt que le courage ou » l'ambition me fit tourner les yeux vers la » source de tant de richesses ; & je pris la réso- » lution de m'embarquer sur ce seul principe, » qu'à quelque fortune que je fusse réservé, je

» ne devais pas craindre de perdre beaucoup au » changement.

» Ce fut le onzième jour de mars de l'année » 1537, que je partis avec une flotte de cinq » navires, dont chaque vaisseau était com- » mandé par un capitaine indépendant. Le plus » considérable était sous les ordres de dom *Pe- » dro de Sylva*, fils du fameux amiral dom » Vasco de Gama. C'était dans ce même na- » vire que dom Pedro avait apporté les os de » son père qui était mort aux Indes; & le roi, » qui se trouvait alors à Lisbonne, les avait » fait recevoir avec une pompe dont le Por- » tugal n'avait jamais vu d'exemple.

» En arrivant au port de Mozambique, nous y » trouvâmes un ordre de Nugno d'Acunha, vice- » roi des Indes, par lequel tous les vaisseaux Por- » tugais, qui devaient arriver cette année, étaient » obligés de se rendre à Diu, où la forteresse » était menacée de l'attaque des Turcs. Trois » des cinq navires de la flotte prirent aussi-tôt » cette route. J'étais sur le Saint-Roch, qui mit » le premier à la voile; & je fus nommé entre » ceux qui demeurèrent à Diu pour la défense » du fort. Cependant dix-sept jours après mon ar- » rivée, deux flûtes partant pour la mer-rouge, » dans la vue d'y prendre des informations sur » le dessein des Turcs, je ne pus résister aux

» instances

Pinto.

» instances de l'un des deux capitaines, avec
» lequel je m'étais lié d'amitié, & qui me pro-
» posa de l'accompagner dans ce voyage.

» Nous partîmes par un tems fort orageux, qui ne nous empêcha point d'arriver heureusement à la hauteur de Mazua. Là, vers la fin du jour, nous découvrîmes en pleine mer un navire, auquel nous donnâmes si vivement la chasse, que nous l'abordâmes d'assez près. Nous l'avions pris pour un Indien; & ne pensant qu'à remplir notre commission, nous nous étions avancés jusqu'à la portée de la voix, pour demander civilement au capitaine si l'armée turque était partie de Suez. Mais pour unique réponse, on nous tira douze volées de petits canons & de pierriers, qui n'incommodèrent que nos voiles; & nous entendîmes retentir l'air de cris confus, que cette hostilité nous fit regarder comme des bravades. Bientôt elles furent accompagnées d'un grand cliquetis d'armes & de menaces distinctes, avec lesquelles on nous pressait d'approcher & de nous rendre. Cet accueil nous causa moins d'effroi que d'étonnement. Il était trop tard pour s'abandonner à la vengeance. On tint conseil, & on s'attacha au parti le plus sûr, qui était de les battre à grands coups d'artillerie jusqu'au lendemain

Pinto.

» matin, qu'à l'arrivée du jour on pourrait les » investir & les combattre plus facilement. Ainsi » toute la nuit fut employée à leur donner la » chasse, en les foudroyant de notre canon, » & leur navire se trouva si maltraité à la » pointe du jour, qu'il prit pour lui-même le » conseil qu'il nous avait donné de se rendre. » Il avait perdu soixante-quatre hommes dans » cette rude attaque. La plupart des autres se » voyant réduits à l'extrémité, se jetèrent dans » la mer; de sorte que de quatre-vingt qu'ils » étaient, il n'en échappa que cinq fort blessés, » entre lesquels était leur capitaine. La force » de tourmens, auxquels il fut exposé aussi-» tôt par l'ordre de nos deux commandans, lui » fit confesser qu'il venait de Gedda, & que » l'armée turque était déjà partie de Suez, dans » le dessein de prendre Aden, avant que de » porter la guerre aux Portugais dans les Indes. » Il ajouta, lorsqu'on eut redoublé les tortures, » qu'il était Chrétien renégat, Majorquin de » naissance, fils de Paul Andrez, marchand de » la même île; & qu'étant devenu amoureux » depuis quatre ans, d'une belle Mahométane, » Grecque de nation, il avait embrassé la loi de » Mahomet pour l'obtenir en mariage. Nous lui » proposâmes *avec douceur* de quitter cette » secte, pour rentrer dans les engagemens de

Pinto.

» son baptême; il répondit, avec plus de brutalité que de courage, qu'il voulait mourir dans la religion de sa femme. Nos capitaines irrités de son obstination, *n'écoutèrent plus que leur zèle*. Ils lui firent lier les pieds & les mains; & lui ayant attaché de leurs propres mains une grosse pierre au cou, ils le précipitèrent dans la mer. Après cette exécution, nous fîmes passer nos prisonniers dans une de nos fustes, & leur vaisseau fut coulé à fond. Il ne portait que des balles de teintures, qui nous étaient alors inutiles, & quelques pièces de camelots, dont nos soldats se firent des habits.

» Nos commandans résolurent de descendre à Gottor, une lieue au-dessous de Mazua, dans l'espérance d'y prendre de nouvelles informations. Nous y reçûmes des habitans un accueil fort civil. Un Portugais, nommé Vasco *Martinez de Seixas*, y séjournait depuis trois semaines, par l'ordre de Henri Barbosa, pour y attendre l'arrivée de quelque navire portugais, & lui remettre une lettre d'avis sur l'état de l'armée turque.

» Nous remîmes à la voile le 6 de novembre 1537. Un évêque Abyssin, qui se proposait de faire le voyage de Portugal & de Rome, avoit demandé passage à nos deux commandans

Pinto.

» jufqu'à Diu. Il était une heure avant le jour,
» lorfque nous quittâmes le port ; & fuivant
» la côte avec le vent en pouppe, nous avions
» doublé vers midi la pointe de Goçam, lorf-
» qu'en approchant près de l'île des Ecueils,
» nous découvrîmes trois vaiffeaux, que nous
» prîmes dans l'éloignement pour des galères
» ou des *terrades*, noms des bâtimens ordi-
» naires du pays. Le feul defir de recevoir
» quelques nouvelles informations nous fit gou-
» verner vers eux. Un calme qui furvint tout
» d'un coup, était peut-être une faveur du ciel,
» qui voulait nous dérober au danger. Mais
» nous nous obftinâmes fi fort à fuivre la même
» route, qu'ayant joint la rame à nos voiles,
» nous fûmes bientôt affez près des trois navires
» pour reconnaître que c'étaient des galiotes
» turques. Nous prîmes auffi-tôt la fuite avec
» un effroi qui nous fit tourner nos voiles vers
» la terre. C'était avancer notre malheur, en
» donnant à nos ennemis l'avantage d'un vent
» foudain, dont nous avions cru pouvoir pro-
» fiter. Ils nous pourfuivirent à toutes voiles
» jufqu'à la portée du fufil ; & lâchant tou-
» tes leurs bordées à cette diftance, ils mi-
» rent nos fuftes dans un état déplorable. Cette
» décharge nous tua neuf hommes & nous en
» bleffa vingt-fix. Enfuite ils nous joignirent

Pinto.

» de si près, que de leur pouppe ils nous blessaient aisément avec le fer de leurs lances. » Cependant quarante-deux bons soldats qui » nous restaient encore sans blessures, reconnaissant que notre conservation dépendait de » leur valeur, résolurent de combattre jusqu'au » dernier soupir. Ils attaquèrent courageusement la principale des trois galiotes, sur » laquelle était Solyman Dragut. Leur premier » effort fut si furieux de pouppe à proue, qu'ils » tuèrent vingt-sept janissaires. Mais cette galiote recevant aussi-tôt le secours des deux » autres, nos deux fustes furent remplies en » un instant d'un si grand nombre de Turcs, » & le carnage s'échauffa si vivement, que de » cinquante-quatre que nous étions encore, » nous ne restâmes qu'onze vivans, encore nous » en mourut-il deux le lendemain, que les » Turcs coupèrent par quartiers, & qu'ils pendirent pour trophée au bout de leurs vergues. Ils nous conduisirent à Mocka, dont » le gouverneur était père de ce même Dragut » qui nous avait pris. Tous les habitans reçurent les vainqueurs avec des cris de joie. » Nous fûmes présentés à cette multitude emportée, chargés de chaînes & si couverts de » blessures, que l'évêque Abyssin mourut le jour » suivant des siennes. Nos souffrances furent

Pinto.

» beaucoup augmentées par les outrages que » nous reçûmes dans toutes les rues de la ville, » où nous fûmes menés comme en triomphe. » Le soir, lorsque nous eûmes perdu la force » de marcher, on nous précipita dans un noir » cachot. Nous y passâmes dix-sept jours en- » tiers, sans autre secours qu'un peu de farine » d'avoine, qui nous était distribuée le matin » pour le reste du jour.

» Nous perdîmes dans cet intervalle deux au- » tres de nos compagnons qui furent trouvés » morts le matin; tous deux gens de naissance » & de courage. Le geolier qui nous appor- » tait notre nourriture, n'ayant osé toucher à » leurs corps, se hâta d'avertir la justice qui les » vint prendre avec beaucoup d'appareil, pour » les traîner par toutes les rues. Après y avoir été » déchirés par toutes sortes de violences, ils » furent jetés en piéces dans la mer. Enfin la » crainte de nous voir périr successivement dans » notre horrible prison, porta nos maîtres à » nous faire conduire sur la place publique pour » y être vendus. Là, tout le peuple s'étant » assemblé, ma jeunesse apparamment m'attira » l'honneur d'être le premier qu'on mit en » vente. Tandis qu'il se présentait des mar- » chands, un cacis de l'ordre supérieur qui » passait pour un saint, parce qu'il était nou-

» vellement arrivé de la Mecque, demanda que » nous lui fussions donnés par aumône, & fit » valoir en sa faveur l'intérêt même de la » ville à laquelle il promettait la protection » du prophète. Les gens de guerre, au profit » desquels nous devions être vendus, s'oppo- » sèrent si brusquement à cette prétention, que » le peuple prenant parti pour le cacis, il s'éleva » un affreux désordre qui ne finit que par le » massacre du cacis même, & par la mort » d'environ six cens hommes. Nous ne trou- » vâmes point d'autre expédient, pour sauver » notre vie dans ce tumulte, que de retourner » volontairement à notre cachot, où nous regar- » dâmes comme une grande faveur d'être reçus » du geolier.

Pinto.

» Dragut ayant moins réussi par l'autorité » que par la douceur à calmer la sédition, » nous fûmes reconduits sur la même place, » & vendus avec notre artillerie & le reste du » butin. Le malheur de mon sort me fit tomber » entre les mains du renégat Grec, dont je » détesterai toujours le souvenir. Pendant trois » mois que je fus son esclave, il me traita » si cruellement, qu'étant réduit au déses- » poir, je pris plusieurs fois la résolution de » m'empoisonner. Je n'eus l'obligation de ma » délivrance, qu'au soupçon qu'il eut de mon

Pinto.

» dessein : la crainte de perdre l'argent que je » lui avais coûté, si j'abregeais volontairement » mes jours, lui fit prendre parti de me vendre » à un juif de Toro. Je partis avec ce nouveau » maître pour Cassan, où son commerce l'ap- » pellait. Mon esclavage n'aurait pas été plus » doux entre les mains d'un Chrétien. De-là il » me conduisit à Ormus, où j'appris avec des » transports de joie, que dom Fernand de » Lima, dont j'étais connu, était gouverneur » du fort portugais. J'obtins de mon maître la » permission de me présenter à lui. Ce géné- » reux seigneur & dom Pedro Fernandez, » commissaire général des Indes, qui se trou- » vait alors dans l'île d'Ormuz, firent les frais » de ma liberté. Elle leur coûta deux cens » pardos, c'est-à-dire, environ cent vingt écus de » notre monnoie ».

Pinto continue de s'étendre sur quantité d'aventures qui n'ont rien d'intéressant. Il se trouve à Malaca, où le gouverneur, nommé dom Pedro de Faria, prend de l'affection pour lui.

« Dom Pedro Faria cherchant l'occasion de » m'avancer, m'envoya dans une *lanchare*, au » royaume de Pan, avec dix mille ducats qu'il » me chargea de remettre à Thomé Lobo son » facteur dans cette contrée. De-là ses ordres » devaient me conduire à Patane, qui est cent

» lieues plus loin. Il me donna une lettre & » un présent pour le roi de Patane, avec une » ample commission pour traiter avec lui de la » liberté de cinq Portugais, qui étaient esclaves » de son beau-frère. Je partis dans les plus » douces espérances. Le septième jour de notre » navigation, étant à la vue de l'île de Timan, » qui est à la distance d'environ quatre-vingt-» dix lieues de Malaca & dix ou douze lieues » de l'embouchure du Pan, nous entendîmes » sur mer, avant le lever du soleil, de grandes » plaintes, dont l'obscurité ne nous permit pas » de connaître la cause. J'en fus assez touché » pour faire mettre la voile, & pour tourner » avec le secours de la rame, vers le lieu d'où » elles paraissaient partir, en baissant la vue » dans l'espérance de voir & d'entendre plus » facilement. Après avoir continué long-» tems nos observations, nous découvrîmes » fort loin de nous quelque chose de noir » qui flottait sur l'eau. Il nous était impossible » de distinguer ce qui commençait à frapper nos » yeux. Nous n'étions que quatre Portugais » dans la lanchare, & les avis n'en furent pas » moins partagés. On me représentait qu'au » lieu de m'arrêter à des recherches dange-» reuses, je ne devais penser qu'à suivre les » ordres du gouverneur. Mais n'ayant pu me

Pinto.

Pinto.

» rendre à ces timides conseils, & me croyant
» autorisé, par ma commission, à faire res-
» pecter mes ordres, je persistai dans la réso-
» lution d'approfondir un événement si singu-
» lier. Enfin les premiers rayons du jour nous
» firent appercevoir plusieurs personnes qui
» flottaient sur des planches. L'effroi de mes
» compagnons faisant place alors à la pitié, ils
» furent les premiers à faire tourner la proue
» vers ces misérables, que nous entendîmes
» crier six ou sept fois, *Seigneur Dieu, misé-*
» *ricorde!* Je pressai nos matelots de les se-
» courir. Ils tirèrent successivement du milieu
» des flots, quatorze Portugais & neuf escla-
» ves; tous si défigurés, que leur visage nous
» fit peur, & si faibles, qu'ils ne pouvaient
» se soutenir. On se hâta de leur donner des
» secours qui rappellèrent leurs forces. Lors-
» qu'ils furent en état de parler, l'un d'eux
» nous dit qu'il se nommait Fernand Gil
» Porcalho, qu'ayant été dangereusement blessé
» à la tranchée de Malaca, dans la seconde atta-
» que que les Portugais avaient soutenue con-
» tre les Achémois, dom Etienne de Gama,
» qui commandait alors dans cette ville, & qui
» avait cru devoir quelque récompense à son
» courage, l'avait envoyé aux Moluques avec
» divers encouragemens pour sa fortune; que le

» ciel avait béni ses entreprises, jusqu'à le mettre en état de partir de Ternate, dans une jonque, chargée de mille barres de poivre qui valaient plus de cent mille ducats; mais qu'à la hauteur de Surabaya, dans l'île de Joa, il avait eu le malheur d'essuyer une furieuse tempête, qui avait abîmé sa jonque & tout son bien; que de cent quarante-sept personnes qu'il avait à bord, il ne s'en était sauvé que les vingt-trois qui se trouvaient sur le nôtre; qu'ils avaient déja passé quatorze jours sur leurs planches, sans autre nourriture que la chair d'un esclave Caffre qui leur était mort, & qui avait servi pendant huit jours à soutenir leurs forces.

Pinto.

» La satisfaction d'avoir sauvé la vie à tant de malheureux me rendit la suite du voyage fort agréable jusqu'à la ville de Pan, où je remis à Thomé Lobo, les marchandises dont j'étais chargé. Mais lorsque je me disposais à continuer mon voyage vers Patane, un accident fort tragique fit perdre au gouverneur de Malaca toutes les richesses qu'il avait entre les mains de Lobo. *Coja Géinal*, ambassadeur du roi de Bornéo, qui résidait depuis trois ou quatre ans à la cour de Pan, tua le roi, qu'il trouva couché avec sa femme. Le peuple s'étant soulevé à cette occasion, commit d'affreuses violences, pilla

Pinto.

» le comptoir Portugais, qui perdirent onze
» hommes dans leur défenſe. Thomé Lobo n'é-
» chappa au maſſacre qu'avec ſix coups d'épée;
» & n'eut pas d'autre reſſource que de ſe retirer
» dans ma lanchare, ſans avoir pu ſauver la
» moindre partie de ſes marchandiſes. Elles
» montaient à cinquante mille ducats en or &
» en pierreries ſeulement. Cette ſédition qui
» avait coûté la vie à plus de quatre mille per-
» ſonnes, dans l'eſpace d'une ſeule nuit, ſe
» ralluma le lendemain ſi furieuſement, que
» pour éviter le danger d'y périr, nous mîmes
» à la voile pour Patane, où la faveur du vent
» nous fit arriver dans ſix jours.

» Les Portugais, dont le nombre était aſſez
» grand dans cette cour, prirent d'autant plus
» de part à l'infortune de Lobo, qu'un ſi ter-
» rible exemple de la perfidie des Indiens leur
» remettait vivement devant les yeux ce qu'ils
» avaient à redouter pour eux-mêmes. Ils ſe
» rendirent tous au palais du roi; & lui ayant
» fait leurs plaintes, au nom du gouverneur
» de Malaca, ils lui demandèrent avec beau-
» coup de fermeté la permiſſion d'uſer de repré-
» ſailles ſur toutes les marchandiſes du royaume
» de Pan, qui ſe trouvaient dans ſes états. Cette
» propoſition lui parut juſte. Neuf jours après,
» on reçut avis qu'il était entré dans la rivière

» de Calantan trois jonques fort riches qui re- Pinto.
» venaient de la Chine pour divers marchands » Panois. Aussi-tôt quatre-vingt Portugais s'é- » tant joints à ceux de ma lanchare, nous équi- » pâmes deux fustes & un navire rond, de tout » ce qui nous parut nécessaire à notre entreprise, » & nous partîmes avec assez de diligence pour » prévenir les informations que nos ennemis » pouvaient recevoir des Mahométans du pays. » Notre chef fut Jean Fernandez d'*Abren*, fils » du père nourricier de dom Juan, roi de Por- » tugal. Il montait le vaisseau rond avec qua- » rante soldats. Les deux fustes étaient comman- » dées par Laurent de Goez & Vasco Sermento, » tous deux d'une valeur & d'une expérience » reconnues.

» Nous arrivâmes le lendemain dans la rivière » Calantan, où les trois jonques étaient à l'an- » cre. Leur résistance fut d'abord aussi vive que » l'attaque: mais en moins d'une heure nous leur » tuâmes soixante-quatorze hommes, sans avoir » perdu plus de trois des nôtres. Nos blessés, » quoiqu'en grand nombre, ne laissant pas d'agir » ou de se montrer les armes à la main, l'en- » nemi consterné de sa perte, tandis qu'il croyait » encore nous voir toutes nos forces, se ren- » dit en demandant la vie pour unique grace. » Nous retournâmes triomphans à Patane, avec

Pinto.

» un butin qui ne paſſa que pour le juſte dé-
» dommagement des cinquantes mille ducats de
» dom Pedro, mais qui montait à plus de deux
» cens mille taels, c'eſt-à-dire, à trois cens mille
» ducats de notre monnoie. Le roi de Patane
» exigea ſeulement que les trois jonques fuſſent
» rendues à leurs capitaines; & nous lui don-
» nâmes volontiers cette marque de reconnaiſ-
» ſance & de ſoumiſſion.

» Peu de tems après, on vit arriver à Patane
» une fuſte, commandée par Antonio *de Faria*
» *Souſa*, parent du gouverneur de Malaca, qui
» venait de ſa part avec une lettre & des pré-
» ſens conſidérables, ſous prétexte de remercier
» le roi de la protection qu'il accordait à la
» nation portugaiſe, mais au fond, pour ache-
» ver dans ſes états l'établiſſement de notre com-
» merce. Antonio Faria, dont le nom eſt devenu
» célèbre par ſes fureurs autant que par ſes ex-
» ploits, était un gentilhomme ſans fortune, qui
» était venu la chercher aux Indes ſous la pro-
» tection d'un homme de ſon ſang & de ſon nom.
» Il apportait à Patane pour dix ou douze mille
» écus de draps & de toiles des Indes, qu'il
» avait priſes à crédit de quelques marchands
» de Malaca. Cette eſpèce de marchandiſe ne
» lui promettant pas beaucoup de profit dans
» cette cour, on lui conſeilla de l'envoyer à

Pinto.

» Lugor, grande ville de la dépendance du » royaume de Siam, où l'on publiait qu'à l'occasion de l'hommage que quatorze rois y » devaient rendre à celui de Siam, il s'était » assemblé une prodigieuse quantité de jonques » & de marchands. Faria choisit pour son facteur un Portugais, nommé Christophe Boralho, qui entendait parfaitement le commerce, & lui confia ses marchandises dans » un petit vaisseau, qu'il loua au port de Patane. Seize autres Portugais, soldats & marchands s'embarquèrent avec Boralho, dans » l'espérance qu'un écu leur en rapporterait six » ou sept. Je me laissai vaincre aussi par d'aussi » magnifiques promesses, & je m'engageai dans » ce fatal voyage. Nous partîmes avec un vent » favorable, & trois jours nous ayant rendu » dans la rade de Lugor, nous mouillâmes à » l'entrée de la rivière pour y prendre des informations. On nous assura qu'en effet il se » trouvait déja dans le port de cette ville plus » de quinze cens bâtimens tous chargés de précieuses marchandises.

» Nous étions à dîner, dans la joie d'une si » bonne nouvelle & prêts à faire voile avant la fin » du jour, lorsque nous vîmes sortir de la rivière » une grande jonque, qui nous ayant reconnus

Pinto.

» pour des Portugais, se laissa dériver sur nous » sans aucune apparence d'hostilité, & nous » jeta aussi-tôt des grapins attachés à deux longues chaînes de fer. A peine fûmes-nous » accrochés, que nous vîmes sortir de dessous » le tillac de la jonque soixante-dix ou quatre-» vingt Mores, qui poussant de grands cris, » firent sur nous un feu prodigieux. De dix-» huit Portugais que nous étions, quatorze » furent tués en un instant, avec trente-six In-» diens de l'équipage. Mes trois compagnons & » moi, nous prîmes de concert l'unique voie de » salut qui semblait nous rester. Ce fut de nous » jeter dans la mer pour gagner la terre dont » nous n'étions pas éloignés. Un des trois n'en » eut pas moins le malheur de se noyer. J'arrivai » sur la rive avec les deux autres. Tout blessés » que nous étions, nous traversâmes heureu-» sement la vase, où nous enfoncions jusqu'au » milieu du corps. Enfin nous nous approchâmes » d'un bois qui nous promit quelque sûreté, & » d'où nous eûmes le spectacle de la barbarie » des Mores. Ils achevèrent de tuer six ou sept » matelots déja blessés, qui restaient de notre » équipage; après quoi s'étant hâtés de trans-» porter nos marchandises dans leur jonque, ils » firent une grande ouverture à notre vaisseau,

» qui

» qui le fit couler à fond devant nos yeux; & » dans la crainte d'être reconnus, ils mirent » aussi-tôt à la voile.

Pinto.

» Dans la douleur profonde où je demeurai » avec deux compagnons blessés, sans espé- » rance de remède, l'imagination troublée de » tout ce qui s'était passé à notre vue dans » l'espace d'une demi-heure, nous ne pûmes » retenir nos larmes, & tournant notre fureur » contre nous-mêmes, nous commençâmes à » nous outrager le visage. Cependant, après » avoir considéré notre situation, la crainte des » bêtes farouches qui pouvaient nous attaquer » dans le bois, & la difficulté de sortir, avant » les ténèbres, des marécages dont nous étions » environnés, nous firent prendre le parti de » rentrer dans la fange & d'y passer la nuit, » enfoncés jusqu'à l'estomac. Le lendemain à la » pointe du jour, nous suivîmes le bord de la » rivière, jusqu'à un petit canal que sa profon- » deur & la vue de quantité de grands lézards » nous ôtèrent la hardiesse de passer. Il fallut » demeurer la nuit dans le même lieu. Le jour » suivant ne changea rien à notre misère, parce » que l'herbe était si haute & la terre si molle » dans les marais, que le courage nous manqua » pour tenter le passage. Nous vîmes expirer » ce jour-là un des compagnons, nommé Sé-

Pinto.

» baſtien Enriquez, homme riche, qui avait » perdu huit mille écus dans le vaiſſeau. Il ne » reſtait que Chriſtophe Borralho & moi, qui » nous mîmes à pleurer au bord de la rivière ſur » le corps à demi enterré; car nous étions ſi » faibles, qu'à peine avions-nous la force de » parler, & nous comptions déja d'achever dans » ce lieu notre miſérable vie. Le troiſième jour » vers le ſoir, nous apperçûmes une grande bar- » que chargée de ſel qui remontait à la rame. » Notre premier mouvement fut de nous proſ- » terner; & l'eſpérance nous rendant la voix, » nous ſuppliâmes les rameurs, qui nous regar- » daient avec étonnement, de nous prendre avec » eux. Mais ils paraiſſaient diſpoſés à paſſer ſans » nous répondre; ce qui nous fit redoubler nos cris » & nos gémiſſemens. Alors une vieille femme » ſortie du fond de la barque, fut ſi touchée de » notre douleur & des plaies que nous lui mon- » trions, qu'elle prit un bâton, dont elle frappa » quelques matelots, & les faiſant approcher de » la rive, elles les força de nous prendre ſur leurs » épaules, & de nous apporter à ſes pieds. Sa » figure n'était diſtinguée que par un air de gra- » vité qui faiſait reconnaître le pouvoir qu'elle » avait ſur eux; elle nous fit donner tous les » ſecours qui convenaient à notre misère: & tan- » dis que nous mangions avidement ce qu'elle

Pinto.

» nous présentait de sa propre main, elle nous
» consolait par ses exhortations. Je savais assez
» de malais pour l'entendre. Elle nous dit que
» notre désastre lui rappellait tous les siens; que
» son âge n'étant que de cinquante ans, il n'y en
» avait pas six qu'elle s'était vue esclave & volée
» de cent mille ducats de son bien; que cette
» infortune avait été suivie du supplice de son
» mari & de ses trois fils, que le roi de Siam
» avait fait mettre en pièces par les trompes
» des éléphans; & que depuis des pertes si
» cruelles, elle n'avait mené qu'une vie triste
» & languissante. Après nous avoir fait le récit
» de ses peines, elle voulut être informée des
» nôtres. Ses gens, qui écoutèrent aussi notre mal-
» heureuse histoire, nous dirent que la grande
» jonque, dont nous leur fîmes la peinture, ne
» pouvait être que celle de *Coja-Acem*, Guzarate
» de nation, qui était sorti le matin du port,
» pour faire voile à l'île d'Ainan. La dame In-
» dienne confirmant leur idée, ajouta qu'elle
» avait vu, à Lugor, ce redoutable Mahométan,
» qu'il se vantait d'avoir donné la mort à quan-
» tité de Portugais, & d'avoir promis à son
» prophète de les traiter sans pitié, parce qu'il
» accusait un capitaine de leur nation, nommé
» Hector de Sylveira, d'avoir tué son père &
» deux de ses frères, dans un navire qu'il

Pinto.

» leur avait pris au détroit de la Mecque.

» Nous apprîmes ensuite que cette dame était » veuve d'un capitaine général, qui s'était attiré » la disgrace du roi, & le châtiment qu'elle dé- » plorait. Sa fortune qu'elle avait réparée par » une sage conduite, la mettait en état de faire » un riche commerce de sel. Elle venait d'une » jonque qui lui était arrivée dans la rade, mais » qui était trop grande pour passer à la barre; » ce qui l'obligeait d'employer une barque pour » transporter son sel dans ses magasins. Elle » s'arrêta le soir dans un petit village, où elle » fit prendre soin de nous pendant la nuit. Le » lendemain elle nous conduisit à Lugor, qui » est cinq lieues plus loin dans les terres. Nous » lui étions redevables de la vie; mais ne se » bornant point à cette faveur, elle nous donna » une retraite dans sa maison. Nous y passâmes » vingt-trois jours, pendant lesquels nos bles- » sures furent pansées avec des témoignages » d'affection dignes de la charité chrétienne. » Lorsqu'elle nous vit en état de retourner à » Patane, elle mit le comble à ses bienfaits en » nous recommandant au patron d'un navire » indien, qui nous y conduisit en sept jours, » & qui ne nous traita pas avec moins d'hu- » manité.

» Notre retour était attendu avec d'autant

» plus d'impatience par tous les Portugais de Patane, que la plupart avaient profité d'un si belle occasion pour envoyer quelques marchandises à Lugor. Aussi la perte de notre vaisseau fut-elle estimée soixante-dix mille ducats, qui, suivant les espérances communes, devaient produire six ou sept fois la même somme. Antonio de Faria, plus ardent que les autres par son caractère, & parce qu'il avait regardé le succès de notre voyage comme le fondement de sa fortune, tomba dans une consternation inexprimable, en apprenant de notre bouche le sort de son vaisseau. Il garda un profond silence pendant plus d'une demi-heure. Ensuite, comme s'il eût employé ce tems à former ses résolutions, il répondit à ceux qui entreprirent de le consoler, qu'il n'avait pas la force de retourner à Malaca, pour paraître aux yeux de ses créanciers ; & qu'ayant le malheur de se trouver insolvable, il lui semblait plus juste de poursuivre ceux qui lui avaient enlevé ses marchandises, que de porter de frivoles excuses à d'honnêtes négocians, dont il avait trahi la confiance. Là-dessus s'étant levé d'un air furieux, il jura sur l'évangile de chercher par mer & terre celui qui lui avait ravi son bien, & de se le faire restituer au centuple. Tous

Pinto.

Pinto.

» ceux qui furent témoins de son serment, louè-
» rent cette généreuse résolution. Il trouva parmi
» eux quantité de jeunes gens qui s'engagèrent
» à l'accompagner. D'autres lui offrirent de l'ar-
» gent. Il accepta leurs offres; & ses préparatifs
» se firent avec tant de diligence, que dans
» l'espace de huit jours il équipa un vaisseau,
» & s'associa cinquante-cinq hommes qui jurè-
» rent à leur tour de vaincre ou de périr avec
» lui. Je fus de ce nombre, car j'étais sans
» un sou, & je ne connaissais personne qui
» fût disposé à me prêter. Je devais à Malaca
» plus de cinq cens ducats, que j'avais empruntés
» de plusieurs amis. Enfin, je ne possédais que
» mon corps qui avait même été blessé de trois
» coups de javelot, & d'un coup de pierre à la
» tête, pour lequel j'avais souffert deux opé-
» rations qui avaient exposé ma vie au dernier
» danger.

» Après avoir fait ses préparatifs, Faria mit
» à la voile un samedi 9 de mai 1540, vers le
» royaume de Champa, dans le dessein de visiter
» les ports de cette côte, où son espérance était
» d'enlever des vivres & des munitions de
» guerre. Quelques jours de navigations nous
» firent arriver à la vue de Pula-Condor, île
» située vers huit degrés vingt minutes du nord,
» à l'embouchure de la rivière de Camboie.

Pinto.

» Nous y découvrîmes à l'est, un bon havre
» nommé *Bralapisan*, à six lieues de la terre
» ferme, où se trouvait à l'ancre une jonque
» de Lequios qui menait à Siam un ambas-
» sadeur du Nautaquin de Lindau, prince de
» l'île de Tosa. Ce bâtiment ne nous eût pas
» plutôt apperçus, qu'il fit voile vers nous.
» L'ambassadeur nous dépêcha sa chaloupe, en-
» voya complimenter Faria, & lui fit offrir un
» coutelas de grand prix, dont la poignée & le
» foureau étaient d'or, avec vingt-six perles
» dans une boîte du même métal. Quoique ce
» présent même nous fit prendre une haute idée
» des richesses de la jonque, & que notre pre-
» mier dessein eût été de l'attaquer, la générosité
» prit le dessus dans le cœur de Faria. Il regretta
» de ne pouvoir répondre aux civilités de l'am-
» bassadeur par d'autres marques de reconnais-
» sance, que la liberté qu'il lui laissa de continuer
» sa route. Nous descendîmes au rivage, où
» nous employâmes trois jours à nous pourvoir
» d'eau & de poisson. Delà nous étant approchés
» de la terre ferme, nous entrâmes le dimanche
» dernier jour de mai, dans la rivière qui divise
» les royaumes de Camboie & de Champa. L'an-
» cre fut jetée vis-à-vis d'un grand bourg, nom-
» mé Catimparu, à trois lieues dans les terres.
» Pendant douze jours que nous y passâmes à

Pinto.

» faire des provisions, Faria, naturellement » curieux, prit des informations sur le pays & » ses habitans. On lui apprit que la rivière » naissait d'un lac nommé *Pinator*, à deux cens » cinquante lieues de la mer, dans le royaume » de Quirivan; que ce lac était environné de » hautes montagnes, au pied desquelles on trou» vait sur le bord de l'eau trente-deux villages; » que près d'un des plus grands, qui se nom» mait Chincaleu, il y avait une mine d'or très» riche, d'où l'on tirait chaque année la valeur » de vingt-deux millions de notre monnoie; » qu'elle faisait le sujet d'une guerre conti» nuelle, entre quatre seigneurs d'une même » famille, à qui la naissance y donnait les mê» mes droits; que l'un d'eux, nommé Raja » Hitau, avait sous terre, dans la cour de sa » maison, six cens bahars d'or en poudre; enfin » que, près d'un autre de ces villages nommé » Buaquirim, on tirait d'une carrière quantité » de diamans fins, plus précieux que ceux de » Lave & de Tajampure. Faria conçut, après » avoir observé la situation & les forces du pays, » qu'avec un peu de courage, trois cens Por» tugais lui auraient suffi pour se rendre maître » de toutes ces richesses; mais ses forces pré» sentes, ne lui permettaient pas d'entreprendre » une si belle expédition.

Pinto.

» Nous reprîmes la côte du royaume de » Champa, jusqu'au port de *Saley-Jacan*, qui » est à dix-sept lieues de la rivière. La fortune » ne nous offrit rien dans cette route. Nous » comptâmes, dans la rade de Saley-Jacan, six » bourgs, dans l'un desquels on découvrait plus » de mille maisons, environnées d'arbres fort » hauts & d'un grand nombre de ruisseaux, qui » descendaient d'une montagne du côté du sud. » Le jour suivant, nous arrivâmes à la rivière » de *Toobazoy*, où le pilote n'osa s'engager, » parce qu'il n'en connaissait pas l'entrée; mais » ayant jeté l'ancre à l'embouchure, nous dé- » couvrîmes une grande jonque qui venait de » la haute mer vers ce port. Faria résolut de l'at- » tendre sur l'ancre; & pour se donner le tems de » la reconnaître, il arbora le pavillon du pays, » qui est un signe d'amitié dans ces mers. Mais » les Indiens, au lieu de répondre par le même » signe, ne nous eurent pas plutôt reconnus » pour des Portugais, qu'ils firent un grand » bruit de tambours, de trompettes & de clo- » ches. Faria vivement offensé, n'attendit pas » plus d'éclaircissement pour leur faire tirer » une volée de canons. Ils y répondirent de » cinq petites pièces qui composaient toute leur » artillerie. Cette audace nous faisant juger de- » leurs forces, Faria, qui voyait la nuit fort

Pinto.

» proche, prit la résolution d'attendre le lendemain, pour ne rien donner au hasard dans » l'obscurité. Les Indiens sans rien perdre de » leur confiance, jetèrent l'ancre à l'entrée de » la rivière.

» Vers deux heures après minuit, nous vîmes » flotter sur la mer quelque chose qu'il nous » fut impossible de distinguer. Faria dormait sur » le tillac. Il fut éveillé, & ses yeux plus perçans que les nôtres, lui firent découvrir trois » barques à rames qui s'avançaient vers nous. » Il ne douta pas que ce ne fût l'ennemi du jour » précédent, qui faisait plus de fond sur la perfidie que sur la valeur. Il ordonna de prendre » les armes & de préparer les pots à feu; il » recommanda de cacher les mêches pour faire » croire que nous étions endormis. Les trois » barques s'approchèrent à la portée de l'arquebuse, & s'étant séparées pour nous environner, deux s'attachèrent à notre poupe, & » l'autre à la proue. Les Indiens montèrent si » légèrement à bord, que dans l'espace de quelques minutes, ils y étaient au nombre de » quarante. Alors Faria, sortant de dessous le » demi-pont avec une troupe d'élite, fondit si » furieusement sur eux, en invoquant Jesus-Christ & saint Jacques, qu'il en tua d'abord » un grand nombre. Ensuite les pots à feu qui

Pinto.

» furent jetés fort adroitement, achevèrent de » les défaire, & de forcer le reste de se précipiter dans les flots. Nous sautâmes dans les » trois barques, où il restait peu de monde. » Elles furent prises sans résistance. Entre les » prisonniers qui tombèrent vivans entre nos » mains, étaient quelques Nègres, un Turc, » deux Achemois, & le capitaine de la jonque, » nommé Similau, grand corsaire & mortel ennemi des Portugais. Faria donna ordre que la » plupart fussent mis à la torture, pour en tirer des » connaissances qu'il croyait importantes à nos » entreprises. Un nègre qu'on se disposait à tourmenter, demanda grace, & déclara qu'il était » chrétien. Il nous apprit volontairement qu'il » se nommait Sébastien, qu'il avait été captif de » dom Gaspar de Mello, capitaine Portugais, que » Similau avait massacré deux ans auparavant à » Liampo, sans avoir épargné un seul Portugais » de l'équipage; que ce corsaire s'était flatté » de nous faire subir le même sort; & qu'ayant » pris tous ses hommes de guerre dans les trois » barques, il n'avait laissé dans sa jonque que » trente matelots Chinois. Faria qui n'ignorait » pas le malheur de Mello, remercia le ciel » de l'avoir choisi pour le venger. Il fit sauter » sur le champ la cervelle à Similau avec un » frontail de cordes; supplice qui avait été celui

Pinto.

» de Mello. Enfuite s'étant mis avec trente fol-
» dats dans les mêmes barques où l'ennemi était
» venu, il fe rendit à bord de la jonque, dont
» il n'eut pas de peine à fe faifir. Quelques
» pots à feu qu'il fit jeter fur le tillac, firent
» fauter tous les matelots dans la mer. Mais
» le befoin qu'il avait d'eux pour la manœu-
» vre, l'obligea d'en fauver une partie. Dans
» l'inventaire de cette prife, qu'il fit faire le
» matin, il fe trouva trente-fix mille taels d'ar-
» gent du japon, qui valent cinquante mille
» ducats de monnoie portugaife, avec plufieurs
» fortes de marchandifes. Quantité de feux qui
» s'étaient allumés fur la côte, nous faifant juger
» que les habitans fe difpofaient peut-être à
» nous attaquer, nous ne pensâmes qu'à faire
» voile en diligence.

» On nous avait appris que fi Coja-Acem
» exerçait le commerce, c'était dans l'île d'Ay-
» nan qu'il le fallait chercher, parce que tous
» les vaiffeaux marchands s'y raffemblaient dans
» cette faifon. Nous allâmes droit à l'île d'Ay-
» nan, où paffant l'écueil de Pulo-Capas, nous
» commençâmes à ranger la terre, dans la feule
» vue de reconnaître les ports & les rivières de
» cette côte. Quelques foldats qui furent en-
» voyés à terre fous la conduite de Boralho,
» rapportèrent qu'ayant pénétré jufqu'à la ville,

Pinto.

» qui leur avait paru composée de plus de dix
» mille maisons, & revêtue de murs avec un
» fossé plein d'eau, ils avaient vu dans le port
» un si grand nombre de navires, qu'ils en
» avaient compté jusqu'à deux mille. A leur
» retour, ils découvrirent, à l'embouchure de
» la rivière, une grosse jonque à l'ancre, qu'ils
» crurent reconnaître pour celle de Coja-Acem.
» Cette conjecture, qu'ils se hâtèrent d'apporter
» à Faria, lui causa tant de satisfaction, que,
» sans perdre un moment, & laissant son ancre
» en mer, il donna ordre de faire voile, en
» répétant que son cœur l'avertissait qu'il tou-
» chait à l'heure de la vengeance.

» Nous nous approchâmes de la jonque avec
» une tranquillité qui nous fit passer pour des
» marchands. Outre le dessein de tromper notre
» ennemi par les apparences, nous appréhen-
» dions d'être entendus de la ville, & de voir
» tomber sur nous tous les navires qui étaient
» dans le port. Aussi-tôt que nous fûmes près
» du bord indien, vingt de nos soldats, qui
» n'attendaient que cet instant, y sautèrent
» avec une impétuosité qui leur épargna la peine
» de combattre. La plupart de nos ennemis,
» effrayés de ce premier mouvement, se jetè-
» rent dans les flots. Cependant quelques-uns
» des plus braves se rassemblèrent pour faire tête.

Pinto.

» Mais Faria ſuivant auſſi-tôt avec vingt autres
» ſoldats, fit un furieux carnage de ceux qui
» avaient entrepris de réſiſter. Il en tua plus de
» trente; & d'un équipage aſſez nombreux, le
» feu n'épargna que ceux qui s'étaient jetés dans
» la mer, & qu'on en fit retirer, autant pour
» ſervir à la navigation de nos propres vaiſ-
» ſeaux, que pour déclarer quel était leur chef.
» On en mit quatre à la torture; mais ils ſouf-
» frirent la mort avec *une conſtance brutale.*
» On allait expoſer aux mêmes tourmens un
» petit garçon qu'on eſpérait de faire parler
» plus facilement; lorſqu'un vieillard qui était
» couché ſur le tillac, s'écria, la larme à
» l'œil, que c'était ſon fils, & qu'il deman-
» dait d'être entendu, avant que ce malheureux
» enfant fût livré aux ſupplices. Faria fit arrê-
» ter l'exécuteur. Mais après avoir promis au
» père la vie & la liberté, s'il s'expliquait de
» bonne foi, avec la reſtitution de toutes les
» marchandiſes qui étaient à lui, il jura que
» pour le punir de la moindre impoſture, il le
» ferait jeter dans la mer avec ſon fils. Ce vieil-
» lard, que nous prenions encore pour un Ma-
» hométan, répondit qu'il acceptait cette con-
» dition; que s'il remerciait Faria de la vie
» qu'il accordait à ſon fils, il lui offrait la
» ſienne, dont il faiſait peu de cas à ſon âge;

Pinto.

» mais qu'il ne s'en fierait pas moins à sa parole, quoique la profession qu'il lui voyait » exercer, fût peu conforme à la loi chrétienne » dans laquelle ils étaient nés tous deux.

» Une réponse si peu attendue, parut causer » un peu de confusion à Faria. Il fit approcher » le vieillard, & le voyant aussi blanc que nous, » il lui demanda s'il était Turc ou Persan? La » curiosité nous avait rassemblés tous autour de » lui, pour écouter son histoire. Il nous dit qu'il » était Arménien d'origine, & né au Mont-Sinaï d'une fort bonne famille; que son nom » était Thomas Moustangen, que se trouvant, » en 1538, au port de Jedda, avec un vaisseau » qui lui apppartenait, Soliman Bacha, viceroi » de Caire, qui allait faire le siège de Diu, » l'avait fait prendre avec d'autres vaisseaux » marchands, pour servir au transport de ses » vivres & de ses munitions : qu'après avoir » rendu ce service aux Turcs, & lorsqu'il leur » avait demandé le salaire qu'on lui avait promis, non-seulement ils lui avaient manqué » de parole, mais qu'ils lui avaient pris sa » femme & sa fille, qu'ils avaient violées devant lui, & qu'ils avaient jeté son fils dans » la mer, pour leur avoir reproché cette injure: » qu'ensuite s'étant vu enlever son vaisseau & » la valeur de six mille ducats, qui faisaient la

Pinto.

» meilleure partie de ſon bien, le déſeſpoir
» l'avait conduit à Surate, avec le fils qui était
» à bord, & le ſeul qui lui reſtait; que de-là,
» ils s'étaient rendus à Malaca dans le navire
» de dom Garcie de Saa, gouverneur de Ba-
» caïm, d'où il était parti pour la Chine avec
» Chriſtophe de Sardinha, qui avait été facteur
» aux Moluques; mais qu'étant à l'ancre dans le
» détroit de Sincapar, Quiay Tajano, maître de
» la jonque, dont nous venions de nous ſaiſir,
» avait ſurpris le vaiſſeau portugais pendant la
» nuit; qu'il s'en était rendu maître par la mort
» du capitaine & de tout l'équipage, & que de
» vingt-ſept chrétiens, il était le ſeul à qui la
» vie eut été conſervée avec celle de ſon fils,
» parce que le corſaire avait reconnu qu'il n'é-
» tait pas mauvais canonnier.

» Faria ne put entendre ce récit ſans ſe frap-
» per le front d'étonnement : mon Dieu, mon
» Dieu, dit-il, il me ſemble que ce que j'en-
» tends eſt un ſonge. Enſuite ſe tournant vers ſes
» ſoldats, il leur raconta l'hiſtoire du corſaire,
» qu'il avait appriſe en arrivant aux Indes. C'é-
» tait un des plus cruels ennemis du nom por-
» tugais. Il en avait tué de ſa propre main plus de
» cent; & le butin qu'il avait fait ſur eux, montait
» à plus de cent mille ducats. Quoique ſon nom
» fût Quiay Tajana, ſa vanité lui avait fait
» prendre

» prendre celui de capitaine Sardinha, depuis » qu'il avait massacré cet officier. Nous demandâmes à l'Arménien ce qu'il était devenu. Il nous » dit qu'étant fort blessé, il s'était caché dans la » fonte entre les cables, avec six ou sept de ses » gens. Faria s'y rendit aussi-tôt, & nous ouvrîmes l'écoutille des cables. Alors ce brigand » désespéré, sortit par une autre écoutille à la » tête de ses compagnons, & se jeta si furieusement sur nous, que malgré l'extrême inégalité du nombre, le combat dura près d'un » quart d'heure. Ils ne quittèrent les armes qu'en » expirant. Nous ne perdîmes que deux Portugais & sept Indiens de l'équipage : mais vingt » furent blessés; & Faria reçut lui-même deux » coups de sabre sur la tête & un troisième sur » le bras. Après cette sanglante victoire, il fit » mettre à la voile, dans la crainte d'être poursuivi. Nous allâmes mouiller le soir sous une » petite île déserte, où le partage du butin se fit » tranquillement. On trouva dans la jonque cinq » cens bahars de poivre, soixante de sandal, » quarante de noix muscades & de macis, quatre-vingt d'étain, trente d'ivoire, & d'autres » marchandises qui montaient, suivant le cours » du commerce, à la valeur de soixante-dix » mille ducats. La plus grande partie de l'artillerie était portugaise. Entre quantité de meu-

Pinto.

Pinto.

» bles & d'habits de notre nation, nous fûmes » ſurpris de voir des coupes, des chandeliers, » des cuilleres & de grands baſſins d'argent » doré. C'était la dépouille de Sardinha, de » Juan Oliveyra, & de Barthelemi de Matos, » trois de nos plus braves officiers, dont les vaiſ- » ſeaux avaient été la proie du corſaire. Mais » la vue de tant de richeſſes ne diminua point » notre compaſſion pour neuf petits enfans, » âgés de ſix à huit ans, qui furent trouvés » dans un coin enchaînés par les mains & les » pieds.

» Le lendemain Faria prenant plus de con- » fiance que jamais à ſa fortune, ne fit pas dif- » ficulté de retourner vers la côte d'Aynan, où » il ne déſeſpérait pas encore de rencontrer Coja- » Acem. Cependant quelques pêcheurs de perles, » dont il reçut des rafraîchiſſemens dans la baie » de Camoy, lui annoncèrent l'approche d'une » flotte chinoiſe; & le prenant d'ailleurs pour » un négociant, malgré quelques ſoupçons qu'ils » ne purent cacher à la vue des étoffes & des » meubles précieux qu'ils voyaient entre les » mains de ſes ſoldats, ils lui firent une pein- » ture ſi rebutante des obſtacles qu'il trouverait » à la Chine, où ſon deſſein était d'aller vendre » effectivement ſes marchandiſes, qu'il réſolut » de chercher quelqu'autre port. Ses vaiſſeaux

» étaient déja si chargés, qu'il leur arrivait souvent d'échouer sur les bancs de sable dont cette mer est remplie. Cependant il était attendu par de nouveaux obstacles, à l'embouchure de la rivière de Tanauquir.

Pinto.

» Pendant qu'il s'efforçait d'y entrer, sur l'espérance que les pêcheurs de Camoy lui avaient donnée d'y trouver un bon port, il fut attaqué par deux grandes jonques, qui descendaient cette rivière à la faveur du vent & de la marée. Leur première salve fut de vingt-six pièces d'artillerie; & se trouvant presque sur nous, avant que nous eussions pu les découvrir, elles nous abordèrent avec une redoutable nuée de dards & de fléches. Nous n'évitâmes cette tempête qu'en nous retirant sous le demi-pont, d'où Faria nous fit amuser les ennemis à coups d'arquebuses, pendant l'espace d'une demi-heure, pour leur donner le tems d'épuiser leurs munitions. Mais quarante de leurs plus braves gens sautèrent enfin sur notre bord, & nous mirent dans la nécessité de les recevoir. Le combat devint si furieux, que le tillac fut bientôt couvert de morts. Faria fit des prodiges de valeur. Les Indiens commençant à se refroidir par leur perte, qui était déja de vingt-six hommes, vingt Portugais prirent ce moment pour se jeter dans la

[redacted]
Pinto.

» jonque de leurs ennemis, où cette attaque » imprévue leur fit trouver peu de résistance. » Ainsi, la victoire se déclarant pour eux sur » l'un & l'autre bord, ils pensèrent à secourir » Boralho qui était aux prises avec la seconde » jonque. Faria lui porta sa fortune avec l'exem- » ple de son courage. Enfin les deux jonques » tombèrent sous son pouvoir. Il en avait coûté » la vie à quatre-vingt Indiens; & par une fa- » veur extraordinaire du ciel, il ne se trouva » parmi les morts qu'un seul Portugais & qua- » torze hommes d'équipage, quoique les blessés » fussent en très-grand nombre. Les deux jon- » ques appartenaient aux corsaires Chinois.

» Le butin fut estimé environ quarante mille » taëls. On trouva dans les deux jonques dix- » sept pièces d'artillerie de bronze, aux armes » de Portugal. Quoique ces deux bâtimens fus- » sent très-bons, Faria se vit obligé d'en faire » brûler un, faute de matelots pour le gouver- » ner. Le lendemain, il voulut tenter encore » une fois d'entrer dans la rivière; mais quel- » ques pêcheurs qu'il avait pris pendant la nuit, » l'avertirent que le gouverneur de cette pro- » vince avait toujours été d'intelligence avec le » corsaire, qui lui cédait le tiers de ses prises » pour obtenir sa protection, dont il jouissait » depuis long-tems. Cette nouvelle nous fit

» prendre le parti de chercher un autre port. Pinto.
» On se détermina pour Mutipinam, qui est
» plus éloigné de quarante lieues à l'est, &
» fréquenté par les marchands de Laos, de
» Pasenas & de Gueos.

» Nous fîmes voile, avec trois jonques & le
» premier vaisseau dans lequel nous étions partis
» de Patane, jusqu'à Tillanumera, où la force
» des courans nous obligea de mouiller. Après
» nous y être ennuyés trois jours à l'ancre, la
» fortune nous y amena vers le soir quatre lan-
» tées, espèce de barques à rames, dont l'une
» portait la fille du gouverneur de Colem, ma-
» riée depuis peu au fils d'un seigneur de Pan-
» durée. Elle allait joindre pour la première fois
» son mari, qui devait venir au-devant d'elle
» avec un cortège digne de leur rang. Mais ceux
» qui la conduisaient, ayant pris nos jonques
» pour celles qu'ils espéraient de rencontrer,
» vinrent tomber entre nos mains. Faria fit
» cacher tous les Portugais. La jeune mariée
» paraissant elle-même, demandait déja son
» mari, lorsque pour répondre, une troupe de
» nos gens sautèrent dans les lantées, & s'en
» rendirent les maîtres. Nous fîmes passer aussi-
» tôt notre prise à bord. Faria se contenta de
» retenir la jeune mariée, & deux de ses freres
» qui étaient jeunes, blancs & de fort bonne

Pinto.

» mine, avec vingt matelots, qui nous devinrent fort utiles pour la manœuvre de nos jonques. Sept ou huit hommes qui formaient le cortège, & plusieurs femmes âgées, de celles qui se louent pour chanter & jouer des instrumens, furent laissées sur la côte. Le lendemain étant partis de ce lieu, nous rencontrâmes la petite flotte du seigneur de Pandurée qui passa près de nous avec des bannières de soie, & faisant retentir l'air du bruit des instrumens, sans se défier que nous enlevions sa femme. Dans le dessein que nous étions de nous rendre à Mutipinam, Faria ne jugea point à propos d'arrêter cette troupe joyeuse, & n'avait même été déterminé que par l'occasion à troubler la joie qui règnait aussi dans les lantées.

» Trois jours après, étant arrivés à la vue de ce port, nous mouillâmes sans bruit dans une anse, à l'ambouchure de la rivière, pour nous donner le tems d'en faire sonder l'entrée, & de prendre des informations pendant la nuit. Douze soldats qui furent envoyés dans une barque, sous la conduite de Martin Dalpoem, nous amenèrent deux hommes du pays, qu'ils avaient enlevés avec beaucoup de précaution. Faria défendit d'employer les tourmens pour tirer d'eux les éclaircissemens qui convenaient

Pinto.

» à notre sûreté. Ils nous apprirent naturelle-
» ment que tout était tranquille dans le port,
» & que depuis neuf jours il y était arrivé
» quantité de marchands des royaumes voisins.
» Une si belle occasion de nous défaire de nos
» marchandises nous fit tourner notre recon-
» naissance vers le ciel. Nous récitâmes, avec
» beaucoup de dévotion, les litanies de la Vier-
» ge, & nous promîmes de riches présens à *No-
» tre-Dame du Mont*, qui est proche de Malaca,
» pour l'embellissement de son église. A la pointe
» du jour, Faria rendit la liberté aux Indiens,
» & leur fit quelques présens. Ensuite ayant
» fait orner les hunes de nos vaisseaux, & dé-
» ployer nos bannières & nos flammes, avec pa-
» villon de marchandise, suivant l'usage du pays,
» il alla jeter l'ancre dans le port sous le quai de
» la ville.

» Nous fûmes reçus comme des marchands
» de Siam, dont nous avions pris le nom; &
» sans autre difficulté que celles des droits qui
» furent réglés à cent pour mille, nous nous
» défîmes en peu de jours de tout le butin que
» nous avions acquis au prix de notre sang. On
» en fit la somme de cent trente mille taëls en lin-
» gots d'argent. Malgré toute la diligence qu'on
» y avait apportée, les habitans furent informés
» avant le départ de Faria, du traitement qu'il

Pinto.

» avait fait au corsaire dans la rivière de Tanau-» quir. Ils commencèrent alors à nous regarder » d'un œil si différent, que n'osant plus nous fier » à leurs intentions, nous nous hatâmes de » remettre à la voile.

» Faria s'était mis dans la plus grande de nos » jonques, avec le titre & le pavillon de général; » mais on s'apperçut qu'elle puisait beaucoup » d'eau. Diverses informations nous faisaient re-» garder la rivière de Madel, dans l'île d'Ay-» nan, comme un lieu convenable à nos besoins, » par la facilité que nous y devions trouver pour » échanger cette jonque & pour la radouber. » Nous n'étions arrêtés que par l'éclat de nos » expéditions, qui devaient nous y avoir fait » beaucoup d'ennemis. Cependant deux consi-» dérations nous firent passer sur cette crainte: » l'une fut celle de nos forces qui nous mettaient » à couvert de la surprise, & qui nous rendaient » capables de nous mesurer avec toutes les puis-» sances qui ne feraient pas celles des rois & » des mandarins : l'autre, une juste confiance » aux motifs de notre général, autant qu'à sa » valeur ; car son intention n'était que de rendre » le change aux corsaires qui avaient ôté la vie » & les biens à quantité de chrétiens; & jusqu'a-» lors toutes nos richesses nous paraissaient bien » acquises. Après avoir lutté pendant douze jours

» contre les vents, nous arrivâmes au cap de » Pulo Hindor, nom Indien de l'île des Cocos. » De-là étant retourné vers la côte du ſud, où » nous fîmes quelques nouvelles priſes, nous » revînmes enfin vers le port de Madel, & nous » entrâmes dans la rivière le 8 de ſeptembre. » Le ciel, chargé de nuages depuis trois ou » quatre jours, annonçait une de ces tempêtes » qui portent le nom des typhons, & qui ſont » fréquentes dans ces mers aux nouvelles lunes. » Nous vîmes pluſieurs jonques qui cherchaient » une retraite, & qui mouillaient dans les anſes » voiſines.

Pinto.

» Un fameux corſaire Chinois, redouté des mar- » chands, ſous le nom d'Hinimilau, entra dans » la rivière après nous. Sa jonque était grande » & fort élevée. En s'approchant du lieu où nous » étions à l'ancre, il nous ſalua, ſuivant l'uſage » du pays, ſans nous avoir reconnus pour des » Portugais. Nous le prenions auſſi pour un » marchand Chinois qui redoutait l'approche » du typhon. Mais tandis qu'il paſſait à la portée » de la voix, nous entendîmes crier diſtincte- » ment dans notre langue, ſeigneur Dieu, mi- » ſéricorde. Ce cri, répété pluſieurs fois, nous » fit juger qu'il venait de quelques malheureux » eſclaves de notre nation. Faria, qui pouvait ſe » faire entendre des matelots Chinois, leur or-

Pinto.

» donna d'amener leurs voiles. Ils passèrent sans
» lui répondre ; & jetant l'ancre un quart de
» lieue plus loin, ils commencèrent alors à jouer
» du tambour & faire briller leurs cimeterres.
» Quoique ces bravades semblassent marquer
» du courage, & de la confiance dans quelques
» secours que nous ignorions, Faria dépêcha
» vers eux une barque bien équipée ; elle revint
» bientôt avec un grand nombre de blessés qui
» n'avaient pu se défendre contre une nuée de
» dards & de pierres qu'on leur avait lancés
» du bord. Ce spectacle irrita si vivement Faria,
» que, faisant lever aussi-tôt les ancres, il s'ap-
» procha de l'ennemi jusqu'à la portée de l'ar-
» quebuse. A cette distance, il le salua de trente-
» six pièces de canon, entre lesquelles il y en
» avait quelques-unes de batterie, qui tiraient
» des balles de fonte. Toute la résolution des
» corsaires ne les empêcha point de couper leurs
» cables pour se faire échouer sur la rive ; mais
» Faria n'eut pas plutôt reconnu leur dessein,
» qu'il les aborda furieusement. Le combat de-
» vint terrible. Ils étaient en si grand nombre,
» que pendant plus d'une demi-heure les forces
» se soutinrent de part & d'autre avec beaucoup
» d'égalité. Mais enfin les corsaires las, blessés,
» ou brûlés, se jetèrent tous dans les flots, tan-
» dis que poussant des cris de joie, nous conti-

» nuâmes de presser une si belle victoire. Notre » général voyant périr un grand nombre de ces » misérables, qui ne pouvait résister à l'impé- » tuosité du courant, fit passer quelques soldats » dans deux barques, avec ordre de sauver ceux » qui voudraient accepter leur secours. On en » sauva seize, entre lesquels était Hinimilau, » capitaine de la jonque. Pinto.

» Il fut amené devant Faria, qui fit d'abord » panser ses plaies. Ensuite il lui demanda ce qu'é- » taient devenus les Portugais que nous avions » entendus sur son bord. Le corsaire répondit fiè- » rement qu'il n'en savait rien; mais la vue des » tourmens lui fit changer de langage. Il de- » manda un verre d'eau, parce que la sécheresse » de son gosier lui ôtait l'usage de la voix, en » promettant de voir ce qu'il aurait à répondre. » On lui apporta de l'eau, dont il but avide- » ment une excessive quantité. Alors, paraissant » reprendre sa fierté avec ses forces, il dit à Faria, » qu'on trouverait ces Portugais dans la chambre » de proue. Ils y étaient effectivement, mais » égorgés. Ceux qui s'y étaient rendus pour finir » leur captivité, apportèrent huit corps sur le » tillac; une femme avec deux enfans de six » ou sept ans, à qui l'on avait coupé bruta- » lement la gorge, & cinq hommes fendus du » haut en bas, & les boyaux hors du corps.

Pinto.

» Faria, touché jusqu'aux larmes d'un si triste » spectacle, demanda au corsaire ce qui l'avait » pu porter à cette cruauté. Il répondit que » c'était une juste punition pour des traîtres, » qui lui avaient attiré sa disgrace en se montrant à nous; & que pour les enfans, il suffisait qu'ils fussent de race portugaise pour » avoir mérité la mort. Ses réponses à d'autres » questions ne furent pas moins remplies d'*extravagance* & de fureur. Il se vanta d'avoir » massacré un grand nombre de Portugais, avec » des circonstances si barbares, qu'elles nous » firent lever les mains d'étonnement & d'horreur. L'indignation saisit Faria, qui sans l'honorer du moindre reproche, le fit tuer à ses » yeux. Il trouva dans la jonque, en soies, en » étoffes, en musc, en porcelaines, &c. la valeur de quarante mille taëls, dont nous nous » vîmes forcés de brûler une partie avec le corps » même de la jonque, parce qu'ayant perdu » quantité de braves matelots, il nous en restait » trop peu pour la gouverner.

» Tant d'exploits commençaient à rendre le » nom de Faria si terrible, que les capitaines » des jonques qui se trouvaient dans le port » de Madel, apprenant bientôt cette dernière » victoire, & se croyant menacés de la visite » du vainqueur, lui firent offrir vingt mille taëls

» pour obtenir sa protection. Il reçut fort civilement leurs députés ; & s'engageant par un serment redoutable, non-seulement à les épargner mais à les défendre, dans l'occasion, contre les corsaires dont ces mers étaient remplies, il leur accorda des passe-ports réguliers qu'il signa de son nom. Outre la somme qui lui avait été proposée, & qui fut payée fidellement, un de ses gens nommé Costa, qu'il revêtit de la qualité de son secrétaire, acquit plus de quatre mille taëls pour la simple expédition des patentes. Après avoir passé quatorze jours dans le port de Madel, nous achevâmes de parcourir toute cette contrée, dans la seule vue de découvrir Coja-Acem. Nuit & jour, Faria n'était rempli que de cette idée. Il employa six mois entiers à prendre des informations dont il ne tira pas d'autre fruit que d'avoir visité un grand nombre de havres & de ports.

Pinto.

» Nous tenions la mer depuis si long-tems, que les soldats ennuyés du travail, prièrent Faria de faire un partage exact du butin, comme il s'y était engagé à Patane; chacun dans le dessein de quitter le métier des armes, & d'aller jouir tranquillement de sa fortune. Cette proposition fit naître de fâcheux différens. Cependant on convint de choisir Siam pour y passer l'hiver, & pour y vendre

Pinto.

» les marchandiſes qui reſtaient à partager.
» Après avoir juré cet accord, on alla mouiller
» dans une île aſſez éloignée de l'anſe qu'on
» abandonnait; & pendant douze jours on y
» attendit le vent qui devait nous conduire au
» repos. Il ſe leva auſſi favorable que nous l'a-
» vions deſiré: mais la nouvelle lune d'octobre
» le fit changer, pour notre malheur, dans une
» ſi furieuſe tempête, que nous fûmes repouſſés
» avec une violence incroyable contre l'île que
» nous avions quittée. Nous manquions de ca-
» bles, & ceux que nous avions encore étaient à
» demi pourris. Auſſi-tôt que la mer avait
» commencé à s'enfler, & que le vent du ſud
» nous eut pris à découvert en traverſant la
» côte, l'idée du péril qui nous menaçait,
» nous avait fait couper les mâts, & jeter
» dans les flots quantité de marchandiſes. Mais
» la nuit devint ſi obſcure, le tems ſi froid, &
» l'orage ſi violent, que n'eſpérant plus rien
» de nos propres efforts, nous fûmes réduits à
» tout attendre de la miſéricorde du ciel. Elle
» n'était pas due ſans doute à nos péchés. Vers
» deux heures après minuit, un épouvantable
» tourbillon jeta nos quatre vaiſſeaux contre la
» côte, & les briſa ſans y laiſſer une planche
» entière.

» Il y périt cent quatre-vingt-ſix hommes.
» A la pointe du jour nous nous trouvâmes ſur

Pinto.

» le rivage au nombre de cinquante-trois entre » lesquels nous n'étions que vingt-trois Portugais ; moins étonnés de notre naufrage que » de nous voir à terre, sans savoir à quel hasard » nous avions l'obligation de notre salut. Heureusement Faria fut un de ceux à qui le ciel » avait conservé la vie. Nous vîmes, avec autant d'effroi que de pitié, les cadavres de » nos compagnons & de nos amis, dont le » bord de la mer était couvert. Faria déguisant » sa douleur nous exhorta par une courte harangue à ne pas perdre l'espérance. Quoique » l'île fût déserte, il nous promit que les bois & » le rivage nous fourniraient de quoi nous défendre contre la faim ; & loin de renoncer à » la fortune, il nous représenta que la misère » même devant être un aiguillon pour le courage, nous ne pouvions trop attendre de l'avenir, en proportionnant cette attente à notre » situation.

» Nous employâmes deux jours à donner la » sépulture aux morts. Quelques provisions » mouillées que nous tirâmes des flots, servirent à nous soutenir pendant ce triste office. » Mais comme ces vivres étaient trempés, la » pourriture qui s'y mit bientôt ne nous permit pas d'en faire un long usage. En moins » de cinq jours, il nous devint impossible d'en

Pinto.

» ſoutenir l'odeur & le goût. Nous nous vîmes
» forcés d'entrer dans les bois, où nous trou-
» vant ſans armes, il nous ſervit peu de voir
» paſſer quantité de bêtes ſauvages, que nous
» ne pouvions eſpérer de prendre à la courſe.
» Le froid & la faim nous avaient déja ſi fort
» affaiblis, que pluſieurs de nos compagnons
» tombaient morts en nous parlant. Faria con-
» tinuait de nous ranimer par ſes exhortations :
» mais un ſombre ſilence, dans lequel il tom-
» bait ſouvent malgré lui, nous apprenait aſſez
» qu'il ne jugeait pas mieux que nous de notre
» ſort. Un jour qu'il s'était aſſis pour nous
» faire manger, à ſon exemple, quelques plan-
» tes ſauvages, que nous connaiſſions peu, un
» oiſeau de proie qui s'était élevé derrière la
» pointe que l'île forme au ſud, laiſſa tomber
» près de lui un poiſſon de la longueur d'un pied.
» Il le prit, & l'ayant fait rôtir auſſi-tôt, il
» nous pénétra de tendreſſe & d'admiration,
» lorſqu'au lieu de le manger lui-même, il le
» diſtribua de ſes propres mains entre les plus
» faibles ou les plus malades.

» Enſuite, jetant les yeux vers la pointe d'où
» l'oiſeau était parti, il en découvrit pluſieurs
» autres qui s'élevaient & ſe baiſſaient dans leur
» vol ; ce qui lui fit juger qu'il y avait peut-
» être dans ce lieu, quelque proie dont ces ani-

» maux

Pinto.

» maux se repaissaient. Nous y marchâmes en » procession, pour attendrir le ciel par nos » prières & par nos larmes. En sarrivant au » sommet de la colline, nous découvrîmes sous » nos pieds une vallée fort basse, qui nous parut remplie d'arbres chargés de fruits, & traversée par une rivière d'eau douce. La joie » nous avait déja fait rompre notre procession » pour y descendre, lorsque nous apperçûmes » un cerf fraîchement égorgé, qu'un tigre commençait à dévorer. Nos cris firent aussi-tôt » fuir le tigre, qui nous abandonna sa proie. » Etant descendus dans la vallée, nous y fîmes » un grand festin de la chair du cerf & des » fruits qui s'y offraient en abondance. Nous y » prîmes aussi quantité de poissons, soit par » notre industrie, soit avec le secours des oiseaux de proie, qui s'abaissant sur l'eau & » se relevant avec un poisson dans leur bec ou » dans leurs serres, le laissaient souvent tomber, lorsqu'ils étaient épouvantés par nos cris.

» Ces rafraîchissemens rétablirent un peu nos » forces ; & pendant plusieurs jours l'expérience » augmenta notre habileté pour la pêche. Le » samedi suivant, à la pointe du jour, nous » crûmes découvrir une voile qui s'avançait » vers l'île. Mais l'air étant fort tranquille, » il y avait peu d'apparence qu'elle y dût abor-

Pinto.

» der. Cependant Faria nous fit retourner au » rivage où nos vaisseaux s'étaient brisés, & » nous n'y fûmes pas une demi-heure sans re» connaître que c'était un véritable bâtiment. » Après avoir délibéré sur nos espérances, nous » prîmes le parti d'entrer dans un bois voisin, » pour nous dérober à la vue de ceux qui pa» raissaient approcher. Ils arrivèrent sans dé» fiance, & nous les reconnûmes pour des » Chinois. Leur bâtiment était une belle » lantée à rames, qu'ils amarrèrent avec deux » cables de poupe & de proue, pour descendre » plus facilement par une planche. Environ » trente personnes, qui sautèrent aussi-tôt sur le » sable, s'employèrent à faire leur provision » d'eau & de bois. Quelques-uns s'occupè» rent aussi à préparer les alimens, à lutter & » à d'autres exercices. Faria les voyant sans » crainte & sans ordre, jugea qu'il n'était resté » personne dans le vaisseau qui fût capable de » nous résister. Il nous donna ses ordres après » nous avoir expliqué son dessein; & sur le » signe dont il nous avait avertis, nous prîmes » notre course ensemble vers la lantée, où nous » entrâmes sans aucune opposition. Les deux » cables furent aussi-tôt lâchés; & tandis que » les Chinois accouraient au rivage, dans la » surprise de cet évènement, nous eûmes le

Pinto.

» tems de nous éloigner à la portée de l'ar-
» balête. Quoiqu'il nous reſtât peu de crainte
» à cette diſtance, nous tirâmes ſur eux un
» fauconeau qui ſe trouvait dans la lantée. Ils
» prirent tous la fuite vers le bois, pour y dé-
» plorer ſans doute leur infortune, comme nous
» y avions paſſé quinze jours à pleurer la nôtre.

» Ils n'avaient laiſſé à bord qu'un vieillard
» avec un enfant de 12 ou 13 ans. Notre
» premier ſoin fut de viſiter les proviſions, qui
» étaient en abondance. Après avoir ſatisfait
» notre faim, nous fîmes l'inventaire des mar-
» chandiſes; elles conſiſtaient en ſoie torſe, en
» damas & en ſatins, dont la valeur montait à
» quatre mille écus. Mais le riz, le ſucre, le
» jambon & les poules nous parurent la plus
» précieuſe partie du butin, pour le rétabliſſe-
» ment de nos malades, qui étaient en fort grand
» nombre. Nous apprîmes du vieillard que le
» bâtiment & ſa charge appartenait au père de
» l'enfant, qui venait d'acheter ces marchan-
» diſes à Quouaman, pour les aller vendre à
» Combay; & qu'ayant eu beſoin d'eau, ſon
» malheur l'avait amené pour en faire dans l'île
» des Larrons. Faria s'efforça, par ſes careſſes,
» de conſoler le jeune Chinois, en lui pro-
» mettant de le traiter comme ſon propre fils.
» Mais il n'en put tirer que des larmes, &

Pinto.

» des marques de mépris pour ſes offres.
» Dans un conſeil, où tout le monde fut » appellé, nous prîmes la réſolution de nous » rendre à Liampo. Ce port de la Chine était » éloigné de deux cens ſoixante lieues » vers le nord; mais nous eſpérions, en ſui- » vant la côte, de nous emparer d'un vaiſſeau » plus commode & plus grand que le nôtre; » ou ſi la fortune s'obſtinait à nous maltraiter, » Liampo nous offrait une reſſource dans quel- » qu'un des navires Portugais qui s'y raſſem- » blaient dans cette ſaiſon. Le lendemain nous » découvrîmes une petite île nommée Quinton, » où nous enlevâmes dans une barque de pê- » cheurs, quantité de poiſſons frais, & huit » hommes pour le ſervice de notre lantée. De-là » nous étant avancés vers la rivière de Ca- » moy, Faria, qui ſe défiait de notre lantée » pour un long voyage, réſolut de ſe ſaiſir » d'une petite jonque qu'il vit ſeule à l'ancre. » Ce deſſein ne lui coûta que la peine d'y paſſer » avec vingt hommes, qui trouvèrent ſept ou » huit matelots endormis. Il leur fit lier les » mains, avec menace de les tuer s'ils jetaient » le moindre cri; & ſortant de la rivière, il » conduiſit ſa priſe à Pulo-Quirim, qui n'eſt » qu'à neuf lieues de Camoy. Trois jours après » il ſe rendit à Luxitai, dont on lui avait

Pinto.

» vanté l'air pour le rétabliſſement de ſes malades, & les commodités pour calfater les deux bâtimens. Quinze jours ayant ſuffi pour l'exécution de ſes vues, il gouverna vers Liampo.

» Le vent & les marées ſemblaient s'accorder en ſa faveur, lorſqu'il rencontra une jonque de Patane, commandée par un Chinois, nommé Quiay-Panjam, ſi dévoué à la nation Portugaiſe, qu'il avait à ſa ſolde trente Portugais choiſis, dont il s'était fait autant d'amis par ſes careſſes & ſes bienfaits. C'était d'ailleurs un vieux corſaire, exercé depuis long-tems au brigandage. La vue de deux bâtimens plus faibles que le ſien, le diſpoſa auſſi-tôt à les attaquer. Son habileté lui fit gagner le deſſus du vent; & s'étant approché à la portée du mouſquet, il les ſalua de quinze pièces d'artillerie. Malgré l'extrême inégalité des forces, Faria ne put ſe réſoudre à la ſoumiſſion. Mais lorſqu'il ſe préparait au combat, un de ſes gens apperçut une croix dans la bannière des ennemis; & ſur le chapiteau de leur pouppe, quantité de ces bonnets rouges, que les Portugais portaient alors dans leurs expéditions militaires. Après cette découverte, quelques ſignes furent bientôt entendus. De part & d'autre on ne penſa plus qu'à ſe prévenir par des témoignages de joie

Pinto.

» & d'amitié. Quiay-Panjam qui aimait le faſte, » paſſa ſur le bord de Faria, dont il connaiſſait » le mérite par l'éclat de ſes actions, avec un » cortège de vingt Portugais richement vêtus » & des préſens qui furent eſtimés deux mille » ducats. Faria, dans l'abaiſſement où le ſort » l'avait réduit, ne put répondre à cette oſten- » tation de richeſſes; mais ſon nom faiſant toute » ſa grandeur préſente, il raconta ſes mal- » heurs avec une ſimplicité noble, qui lui attira » plus d'admiration que le ſouvenir de ſa for- » tune. Le corſaire, après avoir entendu ſes » nouveaux projets, lui offrit de l'accompa- » gner dans toutes ſes entrepriſes, avec cent » hommes qu'il avait dans ſa jonque, quinze » pièces d'artillerie & les trente Portugais qui » s'étaient attachés à ſon ſervice; ſans autre » condition que d'entrer en partage du butin » pour un tiers. Cette offre fut acceptée. Faria » ne fit pas difficulté de s'engager par une » promeſſe de ſa main, qu'il confirma ſur les » ſaints Évangiles, & qui fut ſignée par les » principaux Portugais en qualité de témoins.

» Auſſi-tôt les deux chefs prirent la réſolu- » tion d'entrer dans la rivière d'Anay, dont » ils n'étaient éloignés que de cinq lieues, pour » s'y pourvoir de vivres & de munitions. » Panjam s'était ménagé par un tribut la pro-

» tection du gouverneur. De-là, leur projet » n'était pas moins de se rendre à Liampo; » mais Faria se procura, près d'Anay, une partie des avantages qu'il s'était proposés dans » cette route, en s'attachant, par ses promesses, » trente-six soldats qui prirent confiance à sa » fortune. Ils remirent à la voile, malgré le » vent contraire, qu'ils eurent à combattre » pendant cinq jours. Le sixième au soir, ils » rencontrèrent une barque de pêcheurs, dans » laquelle ils furent extrêmement surpris de » trouver huit Portugais, tous fort blessés & » dans le plus triste état. Faria les fit passer sur » son bord, où se jettant à ses pieds, ils lui » racontèrent qu'ils étaient partis de Liampo, » depuis dix-sept jours, pour se rendre à Malaca; que s'étant avancés jusqu'à l'île de » Sumbor, ils avaient eu le malheur d'être attaqués par un corsaire Guzarate, nommé Coja-Acem, qui avait, sur trois jonques & quatre » lantées, environ cent hommes mahométans » comme lui; qu'après un combat de trois » heures, dans lequel ils lui avaient brulé une » de ses jonques, ils avaient enfin perdu leur » vaisseau & la valeur de cent mille taëls en » marchandises, avec dix-huit Portugais de » leurs parens ou de leurs amis, dont la captivité leur faisait compter pour rien le reste de

Pinto.

Pinto.

» leur infortune, & la perte même de quatre-
» vingt-deux hommes qui composaient leur
» équipage; que par un miracle du ciel, ils
» s'étaient sauvés au nombre de dix, dans la
» même barque où nous les avions rencontrés; &
» que de ce nombre deux étaient déja morts de
» leurs blessures.

» Après avoir écouté ce récit avec admira-
» tion, Faria, plein de ses idées, leur demanda
» si le corsaire avait été fort maltraité dans le
» combat; parce qu'il lui semblait qu'ayant
» perdu une de ses jonques, & celle des Portu-
» gais devant être dans un grand désordre, il
» était impossible que ses forces ne fussent pas
» beaucoup diminuées. Ils l'assurèrent que la
» victoire avait coûté cher à leur ennemi; que
» dans l'incendie de sa jonque, la plupart des
» soldats qui montaient ce bâtiment, avaient
» trouvé la mort dans les flots, & qu'il n'était
» entré dans une rivière voisine, que pour y
» réparer ses pertes. Alors Faria se mit à genoux
» tête nue & les yeux levés vers le ciel, qu'il
» regardait fixement, il le remercia les larmes
» aux yeux (1) d'avoir amené son ennemi entre ses

(1) Ce mélange continuel de piété & de vengeance, de brigandage & de dévotion, est un caractère trop singulier pour échapper aux lecteurs; & c'est par-tout dans cette histoire, celui des Espagnols & des Portugais.

Pinto.

» mains ; & sa prière fût si vive & si touchante, » que le même transport se communiquant à » ceux qui l'entendirent, ils se mirent à crier, » aux armes, aux armes, comme si le corsaire » eût été présent. Dans cette noble ardeur, ils » mirent aussi-tôt la voile au vent de pouppe, » pour retourner dans un port qu'ils avaient » laissé huit lieues en arrière, & s'y équiper » sans ménager les frais de tout ce qui leur » était nécessaire pour un mortel combat. Un » présent de mille ducats leur fit obtenir du » gouverneur, non-seulement la liberté d'a- » cheter toutes sortes de munitions, mais celle » même de se procurer deux grandes jonques, » qui furent échangées contre celles de Faria, » & d'engager cent soixante hommes pour le » gouvernement des voiles. Tous les volon- » taires, à qui l'espérance du butin fit offrir leurs » services, furent reçus & payés libéralement. » Quiay-Panjam n'épargna point ses trésors. Ainsi » dans la revue générale qui se fit avant de lever » l'ancre, nous nous trouvâmes au nombre de cinq » cens hommes, soldats ou matelots, entre les- » quels on compta quatre-vingt-quinze Portugais.

» Treize jours nous avaient suffi pour ce » redoutable armement. Nous partîmes dans » le meilleur ordre. Trois jours après nous ar- » rivâmes aux Pêcheries, où le corsaire avait

Pinto.

» enlevé la jonque de notre nation. Quelques
» espions qu'on envoya sur la rivière, nous rapportèrent qu'il était à deux lieues de là, dans
» une autre rivière nommée Tinlau, & qu'il
» y faisait réparer la jonque portugaise. Faria
» fit vêtir à la chinoise un de ses plus braves
» & de ses plus sages soldats, avec ordre de
» s'avancer dans une barque de pêcheurs, pour
» observer la contenance & la situation des ennemis. On apprit bientôt qu'ils étaient sans
» défiance & dans un désordre qui nous ferait
» trouver peu de peine à les aborder. Nos deux
» chefs résolurent d'aller mouiller le soir à l'embouchure de la rivière, & de commencer l'attaque à la pointe du jour.

» La mer fut si calme, & le vent si favorable, que Faria crut devoir profiter de l'obscurité pour s'avancer presqu'à la hauteur du
» corsaire. Cette manœuvre eut le succès qu'il
» s'en était promis ; & dans l'espace d'une heure,
» nous arrivâmes à la portée de l'arquebuse,
» sans avoir été découverts. Mais les premiers
» rayons du jour ne tardèrent point à nous
» trahir. Plusieurs sentinelles, qui étaient distribuées sur les bords de la rivière, sonnèrent
» l'alarme avec des cloches ; & quoique la lumière ne permît point encore de distinguer
» les objets, il s'éleva un si furieux bruit parmi

Pinto.

» les corsaires qui étaient au rivage & ceux
» qu'ils avaient laissés à la garde de leur flotte,
» qu'il nous devint presqu'impossible de nous
» entendre. Faria saisit ce moment pour les
» saluer de toute notre artillerie, qui augmenta
» le tumulte. Ensuite le jour étant devenu plus
» clair, pendant qu'on rechargeait les pièces
» & que les corsaires nous observaient sur leurs
» ponts, il fit faire une seconde décharge qui
» en fit tomber un grand nombre. Cent soixante
» mousquetaires, qu'il tenait prêts à tirer, ne
» firent pas feu moins heureusement sur ceux
» qui s'étaient mis dans des barques pour re-
» tourner à leurs jonques. Ce prélude parut leur
» causer tant d'épouvante, qu'on n'en vit plus
» paraître un sur les tillacs.

» Alors nos deux jonques les abordèrent avec
» la même vigueur. La mêlée fut effroyable &
» se soutint pendant plus d'un quart d'heure,
» jusqu'au départ de quatre lantées qui se dé-
» tachèrent du rivage pour venir secourir les
» corsaires avec des gens frais. A cette vue un
» Portugais, nommé Diego Meyrelez, qui était
» dans la jonque de Quiay-Panjam, poussa ru-
» dement un canonnier dont il avait remarqué
» l'ignorance, & pointant lui-même la pièce
» qui était chargée à cartouches, il y mit le feu
» avec tant d'habileté ou de bonheur, qu'il

Pinto.

» coula la première lantée à fond. Du même » coup plusieurs balles, qui passèrent par-dessus » la première, tuèrent le capitaine de la se» conde & six ou sept soldats qui étaient proche » de lui. Les deux autres demeurèrent si effrayés » de ce spectacle, qu'elles s'efforçaient de re» tourner à terre, lorsque deux barques por» tugaises, chargées de pots-à-feu, s'avancèrent » fort à propos pour y en jeter un fort grand » nombre. Elles y mirent le feu avec une vio» lence qui les fit brûler en un instant jusqu'à » fleur d'eau. En vain les corsaires se jetèrent » dans l'eau pour éviter les flammes, ils y trou» vèrent la mort, par les mains de nos gens » qui les tuaient à coups de piques. Il n'en périt » pas moins de deux cens dans les quatre lan» tées; car celle qui avait perdu son capitaine, » étant tombée sous la jonque de Quiay-Panjam, » il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui se » jetèrent dans les flots.

» Ceux qui combattaient sur ces jonques ne » se furent pas plutôt apperçus de la ruine » des lantées, qu'ils commencèrent à s'affaiblir, » & plusieurs ne pensèrent qu'à chercher leur » salut à la nage. Mais Coja-Acem, qui ne s'était » pas encore fait reconnaître, accourut alors » pour les encourager. Il portait une cotte d'ar» mes écaillée de lames de fer, doublée de

Pinto.

» ſatin cramoiſi & bordée d'une frange d'or. » Sa voix, qui ſe fit entendre avec une invo- » cation de ſon prophète & des imprécations » contre nous, ranima ſi vivement les plus » timides, que s'étant ralliés, ils nous firent » tête avec une valeur ſurprenante. Faria, dont » cette réſiſtance ne fit qu'échauffer le courage, » excita le nôtre par quelques mots *pleins de* » *foi ;* & ſe précipitant vers le chef des cor- » ſaires, qu'il regardait comme le principal » objet de ſa haine, il lui déchargea ſur la tête » un ſi grand coup de ſabre, qu'il fendit ſon » bonnet de maille. Ce coup l'abattit à ſes pieds. » Auſſi-tôt lui en portant un autre ſur les jam- » bes, il le mit hors d'état de ſe relever. Nos » ennemis, qui virent tomber leur chef, pouſ- » sèrent un grand cri. Ils fondirent ſi impé- » tueuſement ſur Faria, qu'ils faillirent l'a- » battre à ſon tour ; tandis que nous ſerrant » autour de lui, nous redoublâmes nos efforts » pour ſauver une vie à laquelle chacun de » nous attachait la ſienne. Le combat devint ſi » furieux, que dans l'eſpace d'un demi quart » d'heure, nous vîmes tomber ſur le corps de » Coja-Acem quarante-huit de ces déſeſpérés, » & nous perdîmes nous-mêmes quatorze Chré- » tiens, entre leſquels nous eûmes la douleur de » compter cinq Portugais. Alors nos ennemis

Pinto.

» commençant à perdre courage se retirèrent » en désordre vers la proue, dans le dessein de » s'y fortifier. Mais Quiay-Panjam, qui venait » de ruiner les lantées, se présenta devant eux » pour leur couper cette retraite. Ainsi pressés » des deux côtés avec la même furie, il ne leur » resta plus d'autre ressource que de se jeter » dans les flots. Les nôtres, encouragés par la » victoire & par le nom de *Jesus-Christ*, qui » retentissait sur toutes les jonques, achevèrent » de les exterminer à mesure qu'ils se préci- » pitaient les uns sur les autres. Il en périt cent » cinquante par le fer ou par le feu. La plu- » part des autres se noyèrent dans leur fuite » ou furent assommés à coup d'avirons. On ne » fit que cinq prisonniers, qui furent jetés à » fond de calle, pieds & poings liés, dans le » dessein d'en tirer diverses lumières par la » force des tourmens. Mais ils se rendirent » entre eux le service de s'égorger à belles » dents. Le nombre de nos morts ne monta » qu'à cinquante-deux, dont huit étaient de » notre nation.

» Après avoir employé une partie du jour » à leur rendre les honneurs de la sépulture, » Faria fit le tour de l'île pour y chercher ce » qui pouvait avoir appartenu au corsaire. Il » découvrit, dans une vallée fort agréable, un

» village d'environ quarante maiſons ; & plus Pinto.
» loin, ſur le bord d'un ruiſſeau, une pagode,
» où Coja-Acem avait mis ſes malades. C'était
» dans le même lieu que ceux qui avaient
» échappé aux flots, avaient pris le parti de
» ſe retirer. A la vue de Faria, qu'ils apper-
» çurent de loin, ils lui députèrent quelques-
» uns d'entre eux pour implorer ſa miſéricorde;
» mais, fermant l'oreille à leurs prières, il
» répondit qu'il ne pouvait faire grace à ceux
» qui avaient maſſacré tant de Chrétiens. Ces
» miſérables étaient au nombre de quatre-vingt-
» ſeize. Nous mîmes le feu à ſix ou ſept en-
» droits de la pagode, qui, n'étant compoſée
» que de bois ſec & couverte de feuilles de
» palmier, fut bientôt réduite en cendres. Les
» corſaires, attaqués par les flammes & la fu-
» mée, jetèrent des cris pitoyables, & quel-
» ques-uns ſe précipitèrent du haut des fenêtres.
» Mais ils furent reçus ſur les pointes de nos
» piques & de nos dards, & nous eûmes la
» ſatisfaction de raſſaſier notre vengeance.

» La jonque que le corſaire avait enlevée
» depuis peu de jours aux Portugais de Liampo,
» leur fut reſtituée avec toutes leurs marchan-
» diſes : ce qui n'empêcha point que le reſte
» du butin ne montât à plus de cent trente mille
» taëls. Nous paſsâmes vingt-quatre jours dans

Pinto.

» la rivière du Tinlau, pour y guérir nos blessés. » Faria même avait besoin de ce repos. Il avait » reçu trois coups dangereux, dont il avait né- » gligé de se faire panser, dans les premiers » soins qu'il avait donnés au bien commun, & » dont il eut beaucoup de peine à se rétablir. » Mais son courage infatigable s'occupa, dans » cet intervalle, du projet d'une autre expé- » dition qu'il avait communiquée à Quiay- » Panjam, & qu'il ne remettait pas plus loin » qu'à l'entrée du printems. Il se proposait de » retourner dans l'anse de la Cochinchine, pour » s'approcher des mines de Quanjaparu, où » nous avions appris qu'on tirait quantité d'ar- » gent, & qu'il y avait actuellement sur les » bord de la rivière six maisons remplies de » lingots.

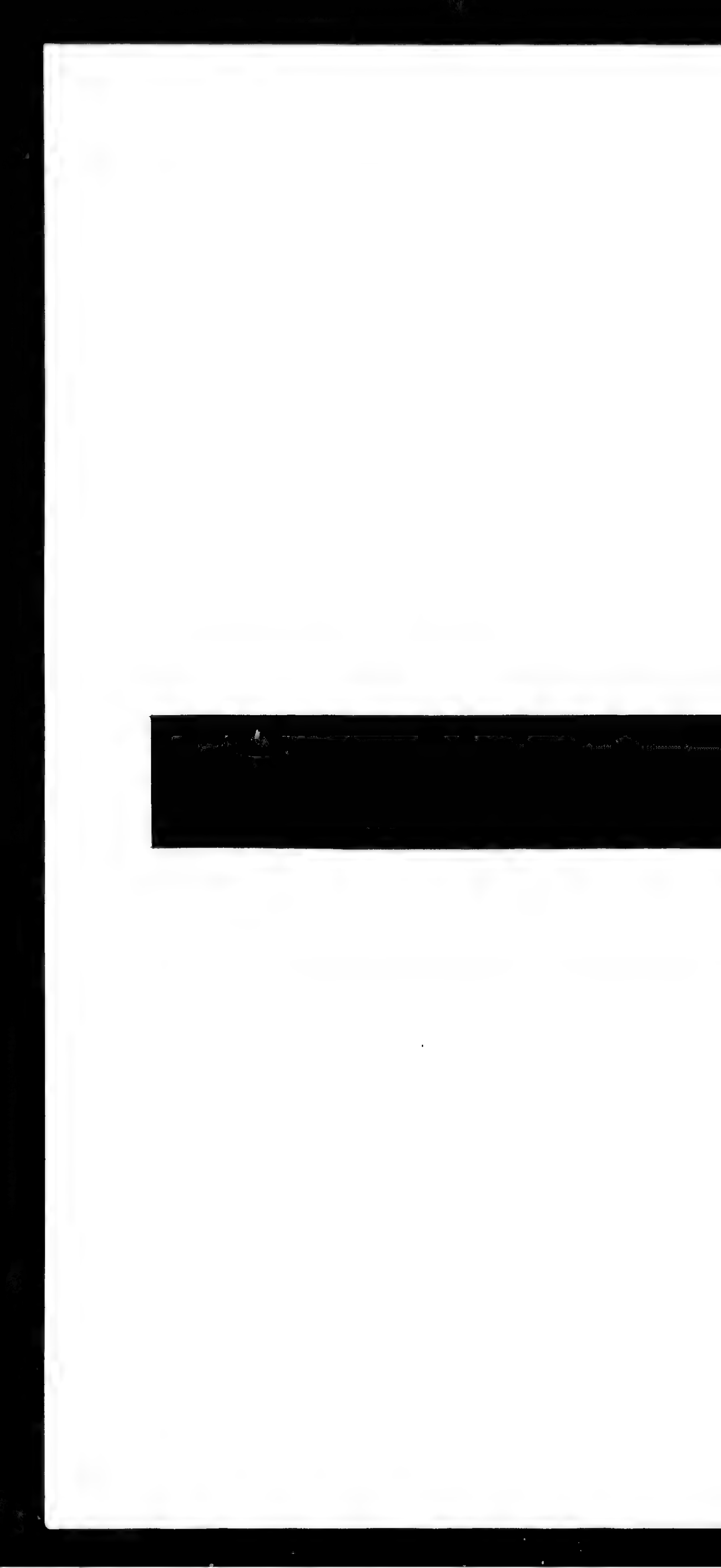
» Nous levâmes l'ancre pour nous avancer » vers la pointe de Micuy, d'où notre premier » dessein était toujours de nous rendre à Liampo. » Un orage du nord-ouest, qui nous surprit » à cette hauteur, exposa toute la flotte au » dernier danger. La plus petite de nos jon- » ques, commandée par Nunno-Preto, périt » avec sept Portugais & cinquante autres Chré- » tiens. Celle de Faria, qui était la plus grande, » & dans laquelle nous avions rassemblé nos » plus précieuses marchandises, n'évita le même

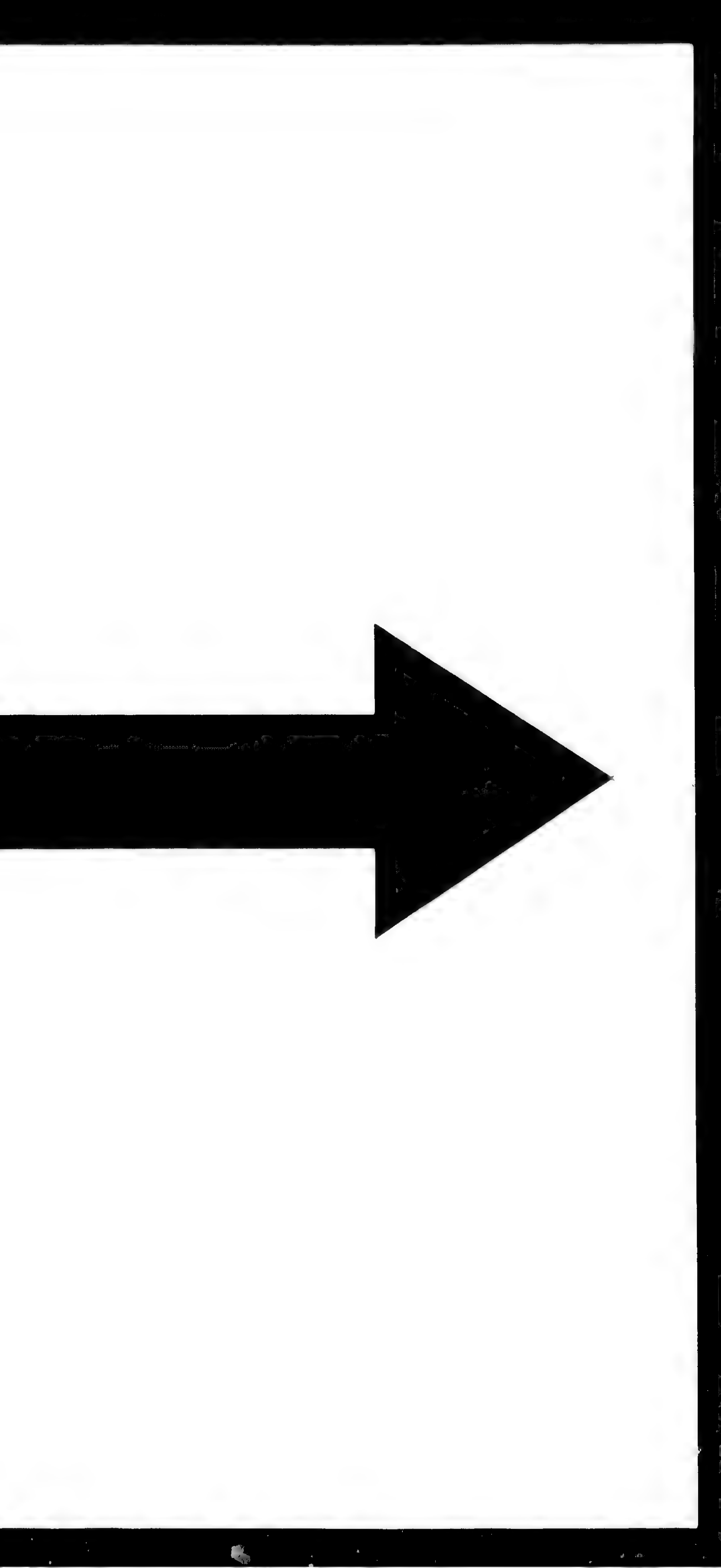
» sort

Pinto.

» fort qu'en abandonnant aux flots quantité de » richeſſes ; & ceux qui furent chargés de ce » triſte ſacrifice apportèrent ſi peu d'attention » au choix, qu'ils jetèrent dans la mer douze » grandes caiſſes pleines [illegible] ingots d'argent. » Mais rien ne cauſa plus [illegible]tion à Faria » que la perte d'une lant[illegible] s'était briſée » ſur la côte, & dans laque[illegible] y avait cinq » Portugais, qui furent enlevés pour l'eſcla- » vage par les habitans d'une ville voiſine. » Tandis qu'il paraiſſait inſenſible à la ruine » de ſa fortune, il ne pouvait ſe conſoler de » voir cinq hommes de ſa nation dans la mi- » sère. Tous ſes ſoins, après la tempête, ſe » tournèrent à les ſecourir ; & lorſqu'il eut » appris que la ville où ils avaient été conduits » ſe nommait Nouday, & qu'elle n'était pas » éloignée du rivage, il promit au ciel d'em- » ployer ſa vie pour leur rendre la liberté.

» Le reſte de ſes forces conſiſtait en trois » jonques, avec une ſeule lantée. Il ne ba- » lança point à s'engager dans la rivière de » Nouday, où il mouilla vers le ſoir. Deux » petites barques, qui portent ſur cette côte le » nom de baloès, furent employées à ſonder » le fond, avec ordre de prendre des informa- » tions ſur la ſituation de la ville. Elles lui » amenèrent huit hommes & deux femmes ;





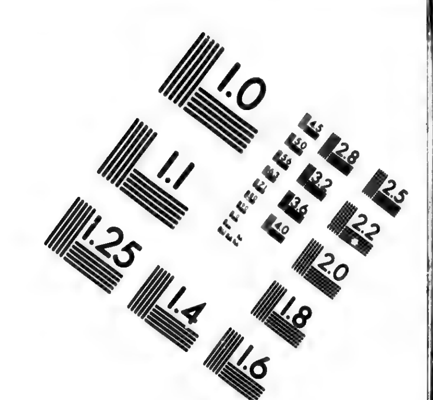
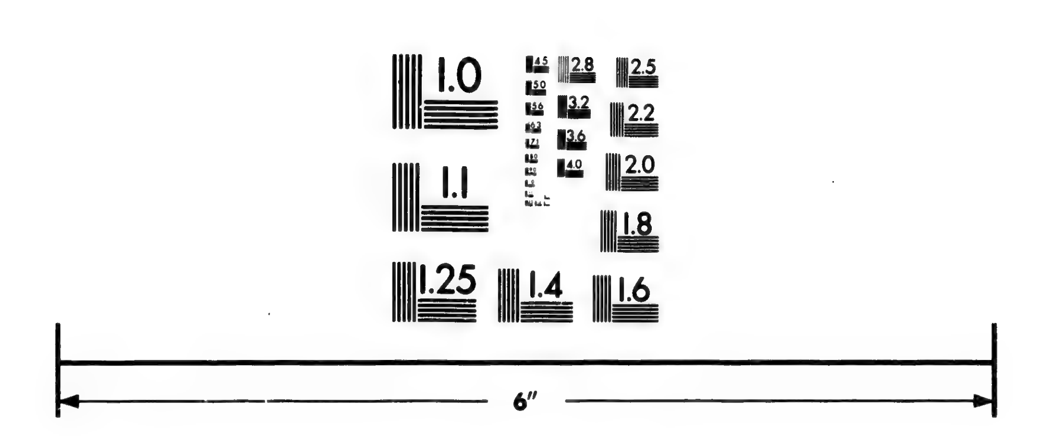
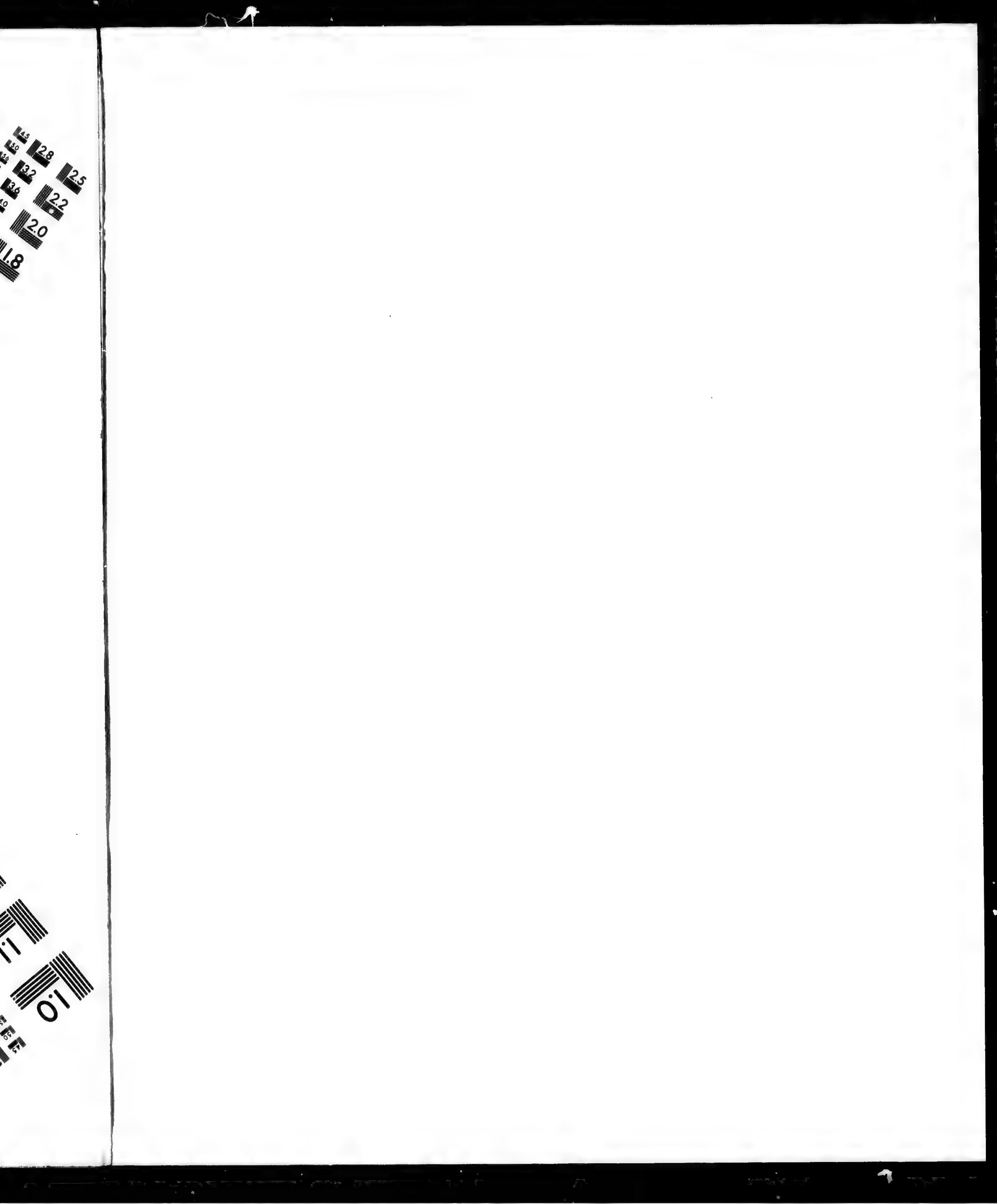


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Pinto.

» dont elles s'étaient saisies, & qui furent re-» gardés aussi-tôt comme des ôtages suffisans » pour la sûreté des Portugais : mais la con-» fiance diminua beaucoup, lorsque ces dix pri-» sonniers eurent déclaré que les Portugais cap-» tifs passaient dans la ville pour des voleurs qui » avaient causé divers dommages sur les côtes, & » qu'ils étaient destinés au supplice. Faria, plein » d'une vive inquiétude, se hâta d'écrire au » mandarin. Sa lettre était civile. Il y joignit un » présent de deux cens ducats, qui lui parut une » honnête rançon; & chargeant de ses ordres » deux des prisonniers, il retint à bord les neuf » autres.

» La réponse qu'il reçut le lendemain sur le » dos de sa lettre, était courte & fière : *que* » *ta bouche vienne se présenter à mes pieds. Après* » *t'avoir entendu, je te ferai justice.* Il comprit » que le succès de son entreprise était fort incer-» tain; & rejetant toute idée de violence avant » que d'avoir tenté les voies de la douceur & » les motifs de l'intérêt, il offrit par une autre » députation jusqu'à la somme de deux mille » taëls. Dans sa seconde lettre, il prenait la » qualité de marchand étranger, Portugais de » nation, qui allait exercer le commerce à » Liampo, & qui était résolu de payer fidelle-» ment les droits. Il ajoutait *que le roi de Por-*

» *tugal son maître, étant lié d'une amitié de frere* Pinto.
» *avec le roi de la Chine, il espérait la même*
» *faveur & la même justice que les Chinois rece-*
» *vaient constamment dans les villes portugaises*
» *des Indes.* Cette comparaison des deux rois pa-
» rut si choquante au mandarin, que, sans aucun
» égard pour le droit des gens, il fit cruellement
» fouetter ceux qui lui avaient apporté la lettre.
» Les termes de sa réponse n'ayant pas été moins
» insultans, Faria, poussé par sa colère autant
» que par ses promesses, résolut enfin d'attaquer
» la ville. Il fit la revue de ses soldats, qui
» montaient encore au nombre de trois cens;
» le lendemain s'étant avancé dans la rivière
» jusqu'à la vue des murs, il y jeta l'ancre,
» après avoir arboré le pavillon marchand à la
» manière des Chinois, pour s'épargner de nou-
» velles explications. Cependant le doute du
» succès lui fit écrire une troisième lettre au
» mandarin, dans laquelle, feignant de n'avoir
» aucun sujet de plainte, il renouvellait l'offre
» d'une grosse somme & d'une amitié perpé-
» tuelle. Mais le malheureux Chinois qu'il avait
» employé pour cette députation, fut déchiré
» de coups & renvoyé avec de nouvelles insul-
» tes. Alors nous descendîmes au rivage, &
» marchant vers la ville, sans être effrayés
» d'une foule de peuple qui faisait voltiger plu-

Pinto.

» ſieurs étendards ſur les murs, & qui paraiſſait
» nous braver par ſes cris, nous n'étions qu'à
» deux cens pas des portes, lorſque nous en vîmes
» ſortir mille ou douze cens hommes à cheval
» qui entreprirent d'eſcarmoucher autour de
» nous, dans l'eſpérance apparemment de nous
» cauſer de l'épouvante. Mais nous voyant avan-
» cer d'un air ferme, ils ſe raſſemblèrent dans
» un corps entre nous & la ville. Nos jonques
» avaient ordre de faire jouer l'artillerie au
» ſignal que Faria devait leur donner. Auſſi-tôt
» qu'il vit l'ennemi dans cette poſture, il fit
» tirer tout à la fois & ſes mouſquetaires &
» ſes jonques. Le bruit ſeul fit tomber une par-
» tie de cette cavalerie. Nous continuâmes de
» marcher, tandis que les uns fuyaient vers le
» pont de la ville, où leur embarras fut ex-
» trême au paſſage, & que les autres ſe diſper-
» ſaient dans les champs vo . Ceux que nous
» trouvâmes encore ſerrés proche du pont, eſ-
» ſuyèrent une décharge de notre mouſqueterie,
» qui fit mordre la pouſſière au plus grand nom-
» bre, ſans qu'un ſeul eût oſé mettre l'épée à la
» main. Nous approchions de la porte avec un ex-
» trême étonnement de la voir ſi mal défendue;
» mais nous y rencontrâmes le mandarin qui
» ſortait à la tête de ſix cens hommes de pied,
» monté ſur un fort beau cheval, & revêtu d'une

Pinto.

» cuirasse. Il nous fit tête avec assez de vigueur,
» & son exemple animait ses gens; lorsqu'un
» coup d'arquebuse tiré par un de nos valets, le
» frappa au milieu de l'estomac. Sa chûte répandit
» tant de consternation parmi les Chinois, que
» chacun ne pensant qu'à fuir sans avoir la
» présence d'esprit de fermer les portes, nous
» les chassâmes devant nous à grands coups de
» lance, comme une troupe de bestiaux. Ils cou-
» rurent dans ce désordre le long d'une grande
» rue, qui conduisait vers une autre porte, par
» où nous les vîmes sortir jusqu'au dernier. Faria
» eut la prudence d'y laisser une partie de sa
» troupe, pour se mettre à couvert de toute
» sorte de surprise; tandis que se faisant con-
» duire à la prison, il alla délivrer de ses propres
» mains les cinq Portugais qui n'y attendaient
» que la mort. Ensuite nous ayant tous rassem-
» blés, & jugeant de l'effroi de nos ennemis
» par la tranquillité qui regnait autour des murs,
» il nous accorda une demi-heure pour le pillage.
» Ce tems fut si bien employé que le moindre
» de nos soldats partit chargé de richesses. Quel-
» ques-uns emmenèrent de fort belles filles
» liées quatre à quatre avec les mèches des
» mousquets. Enfin l'approche de la nuit pou-
» vant nous exposer à quelque désastre, Faria
» fit mettre le feu à la ville; elle était bâtie de

Pinto.

» ſapin & d'autre bois ſi facile à s'embrâſer, » que la flamme s'y étant bientôt répandue, nous » nous retirâmes tranquillement dans nos jon- » ques à la faveur de cette lumière.

» Après une ſi glorieuſe expédition, Faria prit » deux partis qui font autant d'honneur à ſa » conduite, que tant d'exploits doivent en faire » à ſa valeur; l'un, d'enlever toutes les provi- » ſions que nous pûmes trouver dans les villages » qui bordaient la rivière, parce qu'il était à » craindre qu'on ne nous en refusât dans tous » les ports; l'autre, d'aller paſſer l'hiver dans » une île déſerte nommée Pulo-Hinhor, où la » rade & les eaux ſont excellentes; parce que » nous ne pouvions aller droit à Liampo, ſans » cauſer beaucoup de préjudice aux Portugais qui » venaient hiverner paiſiblement dans ce port » avec leurs marchandiſes. Le premier de ces » deux projets fut exécuté le jour ſuivant; mais » le ſecond fut retardé par un obſtacle qui de- » vint pour nous une nouvelle ſource de richeſſe » & de gloire. Nous fûmes attaqués entre les » îles de Comolem & la terre, par un corſaire » nommé Premata-Gundel, ennemi juré de notre » nation, qui nous prenant néanmoins pour des » Chinois, avait compté ſur une victoire facile. » Ce combat, où nous enlevâmes une de ſes jon- » ques, nous valut quatre-vingt mille taëls; mais

» il coûta la vie à quantité de nos plus braves » gens, & Faria y reçut trois dangereuses blessures. Nous nous retirâmes dans la petite île » de Buncalon, qui n'était qu'à trois ou quatre » lieues vers l'ouest, & nous y passâmes dix-huit jours pendant lesquels nos blessés furent » heureusement rétablis.

» On se détermina à gouverner vers les ports » de Liampo. Le Portugal avait alors dans cette » ville le même établissement que nous eûmes » ensuite à Macao; c'est-à-dire, qu'ayant obtenu » la liberté d'y exercer le commerce, la nation » y jouissait d'une parfaite tranquillité sous la » protection des loix. On comptait déja dans le » quartier portugais plus de mille maisons, qui » étaient gouvernées par des échevins, des auditeurs, des consuls & des juges, avec autant » de confiance & de sûreté qu'à Lisbonne.

» Faria vit bientôt arriver sur la flotte tout » ce qu'il y avait de Portugais distingués dans » la ville, avec des présens considérables & les » mêmes témoignages de respect qu'ils auraient » pu rendre à leur propre roi. Ses malades furent » logés dans les maisons les plus riches, & » magnifiquement traités; mais ce n'était que » le prélude des honneurs qu'on lui destinait. » Le sixième jour, qu'il n'avait pas attendu sans » impatience, parce qu'il ignorait le motif du

Pinto.

» retardement, une flotte *galante*, composée de » barques tendues d'étoffes précieuses, vint le » prendre au bruit des instrumens, & le con- » duisit comme en triomphe au port de la ville. » Il y fut reçu avec une pompe qui surprit les » Chinois; & cette fête dura plusieurs jours. » Après les avoir passés dans la joie & l'admira- » tion, son dessein était de retourner à bord; » mais on le força d'accepter une des plus » belles maisons de la ville, où pendant cinq » mois entiers il fut traité avec la même con- » sidération.

» L'expédition des mines de Quanjaparu » n'ayant pas cessé de l'occuper, nous avions » employé ce tems aux préparatifs, & la saison » commençait à presser notre départ, lorsqu'une » maladie mit en peu de jours Quiay-Panjam » au tombeau. Faria parut regretter beaucoup » un homme qu'il avait jugé digne de son ami- » tié. Cette perte lui fit prêter l'oreille aux » conseils des principaux Portugais qui le dé- » goutèrent de l'entreprise des mines. On pu- » bliait que ce pays était désolé par les guerres » des rois de Chamany & de Champa. Il y avait » peu d'apparence que les trésors qu'il se pro- » posait d'enlever, eussent été respectés. Un » corsaire nommé Similau, ami des Portugais, » que sa qualité de Chinois n'avait pas empêché

Pinto.

» d'exercer long-tems ſes brigandages ſur ſa
» propre nation, & qui était venu jouir de ſa
» fortune à Liampo, lui raconta des merveilles
» d'une île nommée Calempluy, où il l'aſſura
» que dix-ſept rois de la Chine étaient enſevelis
» dans des tombeaux d'or. Il lui fit une ſi belle
» peinture des idoles du même métal, & d'une
» infinité d'autres tréſors que les monarques
» Chinois avaient raſſemblés dans cette île, que
» s'étant offert à lui ſervir de pilote, il le déter-
» mina facilement à tenter une ſi grande avan-
» ture. En vain ſes meilleurs amis lui en repré-
» ſentèrent le danger. La guerre qui occupait les
» Chinois, lui parut un tems favorable. Similau
» lui conſeilla d'abandonner ſes jonques qui
» étaient de trop haut bord, & trop découvertes
» pour réſiſter aux courans du golfe de Nanquin;
» d'ailleurs ce corſaire ne voulait ni beaucoup
» de vaiſſeaux ni beaucoup d'hommes, dans la
» crainte de ſe rendre ſuſpect ou d'être reconnu
» ſur des rivières très-fréquentées. Il lui fit pren-
» dre deux panoures, qui ſont une eſpèce de ga-
» liotes, mais un peu plus élevées. L'équipage
» fut borné à cinquante-ſix Portugais, quarante-
» huit matelots & quarante-deux eſclaves.

» Au premier vent que Similau jugea favo-
» rable, nous quittâmes le port de Liampo. Le
» reſte du jour & la nuit ſuivante furent em-

Pinto.

» ployés à sortir des îles d'*Angitur*; & nous » entrâmes dans des mers où les Portugais n'a- » vaient point encore pénétré. Le vent continua » de nous favoriser jusqu'à l'anse des pêcheries » de Nanquin. De-là nous traversâmes un golfe » de quarante lieues, & nous découvrîmes une » haute montagne qui se nomme *Nangaso*, vers » laquelle tirant au nord, nous avançâmes en- » core pendant plusieurs jours. Les marées qui » étaient fort grosses & le changement du vent » obligèrent Similau à entrer dans une petite » rivière, dont les bords étaient habités par » des hommes fort blancs & de belle taille, » qui avaient les yeux petits comme les Chi- » nois, mais qui leur ressemblaient peu par » l'habillement & le langage. Nous ne pûmes » les engager dans aucune communication. Ils » s'avançaient en grand nombre sur le bord de » la rivière, d'où ils semblaient nous menacer » par d'affreux hurlemens. Le tems & la mer nous » permettant de remettre à la voile, Similau, » dont toutes les décisions étaient respectées, » leva aussi-tôt l'ancre pour gouverner à l'est- » nord-est. Nous ne perdîmes point la terre de » vue pendant sept jours. Ensuite, traversant » un autre golfe à l'est, nous entrâmes dans un » détroit large de dix lieues, qui se nomme » Sileupaquin, après lequel nous avançâmes

Pinto.

» encore l'espace de cinq jours, sans cesser de
» voir un grand nombre de villes & de bourgs.
» Ces parages nous présentaient aussi quantité
» de vaisseaux. Faria commençant à craindre
» d'être découvert, paraissait incertain s'il de-
» vait suivre une si dangereuse route. Similau
» qui remarqua son inquiétude, lui représenta
» qu'il n'avait pas dû former un dessein de cette
» importance, sans en avoir pesé les dangers;
» qu'il les connaissait lui-même, & que les
» plus grands le menaçaient, lui qui était Chi-
» nois & pilote : d'où nous devions conclure
» qu'indépendamment de son inclination, il était
» forcé de nous être fidèle; qu'à la vérité nous
» pouvions prendre une route plus sûre, mais
» beaucoup plus longue; qu'il nous en abon-
» donnait la décision, & qu'au moindre signe,
» il ne ferait pas même difficulté de retourner à
» Liampo. Faria lui sut bon gré de cette fran-
» chise; il l'embrassa plusieurs fois, & le faisant
» expliquer sur cette route qu'il nommait la plus
» longue, il apprit de lui que cent soixante lieues
» plus loin, vers le nord, nous pourrions trou-
» ver une rivière assez large qui se nommait
» *sumhepadano*, sur laquelle il n'y avait rien à
» redouter, parce qu'elle était peu fréquentée;
» mais que ce détour nous retarderait d'un mois
» entier. Nous délibérâmes sur cette ouverture.

Pinto.

» Faria parut le premier disposé à préférer les longueurs au péril, & Similau reçut ordre de chercher la rivière qu'il connaissait au nord. Nous sortîmes du golfe de Nanquin; & pendant cinq jours, nous rangeâmes une côte assez déserte. Le sixième jour nous découvrîmes à l'est une montagne fort haute, dont Similau nous dit que le nom était Fanjus. L'ayant abordée de fort près, nous entrâmes dans un beau port, qui s'étendant en forme de croissant, peut contenir deux mille vaisseaux à couvert de toutes sortes d'orages. Faria descendit au rivage avec dix ou douze soldats; mais il ne trouva personne qui pût lui donner les moindres lumières sur sa route. Son inquiétude renaissant avec ses doutes, il fit de nouvelles questions à Similau, sur une entreprise que nous commencions à traiter d'imprudente. *Seigneur capitaine*, lui dit cet audacieux corsaire, *si j'avais quelque chose de plus précieux que ma tête, je vous l'engagerais volontiers. Le voyage que je m'applaudis de vous avoir fait entreprendre, est si certain pour moi, que je n'aurais pas balancé à vous donner mes propres enfans, si vous aviez exigé cette caution. Cependant je vous déclare encore que si les discours de vos gens sont capables de vous inspirer quelque défiance, je suis prêt à suivre vos ordres.*

Pinto.

» *Mais après avoir formé un si beau dessein,*
» *serait-il digne de vous d'y renoncer; & si l'effet*
» *ne répondait pas mes à promesses, ma punition*
» *n'est-elle pas entre vos mains?*

» Ce langage était si propre à faire impression
» sur Faria, que promettant de s'abandonner à
» la conduite du corsaire, il menaça de punir
» ceux qui le troubleraient par leurs murmures.
» Nous nous remîmes en mer. Treize jours
» d'une navigation assez paisible, pendant les-
» quels nous ne perdîmes point la terre de vue,
» nous firent arriver dans un port nommé *Buxi-*
» *palem*, à quarante-neuf degrés de hauteur. Ce
» climat nous parut un peu froid. Nous y vîmes
» des poissons & des serpens d'une si étrange
» forme, que ce souvenir me cause encore de la
» frayeur. Similau qui avait déja parcouru tous
» ces lieux, nous fit des peintures incroyables
» de ce qu'il y avait vu & de ce qu'il y avait
» entendu pendant la nuit, sur-tout aux plei-
» nes lunes de novembre, décembre & jan-
» vier, qui sont le tems des grandes tempêtes;
» & nous vérifiâmes par nos propres yeux une
» partie des merveilles qu'il nous avait racon-
» tées. Nous vîmes dans cette mer des raies
» auxquelles nous donnâmes le nom de *peixes*
» *mantas*, qui avaient plus de quatre brasses de
» tour & le museau d'un bœuf. Nous en vîmes

Pinto.

» d'autres qui ressemblaient à de grands lézards, » moins grosses & moins longues que les autres, » mais tâchetées de verd & de noir, avec trois » rangs d'épines fort pointues sur le dos de la » grosseur d'une fléche. Elles se hérissent quel- » quefois comme des porcs-épics, & leur mu- » seau, qui est fort pointu, est armé d'une sorte » de crocs d'environ deux pans de longueur, » que les Chinois nomment *puchissucoens*, & » qui ressemblent aux défenses d'un sanglier. » D'autres poissons que nous apperçûmes, ont » le corps tout-à-fait noir & d'une prodigieuse » grandeur. Pendant deux nuits que nous passâ- » mes à l'ancre, nous fûmes continuellement » effrayés par la vue des baleines & des serpens » qui se présentaient autour de nous, & par les » hennissemens d'une infinité de chevaux ma- » rins dont le rivage était couvert. Nous nom- » mâmes ce lieu la rivière des serpens. Quinze » lieues plus loin, Similau nous fit entrer dans une » baie beaucoup plus belle & plus profonde, qui » se nomme *Calindamo*, environnée de monta- » gnes fort hautes & d'épaisses forêts, au travers » desquelles on voit descendre quantité de ruis- » seaux dans quatre grandes rivières qui entrent » dans la baie. Similau nous apprit que, suivant » les histoires chinoises, deux de ces rivières » tirent leur source d'un grand lac nommé *mos-*

» *combia*, & les deux autres, d'une province
» qui se nomme *Alimania*, où les montagnes
» sont toujours couvertes de neige.

Pinto.

» C'était dans une de ces rivières que nous
» devions entrer. Elle se nomme *Paatebenam*.
» Il fallait dresser notre route à l'est, pour re-
» tourner vers le port de Nanquin, que nous
» avions laissé derrière nous à deux cens soixante
» lieues; parce que, dans cette distance, nous
» avions multiplié notre hauteur fort au-delà de
» l'île que nous cherchions. Similau qui s'ap-
» perçut de notre chagrin, nous fit souvenir
» que ce détour nous avait paru nécessaire à
» notre succès. On lui demanda combien il em-
» ployerait de tems à retourner jusqu'à l'anse de
» Nanquin par cette rivière. Il nous répondit
» que nous n'avions pas besoin de plus de qua-
» torze ou quinze jours; & que cinq jours après,
» il nous promettait de nous faire aborder dans
» l'île de Calempluy, où nous trouverions enfin
» le prix de nos peines.

» A l'entrée d'un nouvelle route qui nous
» engageait fort loin dans des terres incon-
» nues, Faria fit disposer l'artillerie, & tout
» ce qu'il jugea convenable à notre défense.
» Ensuite nous entrâmes dans l'embouchure de
» la rivière, avec le secours des rames & des
» voiles. Le lendemain nous arrivâmes au pied

Pinto.

» d'une fort haute montagne nommée Botinaſau, d'où coulaient pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce. Pendant ſix jours que nous employâmes à la côtoyer, nous eûmes le ſpectacle d'un grand nombre de bêtes farouches, qui ne paraiſſaient pas effrayées de nos cris. Cette montagne n'a pas moins de quarante ou cinquante lieues de longueur; elle eſt ſuivie d'une autre qui ſe nomme *Gangitanou*, & qui ne nous parut pas moins ſauvage. Tout ce pays eſt couvert de forêts ſi épaiſſes, que le ſoleil n'y peut communiquer ſes rayons ni ſa chaleur. Similau nous aſſura néanmoins qu'il était habité par des peuples difformes nommés *Gigohos*, qui ne ſe nourriſſaient que de leur chaſſe, & du riz que les marchands Chinois leur apportaient en échange pour leurs fourures. Il ajouta qu'on tirait d'eux chaque année plus de deux mille peaux, pour leſquelles on payait des droits conſidérables aux douanes de Pocaſſer & de Lantau, ſans compter celles que les Gigohos emploient eux-mêmes à ſe couvrir & à tapiſſer leurs maiſons. Faria, qui ne perdait pas une ſeule occaſion de vérifier les récits de Similau, pour ſe confirmer dans l'opinion qu'il avait de ſa bonne foi, le preſſa de lui faire voir un de ces difformes habitans dont il exagérait la laideur. Cette propoſition

» parut

Pinto.

» parut l'embarrasser. Cependant après avoir » répondu à ceux qui traitaient ses discours de » fables, que son inquiétude ne venait que du » naturel farouche des barbares; il promit à » Faria de satisfaire sa curiosité, à condition » que Faria ne descendrait point à terre, comme » il y était souvent porté par son courage. L'in- » térêt du corsaire était aussi vif pour la conserva- » tion de Faria, que celui de Faria pour celle du » corsaire. Ils se croyaient nécessaires l'un à l'au- » tre, l'un pour éviter les mauvais traitemens » de l'équipage, qui l'accusait de nous avoir » exposés à des dangers insurmontables; l'autre, » pour se conduire dans une entreprise incer- » taine, où toute sa confiance était dans son » guide.

» Nous ne cessions pas d'avancer à voiles & » à rames, entre des montagnes fort élevées & » des arbres fort épais, souvent étourdis par le » bruit d'un si grand nombre de loups, de re- » nards, de sangliers, de cerfs & d'autres ani- » maux, que nous avions peine à nous entendre. » Enfin derrière une pointe qui coupait le cours » de l'eau, nous vîmes paraître un jeune garçon » qui chassait devant lui six ou sept vaches. On » lui fit quelques signes, auxquelles il ne fit pas » difficulté de s'arrêter. Nous nous approchâmes » de la rive, en lui montrant une pièce de taf-

Pinto.

» fetas verd, par le confeil de Similau, qui
» connaiffait le goût des Gigohos pour cette
» couleur. On lui demanda par d'autres fignes,
» s'il voulait l'acheter. Il entendait auffi peu le
» chinois que le portugais. Faria lui fit donner
» quelques aunes de la même pièce & fix petits
» vafes de porcelaine, dont il parut fi content,
» que fans marquer la moindre inquiétude pour
» fes vaches, il prit auffi-tôt fa courfe vers le
» bois. Un quart d'heure après, il revint d'un
» air libre, portant fur fes épaules un cerf en vie;
» huit hommes & cinq femmes, dont il était
» accompagné, amenaient trois vaches liées &
» marchaient en danfant au fon du tambour, fur
» lequel ils frappaient cinq coups par intervalle.
» Leur habillement était de différentes peaux,
» qui leur laiffaient les bras & les pieds nuds,
» avec cette feule différence pour les femmes,
» qu'elles portaient au milieu du bras de gros
» bracelets d'étain, & qu'elles avaient les che-
» veux beaucoup plus longs que les hommes.
» Ceux-ci étaient armés de gros bâtons armés
» par le bout, & garnis jufqu'au milieu des mê-
» mes peaux dont ils étaient couverts. Ils avaient
» tous le vifage farouche, les lèvres groffes, le
» nez plat, les narines larges & la taille haute.
» Faria leur fit divers préfens, pour lefquels ils
» nous laifsèrent leurs trois vaches & leur cerf.

» Nous quittâmes la rive; mais ils nous suivirent pendant cinq jours sur le bord de l'eau.

» Après avoir fait environ quarante lieues dans ce pays barbare, nous poussâmes notre navigation pendant seize jours sans découvrir aucune autre marque d'habitation que des feux, que nous appercevions quelquefois pendant la nuit. Enfin nous arrivâmes dans l'anse de Nanquin, moins promptement à la vérité que Similau ne l'avait promis, mais avec la même espérance de nous voir en peu de jours au terme de nos desirs. Il fit comprendre à tous les Portugais la nécessité de ne pas se montrer aux Chinois, qui n'avaient jamais vu d'étrangers dans ces lieux. Nous suivîmes un conseil dont nous sentîmes l'importance; tandis qu'avec les matelots de sa nation, il se tenait prêt à donner les explications qu'on pourrait lui demander. Il proposa aussi de gouverner par le milieu de l'anse, plutôt que de suivre les côtes où nous découvrîmes un grand nombre de lantées. On se conforma pendant six jours à ses intentions. Le septième nous découvrîmes devant nous une grande ville nommée *Sileupemor*, dont nous devions traverser le havre pour entrer dans la rivière. Similau, nous ayant recommandé plus que jamais de nous tenir couverts, y jeta l'ancre à deux heures

Pinto.

» après minuit. Vers la pointe du jour il en » fortit paifiblement, au travers d'un nombre » infini de vaiſſeaux qui nous laiſsèrent paſſer » ſans défiance ; & traverſant la rivière, qui » n'avait plus que ſix ou ſept lieues de largeur, » nous eûmes la vue d'une grande plaine que » nous ne ceſsâmes point de côtoyer juſqu'au » ſoir.

„ Cependant les vivres commençaient à nous » manquer, & Similau, qui paraiſſait quelque- » fois effrayé de ſa propre hardieſſe, ne jugeait » point à propos d'aborder au haſard pour re- » nouveller nos proviſions. Nous fûmes réduits » pendant treize jours à quelques bouchées de » riz cuit dans l'eau, qui nous étaient meſurées » avec une extrême rigueur. L'éloignement de » nos eſpérances, qui paraiſſaient reculer de jour » en jour, & le tourment de la faim nous au- » raient portés à quelque réſolution violente, » ſi notre fureur n'eût été combattue pas d'au- » tres craintes. Le corſaire, qui les remarquait » dans nos yeux, nous fit débarquer pendant les » ténèbres près de quelques vieux édifices, qui » ſe nommaient *tanamadel*, & nous conſeilla » de fondre ſur une maiſon qui lui parut éloi- » gnée des autres. Nous y trouvâmes beaucoup » de riz & de petites fèves, de grands pots » pleins de miel, des oies ſalées, des oignons,

» des aulx & des cannes de sucre dont nous fîmes » une abondante provision. C'était le magasin » d'un hôpital voisin, & ce religieux dépôt n'é- » tait défendu que par la piété publique. Quel- » ques Chinois nous apprirent dans la suite, » qu'il était destiné à la subsistance des pélerins » qui visitaient les tombeaux de leurs rois : mais » ce n'est pas à ce titre que nous rendîmes » graces au ciel de nous y avoir conduits.

Pinto.

» Un secours qu'il semblait nous avoir mé- » nagé dans sa bonté, rétablit un peu le calme » & l'espoir sur les deux vaisseaux. Nous conti- » nuâmes encore d'avancer pendant sept jours. » Quelle différence néanmoins entre le terme » que Similau nous avait fixé & cette prolon- » gation qui ne finissait pas! La patience de » Faria n'avait pas eu peu de force pour sou- » tenir la nôtre. Mais il commençait lui-même » à se défier de tant de longueurs & d'incerti- » tudes. Quoique son courage l'eût disposé à » tous les événemens, il confessa publiquement » qu'il regrettait d'avoir entrepris le voyage. » Son chagrin croissant d'autant plus qu'il s'ef- » forçait de le cacher, un jour qu'il avait de- » mandé au corsaire dans quel lieu il croyait » être, il en reçut une réponse si mal conçue, » qu'il le soupçonna d'avoir perdu le jugement, » ou d'ignorer le chemin dans lequel il nous

Pinto.

» avait engagés; cette idée le rendit furieux. Il
» l'aurait tué d'un poignard qu'il avait toujours
» à sa ceinture, si quelques amis communs
» n'eussent arrêté son bras, en lui représentant
» que la mort de ce malheureux assurait notre
» ruine. Il modéra sa colère; mais elle fut en-
» core assez vive pour le faire jurer *sur sa barbe*,
» que si dans trois jours le corsaire ne levait
» tous ses doutes, il le poignarderait de sa pro-
» pre main. Cette menace causa tant de frayeur
» à Similau, que la nuit suivante, tandis qu'on
» s'était approché de la terre, il se laissa couler
» du vaisseau dans la rivière; & son adresse lui
» ayant fait éviter la vue des sentinelles, on ne
» s'apperçut de son évasion qu'en renouvellant
» la garde.

» Un si cruel événement mit Faria comme
» hors de lui-même. Il s'en fallut peu que les
» deux sentinelles ne payassent leur négligence
» de leur vie. A l'instant il descendit au ri-
» vage avec la plus grande partie des Portu-
» gais; & toute la nuit fut employée à chercher
» Similau. Mais il nous fut impossible de décou-
» vrir ses traces; & notre embarras devint encore
» plus affreux, lorsqu'étant retournés à bord,
» nous trouvâmes que de quarante-six matelots
» Chinois qui étaient sur les deux vaisseaux,
» trente-quatre avaient pris la fuite pour se

» dérober apparemment aux malheurs dont ils » nous croyaient menacés. Nous tombâmes dans » un étonnement qui nous fit lever les mains & » les yeux au ciel, sans avoir la force de pro- » noncer un seul mot. Cependant, comme il » était question de délibérer sur une situation » si terrible, on tint conseil; mais avec une » variété de sentimens qui retarda long-tems » la conclusion. Enfin nous résolûmes à la plu- » ralité des voix de ne pas abandonner un des- » sein pour lequel nous avions déja bravé tant » de dangers. Mais consultant aussi la prudence, » nous pensâmes à nous saisir de quelque habi- » tans du pays, de qui nous pussions savoir ce » qui nous restait de chemin jusqu'à l'île de » Calempluy. Si nos informations nous appre- » naient qu'il fût aussi facile de l'attaquer que » Similau nous en avait flattés, nous promîmes » au ciel d'achever notre entreprise : ou si les » difficultés nous paraissaient invincibles, nous » devions nous abandonner au fil de l'eau, qui » ne pouvait nous conduire qu'à la mer, où son » cours la portait naturellement.

Pinto.

» L'ancre fut levée néanmoins avec beaucoup » de crainte & de confusion; & la diminution » de nos matelots ne nous permit pas d'avancer » beaucoup le jour suivant. Mais ayant mouillé » le soir assez près de la rive, on découvrit,

Pinto.

» à la fin de la première garde, une barque à » l'ancre au milieu de la rivière. Nous nous » en approchâmes avec de justes précautions, » & nous y prîmes six hommes que nous trou- » vâmes endormis. Faria les interrogea séparé- » ment, pour s'assurer de leur bonne foi par la » conformité de leurs réponses; ils s'accordèrent » à lui dire que le pays où nous étions, se nom- » mait *Temquilem*, & que l'île de Calempluy » n'était éloignée que de dix lieues. On leur » fit d'autres questions, auxquelles ils ne ré- » pondirent pas moins fidellement. Faria les » retint prisonniers pour le service des rames. » Mais la satisfaction qu'il reçut de leurs éclair- » cissemens, ne l'empêcha pas de regretter Si- » milau, sans lequel il n'espérait plus recueillir » tout le fruit qu'il s'était promis d'une si grande » entreprise. Deux jours après, nous doublâmes » une pointe de terre nommée Quinay-Taraon, » après laquelle nous découvrîmes enfin cette » île que nous cherchions depuis quatre-vingt » jours, & qui nous avait paru fuir sans cesse » devant nous.

» C'est une belle plaine située à deux lieues » de cette pointe, au milieu d'une rivière. Nous » jugeâmes qu'elle n'avait pas plus d'une lieue » de circuit. La joie que nous ressentîmes à » cette vue fut mêlée d'une juste crainte, en

Pinto.

» considérant à quels périls nous allions nous
» exposer sans les avoir reconnus. Vers trois
» heures de nuit, Faria fit jeter l'ancre assez
» près de l'île. Il y règnait un profond silence.
» Cependant, comme il n'était pas vraisemblable qu'un lieu tel que Similau nous l'avait
» représenté, fût sans défense & sans garde, on
» résolut d'attendre la lumière pour en faire
» le tour & pour juger des obstacles. A la
» pointe du jour, nous nous approchâmes fort
» près de la terre, & commençant à tourner,
» nous observâmes soigneusement tout ce qui
» se présentait à nos yeux. L'île était environnée
» d'un mûr de marbre, d'environ douze pieds
» de hauteur, dont toutes les pierres étaient
» jointes avec tant d'art, qu'elles paraissaient
» d'une seule pièce. Il avait douze autres pieds
» depuis le fond de la rivière jusqu'à fleur d'eau.
» Autour du sommet règnait un cordon en saillie, qui joint à l'épaisseur du mur, formait
» une galerie assez large. Elle était bordée d'une
» balustrade de laiton, qui de six en six brasses
» se joignait à des colonnes du même métal,
» sur chacune desquelles on voyait une figure
» de femme, avec une boule à la main. Le
» dedans de la galerie offrait une chaîne de
» monstres ou de figures monstrueuses de fonte,
» qui se tenant par la main, semblaient former

Pinto.

» une danse autour de l'île. Entre ce rang d'idoles » s'élevait un autre rang d'arcades, ouvrage » somptueux & composé de pièces de diverses » couleurs. Les ouvertures laissant un passage » libre à la vue, on découvrait dans l'intérieur » de l'île un bois d'orangers, au milieu duquel » étaient bâtis trois cens soixante-cinq hermi- » tages, dédiés aux dieux de l'année. Un peu » plus loin à l'est, sur une petite élévation, la » seule qui fût dans l'île, on voyait plusieurs » grands édifices séparés les uns des autres, & » sept façades semblables à celles de nos églises. » Tous ces bâtimens, qui paraissaient dorés, » avaient des tours fort hautes que nous prîmes » pour des clochers. Ils étaient entourés de deux » grandes rues, dont les maisons avaient aussi » beaucoup d'éclat. Un spectacle si magnifique » nous fit prendre une haute idée de cet établis- » sement & des trésors qui devaient être ren- » fermés dans un lieu dont les murs étaient si » riches.

» Nous avions reconnu avec le même soin les » avenues & les entrées. Pendant une partie » du jour, que nous avions donnée à ces ob- » servations, il ne s'était présenté personne dont » la rencontre eût pu nous alarmer. Nous com- » mençâmes à nous persuader ce que nous » avions eu peine à croire sur le témoignage de

Pinto.

» Similau & de nos prisonniers Chinois; c'est-à-
» dire, que l'île n'était habitée que par des
» Bonzes, & qu'elle n'avait pour défense que
» l'opinion établie de sa sainteté. Quoique
» l'après-midi fût assez avancée, Faria prit la
» résolution de descendre par une des huit
» avenues que nous avions observées, pour pren-
» dre langue dans les hermitages, & régler
» notre conduite sur ses informations. Il se fit
» accompagner de trente soldats & de vingt es-
» claves. J'étais de cette escorte. Nous entrâ-
» mes dans l'île avec le même silence qui ne
» cessait pas d'y régner; & traversant le petit
» bois d'orangers, nous arrivâmes à la porte du
» premier hermitage. Il n'était qu'à deux por-
» tées de mousquet du lieu où nous étions descen-
» dus. Faria marchait le sabre à la main. N'ap-
» percevant personne, il heurta deux ou trois
» fois pour se faire ouvrir. On lui répondit,
» enfin, que celui qui frappait à la porte devait
» faire le tour de l'édifice, & qu'il trouverait
» une autre entrée. Un Chinois que nous avions
» amené pour nous servir d'interprète & de
» guide, après lui avoir imposé des loix redou-
» tables, fit aussi-tôt le tour de l'hermitage,
» & vint nous ouvrir la porte où il nous avait
» laissés.

» Faria, sans autre explication, entra brus-

Pinto.

» quement, & nous ordonna de le ſuivre. Nous
» trouvâmes un vieillard qui paraiſſait âgé de
» plus de cent ans, & que la goutte retenait
» aſſis. Il était vêtu d'une longue robe de damas
» violet. La vue de tant de gens armés lui cauſa
» un mouvement de frayeur, qui le fit tomber
» preſque ſans connaiſſance. Il remua quelque
» tems les pieds & les mains, ſans pouvoir
» prononcer un ſeul mot. Mais ayant retrouvé
» l'uſage de ſes ſens, & nous regardant d'un
» air plus tranquille, il nous demanda qui nous
» étions, & ce que nous deſirions de lui. L'in-
» terprète lui répondit, ſuivant l'ordre de Faria,
» que nous étions des marchands étrangers; que
» naviguant dans une jonque fort riche, pour
» nous rendre au port de Liampo, nous avions
» eu le malheur de faire naufrage; qu'un miracle
» nous avait ſauvés des flots, & que notre re-
» connaiſſance pour cette faveur du ciel nous
» avait fait promettre de venir en pélerinage
» dans la ſainte île de Calempluy; que nous y
» étions arrivés pour accomplir notre vœu; que
» notre ſeule intention, en le troublant dans ſa
» ſolitude, était de lui demander particuliére-
» ment quelque aumône, comme un ſoulage-
» ment néceſſaire à notre pauvreté; & que nous
» nous engagions à lui rendre dans trois ans, le
» double de ce qu'il nous permettrait d'enlever.

» L'hermite parut méditer un moment sur » ce qu'il venait d'entendre. Ensuite regardant » Faria, qu'il crut reconnaître pour notre chef, » il eut l'audace de le traiter de voleur & de » lui reprocher sa criminelle entreprise. Ce ne » fut pas néanmoins sans joindre à ses injures » des prières & des exhortations. Faria loua sa » piété, & feignit même d'entrer dans ses vues. » Mais après l'avoir supplié de modérer son ressentiment, parce que nous n'avions pas d'autre » ressource dans notre misère, il n'en ordonna » pas moins à ses gens de visiter l'hermitage & » d'enlever tout ce qu'ils y trouveraient de précieux. Nous parcourûmes toutes les parties de » cette espèce de temple qui était rempli de » tombeaux, & nous en brisâmes un grand » nombre, où nous trouvâmes de l'argent mêlé » parmi les os des morts. L'hermite tomba deux » fois évanoui pendant que Faria s'efforçait de » le consoler. Nous portâmes à bord toutes les » richesses que nous avions pu découvrir. La » nuit qui s'approchait, nous ôta la hardiesse » de pénétrer plus loin dans un lieu que nous » connaissions si peu : mais, comme l'occasion » seule nous avait décidés à profiter sur le champ » de ce qui s'était offert, nous emportâmes l'espérance de parvenir le lendemain à d'autres » sources de richesses. Faria ne quitta pas l'her-

Pinto.

Pinto.

» mite ſans l'avoir forcé de lui apprendre quels
» ennemis nous avions à redouter dans l'île. Son
» récit augmenta notre confiance. Le nombre
» des ſolitaires qu'il nommait *Talagrepos*, était
» de trois cens ſoixante-cinq, mais tous dans
» un âge fort avancé. Ils avaient quarante valets
» nommés *menigrepos*, pour leur fournir les
» ſecours néceſſaires, ou pour les aſſiſter pen-
» dant leurs maladies. Le reſte des édifices, qui
» était éloigné d'un quart de lieue, n'était peu-
» plé que de bonzes, non-ſeulement ſans armes,
» mais ſans barques pour ſortir de l'île, où
» toutes leurs proviſions leur étaient apportées
» des villes voiſines. Faria conçut qu'en y retour-
» nant à la pointe du jour, après avoir fait une
» garde exacte pendant la nuit, nous pouvions
» eſpérer qu'il n'échapperait rien à nos recher-
» ches; & que ſix ou ſept cens moines Chinois,
» qui devaient être à-peu-près le nombre des
» bonzes, n'entreprendraient pas de ſe défendre
» contre des ſoldats armés.

» Quelque témérité qu'il y eût dans ce deſſein,
» peut-être n'aurait-il pas manqué de vraiſem-
» blance, ſi nous avions eu la précaution de
» nous défaire de l'hermite, ou de l'emmener ſur
» nos vaiſſeaux. Il pouvait arriver que les *meni-*
» *grepos* laiſſaſſent paſſer cette nuit ſans viſiter
» ſon hermitage; & nous ſerions deſcendus le

Pinto.

» lendemain avec l'avantage de furprendre tous » les autres bonzes. Mais il ne tomba dans l'ef- » prit à perfonne que notre première expédition » pût être ignorée jufqu'au jour fuivant, & » chacun fe repofa fur la facilité qu'on fe pro- » mettait à réduire une troupe de moines fans » courage & fans armes.

» Faria donna fes ordres pour la nuit; ils » confiftaient principalement à veiller autour » de l'île, pour obferver toutes les barques qui » pouvaient en approcher. Mais vers minuit, » nos fentinelles découvrirent quantité de feux » fur les temples & fur les murs. Nos Chinois » furent les premiers à nous avertir que c'était » fans doute un fignal qui nous menaçait. Faria » dormait d'un profond fommeil. Il ne fut pas » plutôt éveillé, qu'au lieu de fuivre le confeil » des plus timides qui le preffaient de faire voile » auffi-tôt, il fe fit conduire à rames droit à l'île. » Un bruit effroyable des cloches & des baffins » confirma bientôt l'avis des Chinois. Cepen- » dant Faria ne revint à bord que pour nous » déclarer qu'il ne prendrait pas la fuite fans » avoir approfondi la caufe de ce mouvement. » Il fe flattait encore que les feux & le bruit » pouvaient venir de quelque fête, fuivant l'u- » fage commun des bonzes. Mais avant que de » rien entreprendre, il nous fit jurer fur l'évan-

Pinto.

» gile que nous attendrions son retour. Ensuite » repassant dans l'île avec quelques-uns de ses » plus braves soldats, il suivit le son d'une clo- » che, qui le conduisit dans un hermitage dif- » férent du premier. Là, deux hermites dont il » se saisit, & que ses menaces forcèrent de » parler, lui apprirent que le vieillard auquel » nous avions fait grace de la vie, avait trouvé » la force de se rendre aux grands édifices; » que sur le récit de sa disgrace, l'alarme s'é- » tait répandue parmi tous les bonzes; que » dans la crainte du même sort pour leurs mai- » sons & pour leurs temples, ils avaient pris » le seul parti qui convenait à leur profession, » c'est-à-dire celui d'avertir les cantons voisins » par des feux & par le bruit des cloches; & » qu'ils espéraient un prompt secours du zèle & » de la piété des habitans. Les gens de Faria » profitèrent du tems pour enlever sur l'autel » une idôle d'argent, qui avait une couronne » d'or sur la tête & une roue dans la main. Ils » prirent aussi trois chandeliers d'argent avec » leurs chaînes, qui étaient fort grosses & fort » longues. Faria se repentant trop tard du mé- » nagement qu'il avait eu pour le premier her- » mite, emmena ceux qui lui parlaient, & les fit » embarquer avec lui. Il mit aussi-tôt à la voile, » en *s'arrachant la barbe*, & se reprochant d'avoir

» perdu

» perdu par son imprudence une occasion qu'il » désespérait de retrouver. Pinto.

» Son retour jusqu'à la mer fut aussi prompt » que le cours d'une rivière fort rapide, aidé » du travail des rames & de la faveur du vent. » Après sept jours de navigation, il s'arrêta dans » un village nommé *Susequerim*, où ne craignant » plus que le bruit de son entreprise eût pu le » suivre, il se pourvut de vivres qui recom- » mençaient à lui manquer. Cependant il n'y » passa que deux heures, pendant lesquelles il » prit aussi quelques informations sur sa route, » qui servirent à nous faire sortir de la rivière » par un détroit beaucoup moins fréquenté que » celui de Sileupamor, par lequel nous y étions » entrés. Là, nous fîmes cent quarante lieues » pendant neuf jours; & rentrant ensuite dans » l'anse de Nanquin, qui n'avait dans ce lieu » que dix ou douze lieues de large, nous nous » laissâmes conduire pendant treize jours, par » le vent d'ouest, jusqu'à la vue des monts de » Conxinacau.

» Cette chaîne de montagnes stériles, qui for- » ment une perspective effrayante, l'ennui d'une » longue route, la diminution de nos vivres, & » sur-tout le regret d'avoir manqué nos plus » belles espérances, jetèrent dans les deux bords » un air de tristesse qui fut comme le présage de

Pinto.

» l'infortune dont nous étions menacés. Il s'éleva » tout d'un coup un de ces vents du ſud, que les » Chinois nomment typhons, avec une impé- » tuoſité ſi ſurprenante, que nous ne pûmes le » regarder comme un événement naturel. Nos » panoures étaient des bâtimens de rames, bas » de bord, faibles & preſque ſans matelots. » Un inſtant rendit notre ſituation ſi triſte, que » déſeſpérant de pouvoir nous ſauver, nous nous » laiſsâmes dériver vers la côte, où le courant » de l'eau nous portait. Notre imagination nous » offrait plus de reſſource, en nous briſant con- » tre les rochers, qu'en nous laiſſant abîmer au » milieu des flots. Mais ce projet déſeſpéré ne » put nous réuſſir. Le vent qui ſe changea bien- » tôt en nord-oueſt, éleva des vagues furieuſes, » qui nous rejetèrent malgré nous vers la haute » mer. Alors nous commençâmes à ſoulager nos » vaiſſeaux de tout ce qui pouvait les appéſantir, » ſans épargner nos caiſſes d'or & d'argent. Nos » mâts furent coupés, & nous nous abandonnâ- » mes à la fortune pendant le reſte du jour. Vers » minuit nous entendîmes dans le vaiſſeau de » Faria les derniers cris du déſeſpoir. On y » répondit du nôtre par d'affreux gémiſſemens. » Enſuite n'entendant plus d'autre bruit que celui » des vents & des vagues, nous demeurâmes » perſuadés que notre généreux chef & tous nos

» amis étaient ensevelis dans l'abîme. Cette idée » nous jeta dans une si profonde consternation, » que pendant plus d'une heure nous demeu» râmes tous muets. Quelle nuit la douleur & » la crainte nous firent passer! Une heure avant » le jour, notre vaisseau s'ouvrit par la contre» quille, & se trouva bientôt si plein d'eau, que » le courage nous manqua pour travailler à la » pompe. Enfin nous allâmes choquer contre la » côte; & déjà presque noyés comme nous l'é» tions, les vagues nous roulèrent jusqu'à la » pointe d'un écueil, qui acheva de nous mettre » en pièces. De vingt-cinq Portugais, quatorze » se sauvèrent. Le reste, avec dix-huit esclaves » chrétiens & sept matelots Chinois, périt misé» rablement à nos yeux.

Pinto.

» Nous nous rassemblâmes sur le rivage, où » pendant tout le jour & la nuit suivante, nous » ne cessâmes point de pleurer notre infortune. » Le pays était rude & montagneux. Il y avait » peu d'apparence qu'il fût habité dans les par» ties voisines. Cependant le lendemain au ma» tin, nous fîmes six ou sept lieues au travers » des rochers, dans la triste espérance de ren» contrer quelque habitant qui voulût nous » recevoir en qualité d'esclaves, & qui nous » donnât à manger pour prix de notre liberté. » Mais après une marche si fatigante, nous arri-

Pinto.

» vâmes à l'entrée d'un immense marécage, » au-delà duquel notre vue ne pouvait s'étendre, & dont le fond était si humide, qu'il » nous fut impossible d'y entrer. Il fallut retourner sur nos traces, parce qu'il ne se présentait » pas d'autre passage. Nous nous retrouvâmes le » jour suivant dans le lieu où notre vaisseau » s'était perdu; & découvrant sur le rivage les » corps que la mer y avait jetés, nous recommençâmes nos plaintes & nos gémissemens. » Après avoir employé le troisième jour à les » ensevelir dans le sable, sans autre instrument » que nos mains, nous prîmes notre chemin » vers le nord, par des précipices & des bois » que nous avions une peine extrême à pénétrer. » Cependant nous descendîmes enfin sur le bord » d'une rivière, que nous résolûmes de traverser » à la nage. Mais les trois premiers qui tentèrent ce passage furent emportés par la force » du courant. Comme ils étaient les plus vigoureux, nous désespérâmes d'un meilleur » sort. Nous prîmes le parti de retourner à » l'est, en suivant le bord de l'eau, sur lequel » nous passâmes une nuit fort obscure, aussi » tourmentés par la faim que par le froid & » la pluie. Le lendemain avant le jour, nous » apperçumes un grand feu vers lequel nous » nous remîmes à marcher; mais le perdant

Pinto.

» de vue au lever du ſoleil, nous continuâmes » juſqu'au ſoir de ſuivre la rivière. Le pays » commençait à s'ouvrir. Notre eſpérance était » de rencontre quelque habitant ſur la rive. » D'ailleurs nous ne pouvions nous éloigner » d'une route, où l'eau, qui était excellente, » ſervait du moins à ſoutenir nos forces. Le » ſoir nous arrivâmes dans un bois, où nous » trouvâmes cinq hommes qui travaillaient à » faire du charbon.

» Un long commerce avec leur nation nous avait » rendu leur langue aſſez familière. Nous nous » approchâmes d'eux, nous nous jettâmes à leurs » pieds, pour diminuer l'effroi qu'ils avaient pu » reſſentir à la vue d'onze étrangers. Nous les » priâmes au nom du ciel, dont la puiſſance eſt » reſpectée de tous les peuples du monde, de » nous adreſſer dans quelque lieu où nous puſ- » ſions trouver du remède au plus preſſant de » nos maux. Ils nous regardèrent d'un œil de » pitié. *Si votre unique mal était la faim*, nous » dit l'un d'entre eux, *il nous ſerait aiſé d'y* » *remédier*; *mais vous avez tant de plaies que* » *tous nos ſacs ne ſuffiraient pas pour les couvrir*. » En effet les ronces, au travers deſquelles nous » avions marché dans les montagnes, nous » avaient déchiré le viſage & les mains; & » ces plaies, que l'excès de notre misère nous

Pinto.

» empêchait de sentir, étaient déjà tournées » en pourriture.

» Les cinq Chinois nous offrirent un peu » de riz & d'eau chaude, qui ne pouvait suffire » pour nous rassasier. Mais en nous laissant la » liberté de passer la nuit avec eux, ils nous » conseillèrent de nous rendre dans un hameau » voisin, où nous trouverions un hôpital qui » servait à loger les pauvres voyageurs. Nous » prîmes aussi-tôt le chemin qu'ils eurent l'hu- » manité de nous montrer. Il était une heure » de nuit lorsque nous frappâmes à la porte de » l'hôpital. Quatre hommes qui en avaient la » direction nous reçurent avec bonté. Mais » s'étant réduits à nous donner le couvert, ils » attendirent le lendemain pour nous demander » qui nous étions. Un de nous lui répondit que » nous étions des marchands de Siam, à qui » la fortune avait fait perdre leur vaisseau par » un naufrage. Ils voulurent savoir où nous » avions dessein d'aller. Notre intention, leur » dîmes-nous, était de nous rendre à Nanquin, » où nous espérions de nous embarquer sur les » premières lantées qui partiraient pour Can- » ton. Ils nous demandèrent pourquoi nous pré- » férions Canton à d'autres ports. Nous leur » dîmes que c'était dans la confiance d'y trouver » des marchands de notre nation, à qui l'em-

Pinto.

» pereur permettait d'y exercer le commerce. » Soit prudence, soit curiosité, ils continuèrent » de nous faire un grand nombre de questions » qui lassèrent notre patience. La faim nous » pressait si vivement, que malgré la commo- » dité du lieu où nous avions passé la nuit, il » nous avait été impossible de fermer les yeux. » Nous leur représentâmes que c'était le plus » pressant de nos besoins, & que depuis six » jours nous avions manqué de nourriture. *Il » est juste*, nous dirent-ils, *avec autant de dou- » ceur que de gravité, de vous accorder un secours » que vous demandez avec tant d'instance & de » larmes. Mais cette maison étant fort pauvre, » c'est un obstacle qui ne nous permet pas de sa- » tisfaire pleinement à ce devoir.* Alors ils com- » mencèrent à nous raconter par quels accidens » leur hôpital s'était appauvri après avoir été » fort riche. Les plus affamés d'entre nous, ne » pouvant résister à leur indignation, nous pro- » posèrent en portugais de ne pas souffrir plus » long-tems qu'on se fît un jeu de notre mi- » sére, & d'employer l'avantage que nous avions » par la supériorité du nombre. Christophe Bo- » ralho, dont j'ai déjà loué la modération natu- » relle, nous fit comprendre les suites de cette » violence; mais interrompant les Chinois, il » les conjura d'abandonner un instant tout autre

Pinto.

» ſoin, pour ſoulager la faim qui nous dé-» vorait. Une prière ſi vive ne parut pas les » offenſer. Au contraire ils ſe jettèrent dans des » excuſes qui traînèrent encore en longueur, & » qui aboutirent à nous prier de ſortir avec eux » pour ſolliciter la charité des habitans. Le » hameau était compoſé de quarante ou cin-» quante pauvres maiſons diſperſées, que nous » fûmes obligés de parcourir, pour tirer en » aumône un demi ſac de riz, un peu de fa-» rine, des fèves, des oignons, & quelques » méchans habits qui ſervirent à la réparation » des nôtres. Les directeurs de l'hôpital nous » donnèrent deux taëls en argent. Nous leur » demandâmes la liberté de paſſer quelques » jours dans leur maiſon, ils nous répondirent » qu'à l'exception des malades & des femmes » enceintes, les pauvres n'y demeuraient pas » ſi long-tems; & qu'on ne pouvait violer en » notre faveur une loi établie par de ſavans & » religieux perſonnages; mais qu'à trois lieues » du village de Cathiotan, où nous étions, nous » trouverions, dans la grande ville de *Siley-» jacau*, un hôpital fort riche, où tous les pau-» vres étaient reçus. Ils nous offrirent une lettre » de recommandation que nous acceptâmes. » Elle était conçue en des termes ſi preſſans & » ſi tendres, qu'en nous plaignant de leurs loix

Pinto.

» & de leurs uſages, nous fûmes forcés de ren-
» dre juſtice à leurs intentions.

» Nous arrivâmes le ſoir à Siley-jacau, où nous
» apprîmes à connaître encore mieux le caractère
» des Chinois. On nous y reçut avec une charité
» digne du chriſtianiſme; mais il fallut eſſuyer
» de longues & incommodes formalités, & pro-
» teſter que notre deſſein était de quitter la
» Chine après notre guériſon.

» Dix-huit jours que nous paſsâmes dans le
» repos & l'abondance, rétablirent parfaitement
» notre ſanté. Nous partîmes dans l'intention
» réelle de nous rendre à Nanquin, dont nous
» étions éloignés de cent quarante lieues, &
» de nous y embarquer pour Liampo ou pour
» Canton. Le ſoir du même jour nous arri-
» vâmes à la vue d'un bourg nommé *Suzoan-*
» *ganu*, où la fatigue nous força de nous aſſeoir
» ſur le bord d'une fontaine. Quelques habitans
» qui venaient y puiſer de l'eau, ſurpris de
» remarquer dans nos viſages une figure qui
» ne reſſemblait pas à celles du pays, s'en re-
» tournaient avec des marques de frayeur ou
» d'admiration, qui attirèrent bientôt autour
» de nous une partie des habitans. Après nous
» avoir regardés long-tems, ſans oſer s'appro-
» cher, ils nous firent demander ce qui nous
» amenait dans leur pays. Nous nous donnâmes,

Pinto.

» comme nous l'avions déjà fait, pour des mar-
» chands Siamois qui se rendaient à Nanquin.
» Cette réponse leur parut si peu suspecte, qu'ils
» nous laissèrent la liberté de nous reposer.
» Mais ils avaient eu le tems de faire avertir
» un de leurs prêtres, qui sortant du bourg,
» vêtu d'une longue robe de damas rouge,
» vint à nous jusqu'à la fontaine, avec une
» poignée d'épis de bled dans la main. Il nous
» ordonna de mettre les mains sur les épis;
» nous le satisfîmes volontiers, dans le dessein
» de nous concilier son affection & celle des
» habitans ». « Par ce serment, nous dit-il, que
» vous faites en ma présence sur ces deux
» substances d'eau & de pain, que le ciel a
» formées pour la conservation de tout ce qui
» existe au monde, il faut que vous me con-
» fessiez s'il est vrai que vous soyez des mar-
» chands étrangers qui vont à Nanquin. A cette
» condition nous vous accorderons la liberté de
» passer la nuit dans ce lieu, conformément à
» la charité que nous devons aux pauvres. Au
» contraire si vous n'êtes pas tels que vous l'avez
» dit, je vous commande de la part du ciel de
» vous éloigner sur le champ, sous peine d'être
» mordus & dévorés par les dents du serpent qui
» fait sa demeure au fond de l'abîme enfumé ».
» Nous confirmâmes notre récit sans balancer.

Pinto.

» Aussi-tôt se tournant vers le peuple qui l'ac-
» compagnait, il déclara qu'on pouvait nous
» traiter avec indulgence, & qu'il en accordait
» la permission. Nous fûmes conduits dans le
» village, & logés sous le portail du temple,
» où nous reçûmes en abondance tout ce qui
» était nécessaire à nos besoins.

» Ces exemples d'humanité nous rassurèrent
» beaucoup sur les dangers d'une longue route.
» Nous quittâmes *Suzoanganu*, pour nous ren-
» dre à *Chiangulay*, qui n'est qu'à deux lieues.
» Mais nous eûmes bientôt l'occasion de nous
» défier du jugement favorable que nous avions
» porté des Chinois. En approchant du lieu où
» nous comptions de passer la nuit, nous nous
» reposâmes sous un arbre, où notre malheur
» nous fit trouver trois hommes qui gardaient un
» grand nombre de vaches, & qui ne virent
» pas onze étrangers, sans être alarmés pour
» leur troupeau. Ils se mirent à pousser des cris,
» qui firent sortir tous les habitans armés de
» bâtons & de pierres. Dans leurs premiers
» transports nous fûmes blessés de plusieurs
» coups; & cette chaleur n'ayant fait qu'au-
» gmenter à notre vue, parmi des furieux qui
» ne reconnaissaient point les traits du pays
» sur notre visage, ils nous lièrent les mains
» derrière le dos, & nous emmenèrent prison-

Pinto.

» niers dans le bourg. Nous faillîmes d'y être » assommés. On nous plongea dans une citerne » d'eau pourrie, qui était remplie de sangsues. » Nous y étions jusqu'à la ceinture; & pendant » deux jours nous y restâmes sans aucune sorte » d'alimens. Enfin le ciel amena de Suzoanganu » un habitant qui nous y avoit vus. Il apprit » notre disgrace. Il fit honte à nos ennemis de » nous avoir pris pour des voleurs; & sur » son témoignage, on nous délivra de notre pri- » son, tous sanglans de la morsure des sangsues. » Nous partîmes fort irrités, sans vouloir en- » tendre les excuses par lesquelles on s'efforça » de nous consoler.

» Le lendemain, après avoir passé la nuit » sur un peu de fumier, nous découvrîmes du » haut d'une colline, dans une grande plaine » remplie d'arbres, une fort belle maison qui » nous parut environnée de plusieurs tours, & » surmontées d'un grand nombre de girouettes » dorées. Nous nous en approchâmes avec une » sorte de respect. Bientôt nous vîmes arriver à » cheval un jeune homme de seize ou dix-sept » ans, accompagné de quatre valets de pied, » qui portaient des oiseaux de proie sur le poing, » & qui conduisaient une meute de chiens. Il » s'arrêta pour nous demander qui nous étions. » Nous satisfîmes sa curiosité par le récit de

» notre naufrage. Il parut ſenſible à nos infortu- Pinto.
» nes; & nous recommandant d'attendre ſes
» ordres dans la première cour du château, il
» entra dans la ſeconde. Bientôt une vieille
» femme en robe fort longue, avec un chapelet
» pendu au cou; vint nous avertir que le fils du
» ſeigneur nous faiſait appeller. Nous paſsâmes
» dans la ſeconde cour qui était environnée d'un
» beau périſtile. Le frontiſpice était une grande
» arcade ornée de riches gravures, au milieu
» deſquelles s'offrait un écuſſon d'armes, ſuſpen-
» du par une chaîne d'argent. On nous fit mon-
» ter un eſcalier fort large, qui nous conduiſit
» dans une grande ſalle, où nos premiers re-
» gards tombèrent ſur une femme d'environ
» cinquante ans, qui était aſſiſe ſur un riche
» tapis. Elle avait à ſes côtés deux fort belles
» filles, & ſous ſes yeux un vénérable vieil-
» lard couché ſur un petit lit qu'une des deux
» deux filles rafraîchiſſait d'un éventail. Près de
» lui était le jeune gentilhomme qui nous avait
» fait appeller; & plus loin, ſur un autre ta-
» pis, neuf jeunes filles vêtues de damas blanc
» & cramoiſi, qui s'occupaient d'un travail
» convenable à leur ſexe. Nous nous mîmes
» à genoux devant le vieillard pour lui expo-
» ſer notre ſituation. Il ordonna que nous fuſſions
» bien traités; & prenant occaſion de nos diſ-

Pinto.

» graces pour inftruire fon fils, il lui fit un dif-
» cours fort touchant fur les misères humaines,
» & fur le bonheur qu'il avait d'en être à cou-
» vert par fa naiffance & fa fortune. Enfuite
« nous ayant fait donner trois pièces de toile
» de lin & quatre taëls en argent, il nous pro-
» pofa de paffer la nuit dans fa maifon, parce
» que le jour était trop avancé pour nous mettre
» en chemin. Nous acceptâmes fes offres avec
» autant d'admiration que de reconnaiffance
» pour une générofité dont les exemples font
» rares en Europe ».

Ils continuent à voyager dans l'empire de la Chine, de pays en pays. Mais n'ayant pu éviter une ville nommée Taypol, ils y furent apperçus par un de ces intendans de juftice que la cour envoie quelquefois dans les provinces, & faifis par fon ordre comme des vagabonds qui pouvaient troubler la tranquillité publique. Il était arrivé dans ce canton quelques défordres dont ils furent accufés. Ils furent enfermés dans une étroite prifon, où pendant vingt-fix jours ils éprouvèrent les plus rigoureux traitemens. Cependant comme le droit des fentences capitales n'appartient point aux tribunaux inférieurs, il furent conduits par différens degrés, jufqu'à la ville impériale, & condamnés enfin, fuivant les ufages du pays, à fervir l'état en

qualité d'esclaves pendant l'espace d'un an. Cette sévérité fut toujours accompagnée d'un mêlange de douceur. Lorsqu'ils avaient été déchirés à coup de fouet dans leur prison, on les faisait passer dans des chambres plus commodes, où diverses personnes associées pour les exercices de charité, venaient panser leurs blessures, & ne leur refusaient aucune sorte de soulagement. Mais les châtimens n'en étaient pas moins recommencés après leur guérison; & d'onze qu'ils étaient encore, deux moururent dans cette alternative de caresses & de tourmens.

Pinto.

On les conduit à Pekin, où ils restent deux mois, & le 13 de janvier 1544, en vertu d'une sentence du tribunal suprême, Pinto est mené avec ses compagnons dans la ville de Quansy, pour y servir pendant le tems auquel ils étaient condamnés. Il paraît qu'après avoir été justifiés des principales accusations, le seul crime qui leur attirait ce châtiment, était d'avoir pénétré dans l'intérieur de l'empire, sans une permission de la cour. En arrivant à Quansy, un prince Tartare qui faisait sa résidence en cette ville, souhaita qu'ils lui fussent présentés; & leur ayant fait diverses questions, il les mit au nombre de quatre-vingt hallebardiers que l'empereur lui accordait pour sa garde. C'était une faveur du ciel, parce que cet office n'était pas pénible,

Pinto.

& qu'outre la douceur de leur condition ils étaient sûrs de la liberté, à l'expiration du terme. Mais tandis qu'ils attendaient une meilleure fortune, & qu'ils vivaient entr'eux avec une intelligence fraternelle, l'enfer, que Pinto accuse toujours de ses disgraces, comme il fait honneur au ciel de toutes ses prospérités, leur fit trouver en eux-mêmes la source d'une infinité de nouveaux malheurs. Deux des neuf Portugais prirent querelle sur l'extraction des *Mandureyras* & des *Fonsécas*, deux illustres maisons de Portugal auxquelles ils étaient bien éloignés d'appartenir : & sans autre intérêt que celui de la dispute, ils s'échauffèrent si vivement sur la prééminence de ces deux noms, qu'après s'être emportés à quelques injures, l'un donna un soufflet à l'autre qui lui répondit d'un coup de sabre, dont il lui abattit la moitié de la joue. Le blessé prit une hallebarde avec laquelle il perça le bras de son adversaire. Les autres prenant parti, suivant leurs affections dans un si ridicule démêlé, en vinrent aux mains à leur tour ; & de neuf, sept furent dangereusement blessés. Ce combat ne manqua point d'attirer un grand nombre de spectateurs, entre lesquels le prince Tartare accourut lui-même. Il fit saisir les Portugais ; & leur ayant fait donner sur le champ trente coups de fouet, qui furent plus sanglans

ſanglans que toutes leurs bleſſures, il ordonna qu'ils fuſſent enfermés dans un cachot ſouterrain, où ils demeurèrent chargés de chaînes l'eſpace de quarante-ſix jours. Rien ne leur fut plus ſenſible que les reproches qu'on leur fit eſſuyer. On leur répétait continuellement, « qu'ils étaient ſans crainte & ſans connaiſ-» ſance du ciel; pires que des bêtes féroces; » & ſans doute d'un pays & d'une nation » barbare; puiſqu'avec un même langage & » les mêmes uſages, ils avaient été capables » de ſe bleſſer & de s'entre-tuer ſans raiſon; » qu'ils méritaient d'être bannis du commerce » des hommes comme les plus dangereux ſer-» pens; & qu'ils devaient s'attendre d'être » confinés dans les mines de *Chabaquai*, de *Sum-» bor* ou de *Lamau*, lieux faits pour des monſ-» tres de leur eſpèce, & dans leſquels ils au-» raient le plaiſir de hurler avec les animaux » qui n'étaient pas plus farouches & plus vils » qu'eux ». Ce diſcours peut ſervir à faire connaître les idées des Chinois ſur les qualités ſociales & ſur les loix de la police.

Pinto.

Ils parurent enſuite devant un tribunal fort majeſtueux, qui leur fit donner encore trente coups de fouet, mais qui les renvoya dans une priſon plus douce où ils paſsèrent deux mois entiers. Enfin, dans une fête publique, où l'uſage

Pinto.

eſt de faire beaucoup d'aumônes pour les morts, le prince ſe reſſouvint d'eux avec quelques ſentimens de pitié. Il leur fit grace de la vie, en faveur de leur misère & en qualité d'étrangers; mais ce ne fut que pour être conduits dans une forge de fer, & pour y être employés aux ouvrages les plus pénibles. Ils y paſsèrent ſix mois nuds & preſque ſans nourriture. Une maladie dont ils furent tous attaqués, & dont on craignit la contagion, leur fit obtenir la liberté de ſortir pour ſe faire traiter, & celle de mendier les néceſſités de la vie jusqu'à leur guériſon. Dans cette extrêmité, ils promirent entr'eux, par un ſerment ſolemnel, de vivre en bonne intelligence, & de reconnaître pour leur chef un des neuf, qui ſerait choiſi chaque mois par les huit autres, avec le pouvoir de régler leur conduite. Cet ordre ſe ſoutint conſtamment, & ſervit beaucoup à ſoulager leur misère. Ce choix étant tombé ſur Chriſtophe Boralho, ſa prudence lui fit diſtribuer les offices qui ſe rapportaient au bien commun. Deux furent chargés de mendier dans la ville. Deux autres d'aller à l'eau, & d'apprêter les alimens. Le reſte devait s'employer à couper du bois dans une forêt voiſine, non-ſeulement pour l'uſage domeſtique, mais pour tirer quelque profit de ce qu'on pourrait vendre.

Pinto.

Ils étaient à Quanſy depuis plus de huit mois, lorſqu'un mercredi, troiſième jour du mois de juillet 1544, un peu après minuit, il ſe répandit dans la ville un bruit & des mouvemens ſi terribles, qu'on aurait cru le monde au dernier moment de ſa ruine. On était informé, par des voies certaines, que le Kam de Tartarie venait fondre ſur Pekin avec la plus nombreuſe armée qu'on eût jamais vue depuis que les hommes s'entredéchirent par des guerres (1); & qu'un détachement de ſoixante-dix mille chevaux était déjà venu ſe poſter dans la forêt de Malicataran, éloignée de Quanſy d'environ deux lieues, ſous la conduite d'un général Tartare, nommé Nauticor, dont le deſſein était apparemment d'attaquer la ville, où l'on pouvait arriver dans l'eſpace de deux ou

(1) Pinto confeſſe que *depuis Adam on n'avait pas vu d'armée ſemblable.* « Il y avait, dit-il, vingt-ſept rois qui tous » enſemble menaient dix-huit cens mille hommes, dont » ſix cens mille étaient de cheval, avec un prodigieux » nombre de *rhinoceros*, qui tiraient les chariots du ba- » gage. Quant aux douze cens mille hommes de pied, » on les tenait arrivés par mer en dix-ſept mille vaiſſeaux ». On peut ſoupçonner quelque exagération dans ce récit. Mais au fond rien n'eſt mieux prouvé de tems immémorial, que le prodigieux nombre de combattans qui ont toujours compoſé les armées d'Orient. Obſervez que le récit de Pinto eſt antérieur à la conquête de la Chine par les Tartares.

Pinto.

trois heures. Le tumulte ne fit qu'augmenter le reste de la nuit. Au lever du soleil, les ennemis se firent voir avec une contenance effroyable. Ils étaient divisés en seize escadrons; leurs drapeaux écartelés de verd & de blanc, qui sont les couleurs du Kam de Tartarie. Dans cet ordre, ils s'approchèrent des murailles en poussant des cris affreux; ils dressèrent plus de deux mille échelles qu'ils avaient apportées; & montant de toutes parts avec autant de legereté que de courage, ils commencèrent un assaut si terrible, que toute la résistance des assiégés ne put les arrêter long-tems. Les portes furent enfoncées, & toute la ville fut bientôt remplie de ces Barbares, qui firent main basse sur les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe. Le massacre dura sept jours, après lesquels s'étant contentés jusques-là d'enlever l'or & l'argent des maisons & des temples, ils achevèrent de les détruire par le feu.

Pinto n'explique pas par quel bonheur il évita la mort. Mais étant tombé au pouvoir des vainqueurs, avec ses huit compagnons, il laisse entendre que la qualité d'étrangers fit respecter leur vie. Les Tartares se mirent en marche vers Pékin. Deux jours après, s'étant souvenus, à la vue d'un château nommé *Nixoamcou*, qu'un de leurs partis y avait été taillé en pièces dans

une embuſcade des Chinois, ils réſolurent de l'emporter par eſcalade. On commanda un détachement pour cette expédition, & toutes les meſures furent priſes avec beaucoup de ſageſſe. Cependant les Chinois ſe défendirent ſi courageuſement, qu'après avoir tué trois mille Tartares dans l'eſpace de deux heures, ils forcèrent leur général de faire ſonner la retraite. Cette diſgrace lui cauſa d'autant plus de chagrin, que les flèches chinoiſes étaient empoiſonnées d'un ſuc fort ſubtil, qui rendait la guériſon des bleſſés preſque impoſſible; ſans compter qu'il craignait la diſgrace du Kam, pour avoir ſacrifié ſes meilleures troupes dans une ſi légère occaſion. Il penſait à renouveller l'aſſaut, dans la réſolution de laver ſa honte ou d'y périr lui-même; mais il s'éleva un murmure dans le camp, & les plus braves refusèrent de marcher ſans une délibération générale du conſeil. On s'aſſembla, l'affaire fut diſcutée avec une grande variété d'opinions. Pendant qu'on s'agitait, un officier de conſidération qui avait la garde des priſonniers, entendant raiſonner les Portugais ſur l'entrepriſe qui occupait toute l'armée, leur demanda ſi l'on faiſait la guerre dans leur pays, & s'ils avaient de l'inclination pour les armes. Un d'entr'eux, nommé Georges Mendez, répondit, avec aſſez de vérité, que

Pinto.

toute leur vie s'était paſſée dans les combats, & que depuis l'enfance ils n'avaient pas eu d'autre exercice. Si dans une ſi longue expérience, reprit le Tartare, vous aviez appris quelque moyen de prendre le château, il n'y a point de faveurs que vous ne puiſſiez attendre du général. Alors Georges Mendez, ſans conſidérer à quoi ſa préſomption pouvait l'expoſer, aſſura fort hardiment que ſi Nauticor voulait s'engager au nom du Kam, par un écrit ſigné de ſa main, à le faire conduire, avec ſes compagnons, dans l'île d'Aynan, pour retourner de-là dans leur pays, il ſe croyait capable de lui faire aiſément ſurmonter toutes les difficultés du ſiége. Cette offre fut reçue avidement de l'officier, qui ſe hâta d'en donner avis au général. Reprenons ici le récit de Pinto.

« Pendant qu'on informait le conſeil du diſ- » cours de Mendez, nous demeurâmes ſi ſur- » pris de ſon audace, qu'appréhendant déjà la » vengeance des Tartares, nous lui reprochâ- » mes amèrement de s'être rendu l'inſtrument » de notre perte, par des promeſſes que nous » n'étions pas capables de remplir. Il nous ré- » pondit avec une confiance qui augmenta notre » admiration, qu'il ferait bien étonnant que » neuf Portugais exercés en effet, depuis long- » tems, au métier des armes, & qui devaient

» trouver dans leur mémoire, le ſouvenir d'une » infinité d'exploits de leur nation, ne fuſſent » pas mieux inſtruits que des Barbares : qu'en » joignant nos lumières & nos réflexions, il ſe » promettait que nous leur ouvririons du moins » quelque voie qu'ils ignoraient ; & que peut-» être nous ſuffirait-il de paraître un peu moins » groſſiers qu'eux, pour obtenir une conſidéra-» tion qui pouvait nous conduire à la liberté. Il » ajouta, pour exciter notre courage, que dans » la misère où nous étions, notre vie ne méritait » d'être conſervée qu'autant qu'elle pouvait ſer-» vir à nous procurer un meilleur ſort.

Pinto.

» Nous commençâmes à le regarder d'un » autre œil ; & ſa témérité nous parut une » inſpiration du ciel, qui voulait peut-être la » rendre utile à notre délivrance. Nauticor n'é-» tant pas ſatisfait du conſeil, prêta volontiers » l'oreille à l'offre qu'on lui fit de nos ſervices ; » ſur-tout lorſqu'il eut appris que nous étions » d'une nation dont les conquêtes avaient fait » du bruit dans les Indes. Il nous fit amener » dans ſa tente, chargés de chaînes comme » nous l'étions encore. Les principaux offi-» ciers du camp étaient autour de lui, quoique » la nuit fût fort avancée. Après diverſes queſ-» tions, auxquelles Mendez répondit avec aſſu-» rance, il nous fit ôter une partie de nos

Pinto.

» liens; & s'intéressant déjà pour notre conser-
» vation, il nous fit apporter quelques alimens
» sur lesquels nous nous jettâmes avec une avi-
» dité qui parut le réjouir beaucoup. Un de ses
» officiers, jaloux peut-être de lui voir tant de
» confiance dans notre secours, lui dit, en
» raillant notre misère, *que quand sa bonté ne*
» *servirait qu'à nous délivrer de la faim, ce n'é-*
» *tait pas l'employer inutilement; qu'elle nous*
» *empêcherait de mourir de langueur, & qu'elle*
» *lui vaudrait au moins mille taëls, qu'il tirerait*
» *de notre vente à Lançam.* Cette plaisanterie
» qui fit rire assez long-tems les autres, parut
» peu lui plaire. Il continua de s'entretenir avec
» Mendez; & ne dissimulant point qu'il était
» satisfait de ses réponses, il lui promit, non-
» seulement la liberté, mais toutes sortes d'hon-
» neurs & de bienfaits, s'il lui faisait emporter
» le château avec peu de perte. Mendez eut la
» prudence de lui dire qu'il ne pouvait s'expli-
» quer sans avoir observé la place. Tout le
» monde loua ce langage; & ceux qui s'étaient
» défié de nos offres, en prirent une meilleure
» opinion.

» On nous fit passer le reste de la nuit dans
» une tente voisine, où nos craintes furent
» aussi vives que nos espérances. Mendez appre-
» nant que le général avait commandé trente

Pinto.

» hommes pour l'accompagner dans ses observa-
» tions, demanda que ses compagnons fussent
» du nombre. Cette faveur nous fut accordée,
» mais sans armes & toujours chargés d'une
» partie de nos chaînes. Après avoir observé la
» situation du château, sur laquelle nous te-
» nions conseil en portugais, pendant notre
» marche; nous conçûmes qu'étant environné
» d'un fossé plein d'eau qui faisait sa principale
» défense, & que les Tartares avaient tenté
» inutilement de passer, nous pouvions le faire
» combler aisément de fascines, dont ils ne con-
» noissaient pas l'usage; & qu'à l'aide de quel-
» ques attaques feintes, qu'on formerait de
» divers côtés, pour diviser les forces de la
» garnison, le véritable assaut qui se ferait
» par le passage que nous aurions ouvert, ne
» pouvait manquer de succès. Cette délibéra-
» tion nous ayant peu coûté, on fut surpris de
» notre diligence; & plus encore de nous en-
» tendre assurer à Nauticor, que le château se-
» rait bientôt à lui, avec aussi peu de travail
» que de hasard. Il nous fit ôter aussi-tôt le reste
» de nos fers; & dans le mouvement de sa
» reconnaissance, il jura qu'en arrivant à Pékin,
» il nous présenterait au Kam, pour nous faire
» recueillir les plus glorieux fruits de ses pro-
» messes.

Pinto.

» Mendez fut regardé à l'inſtant comme un » ſecond général dont toute l'armée devait re- » connaître ſes ordres. Il donna un modèle de » faſcines, ſur lequel on ſe hâta d'en faire un » prodigieux nombre. Nauticor étant informé » ſeul de notre projet, les Tartares raiſonnaient » ſur leur uſage. Les uns s'imaginaient que nous » allions faire autour du foſſé un feu immenſe, » dont la flamme envelopperait la place & con- » ſumerait les aſſiégés. D'autres qui ſentaient » l'impoſſibilité de cette entrepriſe, ſe figu- » raient que nous voulions élever ſur les bords » du foſſé un rempart de bois, à la hauteur » d'un mur, pour accabler les ennemis à cette » diſtance par la multitude des fléches & des » zagaies. Perſonne ne comprit que des faſci- » nes, dont chacune ſurnageait ſur l'eau, puſ- » ſent former par le nombre un poids capable » de remplir le foſſé, à l'aide des traverſes & » de la terre qu'on y mêle. On ne devina pas » mieux l'uſage des paniers & des hoyaux que » Mendez fit apporter des villages & des bourgs » voiſins, d'où la guerre avait fait fuir les ha- » bitans. Tout le jour fut employé à ces pré- » paratifs. Mendez parut ſans ceſſe à côté de » Nauticor, qui le comblait de faveurs. Nous » crûmes remarquer dans ſa contenance un air » de fierté qui s'étendait juſqu'à nous, & que

Pinto.

» nous ne pûmes souffrir sans murmure. Qui » sait, disions-nous, dans quelles nouvelles disgraces sa témérité peut nous engager? Si son » entreprise réussit mal, nous devons-nous attendre à mourir par la vengeance des Tartares. » S'il a le succès que nous desirons, il jouira de » toute la faveur du Kam; & notre plus grand » bonheur sera peut-être de nous voir employés » à le servir.

» Cependant toutes ses mesures furent prises » avec tant de sagesse, que dès le matin du jour » suivant, l'armée fut mise en ordre de bataille, » & divisée en plusieurs corps qui s'approchèrent des murs, d'autant de côtés différens. » Chaque division devait feindre de commencer son attaque, avec aussi peu de précaution » que celle du premier jour, tandis que le principal corps, dont Mendez avait pris le commandement, jeterait les fascines & se hâterait » de passer le fossé pour commencer brusquement l'escalade. Cette opération fut achevée » avec tant de diligence, que l'ennemi reconnut » à peine de quel danger il était menacé. Mendez fut le premier qui planta l'échelle au pied » du mur. Nous y montâmes avec lui dans la » résolution de périr ou de signaler notre valeur. » La résistance des assiégés fut d'abord assez vive: » mais l'effroi dont ils furent bientôt saisis à la

Pinto.

» vue d'un si grand nombre de Tartares, qui » ne cessaient pas de traverser le fossé sur nos » traces, leur fit perdre le courage avec l'espé- » rance. Nous plantâmes le premier drapeau sur » la muraille. Nauticor & ses principaux officiers » qui nous regardaient de l'autre bord, se di- » saient entr'eux avec autant de joie que d'é- » tonnement : d'où nous vient ce merveilleux » secours? Une armée de tels guerriers serait » capable de conquérir la Chine & la Tartarie.

» Le découragement des Chinois n'ayant fait » qu'échauffer la furie du vainqueur, on vit » presqu'aussi-tôt sur les murs plus de cinq mille » Tartares qui forcèrent l'ennemi de se reti- » rer; & le carnage devint si sanglant, qu'en » moins d'une demi-heure dix mille Chinois » périrent dans toutes les parties du château. » Nauticor ne perdit que six vingt hommes. » On lui ouvrit les portes avec les acclamations » de la victoire. Il se rendit sur la place d'armes, » accompagné de tous ses capitaines. Son pre- » mier soin fut d'y brûler les drapeaux chinois. » Ensuite faisant approcher Mendez, il joignit » à l'éloge de sa conduite & de sa sagesse, un » présent de deux bracelets d'or. Nous reçûmes » aussi des témoignages de son estime, mais la » plus haute marque de considération, au juge- » ment des Tartares, fut de nous faire manger

Pinto.

» à ſa table dans le château même, théâtre de » ſon triomphe. Après le feſtin, il ſouilla ſa » gloire par un excès de barbarie. Non-ſeulement il fit mettre le feu à la place, avec » quantité de cérémonies odieuſes; mais ayant » fait couper la tête aux Chinois morts, il fit » arroſer de leur ſang tous les lieux que la » flamme avait ravagés. Lorſqu'il fut retourné » à ſa tente, il donna mille taëls à Mendez. » Chacun des autres Portugais en reçut cent. » Cette inégalité devint un nouveau ſujet de » murmures pour ceux qui ſe croyaient au-deſſus » de lui par la naiſſance; quoiqu'ils ne puſſent » déſavouer que nous lui devions l'honneur & » la liberté.

» Nauticor leva ſon camp; & deux jours de » marche, pendant leſquels il répandit la déſolation ſur ſes traces, le firent arriver à deux » lieues de Pékin. Il trouva ſur le bord d'une » rivière, nommée Palanxitau, un prince Tartare qui venait le féliciter au nom du Kam, » & qui lui amenait un cheval richement équipé, » du nombre de ceux que le Kam montait, pour » faire ſon entrée dans la capitale de l'empire » Chinois. Cette cavalcade fut relevée par toutes » les marques d'honneur qui pouvaient flatter » ſon ambition. Il envoya les Portugais, ſous la » conduite d'un de ſes gens, au quartier qu'il

Pinto.

» devait occuper, avec promeſſe de les pré-
» ſenter le lendemain au Kam. Ce prince auquel
» il parla d'eux le même jour, les jugea dignes
» de la liberté. Mais une faveur ſi juſte, que
» Nauticor même s'empreſſa de leur annoncer,
» trouva des obſtacles de la part d'un ſeigneur
» fort reſpecté, qui repréſenta combien il était
» important pour le bien public, de ne pas
» laiſſer ſortir du pays des étrangers dont on
» admirait le courage & les lumières. Il exa-
» géra l'utilité qu'on pouvait tirer de leurs ſer-
» vices; & ce qu'on devait craindre de leur
» habileté, ſi d'autres vues les faiſaient paſſer
» dans le parti des Chinois. Nauticor reconnut
» la force de ces raiſons. Cependant la fidélité
» qu'il devait à ſa parole, & l'honneur du Kam
» qu'il ne crut pas moins engagé à tenir la
» ſienne, lui firent refuſer d'en faire l'ouverture
» à la cour. Il nous recommanda de nous tenir
» prêts le lendemain à recevoir ſes ordres.

» Avec quelque diſtinction qu'on nous eût
» traités depuis le château de Nixoamcou, nous
» fûmes ſurpris de voir arriver à l'heure qu'il
» nous avait marquée, neuf chevaux bien équi-
» pés, ſur leſquels nous fûmes invités à monter,
» pour nous rendre à ſa tente. Il ſe mit dans
» une litière, autour de laquelle marchaient
» ſoixante hallebardiers pour ſa garde, & ſix

» pages de sa livrée sur des chevaux blancs. Pinto.
» Nous marchâmes après les pages. Ce cortège
» était fermé par une troupe de domestiques à
» pied, avec quantité de musiciens sur les aîles.
» En arrivant aux premières tranchées des tentes
» du Kam, Nauticor sortit de sa litière, pour
» demander au capitaine des portes la permis-
» sion d'entrer. Nous descendîmes à son exem-
» ple. Ensuite étant rentré dans sa litière, il
» s'avança par la première enceinte jusqu'à l'en-
» trée d'une longue galerie, où il nous ordonna
» de l'attendre. Nous y passâmes quelque tems
» à voir sauter & voltiger des bateleurs qui
» nous causèrent peu d'admiration. Enfin Nau-
» ticor reparaissant avec quatre pages, nous
» introduisit par divers appartemens intérieurs
» dans la chambre du Kam.

» Après nous être avancés de dix ou douze
» pas dans la salle, nous fîmes no[illegible] compli-
» ment avec diverses cérémonies qu'on nous
» avait enseignées. Alors le Kam dit à Nau-
» ticor : *demande à ces gens du bout du monde,*
» *s'ils ont un roi, & comment se nomme leur pays;*
» *& de combien il est éloigné de la Chine où je*
» *suis à présent.* Un de nous répondit, *que notre*
» *pays se nommait Portugal, que nous avions un*
» *roi fort puissant, & que depuis sa capitale jus-*
» *qu'à Pékin, le voyage était de trois ans.* Cette

Pinto.

» réponse étonna beaucoup le Kam, qui ne croyait pas le monde si vaste. Il se frappa trois fois la cuisse d'une baguette qu'il avait à la main; & levant les yeux vers le ciel, il témoigna son admiration par quelques mots, dans lesquels il nomma les hommes de *misérables fourmis*. Ensuite nous ayant fait signe d'approcher jusqu'au premier degré du trône, ou quatorze rois étaient assis, il nous demanda du même air d'étonnement, *combien, combien?* Nous lui répétâmes *trois ans*. Il voulut savoir pourquoi nous n'étions pas venus par terre plutôt que par mer, où les dangers étaient continuels? Nous répondîmes qu'ils étaient encore plus grands par terre dans une immense étendue de pays qui étaient peuplés de différentes nations. Que veniez-vous donc chercher ici, ajouta le Kam, & pourquoi vous exposez-vous à tant de périls? Lorsque nous eûmes répondu à cette question, il demeura quelque tems en silence. Ensuite, branlant trois ou quatre fois la tête, il dit à ceux qui étaient près de lui, *qu'il y avait sans doute beaucoup d'ambition & peu de justice dans notre pays, puisque nous venions de si loin pour conquérir d'autres terres.* Ce discours & la réponse d'un vieux seigneur auquel il était particuliérement adressé, excitèrent beaucoup d'applaudissemens. Ils furent

»interrompus

Pinto.

» interrompus par la musique qui dura quelques » momens ; & le Kam passa dans une autre » chambre, avec une jeune fille qui le rafraî- » chissait par le mouvement d'une so..e d'évan- » tail. Nauticor reçut ordre de demeurer ; mais » il nous fit dire de retourner à notre tente, & » de nous reposer sur les bons offices qu'il nous » rendrait auprès du Kam.

» Cependant il se passa quarante-trois jours » sans aucun changement dans notre sort. Le » siège était poussé avec beaucoup de vigueur ; » mais les Chinois n'en apportaient pas moins » à leur défense. Il s'était répandu dans le camp » des maladies qui emportaient chaque jour qua- » tre ou cinq mille hommes ; & le débordement » des deux rivières dont ce pays est arrosé, » rendait le transport des vivres extrêmement » difficile. D'ailleurs l'hiver approchait. Il fai- » sait envisager d'autres obstacles, qui com- » mençaient à décourager les Tartares. On tint » un conseil général, dans lequel on fit sentir au » Kam la nécessité de lever le siège pour sauver » l'armée. Cette humiliation lui parut inévita- » ble, lorsqu'il eut appris que depuis six mois & » demi qu'il était devant la place, il avait perdu » le tiers de ses troupes, & qu'une partie de son » camp était inondé. Toute l'infanterie fut em- » barquée avec le reste des munitions ; & la

Pinto.

» Kam se mit en marche à la tête de trois cens » mille chevaux, au lieu six cens mille avec » lesquels il était entré dans la Chine.

» Ses ravages continuèrent jusqu'à la grande » muraille, qu'il repassa sans opposition à la » porte de Singrachirau. Delà, s'étant rendu à » Panquinor, petite ville de ses états, qui n'é» tait qu'à trois lieues de la muraille, il arriva » le lendemain à Pßipator, où il congédia ses » troupes. Son chagrin éclatait dans toutes ses » résolutions. Il n'avait gardé que dix ou douze » mille hommes, avec lesquels il s'embarqua si » mécontent, qu'en arrivant six jours après à » Lançam, il y descendit pendant la nuit, » après avoir défendu toutes les marques de » joie par lesquels on voulait célébrer son retour. » Il n'était occupé que du siège de Pékin, qu'il » voulait recommencer à l'entrée de la belle sai» son. Il assembla les états de son empire. Il forma » de nouvelles ligues avec ses voisins. L'honneur » qu'il nous faisait quelquefois de nous consulter, » semblait éloigner de jour en jour nos espérances » de liberté. Nous prîmes le parti de presser » Nauticör, qui s'était rendu comme le garant » de ses promesses. Il nous fit craindre d'autant » plus de difficulté, que le Kam lui avait pro» posé depuis son retour de nous attacher à son » service par toute sorte de bienfaits. Georges

Pinto.

» Mendez ne s'était pas fait presser pour accepter un établissement. On commençait à se persuader que ses compagnons oublieraient aussi facilement leur patrie; & j'avais déjà remarqué que dans cette idée les Tartares nous traitaient avec plus de confiance & d'affection.

» Cependant Nauticor ne se crut pas moins engagé par sa parole, à nous servir de tout son crédit. En nous promettant de parler de nous au Kam, il nous dit que pour le disposer mieux en notre faveur, il lui représenterait que nous avions en Europe des enfans orphelins qui ne pouvaient subsister sans notre secours; & qu'il ne doutait pas que ce motif ne fût capable de l'attendrir. Nous étions fort éloignés d'en attendre cet effet, après tant d'exemples que nous avions eu de la dureté des Tartares; & nous eûmes occasion d'admirer ce mêlange de tendresse & de férocité qui entre dans le caractère humain. Nauticor ayant donné à notre demande le tour qu'il s'était proposé, le Kam parut l'entendre avec quelque sentiment de pitié : *hé bien, je suis fort aise qu'ils aient dans leur pays de si justes raisons d'abandonner mon service. Elles me font consentir plus volontiers à leur accorder ce que tu leur as promis en mon nom.* Nous étions derrière Nauticor, qui nous avait ordonné de le

Pinto.

» fuivre. Le mouvement de notre joie nous fit » baifer trois fois la terre, en difant dans le » langage & le ftyle du pays; *que tes pieds fe* » *repofent fur mille générations, afin que tu fois* » *feigneur de tous ceux qui habitent la terre!* » Cette expreffion parut plaire au Kam. Il dit » aux feigneurs dont il était environné; *ces gens* » *parlent comme s'ils avaient été nourris parmi* » *nous.* Alors jetant les yeux fur Mendez, qui » était à côté de Nauticor; & toi, dit-il, penfes- » tu auffi à nous quitter? Mendez qui s'étai » attendri à cette queftion, répondit : *pour moi* » *feigneur, qui n'ai point de femme ni d'enfans* » *à qui mon fecours foit néceffaire, ce que je defir* » *uniquement, c'eft de fervir votre majefté; & j* » *ne donnerais pas ce bonheur pour celui d'êtr* » *empereur de Pékin pendant mille ans.* Le Kam » lui marqua fa fatisfaction par un fourire.

» Nous nous retirâmes avec une vive joi » pour nous préparer au départ. Trois jour » après, à la follicitation de Nauticor, fa ma » jefté nous envoya deux mille taëls, & nou » remit aux ambaffadeurs qu'il envoyait à l » cour d'Uzanguay, capitale de la Cochinchin » Enfin nous partîmes avec eux. Georges Men » dez nous fit préfens de mille taëls; libéralit » qui ne pouvait l'appauvrir, parce qu'il en ava » déjà fix mille de rente. Il nous accompagn

Pinto.

» pendant le premier jour de notre voyage, sans
» pouvoir retenir ses larmes, lorsqu'il envisa-
» geait l'éternel exil auquel il s'était condamné
» volontairement.

» Etant partis de Tuymicam le 9 de mai
» 1545, nous arrivâmes le soir dans une ville
» nommée Guatypamear, célèbre par son uni-
» versité, où nous fûmes traités fort civilement
» sous la protection des ambassadeurs. Le len-
» demain nous allâmes passer la nuit à Puchan-
» guim, petite ville, mais défendue par des
» fossés très-larges, & par quantité de tours &
» de boulevards. Nous nous rendîmes le troi-
» sième jour dans une ville plus considérable
» qui se nommait Euxellu.

» Cinq jours après, n'ayant pas cessé de suivre
» la rivière, nous arrivâmes à la porte d'un
» temple, nommé *Singuafatur*, près duquel on
» voyait un enclos de plus d'une lieue de circuit,
» qui contenait cent soixante-quatre maisons lon-
» gues & larges, ou plutôt autant de magasins
» remplis de têtes de morts. Hors de ces édifi-
» ces, on avait formé de si grandes piles d'au-
» tres ossemens, qu'elles s'élevaient de plusieurs
» brasses au-dessus des toits. Un petit tertre qui
» s'élevait du côté du sud, offrait une sorte
» de plate-forme, où l'on montait par neuf
» degrés de fer, qui conduisaient à quatre portes.

Pinto.

» La plate-forme servait comme de piédestal
» à la plus haute, la plus difforme & la plus
» épouvantable statue que l'imagination puisse
» se représenter, qui était debout, mais adossée
» contre un donjon de forte pierre de taille. Elle
» était de fer fondu. Sa difformité n'empêchait
» point qu'on ne remarquât beaucoup de propor-
» tion dans tous ses membres, à l'exception de
» la tête qui paraissait trop petite pour un si grand
» corps. Ce monstre soutenait sur ses deux main
» une prodigieuse boule de fer. Nous deman-
» dâmes à l'ambassadeur de Tartarie l'explicatio
» d'un monument si bizarre. Il nous dit que c
» personnage dont nous admirions la grandeur
» était le gardien des ossemens de tous les hom-
» mes, & qu'au dernier jour du monde où le
» hommes devaient renaître, il nous rendrait
» chacun les mêmes os que nous avions eu pen-
» dant notre première vie, parce que les con-
» naissant tous, il saurait distinguer à quels corp
» ils auraient appartenu : mais qu'à ceux qu
» ne lui rendaient pas d'honneurs & qui ne lu
» faisaient pas d'aumônes sur la terre, il don-
» nerait les os les plus pourris qu'il pourrai
» trouver, & même quelques os de moins, pou
» les rendre estropiés ou tortus. Après cett
» curieuse instruction, l'ambassadeur nous con-
» seilla de laisser quelque aumône aux prêtres
» & se fit honneur de nous en donner l'exempl

Pinto.

» Les fables qu'il nous avait racontées excitèrent » notre pitié : mais nous eûmes plus de foi pour » son témoignage, lorsqu'on nous assura que les » aumônes qu'on faisait à ce temple, montaient » chaque année à plus de deux cens mille taëls, » sans y comprendre ce qui revenait des chapelles » & d'autres fondations des principaux seigneurs » du pays. Il ajouta que l'idole était servie par » un très-grand nombre de prêtres, auxquels on » faisait des présens continuels, en leur deman- » dant leurs prières pour les morts dont ils con- » servaient les ossemens; que ces prêtres ne » sortaient jamais de l'enclos sans la permission » de leurs supérieurs, qu'ils nommaient Chi- » sangues; qu'il ne leur était permis qu'une fois » l'an, de violer la chasteté à laquelle ils s'étaient » engagés, & qu'il y avait aussi des femmes » destinées à cet office; mais que hors de leurs » murs, ils pouvaient se livrer sans crime à tous » les plaisirs des sens.

» Nous continuâmes de descendre la rivière » l'espace de quatre jours, pendant lesquels » nous vîmes sur les deux bords quantité de » villes & de grands bourgs. Notre premier » séjour fut à Lechune, capitale de la religion » tartare. On y voyoit un temple somptueux, » accompagné de divers édifices, qui conte- » naient les tombeaux de vingt-sept Kams, où

Pinto.

» empereurs de Tartarie. L'intérieur des cha-
» pelles était revêtu de lames d'argent, avec
» diverſes idoles du même métal. A quelque
» diſtance du temple vers le nord, on nous fit
» remarquer un enclos de vaſte étendue, dans
» lequel il y avait alors deux cens quatre-vingt
» monaſtères de l'un & de l'autre ſexe, dédiés
» au même nombre d'idoles, où l'on nous aſſura
» qu'on ne comptait pas moins de quarante-deux
» mille perſonnes conſacrées à la vie religieuſe,
» ſans y comprendre les domeſtiques qui étaient
» employés à leur ſervice. Nous vîmes entre les
» édifices une infinité de colonnes de bronze,
» & ſur chaque colonne une idole dorée. Un de
» ces monaſtères dédié à *Quiay-Frigau*, c'eſt-à-
» dire au Dieu des atomes du ſoleil, avait été
» fondé par une ſœur du Kam, veuve du roi de
» Paſna, que la mort de ſon mari avait portée à
» s'enfermer avec ſix mille femmes qui l'avaient
» ſuivie. Elle avait pris par humilité un nom tar-
» tare, qui ſignifie *Balay de la maiſon de Dieu*. Les
» ambaſſadeurs ſe firent un devoir de lui aller
» baiſer les pieds. Elle reçut ce témoignage de
» leur reſpect avec beaucoup de bonté. Mais ayant
» jetée la vue ſur nous, & s'étant informée qui
» nous étions, elle parut apprendre avec beau-
» coup d'étonnement, par le récit des ambaſſa-
» deurs, que nous étions venus de l'extrêmité

» du monde, & d'un pays dont les Tartares ne » connaiſſaient pas le nom. Sa curioſité devint » ſi vive qu'elle nous arrêta long-tems. Ses » queſtions étaient ingénieuſes. Elle raiſonnait » juſte ſur nos réponſes, & dans la ſatisfaction » qu'elle en reçut, elle déclara, *que nous avions* » *été nourris parmi des peuples plus éclairés que* » *les Tartares*. Enfin nous ayant congédiés avec » des remerciemens fort civils, elle nous fit » donner cent taëls.

Pinto.

» Arrivés à Fanaugrem chez le roi de Co- » chinchine, l'ambaſſadeur lui parla de nous » ſuivant ſes inſtructions. La prière qu'il lui fit » au nom du Kam, de nous accorder les moyens » de retourner dans notre patrie, fut reçue avec » d'autant plus de bonté, qu'elle ne l'engageait » qu'à nous faire conduire dans quelque port, » où nous euſſions l'eſpérance de trouver un » vaiſſeau portugais. Nous fîmes avec lui le » voyage d'Uzanguay. Il arriva le neuvième jour » à *Lingator*, ville ſituée ſur une large & pro- » fonde rivière, où les vaiſſeaux ſe raſſemblent » en grand nombre. Son amuſement dans cette » route était la chaſſe; ſur-tout celle de l'oiſeau » que ſes officiers tenaient prêt dans les lieux de » ſon paſſage. Il s'arrêtait peu, & ſouvent il paſ- » ſait la nuit dans une tente qu'il ſe faiſait dreſ- » ſer au milieu des bois. En arrivant à la rivière

[redacted]
Pinto.

» de *Baguetor*, une des trois qui ſortent du lac » Famſtir en Tartarie, il continua le voyage par » eau juſqu'à *Nacibaſoy*, grande ville où il deſ- » cendit ſans aucune pompe, pour achever le » reſte du chemin par terre.

» Pendant un mois entier que nous paſsâmes » dans cette ville, nous fûmes témoins de quan- » tité de fêtes. Mais ces réjouiſſances barbares, » & les offres par leſquelles on s'efforça de nous » retenir à la cour, ne nous firent pas manquer » l'occaſion d'un vaiſſeau qui partait pour les » côtes de la Chine, d'où nous comptions » pouvoir retourner facilement à Malaca. Nous » mîmes à la voile le 12 de janvier 1546, avec » une extrême ſatisfaction d'être échappés à de » ſi longues infortunes. Le *nécoda*, ou le capi- » taine de notre bord, avait ordre de nous » traiter humainement & de favoriſer toutes » nos vues. Il employa ſept jours à ſortir de » la rivière, qui a plus d'une lieue de lar- » geur, & qui s'allonge par un grand nombre » de détours. Nous obſervâmes ſur ces deux » rivières quantité de grands bourgs & plu- » ſieurs belles villes. La ſomptuoſité des édi- » fices, ſur-tout celle des temples, dont les » clochers étaient couverts d'or, & la multitude » des vaiſſeaux & des barques qui paraiſſaient » chargés de toutes ſortes de proviſions & de

» marchandises, nous donnèrent une haute idée » de l'opulence du pays.

Pinto.

» Nous sortîmes enfin de la rivière; & treize » jours de navigation nous firent arriver à » l'île de Sancian, où les vaisseaux de Malaca » relâchaient souvent dans leur passage. Mais » les derniers étaient partis depuis neuf jours. » Il nous restait quelque espérance dans le port » de Lampacan, qui n'est que sept lieues plus » loin. Nous y trouvâmes en effet deux jonques » malaïennes, l'une de Lugor & l'autre de Pa- » tane, disposées toutes deux à nous prendre à » bord : mais nous étions Portugais, c'est-à-dire » d'un nation dont le vice est d'abonder dans » son sens, & d'être obstinée dans ses opinions. » Nos avis furent si partagés lorsqu'il était si » nécessaire pour nous d'être unis, que dans la » chaleur de cette contrariété nous faillîmes de » nous entre-tuer. Le détail de notre querelle » ferait honteux. J'ajouterai seulement que le » nécoda d'Uzanguay, frappé de cet excès de » barbarie, nous quitta fort indigné, sans vou- » loir se charger de nos messages ni de nos let- » tres, & protestant qu'il aimait beaucoup mieux » que le roi lui fît trancher la tête, que d'offenser » le ciel par le moindre commerce avec nous. » Notre mauvaise intelligence dura neuf jours, » pendant lesquels les deux jonques, aussi ef-

Pinto.

» frayées que le nécoda, partirent après avoir » retracté leurs offres.

» Notre ſort fut de demeurer dans un lieu » déſert, où le ſentiment d'une misère préſente » & la vue d'une infinité de dangers eurent enfin » le pouvoir de nous faire ouvrir les yeux ſur » notre folie. Dix-ſept jours que nous avions » déjà paſſés ſans ſecours, commençaient à nous » faire regarder cette île comme notre tombeau; » lorſque la faveur du ciel y fit aborder un cor- » ſaire nommé *Samipocheca*, qui cherchait une » retraite après avoir été vaincu par une flotte » chinoiſe. D'un grand nombre de vaiſſeaux, il » ne lui en rêſtait que deux, avec leſquels il s'était » échappé. La plupart de ſes gens étaient ſi cou- » verts de bleſſures, qu'il fut obligé de s'arrêter » pendant vingt jours à Lampacan, pour les » rétablir. Une cruelle néceſſité nous força de » prendre parti à ſon ſervice. Il mit cinq d'entre » nous dans l'une de ſes jonques, & trois dans » l'autre.

» Son intention était de ſe rendre dans le » port de *Lailou*, à ſept lieues de Chinchen & » quatre-vingt de Lampacan. Nous commen- » çâmes cette route avec un fort bon vent, » & nous ſuivîmes pendant neuf jours la côte » de Laman. Mais vers la rivière du Sel, qui » eſt à cinq lieues de Chabaquey, nous fûmes

» attaqués par sept jonques, qui dans un com- Pinto.
» bat fort opiniâtre, brûlèrent celle des deux
» nôtres où le corsaire avait mis cinq Portugais.
» Nous ne dûmes notre salut nous-mêmes qu'au
» secours de la nuit & du vent. Ainsi dans le
» plus triste état, nous fîmes voile devant nous
» pendant trois jours, à la fin desquels un impé-
» tueux orage nous poussa vers l'île de Lequios.
» Le corsaire, qui était connu du roi & des
» habitans, remercia le ciel de lui avoir pro-
» curé cet asyle. Cependant il ne lui fut pas
» possible d'y aborder, parce qu'il avait perdu
» son pilote dans le dernier combat. Après vingt-
» sept jours de travail & de dangers, nous fûmes
» jetés dans une anse inconnue, où deux petites
» barques s'approchèrent aussitôt de notre jon-
» que. Six hommes qui les montaient, nous
» demandèrent ce qui nous avait amenés dans
» leur île. Samipocheca les reconnut à leur lan-
» gue pour des Japonois; & se faisant passer
» pour un marchand de la Chine qui cherchait
» l'occasion du commerce, il apprit d'eux que
» nous étions dans l'île de Tanixuma.

» Ils nous montrèrent dans l'éloignement la
» grande terre du Japon dont ils dépendaient.
» Ils nous promirent un accueil favorable de
» leur seigneur, auquel ils donnaient le titre
» de Nautaquin; & remarquant le désordre de

Pinto.

» notre jonque, ils nous montrèrent un port du » côté du sud, sous une grande ville qu'ils nommaient *Miay-Epima*. Nous étions pressés par » tant de besoins, que nous levâmes aussi-tôt » l'ancre pour suivre leurs informations. Notre » arrivée fut remarquée par quantité d'autres » barques, qui nous apportèrent des rafraîchissemens. Le corsaire ne prit rien sans en compter » le prix. Avant la fin du jour, le Nautaquin, » ou le prince de l'île, vint à bord de notre jonque, avec quantité de marchands & d'officiers » qui apportaient des caisses pleines de lingots » d'argent, pour nous proposer des échanges. Ils » ne s'approchèrent qu'après s'être assurés de la » bonne foi du capitaine; mais devenant bientôt » libres & familiers, ils distinguèrent le visage » des Portugais de celui des Chinois; & le Nautaquin demanda curieusement qui nous étions. » Samipocheca lui répondit que nous étions d'un » pays qui se nommait Malaca, où nous étions » venus depuis plusieurs années d'un autre pays » nommé Portugal, dont le roi, suivant nos » récits, avait son empire à l'extrêmité du » monde. Ce discours parut causer beaucoup » d'étonnement au Nautaquin. Il se tourna vers » ses gens : *je suis trompé*, leur dit-il, *si ces* » *étrangers ne sont pas les Chinchi-Cogis, dont* » *il est écrit dans nos livres, que volant par-*

» *dessus les eaux, ils subjugueront les terres où* Pinto.
» *Dieu a creé les richesses du monde. Nous som-*
» *mes heureux, s'ils viennent parmi nous à titre*
» *d'amis*. Là-dessus il fit demander au nécoda,
» par une femme de *Lequios*, qui lui servait
» d'interprète, dans quel lieu il nous avait trou-
» vés, & sous quel titre il nous amenait au
» Japon? Le nécoda répondit que nous étions
» d'honnêtes marchands, qu'il avait trouvés à
» Lampecan, où nous étions brisés, & que la
» pitié lui avait fait prendre sur son bord. Ce
» témoignage parut suffire au Nautaquin. Il se
» fit donner un siège sur lequel il s'assit près du
» pont; & la curiosité devenant sa passion la plus
» vive, il nous fit quantité de questions avec
» beaucoup d'empressement pour entendre nos
» réponses. En nous quittant, il nous proposa
» de lui faire quelque relation de ce grand
» monde où nous avions voyagé; marchandise,
» nous dit-il, qu'il acheterait plus volontiers
» que celles de notre vaisseau. Le lendemain à
» la pointe du jour, il nous envoya une petite
» barque, remplie de toutes sortes de rafraî-
» chissemens, pour lesquelles notre capitaine
» lui fit porter quelques pièces d'étoffes, avec
» promesse de descendre au rivage & de lui
» mener ses trois Portugais.

» Nous nous apperçûmes effectivement que

Pinto.

» cette avanture nous attirait plus de considé- [illegible] les Chinois, qui ne pensaient plus qu'à » profiter de l'occasion pour réparer leur vaisseau, & pour se défaire avantageusement de » leurs marchandises. Ils nous prièrent d'entre- » tenir le Nautaquin dans l'opinion qu'il avait » de nous. Leurs bienfaits devaient répondre à » nos services. Nous descendîmes avec le nécoda » & douze de ses gens. L'accueil que nous re- » çûmes augmenta beaucoup leurs espérances. » Tandis que les principaux marchands du pays » traitaient avec eux pour leurs marchandises, » le Nautaquin nous prit dans sa maison, & » recommença fort curieusement à nous inter- » roger sur tout ce que nous avions observé dans » nos voyages. Nous nous étions préparés à satis- » faire son goût, suivant le tour de ses deman- » des, plutôt qu'à nous assujettir fidellement à la » vérité. Ainsi lorsqu'il voulut savoir s'il était » vrai, comme il l'avait appris des Chinois & » des Lequiens, que le Portugal était plus riche » & plus grand que l'empire de la Chine, nous » lui accordâmes cette supposition. Lorsqu'il » nous demanda si le roi de Portugal avait con- » quis la plus grande partie du monde, comme » on l'en avait assuré, nous le confirmâmes dans » une idée si glorieuse pour notre nation. Il » nous dit aussi que le roi notre maître avait

» la

» la réputation d'être si riche en or, qu'on lui » attribuait deux mille maisons qui en étaient » remplies jusqu'au toit. A cette folle imagina- » tion, nous répondîmes que nous ne savions » pas exactement le nombre des maisons, parce » que le royaume de Portugal était si grand, si » riche & si peuplé, que le dénombrement de » ses trésors & de ses habitans était impossible. » Après deux heures d'un entretien de cette » nature, le Nautaquin se tourna vers ses gens, » & leur dit avec admiration, *assurément aucun » des rois que nous connaissons sur la terre, ne doit » s'estimer heureux, s'il n'est vassal d'un aussi grand » monarque que l'empereur du Portugal.* Ensuite » ayant laissé au nécoda la liberté de retourner » à bord, il nous pressa de passer quelque tems » dans son île. Nous y consentîmes avec la par- » ticipation des Chinois; l'ordre fut donné pour » nous préparer un logement commode; & nous » fûmes logés pendant plusieurs jours chez un » riche marchand, qui n'épargna rien pour se- » conder les intentions de son prince.

» Le nécoda n'ayant pas fait difficulté de » débarquer toutes ses marchandises, profita » fort heureusement de notre faveur. Il nous » avoua que dans l'espace de peu de jours, un » fond d'environ deux mille cinq cens taëls en » divers effets qui lui restaient de sa fortune,

Pinto.

» lui en avait valu trente mille, & que toutes
» ses pertes étaient réparées. Comme nous étions
» sans marchandises, & par conséquent sans oc-
» cupation, notre ressource, dans le tems que
» la curiosité du Nautaquin nous laissait libres,
» était la chasse ou la pêche. *Diego-Zeimoto*,
» l'un de mes deux compagons, était le seul
» des trois qui fût armé d'une arquebuse. Il
» s'était attaché à la conserver soigneusement
» dans nos malheurs, parce qu'il s'en servait
» avec beaucoup d'adresse. Pendant les premiers
» jours on y avait fait d'autant moins d'atten-
» tion, qu'il en avait fait peu d'usage ou qu'il
» s'écartait pour la chasse; & ne nous figurant
» pas que cette arme fût encore inconnue au
» Japon, il ne nous était pas tombé dans l'es-
» prit qu'elle pût nous faire un nouveau mé-
» rite aux yeux des insulaires. Cependant un
» jour que Zeimoto s'arrêta dans un marais
» voisin de la ville, où il avait remarqué un
» grand nombre d'oiseaux de mer, & qu'il y
» eut tué plusieurs canards; quelques habitans
» qui ne connaissaient pas cette manière de
» tirer, en eurent tant d'étonnement que leur
» admiration alla bientôt jusqu'au Nautaquin. Il
» s'occupait alors à faire exercer quelques che-
» vaux. Son impatience le fit courir aussi-tôt
» vers le marais, d'où il vit revenir Zeimoto,

» ſon arquebuſe ſur l'épaule, accompagné de » deux Chinois qui portaient leur charge de » gibier. Il avait eu peine à comprendre les » merveilles qu'on lui avait annoncées; & la » vue d'une ſorte de bâton qu'il voyait porter » au Portugais, ne ſuffiſait pas pour l'en éclair- » cir. Lorſque Zeimoto eut tiré devant lui deux » ou trois coups, qui firent tomber autant d'oi- » ſeaux, il parut d'abord effrayé; & dans ſa » première ſurpriſe, il attribua ce prodige à » quelque pouvoir ſurnaturel. Mais après avoir » entendu que c'était un art de l'Europe qui » dépendait du ſecret de la poudre, il tomba » dans un excès de joie & d'admiration qui ne » peut être repréſenté que par ſes effets. Il em- » braſſa Zeimoto avec tranſport, il le fit monter » en croupe derrière lui; & retournant à la ville » dans cet état, il ſe fit précéder de quatre » huiſſiers qui portaient des bâtons ferrés par » le bout, & qui criaient par ſon ordre, au » peuple dont la foule était infinie : *On fait » ſavoir que le Nautaquin, prince de cette île & » ſeigneur de nos têtes, vous commande à tous » d'honorer ce Chinchicogis du bout du monde; » parce que dès aujourd'hui & pour l'avenir, il le » fait ſon parent comme les Jacarous qui ſont aſſis » près de ſa perſonne : & quiconque refuſera d'obéir » à cet ordre, ſera condamné à perdre la tête.*

Pinto.

Pinto.

» Je demeurai assez loin derrière avec » Christophe Boralho, qui était le troisième » Portugais, tous deux dans la surprise d'un » événement si singulier. Le Nautaquin étant » arrivé au Palais prit Zeimoto par la main, » le conduisit dans sa chambre, le fit asseoir à » sa table; & pour le combler d'honneur, il » ordonna que la nuit suivante on le fît cou- » cher dans un appartement voisin du sien. Nous » participâmes à cette faveur par les caresses & » les bienfaits que nous reçûmes aussi du prince » & des habitans.

» Zeimoto crut ne pouvoir mieux s'acquitter » d'une partie de ces distinctions, qu'en faisant » présent de son arquebuse au Nautaquin. Il » choisit pour ce témoignage de reconnaissance » un jour qu'il revenait de la chasse, après » avoir tué quantité de colombes & de tour- » terelles; il lui offrit cet instrument qui lui » donnait cet empire sur leur vie. Le prince » lui fit compter sur le champ mille taëls; » mais il le pria de lui apprendre à faire de la » poudre, sans quoi l'arquebuse n'était qu'une » pièce de fer inutile.

» Nous avions déja passé vingt-trois jours » dans l'île de Tanixuma, lorsqu'on avertit le » Nautaquin de l'arrivée d'un vaisseau du roi » de Bungo, qui apportait avec plusieurs mar-

Pinto.

» chands, un vieillard respectable auquel il se » hâta de donner audience. Nous étions présens » à cette cérémonie. Le vieillard s'étant mis à » genoux devant lui, avec quelques discours » que nous ne pûmes entendre, lui offrit une » lettre & un coutelas garni d'or. La lecture » de cette lettre parut causer quelqu'embarras » au Nautaquin. Après avoir congédié celui qui » l'avait apportée, il nous fit approcher de lui : » *Mes bons amis*, nous dit-il, par la bouche de » son interprète, *je vous prie d'écouter le contenu* » *de cette lettre que je reçois du roi de Bungo*, » *mon seigneur & mon oncle. Je vous expliquerai* » *ensuite ce que je desire de vous*. L'interprète » nous fit entendre qu'*Orgendono*, roi de Bungo » & de Facata, marquait à Hiascaran Goxo, » Nautaquin de Tanixuma, son gendre & son » neveu, qu'ayant appris depuis peu de jours » qu'il avait dans son île trois Chinchicogis » venus du bout du monde, gens de mérite & » d'honneur, qui lui avaient parlé d'un autre » monde plus grand que celui qu'on connaissait » au Japon, & peuplé d'une race d'hommes dont » ils lui avaient raconté des choses incroyables, » il le priait très-instamment de lui envoyer » un de ces trois étrangers, pour le consoler » dans les douleurs d'une longue maladie. Il » ajoutait que si notre inclination ne nous por-

Pinto.

» tait point à ce voyage, il s'engageait à nous
» renvoyer avec sûreté, lorſque nous commen-
» cerions à nous ennuyer dans ſa cour.

» Le Nautaquin nous dit après cette expli-
» cation, que le roi de Bungo était non-ſeu-
» lement ſon oncle maternel, mais ſon père
» même, parce qu'il l'était de ſa femme; &
» que dans la paſſion qu'il avait de l'obliger,
» il conjurait l'un de nous d'entreprendre un
» voyage court & peu pénible; mais qu'il ne
» ſouhaitait pas que ce fût Zeimoto, qu'il avait
» adopté pour ſon parent, & dont l'éloignement
» le chagrinerait beaucoup, avant qu'il eût ap-
» pris de lui à tirer de l'arquebuſe. Une invi-
» tation ſi douce & ſi polie, nous pénétra de
» reconnaiſſance Boralho & moi. Nous lui aban-
» donnâmes le choix de celui des deux qu'il
» jugeait le plus convenable à ſes vues. Il ne ſe
» détermina pas tout d'un coup, mais après
» quelques momens de réflexions, il me nomma
» comme le plus gai, & par conſéquent le plus
» propre au commerce des Japonois, qui ont
» naturellement l'humeur vive. Boralho, nous
» dit-il avec la même civilité, plus ſérieux &
» plus tourné par la nature aux affaires graves,
» entretiendrait la mélancolie du malade au lieu
» de la diſſiper. J'arrivai à Bungo.

» Nous trouvâmes le roi au lit. Il me dit d'un

Pinto.

» air & d'un ton fort doux : *ton arrivée ne m'eſt* » *pas moins agréable que la pluie qui tombe du* » *ciel n'eſt utile à nos campagnes ſemées de riz.* » On m'expliqua ces termes ; & leur nouveauté » m'ayant cauſé de l'embarras, je demeurai » quelques momens ſans réponſe. Le roi regar- » dant les ſeigneurs qui étaient autour de lui, » leur dit : *qu'il me croyait effrayé par la vue de* » *ſa cour ; que je n'étais pas accoutumé à ce ſpec-* » *tacle, & qu'il me fallait laiſſer le tems de m'ap-* » *privoiſer.* Un excellent interprète que j'avais » reçu du Nautaquin, me fit comprendre auſſi- » tôt le jugement qu'on portait de moi. Je rap- » pellai toutes les forces de mon eſprit pour » rappeller un tas de figures aſiatiques & de » comparaiſons, où tous les animaux faiſaient » leur rôle, depuis l'éléphant juſqu'à la fourmi. » Peut-être mon interprète y joignit-il ſes pro- » pres idées : mais tous les courtiſans marquè- » rent tant d'admiration pour cette ridicule ha- » rangue, que battant des mains à la vue du » roi, ils dirent à ce prince, *qu'on n'avait jamais* » *parlé avec une éloquence plus noble ; qu'il n'y* » *avait pas d'apparence que je fuſſe un marchand* » *dont les notions ſe renferment dans les affaires* » *du commerce, mais plutôt un bonze qui admi-* » *niſtrait les ſacrifices au peuple, ou du moins* » *quelque grand capitaine qui avait couru long-*

Pinto.

» *tems les mers.* Le roi parut si satisfait, qu'en » imposant silence à tout le monde, & déclarant » qu'il voulait être seul à m'interroger, il assura » qu'il ne sentait plus aucune douleur. La reine » & les princesses ses filles, qui étaient assises » près du lit royal, se mirent à genoux pour » exprimer leur satisfaction. Elles remercièrent » le ciel, en levant les mains & les yeux, des » graces qu'il accordait au royaume de Bungo.

» Alors le roi m'ayant fait approcher plus » près de sa tête, me pria de ne pas m'ennuyer » de cette situation, parce qu'il souhaitait de » me voir & de me parler souvent. Il me de- » manda si dans mon pays ou dans mes voyages » je n'avais pas appris quelque remède pour sa » maladie, sur-tout pour un fâcheux dégoût qui » ne lui avait pas permis de manger depuis deux » mois. Je me souvins que dans la jonque d'où » j'étais arrivé à Tanixuma, j'avais vu guérir » diverses maladies par l'infusion d'un bois de » la Chine, dont j'avais admiré la vertu. Ce » secours que je lui proposai, & qu'il envoya » demander sur le champ au Nautaquin, répon- » dit si parfaitement à mes espérances, que dans » l'espace de trente jours, il fut guéri de tous » ses maux, dont le principal était une espèce » de paralysie qui lui ôtait depuis deux ans le » mouvement des bras. Après un service de

Pinto.

» cette importance, je me vis presqu'au même
» degré de faveur dans cette cour, que Zeimoto
» à celle du Nautaquin. Mon seul embarras était
» de répondre à mille questions bizarres qu'on
» me proposait continuellement; mais j'étais
» soulagé par la facilité avec laquelle on se con-
» tentait de mes plus frivoles explications. J'em-
» ployais le reste du tems à m'instruire des usages
» du pays, à visiter les édifices, ou à me donner
» le spectacle des fêtes & des amusemens. Le
» Nautaquin ayant envoyé au roi quelques ar-
» quebuses de la fabrique de son île, l'impa-
» tience que tout le monde eut bientôt d'ap-
» prendre à tirer, augmenta beaucoup mon
» crédit. Sans avoir l'habileté de Zeimoto, je
» m'attirai de l'admiration en tuant quelques
» petits oiseaux, & je fis valoir particulièrement
» mes connaissances pour la composition de la
» poudre. Les premiers seigneurs de la cour
» prenaient des leçons de moi. J'exagérais la
» nécessité de mon secours, & je n'accordais de
» la poudre aux plus empressés qu'avec beaucoup
» de ménagement. Mais cette conduite, quoi-
» qu'aussi sage en elle-même qu'utile au sou-
» tien de ma fortune, pensa devenir l'occasion
» de ma ruine.

» Un des fils du roi, nommé *Arichaudeno*,
» âgé de seize à dix-sept ans, m'ayant prié de
» lui apprendre à tirer, je différais de jour en

Pinto.

» jour à le ſatisfaire, dans la ſeule vue de lui
» faire attacher plus de prix à mes ſervices;
» cependant le roi ſon père, à qui il fit quel-
» ques plaintes de ce délai, me demanda plus de
» complaiſance pour un fils qu'il aimait fort ten-
» drement. Mes premières leçons ne furent re-
» miſes qu'à l'après-midi du même jour. Mais
» le jeune prince ayant accompagné la reine ſa
» mère dans un pélerinage qu'elle fit pour la
» ſanté du roi, ne put venir chez moi que le
» lendemain. Il avait à ſa ſuite deux jeunes
» ſeigneurs du même âge. Je m'étais endormi
» ſur ma natte près des arquebuſes & de la
» poudre. Comme il m'avait vu tirer pluſieurs
» fois, il ſe fit un plaiſir de me ſurprendre;
» & ſe hâtant de charger une arquebuſe ſans
» ſavoir quelle quantité de poudre il y fallait
» mettre, il eut l'imprudence de remplir le ca-
» non juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Il voulut
» tirer contre un oranger. Un des deux jeunes
» ſeigneurs alluma la mèche. Le coup partit,
» & m'éveilla : mais l'arquebuſe ayant crevé
» par trois endroits, le malheureux prince fut
» bleſſé de deux éclats de fer, dont l'un lui
» emporta une partie du pouce. Je ſortis à l'inſ-
» tant. Il était tombé ſans connaiſſance. Les
» deux ſeigneurs prirent la fuite vers le palais,
» en criant que l'arquebuſe de l'étranger avait
» tué le prince.

Pinto.

» Cette affreuse nouvelle répandit une si
» vive allarme dans toute la ville, que la plu-
» part des habitans se précipitèrent avec de
» grands cris vers ma maison ; le roi même s'y
» fit apporter dans une espèce de fauteuil sur les
» épaules de quatre hommes ; & la reine le suivit
» à pied se soutenant sur les bras de deux fem-
» mes, & suivie des deux princesses ses filles,
» qui marchaient tout échevelées, avec un grand
» nombre d'autres dames. Dans mon premier
» saisissement, j'avais pris le prince entre mes
» bras, & je l'avais porté dans ma chambre,
» où je m'efforçais d'arrêter son sang, & de
» lui rappeller ses esprits. On me trouva oc-
» cupé de ces deux soins : mais la plupart des
» spectateurs qui me voyaient aussi couvert que
» lui de son propre sang, conclurent que je
» l'avais tué ; & mille cimeterres que je vis
» briller autour de moi, me firent connaître le
» sort auquel je devais m'attendre. Cependant
» le roi suspendit les effets de cette violence,
» pour se faire expliquer la cause d'un si funeste
» accident ; de peur, ajouta-t-il, que le crime
» ne fût venu de plus loin, & que je n'eusse été
» corrompu par les parens des traîtres qu'il
» avait condamnés depuis peu au dernier sup-
» plice. Malheureusement pour moi, la crainte
» avait fait fuir mon interprète, & cette cir-
» constance était capable d'agraver les soupçons.

Pinto.

» On le découvrit néanmoins après de longues » recherches. Il fut amené au roi, chargé de » chaînes. Mais on m'avait déjà livré aux » officiers de la justice qui m'avaient fait lier » les mains, & qui commençaient à me traiter » comme un coupable avéré. Le président était » assis, les deux bras retroussés jusqu'aux épau- » les, tenant de la main droite un poignard » rougi dans le sang du prince. J'étais à ge- » noux devant lui, environné des autres offi- » ciers; & cinq bourreaux, qui étaient derrière » moi avec leurs cimeterres nuds, semblaient » n'attendre qu'un mot ou un signe pour l'exé- » cution.

» Ces horribles préparatifs s'était faits ap- » paramment pour l'interrogation, pendant que » mon interprète avait été conduit devant le roi. » Il fut amené au tribunal. Mon épouvante re- » doubla, lorsque je le vis paraître au milieu » d'une troupe de gardes, les mains liées, aussi » pâle, aussi tremblant que moi. On me fit » diverses questions auxquelles je ne laissai » pas de répondre avec toute la force de l'inno- » cence. J'ignore quelle impression mes répon- » ses firent sur mes juges. Mais le ciel permit » que le jeune prince étant revenu d'un long » évanouissement, souhaita de me voir; & » qu'apprenant la rigueur avec laquelle j'étais » traité, l'inquiétude de mon sort alla jusqu'à

Pinto.

» lui faire protester qu'il ne recevrait aucun » secours, si je n'étais délivré sur le champ des » mains de la justice. Un ordre du roi vint » adoucir aussi-tôt la sévérité d'un inflexible » tribunal. On m'ôta mes chaînes; & je fus » conduit au palais, où le prince me fit des sa-» tisfactions & des excuses qui ne laissèrent rien » à desirer pour ma justification. Il avait été » pansé par quelques bonzes qui font l'office de » médecins & de chirurgiens au Japon; mais la » blessure paraissait si dangereuse qu'ils parais-» saient douter eux-mêmes de leur méthode. » Une longue expérience, que je n'avais pu » manquer d'acquérir dans un si grand nom-» bre d'aventures militaires, me fit rappeller » la connaissance de quelques remèdes que » j'avais vu employer avec succès. Je les pro-» posai avec d'autant plus de confiance, que le » jeune prince paraissait attendre de moi sa » guérison. Le roi qui croyait me devoir la vie » & la santé, ne balança point à me confier » le soin de son fils. Je m'armai de courage, & » l'ayant prié de faire éloigner tous les bonzes, je » fis sept points à la main droite, où me parut » être la moins dangereuse des deux blessures. » Un bon chirurgien en eût peut-être fait beau-» coup moins. A la tête, qui me causait le plus » d'embarras, je n'en fis que cinq; après quoi » j'y appliquai des étoupes, appliquées dans

Pinto.

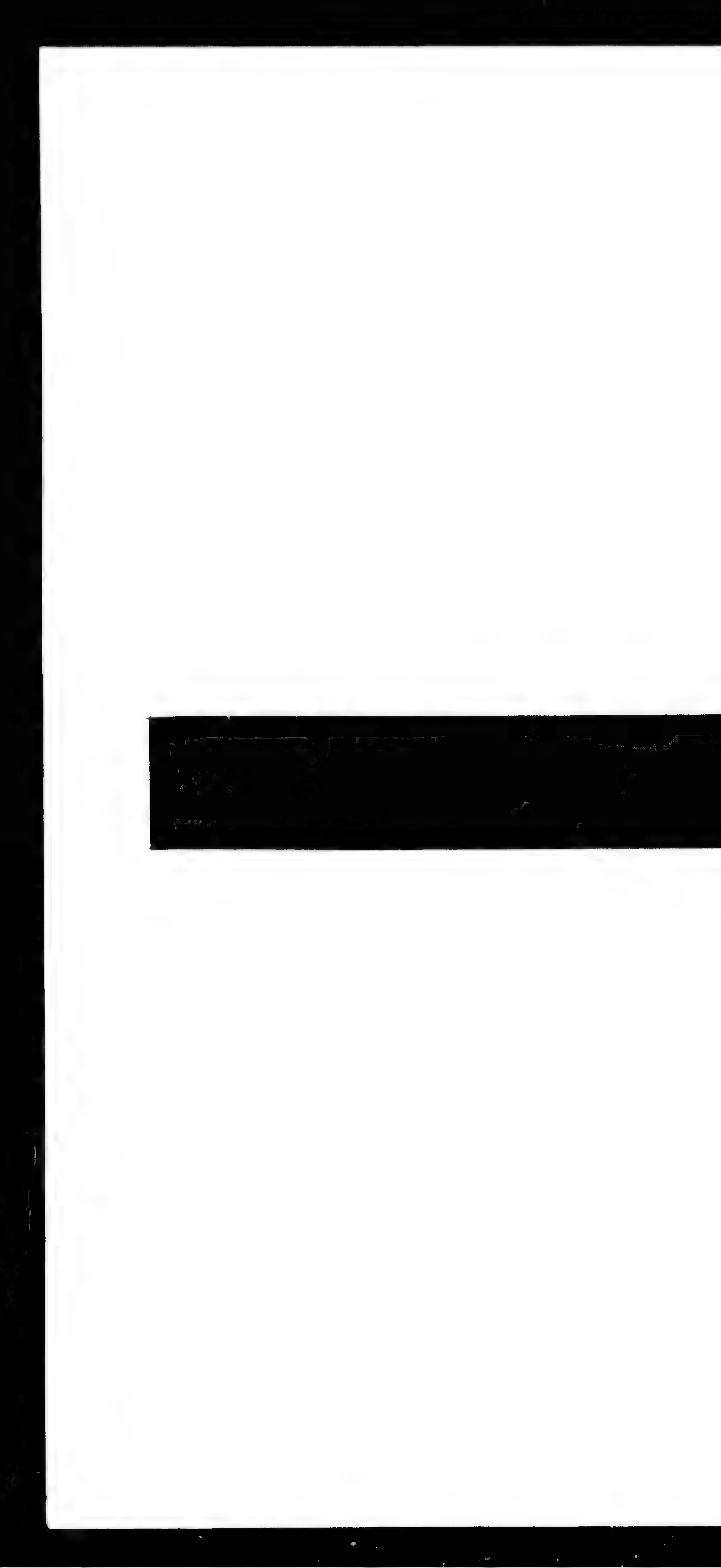
» des blancs d'œuf, avec de bonnes ligatures, » telles que je les avais vu faire en mille occa- » sions. Cinq jours après je coupai les points, & » je continuai de panser les deux plaies. Vingt » jours après le prince se trouva si parfaitement » guéri, qu'il ne lui resta qu'une petite cica- » trice au pouce.

» Après cette dangereuse opération, je reçus » du roi & de toute la cour, des honneurs & » des caresses, qu'il me serait difficile de re- » présenter. La reine & les princesses ses filles, » m'envoyèrent quantité d'étoffes de soie. Les » seigneurs me firent présent d'un grand nom- » bre de cimeterres. On me compta de la part » du roi six cens taëls. Enfin cette dangereuse » audace me valut plus de quinze cens ducats.

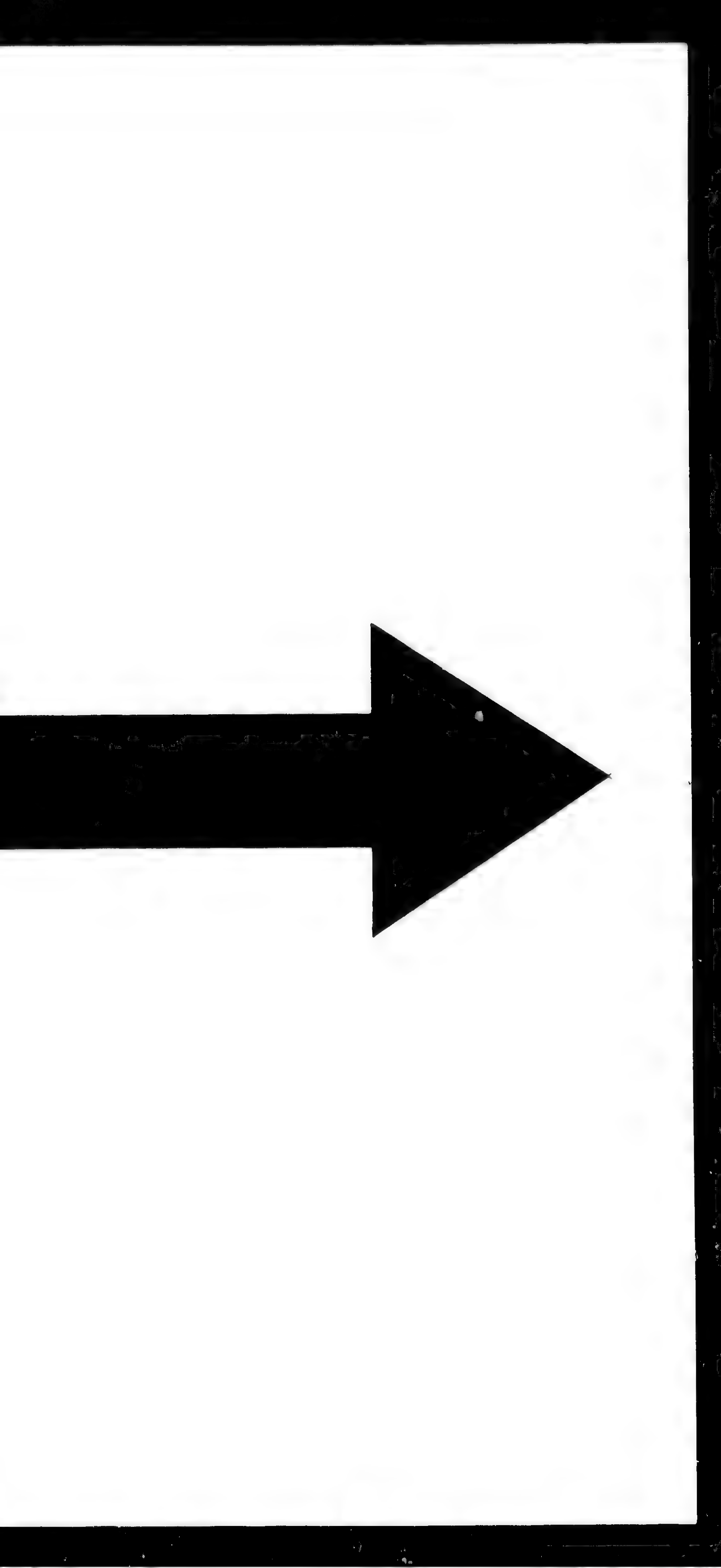
» Cependant mes réflexions sur le péril » dont le ciel m'avait délivré, & l'avis que je » reçus de mes compagnons, que le corsaire » Samipocheca faisait ses préparatifs pour re- » tourner à la Chine, me déterminèrent à » demander au roi la permission de le quitter. » Il me l'accorda. Son affection se soutint jus- » qu'au dernier moment. Il me donna une » barque remplie de toutes sortes de provi- » sions, & pour capitaine, un homme de » qualité avec lequel étant parti de Fucheo un » samedi matin, j'arrivai le vendredi suivant » au port de Tanixuma.

Pinto.

» Quinze jours que nous paſsâmes encore » dans cette ville, donnèrent le tems au corſaire » d'achever ſes préparatifs. Il fit voile enfin » pour Liampo. Nous y arrivâmes heureuſe- » ment. Les principaux habitan[illegible] recon- » nurent, & nous rendirent ce qu'[illegible]aient » devoir aux amis d'Antonio [illegible] Cepen- » dant paraiſſant étonnés de notr[illegible]iance » pour les Chinois, ils nous demandèrent d'où » nous étions venus, & dans quel lieu nous » étions embarqués avec eux. Chriſtophe Bo- » ralho leur apprit nos aventures. L'île de » Tanixuma, le Japon & toutes les richeſſes » que nous y avions admirées, furent pour » eux autant de nouvelles connaiſſances qu'ils » reçurent avec étonnement. Dans la joie de » cette découverte, ils ordonnèrent une pro- » ceſſion ſolemnelle, depuis l'égliſe de Notre- » Dame de la Conception, juſqu'à celle de » ſaint Jacque[illegible] qui était à l'extrêmité de la » ville. Enſuite la piété fit place à l'ambition. » Chacun s'empreſſa de tirer les premiers » fruits de nos lumières. Il ſe forma divers par- » tis qui mirent l'enchère à toutes les mar- » chandiſes; & les marchands Chinois profitè- » rent de cette fermentation, pour faire mon- » ter le *pico* de ſoie juſqu'à cent ſoixante » taëls. En moins de quinze jours, neuf jon- » ques portugaiſes, qui ſe trouvaient au port



[redacted]



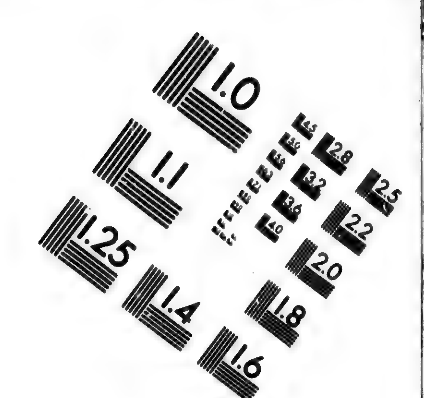
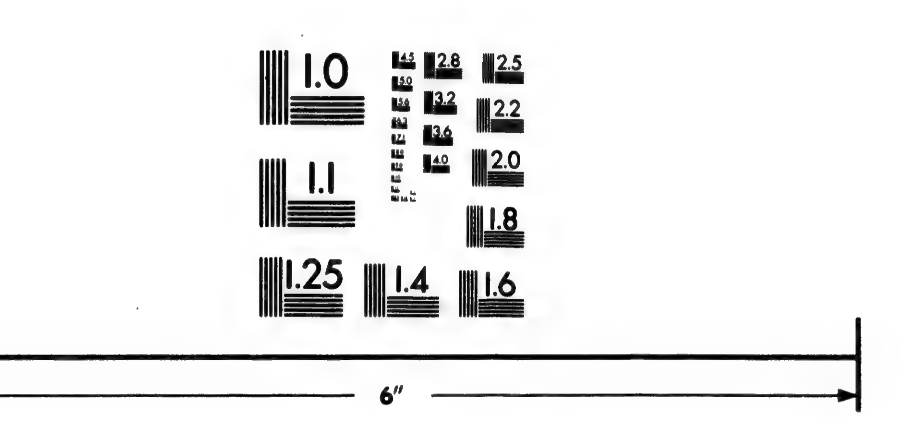
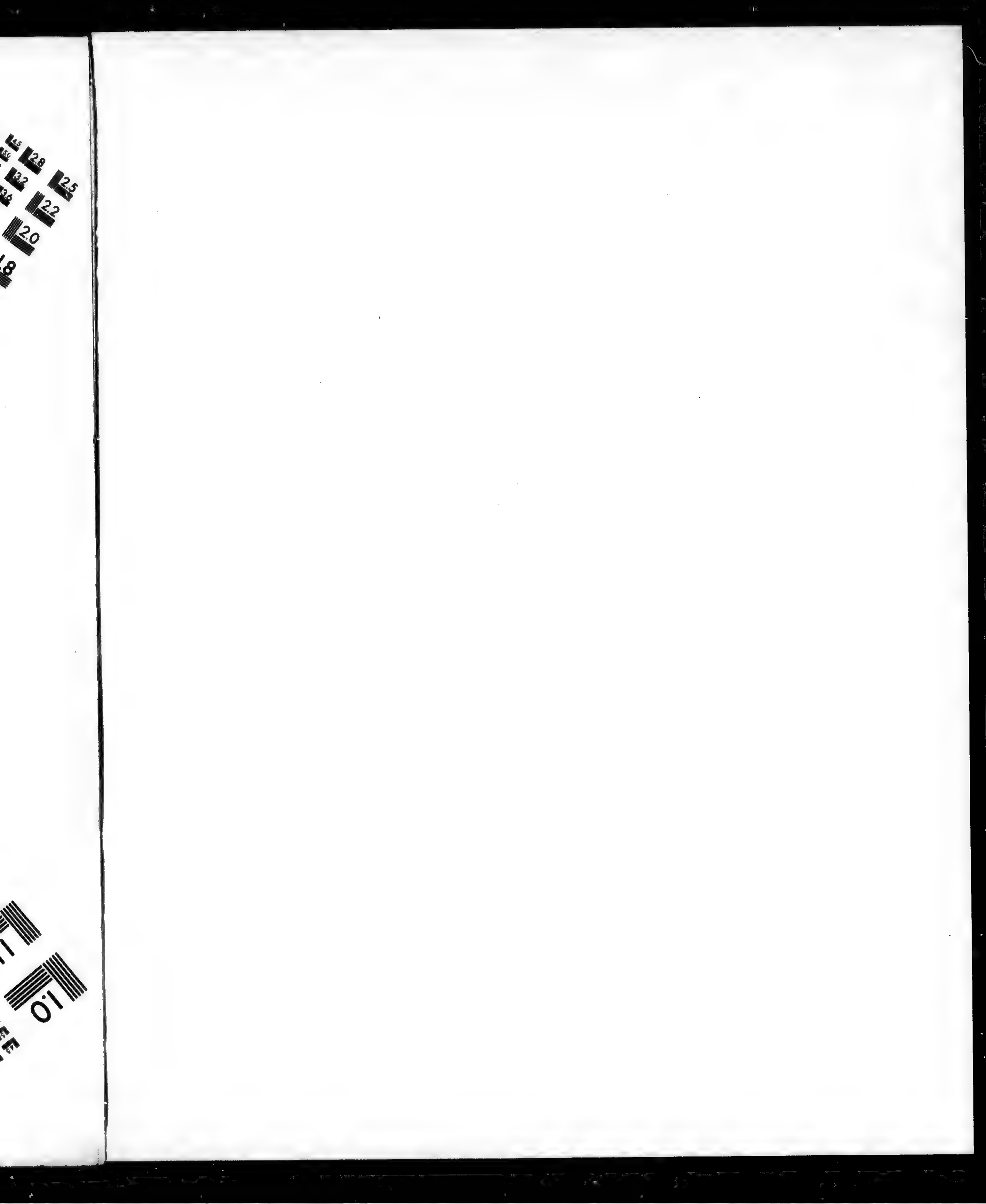


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Pinto.

» de Liampo, furent prêtes à faire voile; quoiqu'en ſi mauvais ordre, que la plupart n'avaient pas d'autres pilotes que les maîtres même qui n'avaient aucune connoiſſance de la navigation.

» Elles partirent dans cet état malgré les fâcheuſes circonſtances de la ſaiſon & du vent. L'avidité du gain ne connaiſſait aucun danger. Je fus moi-même un des malheureux qui ſe laiſsèrent engager dans ce fatal voyage. Le premier jour nous gouvernâmes comme à tâtons entre les îles & la terre ferme. Mais vers minuit une affreuſe tempête nous ayant livrés à la fureur du vent, nous échouâmes ſur les bancs de *Gatom*, où des neuf jonques, deux ſeulement eurent le bonheur d'échapper. Les ſept autres périrent avec plus de ſix cens hommes, entre leſquels on comptait cent quarante des principaux Portugais de Liampo. Cette perte en marchandiſes fut eſtimée plus de trois cens mille ducats.

Fin du Tome quatrième.

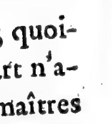


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

Page 1
— 4

— 5
— 8
— 9
— 9
— 17
— 22
— 23
— 27
— 31

— 32
— 33
— 33
— 33
— 35
— 36
— 36
— 38
— 39
— 391
— 398
— 399
— 422

— 430
— 444
— 454
— 504
— 518
— 522
— 525
— 530

ERRATA.

Page 16, *ligne* 17, n'avait : *lisez* avait.
— 46, — 20 & 21, qui s'étaient attendus d'être traités : *lisez* à être traités.
— 59, — 26, environnés : *lisez* environné.
— 82, — 27, en paquet : *lisez* en paquets.
— 90, — 7, font leurs demeures : *lisez* leur demeure.
— 99, — 3, de vaches : *lisez* des vaches.
— 176, — 25, ne laisse pas : *lisez* ne laissent pas.
— 225, — 6, de verre : *lisez* de verres.
— 239, — 13, on les a vû : *lisez* on les a vus.
— 273, — 10, où ils y commandoient : *effacez* y.
— 316, — 7, on n'a point de ressource : *lisez* d'autre ressource.
— 323, — 1, pour le digérer : *lisez* pour les digérer.
— 338, — 6, ont nommé : *lisez* nommés.
— 330, — 19, apporte : *lisez* apportent.
— 339, — 15, fuyoit : *lisez* fuyait.
— 355, — 9, plus d'une aune & demi : *lisez* demie.
— 360, — 17, fut oubliées : *lisez* furent oubliées.
— 363, — 9, a beaucoup : *lisez* ont beaucoup.
— 387, — *dernière*, avoit : *lisez* avait.
— 390, — 24, apparamment : *lisez* apparemment.
— 391, — 22, du renégat : *lisez* d'un renégat.
— 398, — 2, cinquantes : *lisez* cinquante.
— 399, — 18, rendu : *lisez* rendus.
— 422, — 12, dans le dessein que nous étions : *lisez* dans le dessein où nous étions.
— 430, — 8, dans une : *lisez* en une.
— 444, — 5, effrayés : *lisez* effrayées.
— 454, — 1, d'autre bois : *lisez* d'autres bois.
— 504, — 23, défié : *lisez* défiés.
— 518, — 18, que nous avions eu : *lisez* eus.
— 522, — 14, nous mines : *lisez* nous mîmes.
— 525, — 20, Japonois : *lisez* Japonais.
— 530, — 21 & 22, & qu'il y eût tué : *lisez* & où il avait tué.

